

Boris Polévoï

NOUS AUTRES SOVIÉTIQUES



BIBLIOTHEQUE DE LA LITTERATURE SOVIÉTIQUE
PRIX STALINE 1948

Note de l'éditeur

Outre les récits faisant partie du recueil honoré en 1948 du Prix Staline, la présente édition en renferme trois autres — *Eisenstrasse, ligne de défense, La tombe du soldat inconnu* et *Sur le chemin de la guerre* — que l'auteur a écrits après l'attribution du Prix Staline.

ILLUSTRATION DE V. CHTCHEGLOV

RELIURE DE J. ÉGOROV

Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir de l'ouvrage publié en 1949 aux Editions en langues étrangères de Moscou.

WWW.MARXISME.FR

Sommaire :

LE DERNIER JOUR DE MATVÉÏ KOUZMINE (p. 3)
SOLDAT DE LA GARDE (p. 7)
LA POIGNÉE DE TERRE (p. 13)
UN NUMERO DE LA <i>PRAVDA</i> (p. 18)
LES ÉCLAIREURS (p. 22)
SA FAMILLE (p. 26)
LES AMIS (p. 31)
LA NAISSANCE D'UNE ÉPOPÉE (p. 35)
AU BORD DE LA VOLGA (p. 45)
LA REDOUTE DE TARAKOUL (p. 48)
NOUS AUTRES SOVIÉTIQUES (p. 55)
LE DRAPEAU DU RÉGIMENT (p. 64)
LA NUIT DE NOËL (p. 69)
EISENSTRASSE, LIGNE DE DÉFENSE (p. 76)
MAMAN KLAVA (p. 83)
MARIE (p. 88)
LES FRÈRES D'ARMES (p. 92)
LA TOMBE DU SOLDAT INCONNU (p. 98)
PAN TIOUKHINE ET PAN TÉLÉIEV (p. 105)
UN « PAYS » (p. 114)
LE SAPEUR-MINEUR NIKOLAÏ KHARITONOV (p. 125)
LES NÔTRES (p. 131)
SUR LE CHEMIN DE LA GUERRE (p. 143)
UN RÊVE RÉALISÉ (p. 151)
L'ARBRE DE NOËL (p. 156)

LE DERNIER JOUR DE MATVĚĪ KOUZMINE

MatvĚĪ Kouzmine passait parmi les gens de son village pour être d'un naturel farouche.

Il habitait à l'écart du village une petite bicoque toute délabrée, plantée solitairement à la lisière du bois ; il se montrait rarement, était morose, peu communicatif ; il se plaisait à battre les bois et marécages avec son chien, son flingot antédiluvien à la bretelle. Et au printemps, quand les bourgeons se gonflaient aux arbres et que, dans la forêt, au-dessus de la neige bleuissante et grenue, les coqs de bruyère criaient sur les plaques de terre dégelée, il condamnait la porte de sa bicoque et, accompagné par son petit-fils, Vassia, un orphelin qu'il élevait, il s'en allait vers le lointain lac forestier, y disparaissait des semaines entières.

On ne pouvait pas dire qu'ils ne l'aimaient pas, les kolkhoziens, mais enfin ils se montraient distants : Qui sait ce qu'il pouvait ruminer dans sa tête, cet homme qui fuyait le monde, gardait le silence et errait par les bois, on ne sait trop où ? Du reste, il y avait longtemps que la chasse n'était plus en honneur dans le village. Il remplissait d'ailleurs scrupuleusement ses fonctions de gardien dans le kolkhoz, et bien qu'il eût dépassé déjà quatre-vingts ans, on n'aurait pas pu trouver dans le pays un homme qui eût risqué, le jour ou la nuit, de tenter un coup de main sur les biens gardés par le grand-père MatvĚĪ et son chien féroce au poil hérissé.

Lorsque la guerre eut gagné jusqu'aux lacs de la région de VĚlikĪ Louki, et qu'un bataillon de skieurs d'une division alpine allemande cantonnée dans le pays, vint s'installer au kolkhoz « Rassvet », le chef de ce bataillon, à qui l'on avait raconté qu'il y avait là un vieillard sombre et taciturne, décida qu'il ne trouverait pas mieux pour en faire un staroste.

On appela Kouzmine à la Kommandantur qui logeait dans la petite maison neuve de la Direction du kolkhoz. On lui offrit un verre d'eau-de-vie allemande, et aussi un poste. Le vieux remercia, refusa d'accepter l'eau-de-vie en alléguant sa mauvaise santé ; il n'accepta pas non plus les fonctions de staroste, vu son âge, sa surdité, ses infirmités.

On le laissa tranquille et on lui rendit même, en signe de bonne disposition à son égard, son vieux flingot qu'il avait remis sur ordre du commandant militaire.

Les Allemands se souvinrent de Kouzmine au début du printemps, lorsque des forces furent concentrées dans ce pays des lacs en vue d'une offensive prochaine. La division des tirailleurs alpins s'était rapprochée de la première ligne. Le bataillon logé dans le kolkhoz « Rassvet » avait reçu la mission de s'infiltrer sans coup férir, à travers bois et marais, dans les lignes soviétiques et d'attaquer à revers les avant-postes des formations du général Gorbounov. On eut besoin d'un guide connaissant parfaitement les sentiers perdus de la forêt. Et qui pouvait mieux les connaître que le grand-père MatvĚĪ, lui qui avait tant de fois foulé ce sol, connaissait dans le pays chaque mare, chaque petit sabin, chaque pierre dans les bois, chaque repère secret des chasseurs ?

On amena le vieux auprès du chef du bataillon. Celui-ci lui proposa de les amener la nuit, en cachette, à l'arrière des positions de tir soviétiques. En cas de refus il menaçait de le faire fusiller ; s'il s'acquittait de sa mission, on lui donnerait de l'argent, de la farine, du pétrole, et surtout, ce dont rêvaient tous les chasseurs, un fusil à deux coups du fameux modèle allemand, les « Trois anneaux ».

MatvĚĪ Kouzmine, debout devant l'officier, tournait sans rien dire entre ses doigts son bonnet en peau de mouton, hérissé et déchiré. D'un œil de connaisseur il examinait le fusil qui jetait au soleil des reflets mats. L'officier, impatient, tambourinait sur la table avec ses doigts osseux. De cet homme morne et incompréhensible dépendait son sort, celui du bataillon, peut-être même le résultat de l'opération préparée avec tant de soin. Et voilà que, saisissant les regards avides que le chasseur jetait sur le fusil, l'officier voulut deviner ce à quoi songeait alors cet homme des bois.

— Fameux, le fusil ! dit enfin Kouzmine, en passant sur le canon sa main rugueuse. L'œil cligné vers l'officier, il demanda : — Et puis, de l'argent par-dessus le marché, Votre Noblesse ?

— Oh-oh-oh ! s'écria tout joyeux l'officier. — Traduisez-lui qu'il est un homme pratique. C'est très bien. Dites-lui que le commandement allemand estime les gens pratiques. Traduisez : le commandement allemand ne regrette pas l'argent à qui le sert avec fidélité.

L'officier triomphait. Enfin il avait trouvé un guide sûr. Ce n'était d'ailleurs pas ce qui importait le plus. Durant les cinq mois qu'il avait passés dans les forêts sombres et glacées, où, de la France ensoleillée et gaie même dans son malheur, il avait échoué avec son bataillon, il commençait à redouter, pour ainsi dire d'instinct, ces Soviétiques incompréhensibles pour lui, cette nature rébarbative et perfide, ces immenses solitudes forestières où chaque monticule, chaque buisson, chaque souche pouvait subitement tirer un coup de feu ; où même dans la zone profonde de l'arrière, loin du front, force était de se coucher sans se dévêtir et de glisser sous l'oreiller un revolver armé.

Mais l'argent, l'argent ! Il se trouve que même ici, chez ces fanatiques singuliers qui, à la vue de l'ennemi qui attaque, mettent eux-mêmes le feu à leurs maisons, — l'argent joue un grand rôle. Comme ce vieux bonhomme le scrutait du regard ! Il cherchait sans doute à se rendre compte si on ne voulait pas le tromper, ne pas le payer !

— Dites-lui que ses services seront largement rémunérés, offrez-lui mille roubles, ajouta l'officier avec hâte.

Le vieillard écouta la traduction, fixa sur l'officier un long regard pesant de dessous la touffe gris-jaunâtre de ses sourcils, et, après réflexion, il répondit :

— C'est pas beaucoup. Vous voulez m'avoir à bon marché.

— Allons, mille cinq cents. Va pour deux mille. — Une moitié à payer d'avance, Votre Noblesse. Après avoir conféré avec l'interprète, l'officier compta soigneusement les billets de banque. Le vieillard les ratissa sur la table de sa grosse main cordée et noueuse, et, négligemment, il les fourra derrière la doublure de son bonnet.

— Bon. Je vais vous conduire par des sentiers secrets que seuls les loups connaissent, après moi. Dites-moi exactement par où vous voulez sortir.

On lui nomma l'endroit, on voulut le lui montrer sur la carte.

— Pas la peine. J'y ai été chasser le renard. Je vous amènerai par là vers le matin... Seulement pour le flingot, faut pas me tromper, Votre Noblesse.

Les kolkhoziens le virent sortir du logement de l'officier et regagner sa bicoque. Comme à l'ordinaire, il était silencieux, renfermé, il ne regardait personne, souriant dans sa barbe. Aux injures chuchotées dans le dos, il répondait par un sombre ricanement. Et lorsque l'ancien comptable du kolkhoz, un gars d'attaque, l'ayant rattrapé le menaça de ficher le feu à sa maison pour ses relations avec les Allemands, il se contenta de grommeler, sans tourner la tête :

— Va dire à ta mère qu'elle te torche le nez.

Les kolkhoziens qui surveillaient de loin la bicoque de Matvéï, virent au bout d'une demi-heure Vassia, le petit-fils de Kouzmine, descendre en courant les marches du perron avec, sur les épaules, un sac de toile, et disparaître dans les buissons, à la lisière du bois, accompagné par le chien Charik. Ensuite, le vieux sortit ses skis de chasse, larges et doublés de fourrure, et se mit à les frotter avec de la graisse d'ours, tout en regardant les fenêtres de la maison où logeait l'officier allemand.

Pendant ce temps les Allemands se préparaient au départ. L'officier, assis à la table, achevait d'écrire à la lueur blafarde d'une petite lampe à carbure, une vieille lettre à son frère Wilhelm, ingénieur dans une usine d'optique en Saxe.

« Cher Willi, écrivait-il, voilà un mois que j'ai commencé cette lettre, et je n'arrive toujours pas à la terminer. Pas parce que le temps me manque. Non. J'en avais plus qu'il n'en fallait. Ces derniers mois, pour tuer le temps, nous répétions, enfermés dans ces forêts maudites, toujours les mêmes théories imbéciles qui jamais ne nous serviront, car ces Russes ont retourné la guerre, la tête en bas, et se battent sans aucune règle. Aujourd'hui nous nous mettons en campagne, et je tiens à finir cette lettre avant de tenter à nouveau le sort...

... Félicite-moi : il me semble que j'ai remporté aujourd'hui une grande victoire et, je l'avoue, une victoire inattendue. J'ai trouvé enfin la clef à cette maudite et énigmatique âme russe, qui nous donne tant de fil à retordre. Rien de nouveau, mon cher frère, cette vieille bonne clef qui nous a ouvert les cœurs dans toute l'Europe. La galette ordinaire, mon ami, savamment présentée, et que, malheureusement, nous offrons très peu dans ce pays, croyant que ces Russes soviétiques sont un peuple particulier et qu'ici les mitraillettes des gaillards de monsieur H. sont plus convaincantes. Tu te rappelles, je t'écrivais en janvier au sujet du patriarche-chasseur de l'endroit, qui ressemble plutôt au roi Lear, et dont je n'arrive pas à retenir le nom (que le diable les emporte, ces noms russes !). Aujourd'hui je me suis livré à des expériences sur lui. Figure-toi, cher Willi, qu'elles ont brillamment réussi. Ayant hésité pour la forme, il a accepté de nous mener aujourd'hui... Voilà, Kurt m'annonce déjà que le bataillon est prêt à se mettre en marche. Adieu, mon frère bien-aimé, je t'embrasse comme toujours ; quant à la lettre, il faudra sans doute la terminer une autre fois... »

Lorsque la nuit descendit, le bataillon de tirailleurs alpins, armé de pied en cap, avec des mitrailleuses sur traîneaux, déboucha du village et, ayant quitté la grande route, commença à pénétrer sous bois.

En tête Matvéï Kouzmine glissait, à grandes enjambées de chasseur, sur les larges skis de sa propre fabrication. L'obscurité se faisait plus dense. Le ciel tamisait une neige sèche et bruissante. Peu après la brume fut si épaisse que les skieurs ne virent plus que le dos de celui qui précédait. Le vieux menait les Allemands à travers champs.

Toute la nuit le détachement poursuivit sa route bloquée d'amoncellements de neige, sur une nappe non piétinée encore ; il s'étirait au fond des ravins, sur le lit de ruisseaux forestiers gelés, fonçait à travers les buissons. L'officier qui suivait la marche au compas, arrêtait souvent Matvéï pour lui demander, par l'interprète, pourquoi la route faisait tant de détours et si on serait bientôt rendu. Matvéï répondait invariablement :

— Pas de chaussée dans la forêt... Attends, Votre Noblesse, on sera arrivé au matin, — et puis il lui rappelait le fusil.

Perdant peu à peu leurs forces sous le poids des armes et des munitions, les soldats allemands se traînaient par l'immense forêt séculaire. L'obscurité les faisait buter contre des arbres, se raccrocher aux buissons, marcher sur les skis du voisin, tomber, se relever. Ils avaient l'impression que cette forêt invisible qui, calme et redoutable, bruissait dans les ténèbres de la nuit, leur jetait à dessein sous les pieds ces amoncellements de neige, accrochait leurs vêtements aux buissons, dressait des arbres sur leur chemin. Les cris des caporaux furent impuissants à rallier désormais la colonne épuisée qui s'étirait.

Lorsque l'aube glacée couleur orange se mit à poindre, l'avant-garde du détachement déboucha enfin à la lisière et s'arrêta devant un ravin profond envahi de buissons.

— Enfin, nous voilà. Matvéï Kouzmine connaît son métier, dit le vieux.

Il ôta son bonnet et en essuya sa calvitie couverte de sueur.

Et pendant que les officiers éreintés, assis à même la neige, fumaient nerveusement, tenant à grand'peine leurs cigarettes dans leurs doigts engourdis et tremblants ; pendant que les caporaux rassemblaient dans la clairière, à coups de voix gutturale, les derniers traîneurs revêtus de blouses de camouflage sales et déchirées en cours de route, Matvéï Kouzmine, debout sur une hauteur, souriant, regardait le soleil rosé qui se levait sur les champs tout étincelants de neige. Sans cacher son mince sourire, il louchait du côté des Allemands.

La matinée était glacée, calme. Avec des craquements secs la couche de neige gelée céda sous les skis. De gros bouvreuils à gorge rouge sifflaient, sonores, dans l'aunaie, en grignotant de petites pommes de pin noires. Tout près un chien aboya.

— Matvéï Kouzmine connaît son métier, reprit le vieux.

Un sourire de triomphe glissa de dessous les broussailles de sa barbe, s'éparpilla en fléchettes de rides, illumina sa face sombre.

Tout d'un coup le silence fut déchiré par un crépitement sec de rafales de mitrailleuses. Des balles sifflèrent, soulevant sur la nappe gelée de minces jets de neige. L'écho éveilla dans la forêt de longs roulements de tonnerre. Le givre en bruissant tomba des branches dérangées.

Les mitrailleuses tiraient tout près, presque à bout portant. Les skieurs, avant même d'avoir eu le temps de réfléchir, se planquèrent sur la neige, avec épouvante et perplexité. Et les mitrailleuses déchiraient la plaine neigeuse, en resserrant de leur feu la colonne de deux côtés. S'étant ravisés, les Allemands se jetèrent dans la forêt, mais là aussi, derrière les buissons, les mitraillettes grondaient avec violence...

Les soldats, abandonnant leurs skis, se démenaient dans la clairière en poussant des cris de peur et s'enfonçant dans la neige sèche. La nappe étincelante se couvrait de blouses de camouflage comme de taches crasseuses. S'étant ressaisi, l'officier se jeta vers le vieillard.

Matvéï Kouzmine se tenait sur la hauteur, la tête découverte. On le voyait de loin. Le vent agitait sa barbe, faisait flotter les cheveux gris qui entouraient sa calvitie. Ses yeux mi-clos, comme rajeunis, pétillaient de malice sous la broussaille des sourcils. D'un œil gouailleur il suivait les Allemands qui, sans même chercher à se défendre, s'agitaient tel un troupeau de moutons.

L'officier sentit ses cheveux bouger. Il observa un instant avec une sorte de terreur mystique cet homme des bois qui, triomphant et calme, se tenait au milieu de la plaine où la mort circulait. Puis, d'un mouvement nerveux, il tira son pistolet et le braqua contre le front du vieillard.



Matvéï Kouzmine lui sourit en plein visage, l'air gouailleur et intrépide :

— Tu voulais acheter le vieux Matvéï ?... Tu juges les gens à ton aune, fasciste !...

Le vieillard retira de dessous la doublure de son bonnet les billets de banque et, les jetant à l'officier, il se détourna avec mépris du pistolet pointé sur lui. Il avait remarqué que les mitrailleurs, craignant de l'atteindre, ne tiraient pas du côté de la butte où il se trouvait. Les Allemands avaient eux aussi remarqué cela et tentaient de fuir en se cachant derrière la butte. Certains d'entre eux, franchissant avec effort les derniers amoncellements de neige, se rapprochaient déjà de la lisière qui devait les sauver.

Matvéï Kouzmine brandit son bonnet et lança à pleine voix, de toutes les forces de ses poumons :

— Hé, mes fistons ! Ne ménagez pas Matvéï, donnez-leur du montant, ne laissez pas échapper une seule bête puante !... Matvéï...

Sans achever sa phrase, il poussa un gémissement et, lentement, s'affaissa, frappé d'une balle de l'officier allemand. Mais celui-ci ne put s'échapper. Avant d'avoir fait deux pas, il tomba, fauché par une rafale de mitrailleuse. Au loin, dans le ravin, un hurra avait surgi, qui grondait en s'amplifiant. Les hommes enjambaient le bord patiné par les vents. Tout en tirant ils couraient par la plaine, poursuivant les derniers Allemands, leur envoyant dans le dos des éventails de balles, les atteignaient, les culbutaient dans la neige, les désarmaient et reprenaient leur course vers la forêt couverte d'une écume neigeuse, sur les traces laissées par l'ennemi. Aux côtés des tirailleurs courait Vassia Kouzmine, le petit-fils du vieux chasseur que celui-ci avait dépêché au delà du front pour avertir les siens de la percée qui se préparait. Dans les jambes des soldats qui attaquaient, Charik, furieux, le poil hérissé, aboyant d'une voix féroce, roulait en plongeant dans la neige profonde. Tout à coup il s'arrêta surpris, les oreilles pointées. Et un long hurlement angoissé traversa le fracas de la bataille qui grondait dans la forêt.

C'est ainsi que vécut le dernier jour de sa longue vie Matvéï Kouzmine, membre du kolkhoz « Rassvet » situé aux environs de Vélikié Louki et réputé maintenant pour son lin. On l'enterra sur la haute rive du Lovât, comme un officier, avec tous les honneurs militaires. On fit tirer trois salves sur la tombe fraîche, dont les mottes de terre glacée brunissaient la blancheur de la plaine. Le même soir, le chef du service de renseignements divisionnaire, en examinant les papiers des ennemis morts, lut la lettre inachevée de l'officier allemand que l'ingénieur Wilhelm Stein de Saxe ne devait pas recevoir.

SOLDAT DE LA GARDE

Le major, homme réfléchi, peu bavard comme tous les vrais militaires, et qui, selon toute apparence, avait passé par bien des épreuves, en parlait avec un visible plaisir.

— Et puis, disait-il, le gars a encore une bizarrerie, ou plutôt, non, une particularité : il ne peut pas voir un fasciste vivant. Je n'exagère pas... Certes, en plus des comptes généraux, chacun de nous a encore des comptes personnels à régler avec Hitler. Il nous a arrachés à nos occupations pacifiques ; il a détruit la famille de l'un, ruiné le foyer de l'autre ; celui-là a son frère ou son père tué. Et ceux qui, comme vous et moi, ont été en territoire libéré et ont vu de leurs propres yeux ce que les Allemands ont fait de nos compatriotes, ceux-là, évidemment, ont des comptes à part...

A ce moment, une voix grêle demanda de l'autre côté de la porte :

— Camarade major de la garde, on peut entrer ?

— Mais oui, mais oui, fit le major. Et sa voix de baryton un peu rauque, enrhumée, devint aussitôt plus cordiale.

Quelqu'un qu'on ne voyait pas à cause du nuage de vapeur glacée qui s'était engouffré dans la pièce, ouvrit d'un coup bref la porte toute grande, la referma, et s'avança d'un pas militaire en faisant sonner ses bottes sur le plancher. Il joignit les talons avec un bruit sec et porta la main à la visière :

— Camarade major, le soldat de la garde Sinitski ! A vos ordres !

Dans la pénombre de l'isba vide, où la lumière pénétrait par la seule fenêtre qui eût gardé quelques carreaux — le reste était bouché avec du foin, — un adolescent maigrelet, en uniforme militaire complet, se dressait devant nous : un vrai soldat, mais réduit de moitié. Le visage était celui d'un enfant : rond, avec un nez en trompette, des lèvres légèrement gonflées, et de belles joues rouges couvertes d'un tendre duvet.

Cependant tout : son uniforme bien ajusté, qui semblait moulé sur lui, sa minuscule pelisse militaire en peau de mouton, étroitement sanglée, son bonnet à oreillettes, crânement planté sur la tête, la fermeture avec laquelle il tenait au pied son court mousqueton de cavalerie, tout montrait qu'il était un combattant expérimenté, solidement ancré dans la rude vie du soldat.

A le voir on pouvait lui donner treize ou quatorze ans. Mais deux minces sillons tracés comme avec une aiguille de chaque côté de la bouche, et le regard de ses grands yeux purs, beaucoup trop calme pour son âge, témoignaient qu'il avait déjà vu et vécu bien des choses, et donnaient à sa figure l'expression d'un homme adulte, assagi par l'expérience.

Le major regardait avec un plaisir évident ce brave petit soldat, qui se tenait devant lui au garde à vous. De chaudes et joyeuses étincelles s'allumèrent dans ses yeux rougis par la longue insomnie des tranchées. Mais il me le présenta d'un ton expressément officiel :

— Faites connaissance : Sinitski, Mikhaïl Nikolaïévitch, soldat de la garde, servant de mortier et tireur de précision. Fils de notre régiment... Repos. Prends place à table, Mikhaïl, tu seras mon hôte.

Le garçonnet s'assit et, relevant sans motif spécial la manche de sa pelisse sur son poignet, il consulta un magnifique chronomètre en or. J'eus l'impression qu'il était pressé.

Fils du régiment ! C'est ainsi qu'on appelait cet extraordinaire petit soldat dans l'unité de la Garde que commandait le major Kourakine. Et tous ceux avec qui j'eus l'occasion de m'entretenir dans ce régiment, prononçaient ce nom avec affection, sans cette condescendance gouailleuse que les adultes affectent d'habitude pour parler des enfants que le hasard a jetés parmi eux. Et tous racontaient volontiers différents épisodes de la vie de ce petit homme.

Voici l'histoire de Micha Sinitski que je reproduis d'après les récits de ses camarades de régiment ; j'ai seulement supprimé certains embellissements et exagérations manifestes, contribution naïve de l'estime désintéressée du soldat.

Avant la guerre Micha habitait à Ivanovka, village du district d'Andréevo, région de Smolensk. Il menait la vie ordinaire du gamin kolkhozien. L'hiver il allait à l'école, patinait sur la glace de l'étang, lugeait sur une *lédianka* : vieux crible bourré de paille, inondé d'eau et gelé. L'été, il aidait ses parents pour les travaux des champs et même gagnait des journées-travail : il avait organisé les gosses dans des équipes de sarclours et de sécheurs de foin ; mais, évidemment, le plus clair de son temps, il le passait sur la rivière : il péchait au nœud coulant des écrevisses qu'il appâtait avec de la viande faisandée ; armé d'une fourchette il embrochait des goujons mouchetés près du bac, là où le courant est plus rapide. Il avait une passion enfantine, mais déjà bien définie : il adorait les machines. Il restait des journées entières sous l'auvent de la S.M.T. couvert de lattes, à admirer les mécanos barbouillés de cambouis qui, avec le boiteux Nikitine, leur joyeux chef d'équipe, s'affairaient auprès des

machines. Et lorsque Nikitine, en signe de sympathie particulière, permettait au gamin d'essayer l'huile d'un vieux pignon aux dents émoussées, ou le chargeait de serrer un écrou à l'aide d'une clé, Micha s'empressait d'un orgueil infini.

Son rêve était de devenir mécanicien. Cette passion avait poussé assez loin. Un jour que tous les siens étaient aux champs, Micha décida de réparer le coucou qui s'était arrêté ; il le démontra hardiment ; mais ensuite il constata que, chose étrange, la plupart des écrous ne correspondaient plus aux boulons et qu'il y avait des rouages en trop... Cet essai eut pour résultat que la ceinture paternelle se promena sur les parties charnues du futur mécanicien.

En somme, tout allait bien, et Micha serait certainement devenu mécanicien. Mais une circonstance imprévue l'en empêcha : la guerre. Dès le premier jour, le père de Micha alla se présenter au bureau de recrutement.

— Prends garde ! Tu restes le seul homme à la maison, Micha, ne l'oublie pas. Veille sur les femmes, lui dit son père d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux, en sautant dans l'une des télègues que le kolkhoz avait mises à la disposition des mobilisés pour les mener au chef-lieu du district.

En effet, Micha devint le chef de famille, auprès de sa mère malade et de ses deux petites sœurs. De loin, la guerre ne semblait pas trop terrible. Et même dans les premiers temps, elle ne toucha pas les biens du kolkhoz accumulés au cours des années précédentes. Les gamins, n'ayant pas plus à faire qu'auparavant, couraient les environs, en jouant aux soldats rouges et aux fascistes. Il va sans dire que personne ne voulait être fasciste ; on tirait au sort ; et les soldats rouges avaient vite fait de battre les fascistes à plate couture.

Micha SLnitski suivait de loin ces jeux, en se gardant bien de montrer l'intérêt qu'il y portait.

— J'ai pas le temps : faut un homme à la maison. Les femmes, c'est faible, on peut pas compter dessus, disait-il gravement aux gosses de son âge qui venaient le chercher « pour faire la guerre à Hitler ».

Mais, un jour, — la chose se produisit avec une rapidité inattendue, — la guerre s'approcha d'Ivanovka. Ce n'était plus un jeu. D'abord, sur la grande route, ce fut l'exode : interminables colonnes de réfugiés, camions et charrettes chargés de bardes, troupeaux de bétail poudreux, affamé, exténué. Ce flot lugubre apportait de Fouest des nouvelles les unes plus surprenantes que les autres, sur les tanks qui franchissaient tous les obstacles, sur les avions qui mugissaient, anéantissant tout et tous- Puis, ces avions eux-mêmes apparurent. Ils survolaient la grande route, tiraient sur les réfugiés, jetaient des bombes. Et les kolkhoziens durent enterrer les cadavres.

Au loin, la canonnade retentit. D'abord, ce ne fut pas terrible : cela ressemblait au tonnerre d'été. Le bruit courut que les Allemands avaient percé quelque part près de Vitebsk. Puis on vit arriver les troupes. Ereintés, les soldats avançaient en colonnes dispersées, sans alignement, sans emboîter le pas. Les vareuses étaient trempées d'une sueur salée, les visages noirs de poussière. Ils traversaient le village avec hâte, sombres et bourrus, sans regarder personne, sans répondre aux questions. Ce jour-là on chassa le bétail kolkhozien vers l'Est. Micha s'était offert comme conducteur ; mais on ne l'écouta même pas. Et puis sa mère était encore malade, ses sœurs bien petites. Bref, Micha resta. Le lendemain, une longue colonne de tanks et de camions étrangers, d'une couleur sinistre, gris-vert comme les écailles du brochet, apparut sur la route.

Ce jour-là, rien de particulier ne se passa à Ivanovka. Seuls quelques motocyclistes arrivèrent en trombe, s'arrêtèrent pour peu de temps. Coiffés de casques cornus ils portaient de ridicules vestes courtes et de drôles de bottes courtaudées aux tiges trop larges. Les soldats burent de l'eau du puits, échangèrent entre eux quelques paroles inintelligibles et, riant aux éclats, se mirent à courir par le village, en donnant la chasse aux poulets et aux oies. Ils employaient un procédé nouveau pour les abattre : ils les frappaient sur la tête avec de minces cravaches et si adroitement que, du coup, le poulet ou l'oie se renversait sur le dos. Toujours riant et échangeant des clignements d'yeux, les fascistes bondèrent de volaille leurs side-cars et partirent dans une pètarade. On parla au village, on dit que le diable n'était pas si noir qu'on le faisait. L'espoir vint qu'on réussirait à s'en tirer d'une façon ou d'une autre, le temps que l'Armée rouge rassemblerait ses forces.

Pendant une dizaine de jours des engins de toute sorte, petits, moyens, énormes, roulèrent sur la chaussée. Puis le front s'éloigna vers l'Est, la canonnade se tut, et le village apprit à connaître pour de bon l'ennemi et la servitude.

A la place des Allemands vêtus d'uniformes couleur de vase des marais, arrivèrent en auto des Allemands vêtus d'uniformes noirs ; et en l'espace de quelques jours Micha Sinitski connut des malheurs affreux qu'il n'aurait pas connus, de toute sa vie, si la guerre n'avait pas éclaté. En présence de la population spécialement rabattue à l'orée du village, les fascistes fusillèrent trois personnes : une jeune fille qu'on ne connaissait pas, Mikolaïtch, vieillard inoffensif, qui remplissait les fonctions d'inspecteur à la qualité, et le grand ami de Micha, le bancal Nikitine, chef d'équipe de la S.M.T. Celui-là, ligoté, adossé au mur du hangar, ne se lassait pas de promettre aux fascistes les pires châtiments et de traiter de la belle façon le fascisme et Hitler. Enfin, il s'écroula sur l'herbe, abattu par une rafale de mitraillettes. Puis les soldats saignèrent le taureau reproducteur Vaska qui avait valu au kolkhoz une médaille d'or à l'exposition agricole. Les Allemands raflèrent chez les paysans tout ce qu'ils purent découvrir

en fait de vivres ; par la même occasion, tous les vêtements plus ou moins portables que les kolkhoziens n'avaient pas eu le temps d'enfouir disparurent des coffres. Lorsque l'hiver commença et que la neige recouvrit les champs mornes, avec les touffes brunies du seigle resté sur pied, et les fanes noircies des pommes de terre, les soldats chassèrent les paysans de leurs maisons.

La mère de Micha pleurait, ne voulait pas quitter sa demeure. L'Allemand à lunette» qui s'était installé chez eux, la saisit par les épaules et la poussa dehors si brutalement qu'elle glissa sur les marches du perron et tomba, la face contre un tas de neige.

Micha transféra sa mère et ses petites sœurs dans le potager, dans la tranchée qu'on avait eu la précaution de creuser dès les premiers jours de la guerre, en prévision des bombardements.

Il installa sa famille dans ce terrier, qu'il recouvrit, pour le rendre plus chaud, de paille, de lambeaux de grosse toile et de vieux chiffons ; il creusa dans la terre un foyer et fit une réserve de fagots. Puis, sans avoir rien dit à personne, il disparut du village. Il était parti à la recherche des partisans dont les Allemands cantonnés au village parlaient beaucoup et avec terreur. Ce que faisaient les partisans, le village l'ignorait, mais la peur qu'en avaient les Allemands était si grande que, la nuit, ils barricadaient les portes des isbas avec des charrettes, des traîneaux et bouchaient les fenêtres avec toutes les bardes qui leur tombaient sous la main. Ne connaissant ni les postes de ralliement, ni les bases, le petit kolkhozien erra plusieurs jours dans la forêt, et, si invraisemblable que cela pût paraître, il découvrit les partisans. Parmi ceux-ci il trouva l'agronomie du kolkhoz, les deux instituteurs et l'ajusteur de la S.M.T., en un mot des gens qui tous lui étaient bien connus.

Exténué, à moitié gelé, Micha, à peine remis, parla des forfaits perpétrés par les fascistes, du petit nombre des soldats en garnison et de la terreur panique que leur inspirait une vengeance éventuelle des partisans. Cette même nuit, Micha conduisit le détachement à Ivanovka. L'attaque réussit ; peu nombreux furent les locataires importuns qui purent se sauver. Les partisans regagnèrent la forêt, en emportant un riche butin.

C'était en plein décembre. Il gelait à fendre les pierres. Les Allemands, défaits devant Moscou, se repliaient, enlisés dans les neiges. Jour et nuit, sur la route longeant le village, par de larges tranchées creusées dans la neige, d'interminables colonnes de fourgons d'ambulance automobiles se dirigeaient vers l'ouest. Les troupes en retraite n'avaient pas le loisir de penser aux partisans. Aussi l'affaire d'Ivanovka resta-t-elle impunie.

Mais bientôt une importante unité du génie vint prendre ses quartiers dans le village : elle allait construire une ligne de défense aux abords de la route. Les habitants, de nouveau chassés de leurs maisons, regagnèrent les abris ; réquisitions et vols recommencèrent. Les occupants, instruits par l'expérience, cherchaient avec des chiens les fosses dans les arrière-cours et les potagers, où les paysans avaient enfoui leurs biens : ils prenaient aux habitants le peu qui leur restait. Les envahisseurs avaient perdu leur ancien lustre ; ils rôdaient par le village en bottes de feutre, en pelisses et caracos de femmes, endossant au petit bonheur tout ce qui pouvait réchauffer. Encouragé par ce premier succès, Micha décida de ramener les partisans. Mais l'occasion tardait à se présenter. Cette fois, les Allemands étaient plus nombreux, et aussi plus vigilants. Ils avaient posté des sentinelles et des embuscades ; et lorsque la nuit était noire, ils lançaient des fusées éclairantes : jusqu'au matin leurs feux livides, morts, tremblotaient dans le ciel, au-dessus des champs de neige.

Enfin l'occasion se présenta. C'était le jour de Noël allemand. Dès le matin les boches s'étaient rasés, avaient mis leurs meilleurs vêtements. Un camion arriva de l'arrière. Il apportait des cadeaux dans des sacs en papier et des arbres de Noël pliants, découpés dans du carton et ornés d'ouate et de paillettes. On distribua des rations supplémentaires de rhum. Et ces mêmes soldats qui, par un froid terrible, avaient chassé les femmes et les enfants dans des fosses glacées, s'assirent autour des tables sur lesquelles se dressaient ces succédanés de sapins, avec, en dessous, les photos de leurs femmes et de leurs enfants, et entonnèrent de mornes cantiques de Noël.

C'est à ce moment que les partisans attaquèrent le village. Et de nouveau les Allemands détalèrent. Dans leur précipitation ils avaient abandonné les camions aux moteurs éteints et un important matériel du génie. Les partisans incendièrent avec soin les voitures et brisèrent l'outillage. Le chef du détachement, un instituteur communiste, l'ancien maître d'histoire de Micha, ordonna de distribuer les cadeaux aux femmes chargées de petits enfants. Par une froide nuit de gel, Micha, un grand sac au dos, fit le tour du village, portant les cadeaux du père Noël allemand, dont les partisans avaient changé les destinataires.

Ce fut là une faute du gamin, d'ordinaire si prudent. Il révéla ainsi sa liaison avec les partisans. Au matin, lorsque arriva l'expédition punitive — ces Allemands en noir qu'il connaissait déjà — et que les arrestations et les tortures recommencèrent, quelqu'un nomma probablement Micha Sinitski. Le jeune garçon réussit à s'échapper, mais les S-S arrêtaient sa mère, ses petites sœurs, tous ses parents proches et éloignés, et les enfermèrent dans le sous-sol qui, aux temps heureux du kolkhoz, servait de laiterie commune.

Le petit kolkhozien intéressait fort les bourreaux ; soit qu'ils voulussent trouver par lui les sentiers secrets conduisant au campement des partisans, soit que leur commandement à Smolensk, énervé, exigeât

impérieusement qu'on mît la main sur les meneurs du village rebelle, toujours est-il que des affiches furent collées aux carrefours des chemins, sur les écriteaux, à côté des signes routiers. Le chef du « groupe mobile » spécial annonçait que si, à telle date et à telle heure, l'« adolescent » Mikhaïl Sinitski ne se présentait pas à l'ancienne école, sa mère, ses sœurs et tous ses parents arrêtés comme otages, seraient fusillés. Au cas où « le susdit adolescent se présenterait », on les remettrait tous en liberté ; lui-même serait simplement déporté en Allemagne aux fins d'« éducation par le travail ».

Et Micha résolut de se livrer. Les partisans eurent beau le persuader qu'il ne ferait que se perdre sans sauver personne ; le chef eut beau lui démontrer que toutes les notions de l'honneur militaire, du devoir, dont lui-même avait autrefois parlé aux écoliers, étaient piétinées, bafouées par le fascisme — une seule pensée hantait le cerveau du gamin : « Eh bien, qu'ils me fusillent, je suis un partisan, moi ! Mais maman, mes sœurs, les parents n'ont rien fait. Mieux vaut que je meure seul plutôt que de faire périr toute la famille. »

En définitive, las de convaincre, le chef l'enferma dans la cagna. La nuit, le gamin creusa un trou, s'enfuit du campement et se présenta à l'école, devant le chef des S-S. Même après plusieurs années écoulées, Micha ne pouvait raconter sans frémir, comment le gros boche aux cheveux roux lui avait ri au visage, en se balançant sur sa chaise et en découvrant deux rangées de dents métalliques. De temps à autre il reprenait haleine, tamponnait son visage gras, couvert de sueur ; puis, jetant un regard sur l'enfant stupéfait, une affiche à la main, il appuyait ses poings sur ses hanches et s'esclaffait de nouveau, comme si on l'eût chatouillé. Soudain, ayant coupé net son rire, il fit signe de la main au planton, lui dit quelques mots. Celui-ci saisit sous les bras et emporta Micha qui pleurait, se débattait furieusement.

Micha ne se rappelait pas comment il s'était trouvé dans un sous-sol. Il avait repris ses sens au contact de mains caressantes, rugueuses, mais tendres et familières. Il avait deviné : c'était sa mère. Penchée sur lui, invisible dans l'obscurité, elle lui frottait les tempes avec quelque chose de froid et d'humide : c'était du givre. Les parois et le plafond du sous-sol en étaient tapissés comme d'une fourrure blanche. Le local était bondé d'hommes attendant la mort, bondé au point que le givre fondait, et que des gouttes tombaient du plafond. A côté de sa mère il aperçut ses sœurs et tous ses parents. Il comprit tout. Dans un accès de rage impuissante il se jeta sur le carrelage gluant, le frappa de ses poings ; il versait des larmes de colère, ne répondait à personne, ne voulait pas être consolé. Puis il s'apaisa. Silencieux, il se renfonça dans un coin, comme un petit fauve traqué. La mère berçait sa sœur cadette en la réchauffant contre son sein. On entendait derrière la porte le pas égal et sonore de la sentinelle. Quelqu'un toussait péniblement de ses poumons meurtris.

« Imbécile !... Imbécile que je suis !... Je les ai crus ! Eux !... » Cette pensée obsédait le gamin. Un lourd sommeil s'abattit sur les gens qui emplissaient le sous-sol. Micha entendait le ronflement régulier de sa mère, qui, affalée contre la paroi, tenait sur ses genoux sa cadette endormie ; celle-ci suçotait avec ses lèvres. La neige crissait sous les bottes de la sentinelle. Quelque part là-haut des chiens hurlaient, faisant sonner leurs chaînes. Micha, lui, ne dormait pas ; il se maudissait, souffrait de se sentir impuissant ; lorsqu'il se rappelait le chef des S.S. au râtelier en métal, il gémissait, grinçait des dents. Sans doute est-ce en ces heures-là que les deux rides douloureuses s'étaient creusées pour toujours sur ses joues rosés, couvertes du duvet de l'enfance.

Soudain, à l'aube, une fusillade retentit, tout près. Instantanément le sous-sol s'anima. D'instinct tous se serrèrent les uns contre les autres. Les coups de feu se rapprochaient. Une rafale de mitraillette éclata au-dessus d'eux. Puis, ce fut le silence. Un moment après, la trappe s'ouvrit, un rayon de lumière éblouissante cingla les yeux, et une voix rauque, émue, demanda en russe :

— Eh, là-bas, y a-t-il quelqu'un de vivant ? Tout cela se passait pendant la première offensive d'hiver de l'Armée rouge, dans ces journées orageuses où, parfois, au cours d'une seule nuit, le front se déplaçait à des dizaines de kilomètres vers l'ouest. Le régiment de la garde qui attaquait en suivant la grande route, avait fait irruption dans Ivanovka et délivré, inopinément, Micha et sa parenté. Le pouvoir soviétique revint au village ; désormais Micha pouvait être tranquille pour le sort de sa mère, remise de sa maladie. Il se joignit à l'unité de skieurs de la garde qui avait libéré son village. On ne voulait pas l'emmener, on le renvoyait chez lui. Il parvint jusqu'au major ; celui-ci, ayant appris par ses hommes la biographie du gamin, permit qu'on le portât sur les listes de ravitaillement.

On lui confectionna un uniforme, on l'arma d'un mousqueton qu'on s'était procuré auprès des cavaliers, et Micha Sinitski devint soldat de la garde. Menant à l'égal des autres la rude vie du combattant, il prit part à tous les glorieux exploits de son bataillon de skieurs. Il avait été affecté à la section des mortiers. Intelligent, assidu, observateur, ayant depuis longtemps la passion des machines, il assimila rapidement la technique des mortiers et se vit bientôt attribuer l'insigne de « servant d'élite ».

Mais dans cette arme, on n'a pas l'occasion de tirer tous les jours sur l'ennemi. Or le petit soldat était animé d'une haine farouche, inextinguible, qui ne lui laissait pas de répit. Tout en restant servant de mortier, il s'accointa avec les tireurs de précision. Les jours où il n'y avait point bataille, Micha, revêtu d'une combinaison de camouflage

blanche qu'il avait garnie de menues branches de sapin, sortait avant l'aube sur la lisière du bois et se perchait quelque part, tout près des positions allemandes. Ingénieusement dissimulé, il attendait, il attendait des heures, parfois la journée entière. Les yeux lui cuisaient à force de scruter du regard l'espace neigeux. Il attendait qu'un Allemand, sorti de l'abri pour prendre l'air, apparût sur le chemin. Alors, instinctivement, Micha se ramassait ; figé, retenant son souffle, ne faisant qu'un avec son mousqueton, il visait.

Un coup de feu, et, comme s'il eût trébuché, l'Allemand tombait. Ces jours-là Sinitski regagnait sa section en fredonnant gaiement. Son rire sonore roulait et tintait, faisant contraste avec la rude atmosphère des tranchées.

Mais il connaissait aussi des échecs. Une fois, il rentra de sa «chasse», sombre, abattu; sans mot dire il se jeta sur son bat-flanc. On l'interrogea ; on insista pour savoir ce qu'il avait. Il raconta qu'il avait repéré un officier en casquette à pont, en capote bien ajustée, à col de fourrure brun. Cet Allemand lui rappela l'autre au râtelier métallique, qui s'était gaussé de lui, à l'école, lorsqu'il était venu se livrer.

Micha avait visé avec un soin particulier. Il s'était comme pétrifié. Mais juste au moment où il allait tirer, la neige s'affaissa sous son bras et il rata son coup. L'officier lança un coup d'oeil derrière lui, puis sauta dans la tranchée ; dans sa précipitation il avait laissé tomber sa casquette. Aveuglé de colère, le tireur fit feu sur elle. Ce second coup le trahit : on le repéra. Micha écoutait le gazouillis des balles sur sa tête et, oubliant le danger, il s'adressait tous les jurons qu'il connaissait. Un but pareil ! Et il l'avait raté ! Et le soldat de la garde, le visage enfoui dans la paille de son bat-flanc, fondit en larmes, et pleura toute la journée.

Un jour, le commandant du front, glorieux capitaine soviétique, qui se rendait à son poste d'observation, passa par le village où les skieurs s'étaient installés au repos. Le chauffeur stoppa près du puits pour faire son plein d'eau. Le général mit pied à terre pour se dégourdir, et aperçut le soldat de la garde Mikhaïl Sinitski : une gamelle à la main, il traversait la rue, se dirigeant vers la popote.

Le général le héla. Micha ne perdit pas contenance ; il se présenta selon toutes les règles, si adroitement, si gaieusement, et d'un air si crâne que, du coup, il conquit le cœur du vieux guerrier. Le général lui demanda son nom, ce qu'il faisait là, et, après avoir reçu une réponse intelligible et circonstanciée, il commanda à son ordonnance de prendre note du nom de Micha et de son unité. Le chauffeur avait fait son plein d'eau, le général partit. Les skieurs remontèrent en ligne et Micha oublia cette rencontre. Tout à coup, une dépêche chiffrée arriva de l'état-major divisionnaire. Le chef du bataillon était tenu, sous sa responsabilité, de dépêcher le soldat de la garde Sinitski Mikhaïl, avec tous ses effets et son livret militaire, à l'état-major du front. La dépêche expliquait que, sur l'ordre du commandant en chef, Micha serait envoyé à l'arrière, dans une école d'officiers.

Mais la carrière du soldat de la garde Sinitski ne devait pas en rester là. Peu de temps après, un soir, le commandant du front, après plusieurs entretiens par fil direct, rentra, songeur, par la rue du village où se trouvait l'état-major. Soudain, surgissant de dessous les pieds du soldat d'escorte, une petite silhouette en pelisse militaire bien ajustée, se dressa devant le général. Le bonhomme se raidit, fit claquer ses talons et se présenta d'une voix sonore :

— Soldat de la garde Mikhaïl Sinitski. Vous permettez, camarade général-colonel ?

Le commandant du front était satisfait des résultats de ses entretiens par fil direct avec les chefs des unités. Il reconnut le jeune garçon, lui lança un regard de surprise et répondit gaiement :

— Allez-y ! Mais, avant tout, expliquez-moi d'où vous venez. Comment êtes-vous arrivé ici ?

Le petit soldat siffla à la manière des gosses, et esquissa un geste de la main, montrant que pour lui gagner l'état-major du front et surgir sous les pieds du commandant n'était pas chose difficile. Le général partit d'un joyeux éclat de rire et ordonna au combattant Sinitski de le suivre. C'est dans l'isba du général qu'eut lieu leur entretien. Je le reproduis aussi fidèlement que possible, d'après son propre récit.

— Pourquoi n'es-tu pas à l'école ?

— Permettez, camarade général-colonel, je veux me battre.

— Tu termineras tes études, tu deviendras officier et puis tu iras te battre.

— Oui, mais... alors la guerre sera finie, on aura battu les fascistes sans moi, camarade général-colonel.

Le commandant en chef resta un moment silencieux. Une expression attendrie, qui ne lui était pas du tout propre, apparut sur son visage austère. Un sourire affectueux rétrécit ses yeux gris d'acier, dont le regard faisait parfois trembler des généraux.

— Ainsi, tu regagnes ton régiment ?



— Oui, camarade général-colonel. La guerre finie, j'irai étudier. Je suis jeune, mon âge me le permet ; parce qu'aussi longtemps qu'il y a des boches sur notre terre, les sciences ne m'entreront pas dans la tête. Puis, s'oubliant, de soldat redevenu gamin, il ajouta : — C'est que vous ne les connaissez pas, vous, comment pourriez-vous les connaître ? Tandis que moi, je les ai assez vus.

Le général sourit largement, ce qui chez lui était rare.

— Bon, qu'il soit fait selon ton désir. Va te battre, dit-il. Puis, après avoir réfléchi, il dégrafa la montre qu'il portait au poignet et la tendit à Micha. — Ça, c'est un souvenir de moi... mon brave ! Donne ta main, je te la mettrai moi-même, pour que tu ne la perdes pas.

Puis, après un coup d'oeil vers la porte, il étreignit soudain la tête tendue en boule du gosse et l'embrassa sur le front, comme un père bénit son fils qui va accomplir un exploit.

— Va te battre, répéta-t-il. Et, tourné vers la carte, il y examina un point quelconque, avec une attention exagérée.

Le soldat de la garde Mikhaïl Sinitski regagna le régiment qui l'avait adopté, et reprit le combat.

LA POIGNÉE DE TERRE

La voix du commandant de régiment, d'ordinaire si ferme et si retentissante, surgissait du téléphone, agitée fit insolite :

— Exposez la situation. Dépêchez-vous ! Allons !

Sans lâcher l'appareil, le lieutenant Moïsséenکو sortit la tête de l'abri et regarda tout autour.

Du haut de la colline qui dominait une dépression marécageuse, un large panorama se déroulait aux quatre points cardinaux. Le soleil ne s'était pas encore levé derrière le petit bois de bouleaux que l'on apercevait au loin, mais déjà ses premiers rayons orange traversaient le feuillage, telles des aiguilles pointues, et badigeonnant d'or le versant Est de la hauteur, faisaient ruisseler des étincelles rosées dans les herbes chenuées couvertes de rosée. Au fond de la dépression stagnait encore le crépuscule bleuâtre. Un brouillard frais floonnait, au-dessus duquel l'air retentissait du chant des alouettes matinales. Seul un œil très attentif pouvait discerner dans la solitude, la paix et le calme de ce paysage comme un vague mouvement.

Ce n'est pas en vain que Moïsséenکو avait commencé la guerre en qualité d'observateur d'artillerie. Son œil exercé avait tout vu.

— De l'ouest sur la route... vous suivez la carte au 500.000 ? Eh bien, là où un pont traverse un cours d'eau, — il y a un convoi. Une quarantaine de voitures. La queue du convoi se perd dans le brouillard. Sur le secteur nord de la route, une colonne de camions au faite bâché. Hein ? Je crois que c'est des munitions, on ne voit pas d'hommes à côté. A l'orée du bois, une compagnie d'infanterie à peu près : trois canons sont pointés de notre côté... Oui, je pense qu'on va bientôt nous attaquer...

Une voix enrôlée soupira dans l'appareil.

— C'est dur, lieutenant. Ecoutez l'ordre de combat. Tenir jusqu'au soir. Compris ? Ne pas laisser passer sur la route une seule voiture, un seul camion. Compris ? Tenir jusqu'au dernier. Vous entendez ? Tenez bon jusqu'à la nuit, je vous tirerai de là... Allons, Moïsséenکو, — la voix du commandant de régiment frémit, — prends garde, notre espoir nous le mettons en toi. L'essentiel, accroche-toi à la route, prends-les à la gorge, pour que...

On entendit monter un bruit désagréable qui, comme un froid glacé, transperce le corps jusqu'à la moelle des os. Une mine explosa tout près. La terre fut secouée. Du sable sec coula en bruissant entre les madriers de l'abri. L'appareil se tut à demi-mot, et le lieutenant comprit que ce qu'il craignait surtout venait d'arriver. Le câble à peine visible dans l'herbe, — la seule chose qui rattachait encore la poignée de ses hommes sur la hauteur avec le régiment qui s'était replié la veille, — venait de se rompre.

Moïsséenکو loucha vers ses hommes qui restaient attentifs à la conversation et, subitement, se mettant au garde à vous, il rapporta dans l'appareil muet :

— Camarade commandant de régiment, l'ordre de combat a été reçu. Tant qu'un seul de nous reste vivant, même un lièvre ne passera pas par ces chemins vers le Front.

Précautionneusement, il remit sur la boîte le récepteur désormais inutile et regarda ses hommes d'un œil d'inquisition. Ils étaient dix-neuf, tout ce qui subsistait de la section après la bataille livrée hier au pied de cette hauteur. Cinq étaient blessés. Il connaissait fort bien la plupart d'entre eux. Ces hommes avaient parcouru avec lui tout le chemin de la retraite de la frontière lettone à la ville de Kalinine et puis, en sens inverse, depuis la ville de Kalinine jusqu'à la région de Rjev, pays marécageux où la ligne du front s'était arrêtée l'hiver et où la guerre s'était transformée en guerre de tranchées. Ils étaient là recueillis, silencieux et calmes. L'officier crut voir que le mitrailleur Fadéev, plus très jeune, de haute taille et élégant, souriait finement, en fumant sa cigarette dans sa paume refermée. Le lieutenant eut soudain honte de sa ruse. C'étaient des combattants, et il fallait leur parler en toute franchise.

— La liaison avec le régiment est rompue. Mais j'ai reçu l'ordre, dit le lieutenant, soucieux de ne rien laisser paraître de son angoisse qui, tout d'un coup, bien malgré lui, l'avait saisi à l'idée que maintenant il était là, face à l'ennemi, le principal, et que de son habileté, de son savoir-faire, de sa volonté dépendaient non seulement le sort et la vie de ces hommes, mais aussi le sort de tout le régiment qui n'en pouvait plus de cette lutte inégale. — Les Fritz n'ont que ces deux routes à travers le marais. Notre hauteur les referme comme avec un cadenas. Il est évident qu'ils ne négligeront rien pour abattre ce cadenas, car ils ne pourront pas attaquer sans munitions... Le commandant de régiment a ordonné de ne pas laisser passer une seule voiture vers la ligne de feu. Eh bien ?

Les hommes se taisaient. Les cigarettes se consumaient dans le calme. La fumée bleuâtre s'accrochait aux herbes couvertes de rosée.

Le mitrailleur Bezdolia, Sibérien vigoureux et pratique, tressait d'un air recueilli une couronne de marguerites qui reposaient en tas sur ses genoux. Tout le monde suivait ses doigts longs et habiles, comme si de ce que la couronne serait tressée ou non, eût dépendu le sort de la petite garnison que les vicissitudes de la destinée militaire avaient jetée à l'arrière des troupes ennemies.

Le lieutenant était le plus jeune parmi ses hommes : il s'était trouvé à la guerre dès la troisième année de l'Université. Et il voulait maintenant, avant la plus grande et peut-être la suprême épreuve militaire de sa vie, dire à tous ces gens des mots extraordinaires sur la patrie, le devoir, sur les grands buts pour lesquels le peuple soviétique est en lutte. Mais il regarda encore une fois les restes de sa section, se calma lui-même et demanda seulement :

— La situation est-elle claire ?

— Parfaitement, répondit une voix.

— A moins que l'Allemand passe sur nos corps, ajouta Bezdolia, en mettant de côté la couronne inachevée et secouant de ses genoux les marguerites humides de rosée, qui, on ne sait trop pourquoi, firent évoquer aux pères le souvenir de leurs enfants qui vivaient là, dans l'arrière lointain.

Le mitrailleur Fadéev qui, du coin de l'œil, surveillait sans cesse les Allemands dans l'embrasure, se mit en éveil ; ses yeux s'étaient rétrécis, il se mordit la lèvre, puis, lentement, il s'écarta de l'embrasure, éteignit soigneusement sa cigarette inachevée avec de la salive, et la cacha derrière le liséré de cuir de son calot.

— Camarade lieutenant, les Allemands bougent à la lisière du bois. On dirait qu'ils veulent attaquer, de la forêt où ils sont, avec le soleil dans le dos.

Le lieutenant leva sa jumelle et la reposa immédiatement sur le parapet, pour ne pas trahir le tremblement involontaire de ses mains. Les silhouettes grises arrachées du brouillard par le grossissement, s'étant dispersées en demi-cercle, sans se masquer ni même se courber avançaient, en files clairsemées vers la hauteur, la mitrailleuse au bras. Les premiers rangs approchaient déjà.

— Vous parlez d'un culot, voilà qu'ils avancent sans se masquer, les gredins ! dit Fadéev en appliquant un œil au viseur de la mitrailleuse. — Allons, allons, avancez toujours, je vais vous recevoir.

— Ils croient peut-être que l'artillerie nous a tous fauchés au soir ou que nous nous sommes défilés la nuit, à la faveur du brouillard, fit Bezdolia, dont la mitrailleuse était tournée du côté opposé, en cas d'attaque du côté de l'ouest.

De ces répliques de soldats le plan de défense se précisa dans le cerveau du lieutenant.

— A vos places... A l'attaque ! Ne tirez qu'au commandement. Faites suivre.

On les voyait maintenant à l'œil nu, les Allemands. Ils avançaient toujours, la taille dressée. Et voici les premiers rangs qui arrivent au pied de la colline. On les voyait fort bien à mi-corps. Ils avaient l'air de nager au-dessus d'une blanche brumaille. Mais voilà qu'ils se mettent à gravir la côte, et l'on eût dit qu'ils sortaient d'une pièce d'eau qui, laiteuse, floconnait... « Tous assortis de même taille, avec eux père Tchernomor », songea hors de propos le lieutenant à un vers de Pouchkine en serrant sa mitrailleuse. Il réprimait en lui l'ardent désir de tirer sur un gros Allemand chauve à lunettes et sans calot, qui marchait en tête de la colonne.

— Ne tirer qu'au commandement ! Mon signal, c'est un coup de l'eu, répéta-t-il. Il sentit que sa vareuse était devenue tout d'un coup humide, poisseuse, et qu'elle liait ses mouvements. D'un geste brusque, il déchira le col qui serrait trop sa gorge, et il regarda du côté de Fadéev pour s'assurer que l'autre n'avait rien vu.

Le mitrailleur cependant, éclairé par un rayon droit du soleil matinal qui pénétrait par l'embrasure, resta pétrifié, lui et son second servant, en tenant les poignées, pâle, les mâchoires serrées. Sans doute luttait-il à son tour contre le désir violent qu'il avait de presser la détente et de tirer, de tirer tout de suite sur les ennemis que l'on distinguait maintenant d'une façon très nette.

« Qu'est-ce que j'ai donc à m'émotionner ? pensa le lieutenant. Ce n'est pourtant pas la première fois. » Et il se répondit aussitôt : « Vraiment, ils sont trop nombreux. Une compagnie ? Peut-être deux ? Peut-être un bataillon ? » Le mitrailleur sans doute pensait de même.

— Ça grouille comme des poux sur le tirant d'une culotte, fit-il à travers ses dents.

Et comme pour répondre à cette réplique le lieutenant songea aux paroles mémorables du grand capitaine Souvorov : « Pas par le nombre, mais par le savoir. »

— Pas par le nombre, mais par le savoir, tu entends Fadéev ? demanda le lieutenant.

L'autre, sans quitter son viseur, se contenta de secouer la tête. Et soudain le lieutenant considéra d'un autre œil, d'un regard insolite, ces silhouettes grises qui, lentement, grimpaient à flanc de coteau, sur les éboulis fraîchement entassés des tranchées de la butte, et qui paraissaient vides, abandonnées. Et il ressentit tout d'un coup comme un afflux de joie, ivre et exaltée. « Pas par le nombre, mais par le savoir. »

« Faut pas les loper, par exemple ! » songea-t-il, s'efforçant de ne pas laisser échapper du viseur la grosse tête chauve de l'Allemand. Celui-ci avançait d'un pas pesant. Il avait mis son calot sous une patte d'épaule. Le voilà déjà à une vingtaine de mètres, on aperçoit de petites perles de sueur à la naissance du nez. Les manches de sa vareuse sont relevées jusqu'au coude, et des touffes de poils sont visibles sur ses bras cordés.

C'est le moment ! Le lieutenant pressa la détente. La face pourpre de l'Allemand laissa entrevoir de la surprise, remplacée aussitôt par une grimace de douleur. Comme s'il eût buté contre un obstacle, il piqua du nez dans l'herbe. Dès lors la colline, muette jusque-là, fit entendre un concert de voix. Un second Allemand s'effondra, puis un cinquième, puis un douzième... Les files grises qui entouraient la hauteur se désarticulèrent, se dispersèrent et, au bout d'un instant, comme soulevées par un tourbillon, elles se portèrent en arrière. Les soldats couraient, bondissaient à grandes enjambées, aiguillonnés par la force d'inertie et la peur. Les défenseurs de la butte les frappaient avec calme et justesse, comme du gibier en fuite.

— Tapez dessus : pas par le nombre, mais par le savoir ! criait le lieutenant en changeant de disque et attrapant de nouveau dans la fente du viseur le bondissement des silhouettes grises qui oscillaient au-dessus du brouillard à moitié dissipé.

Les mitrailleurs pour économiser les cartouches avaient laissé là leurs engins et empoigné des fusils. Les coups de feu venant de l'abri étaient rares. On tira/t avec discernement.

La joie était immense parmi les défenseurs de la butte. Quelqu'un poussa un hurra ; un autre, deux doigts dans la bouche siffla dans le dos des Allemands, comme font les gamins derrière un chien effrayé qui détale.

— On les a bien reçus, qu'est-ce qu'on leur a passé !... Ils s'imaginaient qu'on avait fait couic ! dit le grand diable Bezdolia qui riait à gorge déployée en poussant du coude son second servent, un soldat âgé aux cheveux roux. — Ah ! ouiche, on est là ! bonjour la compagnie, la table est servie... Vise-moi ça, mon gros, combien on en a moulu ! Ça fait pour chacun de nous à raison de deux macchabées. C'est comme je te le dis. Vise-moi ça, vise-moi ça, en voilà un qui rampe encore, là, près du bouleau ! Passe-moi le flingot, je vas lui faire une conduite.

— Peut-être bien que maintenant ils n'oseront plus, jusqu'au soir.

— Pour ça, mon vieux, des nèfles ! Tu veux faire la guerre sans trop t'esquinter. Le Fritz, il est têtù.

Le lieutenant savait que Bezdolia avait raison. Il était trop tôt pour se réjouir : s'étant brûlé les ailes dans une attaque de front, les Allemands useraient sans doute de subterfuges. Peut-être mettraient-ils en jeu du matériel. Pour l'instant, du côté de la première ligne toute proche, on n'entendait que le crépitements d'une fusillade. C'est donc que l'attaque s'est enrayée. Quant aux munitions, les voilà sur les routes où la file des camions s'allonge, s'allonge, s'allonge.

Emporté par le succès, le lieutenant méditait sur la situation posément, avec calme. L'idée de la mort s'était évanouie. Tout s'était remis en place, de nouveau la guerre était devenue une chose dure et coutumière. Ayant décidé que l'ennemi attaquerait maintenant sans faute le sommet de la hauteur et le fortin, il donna l'ordre aux hommes de se disloquer dans les étroites tranchées individuelles creusées à flanc de coteau. Lui-même alla s'installer dans une de ces alvéoles. La solution était juste. Vers midi, quatre bombardiers débouchaient de la forêt. Après un virage, lentement ils descendirent en piqué sur le fortin. Des rafales de bombes grincèrent aigrement dans l'air. Des panaches noirs de terre et de pierres jaillirent vers le ciel. Lorsqu'ils se furent affaissés, on vit des madriers dressés sur le fortin démolé. En même temps, une batterie allemande claquait à la lisière. La hauteur fut secouée d'explosions, son sommet entouré d'un nuage fauve de terre cabrée.

Comme toujours pendant ces pilonnages, alors que des fontaines noires d'explosions, jaillissant vers le ciel, faisaient trembler la terre, tout se recroquevillait dans l'être humain, le cœur se glaçait et, malgré soi, on se collait à la terre, s'efforçant de s'y incruster tout entier. Comme toujours, sans écouter les arguments de la raison qui rassure, l'oreille percevait de façon intense les glapissements accrus des bombes, la stridulation aigre de la mine ou le froissement alarmé d'un obus. Et l'esprit cherchait à faire le point : celui-ci à gauche ; pour celui-là, un coup trop long, et le suivant, où irait le suivant ? Mais, au fond des étroites tranchées, si minces qu'on ne pouvait pas même y plier les genoux, des hommes exercés se sentaient dans un état de sécurité relatif. Comme si l'humidité et les senteurs de la terre eussent eu le don de les rassurer. Dans l'intervalle de deux explosions, le lieutenant entendit la voix de basse de Bezdolia. Et il dit, sans doute exprès, pour que les autres puissent l'entendre :

— Ils en mettent un coup, mais ils ont tort. Ils ont tort, que je dis, d'induire leur Hitler en frais. Je vous jure qu'ils ont tort.

On entendit un petit rire nerveux sur les différents points de la hauteur éventrée.

Dans l'intervalle de deux autres explosions, quelqu'un dit en soupirant :

— Ah ! quelles herbes on abîme ! Si on les fauchait à temps, vous parlez si les foins seraient fameux.

— La belle affaire, des foins !... Quand il y a des villes entières qui flambent !... Pourvu qu'on mette la main sur ce sacré diable ! Pour ça, on ne regretterait rien du tout. Des foins...

Puis, à un moment donné, la canonnade cessa. Et ce fut un silence sinistre, chargé d'avertissements, le lieutenant sentit plutôt qu'il ne vit qu'une nouvelle attaque se préparait. Mais maintenant l'ennemi se montrait prudent. La plaine était déserte, seulement à la lisière du bois quelque chose fulgurait. Sans doute les officiers allemands inspectaient la hauteur avec des jumelles.

La fumée des explosions s'était abattue. Plus personne sur la colline, le fortin éventré restait muet, le lieutenant Moïsséenکو lui-même commençait à croire que rien n'avait survécu sur cette terre déchiquetée, scalpée et défoncée par les obus. Par les boyaux de communication le lieutenant rampait d'un trou à l'autre. Il savait que la nouvelle mêlée serait décisive. Il se glissa vers Bezdolia qui, même dans ce bout de tranchée provisoire où il avait séjourné deux heures seulement, et encore sous le bombardement, avait pris le temps de se caser en maître ménager qu'il était, de creuser dans l'argile humide des rayons et d'y placer son tabac, sa pipe, sa blague à tabac, les grenades.

— Alors, quoi, on ne les laisse pas venir ?

— Mais tiens ! répondit Bezdolia à mi-voix, et il ajoutait : — Faut pas douter de moi, camarade lieutenant, ça me connaît. Allez donc voir celui-là, je ne sais trop pourquoi il tremble comme une queue de mouton.

Ce disant, il montrait du pouce la tranchée voisine où un soldat à la face grêlée, père de famille nombreuse, qui aux heures de repos aimait lire à ses camarades les lettres qu'il avait reçues de chez lui, était assis recroquevillé tout au fond de la tranchée.

— Qu'est-ce qu'on leur a passé, hein ! ... dit le lieutenant en rampant vers lui. — Attends un peu, si on lâche pas la butte, t'auras des choses à écrire à ta Catherine. J'y ajouterai un petit mot pour dire le héros que tu es, seulement fais attention, faut pas tirer sans commandement. S'agit de cogner sur un objectif bien précis. Car enfin, les cartouches sont comptées.

— Ils sont bien trop nombreux les Fritz, dit le soldat avec un soupir d'angoisse, en levant son visage blême, non rasé, tout couvert de poils, où la moindre petite marque apparaissait maintenant très nette.

— Nombreux, en effet, mais on les a tout de même battus. Pas par le nombre, mais par le savoir... Les voilà couchés, compte-les pendant que t'as rien à faire. Et s'ils ont détalé, hein !...

— Oh ! c'est la crève pour nous. Dire que j'en- ai cinq, d'enfants, fit l'homme, navré.

Le lieutenant le saisit aux épaules, le secoua, en regardant fixement dans ses yeux troubles, chargés d'angoisse :

— Veux-tu bien ne pas penser à ça ! Tu m'entends ? Tiens bon et t'auras la vie sauve. Tu m'entends ? Allons, un bon sourire, encore, encore plus large, voyons. Voilà, maintenant tu en réchapperas à coup sûr.

A chacun de ses hommes le lieutenant s'efforçait de dire, en ces instants d'extrême tension précédant l'orage, une parole de consolation, ou du moins il lui tapotait amicalement sur l'épaule. Il croyait maintenant en aveugle, il croyait passionnément à l'impossible, et cette croyance sortie d'une phrase remontée dans sa mémoire : « pas par le nombre, mais par le savoir », l'emplissait d'une sorte d'énergie tenace et turbulente, elle lui redonnait du cœur, le réjouissait même comme une intense griserie.

Maintenant les Allemands attaquaient avec circonspection. Ils rampaient, entourant la butte d'un cercle fermé qui se resserrait. Seule l'herbe remuait, parcourue de frissons. On eût dit une troupe de sangliers qui approchait de la hauteur, et non des hommes. Les premiers déjà gravissaient la colline. Des calots gris apparaissaient et disparaissaient instantanément. L'oreille tendue, on percevait le crissement du gravier sous la semelle raide et cloutée. Le cœur battait à gros coups, on respirait à grand-peine. Les tempes faisaient mal à force de tension. Mais les voilà debout, ils se précipitent en arrosant de leurs mitraillettes le fortin démoli, le sommet de la butte.

— Feu ! cria le lieutenant de toutes ses forces.

Et de nouveau la colline grondait, craquait de coups de feu ; de nouveau ses flancs mutilés vomirent sur l'ennemi des éventails de balles. Les mitrailleurs envoyaient des rafales courtes, les hommes exécutaient un tir de précision. Les Allemands tombaient, se collaient à Ha terre, mais rampaient, rampaient toujours.

— Feu ! Feu ! criait le lieutenant, et le canon de sa mitrailleuse grésillait lorsque des gouttes de sueur tombaient dessus.

Sur trois versants de la colline les Allemands ne purent tenir et dévalèrent la pente. Sur le quatrième, au versant sud, où il n'y avait pas de mitrailleuse, ils continuaient de grimper. Ils étaient déjà tout près, invisibles derrière la crête de terre. Mais voilà que des silhouettes se montrèrent. Des coups de feu retentirent, mais trop tard. Quelques Allemands avaient sauté dans la tranchée.

Dans tout combat il y a un moment qui décide de l'issue. Le lieutenant avait compris que ce moment-là était arrivé ; que tout à l'heure, et pas une seconde plus tard, il devait faire quelque chose, lancer une parole qui soulèverait cette poignée d'hommes fatigués, affamés, assourdis, criblés de blessures, pour accomplir un prodige. Et se jetant par-dessus le parapet dans la tranchée où les Allemands grouillaient, prêts à tirer, il lança d'une voix qu'il ne se connaissait pas, à l'adresse de ses hommes, un seul mot :

— Staline !

Il ne dit plus rien. Il n'en avait pas eu le temps... Quelque chose de lourd le frappa à la poitrine, lui brûla le visage. ... Tout oscillait. La terre, ayant glissé, s'était dressée à la verticale, et pour ne pas rouler dans le gouffre sans fond qui soudain venait de s'ouvrir sous lui, le lieutenant se plaqua contre l'argile humide et y enfonça ses ongles...

... Il se réveilla dans l'abri démolé. Au-dessus de lui Fadéev penchait son visage sec, aux pommettes saillantes, calme comme toujours, taillé dans la pierre, eût-on dit :

— Vous êtes vivant, camarade lieutenant ?

— Eh bien, vous avez repoussé l'attaque ?

— Celle-ci et deux autres encore. Nous tenons ferme. Restez couché, il ne faut pas vous lever. Une minute, je reviens à l'instant.

Fadéev sur la pointe des pieds sortit du fortin démolé ; à travers les madriers tordus le ciel profond du soir bleuissait, où les martinets filaient en glapissant. Il dit à quelqu'un :

— Le lieutenant vit... Où vas-tu ? A ta place, ballot ! Faut pas te lever. Fais suivre que le lieutenant est vivant. Et qu'on ait l'œil.

Les rayons obliques, cuivrés et tièdes du soleil du soir dorèrent tout le paysage. Le corps du lieutenant était en quelque sorte glacé de faiblesse, comme si on lui eût retiré tous les os et fourré dedans du coton humide. Le lieutenant regarda avec effort la montre. Vingt et une heures cinquante. C'était encore loin, de là au crépuscule.

— Fadéev, Fadéev, appela-t-il, sentant qu'il ne pouvait même pas remuer.

Le lieutenant donna l'ordre de le sortir du fortin, de l'installer de façon qu'il pût voir alentour. Ayant laissé auprès de lui, pour faire la liaison, un soldat blessé, et renvoyé les hommes chacun dans son coin de tranchée, il se mit en devoir de surveiller l'ennemi.

De là il voyait fort bien les silhouettes grises couchées dans l'herbe sur les pentes et au pied de la colline, en des attitudes anormales, contorsionnées. On eût pu croire que ce champ marécageux s'était couvert, dans la journée, de taupinières grises. Il se mit à les compter, en dénombra plus de cent et finit par se tromper : la tête lui bourdonnait, et devant ses yeux flottaient sans cesse en grouillant et se déplaçant, des cercles radieux qui pétillaient.

Il prit une poignée de terre argileuse, déjà humide de rosée vespérale, la serra dans ses doigts défaillants et la montra à son planton blessé, à l'homme au visage grêlé, blême et couvert de poils, avec qui il avait parlé avant l'attaque décisive.

— Terre précieuse. Tu vois à quel prix ils la payent.

— Même à ce prix-là nous ne la donnerons pas. Jamais, camarade lieutenant, pour rien, au monde. — L'homme eut un petit rire pointu. Et, poliment, de la main, il couvrit sa bouche. — Pour nous prendre la butte, c'est macache ! Maintenant ils ont autre chose à faire que de s'occuper de nous. Vous entendez comme ça cogne ? Il nous arrive peut-être du renfort.

Et, sentant sur le visage un souffle de fraîcheur qui, en ce soir du mois d'août, montait vers eux, humide et imprégné du parfum des herbes et de la terre, tous deux, oubliant le danger et la souffrance, écoutaient avec un sourire le tonnerre toujours croissant et plus proche de la canonnade, qui leur parvenait de l'Est.

UN NUMERO DE LA PRAVDA

Cette histoire qui ressemble à un conte, histoire véridique du commencement à la fin, je l'avais entendue dans les forêts du district de Kholm-Jarkovski, région de Smolensk, quand elles étaient encore tenues par les partisans. Elle me fut contée par Nikolaï Somov, partisan-mineur, et son petit garçon Ioura, ancien élève d'une école professionnelle et, à cette époque, éclaireur-partisan, appelé dans son détachement « Soleil » pour sa physionomie ronde toujours rayonnante et la couleur feu de ses boucles.

— Quand les Fritz avaient pris la ville de Viazma et se ruaient déjà sur Moscou, commença Nikolaï Somov, notre pays natal, c'est-à-dire notre kolkhoz Orékhovka, s'était trouvé tout d'un coup bien loin à l'arrière des Allemands.

— A quelque trois cents kilomètres du front, précisa Ioura, un petit gars pratique qui aimait le concret en toute chose.

Le père le regarda de coin : — C'est juste, dit-il. Mais laisse-moi donc raconter, voyons... Cette habitude qu'il a de se mêler dans la conversation des grandes Personnes ! — Nous, bien entendu, on n'a pas perdu la tête. Et bientôt, non loin de notre Orékhovka, juste dans ce coin perdu de la forêt, voilà qu'apparaît le détachement de partisans du camarade M. Je ne peux pas le nommer pour l'instant. Vous le connaissez bien comme ça. Nous étions pour ainsi dire partis de rien : un fusil pour cinq hommes, et encore sans cartouches. Puis quelque chose comme une caisse de grenades, et des bouteilles avec de l'essence. Peu après cependant on s'est remplumé, on s'est procuré armes et matériel. Tout ça, on l'a eu en combattant. Même un poste de radio ennemi.

Il y en avait un parmi nous, le partisan Sanka; avant la guerre il faisait marcher le cinéma dans la localité, un gars tout ce qu'il y a de bien. Ah ! il n'a pas été long à chercher, il a un peu farfouillé là-dedans, et il l'a mi9 en marche. « Ça fait qu'à présent, les gars, on n'est plus sourd, nous autres, qu'il dit. On va écouter Moscou... » Ceux-là seuls qui ont fait la guerre dans la forêt, savent ce que c'est que d'avoir une T.S.F. à soi. C'est une grande chose ! Enfin, le voilà qui met le casque d'écoute, et les hommes qui font cercle, le cou tendu comme des oies. Dame, ça les démangeait de savoir ce qui se passait par là, sur la Grande Terre ; de savoir où l'Armée rouge se battait, ce que Moscou devenait. C'était, je m'en souviens parfaitement, au mois d'octobre. Le matin les champs déjà se couvraient de givre, et les marais étaient saisis par le gel.

— Pas du tout en octobre, à la fin d'octobre, corrige Ioura.

— Ça, par exemple ! Pas de discipline pour un sou. Que de fois t'ai-je dit et redit, ne fourre pas ton nez quand ton père parle. Va-t'en d'ici ! fit Somov avec humeur. Sitôt que son fils se fut éloigné, il continua : — C'est juste, je ne dis pas, à la fin d'octobre. Bref, on était là en foule autour de la T.S.F., tous tant que nous étions, sauf les sentinelles, bien entendu. Brusquement, Sanka se redresse, tout pâle, les lèvres tremblantes comme si on lui avait envoyé un coup de crosse sur la tête. « Moscou, qu'il dit, les gars... » Il ne put achever. Il alla s'asseoir sur un amas de terre, le visage dans ses mains, et le voilà parti à pleurer ! Un gars d'attaque, vous savez, ça fait peur d'en entendre un pleurer tout d'un coup comme ça. Les autres, dame ! ils restent là sans rien dire. Le commandant secoue Sanka par les épaules : « Tu mens ! Peut-être que tu aurais mal entendu ?... Allons, réponds, veux-tu répondre aux hommes ! » — « Non, qu'il répond, c'est exact. L'émission, qu'il dit, vient de Kouibychev. Ils disent qu'on a abandonné Moscou et Leningrad, et que la ville de Gorki, qu'ils disent, tient à un fil et que l'Armée rouge tout en combattant recule méthodiquement vers l'Oural. » Notre chef dit : « Tu mens, je veux écouter moi-même. » Le voilà donc qui s'assied devant la radio. Et alors, comme ça arrive toujours avec la T.S.F., juste au moment voulu, on entend un chahut à n'y rien comprendre, et puis l'émission s'arrête.

Ce que nous avons éprouvé ce jour-là, impossible de le dire. On errait de-ci de-là, et chacun avait l'air d'avoir enterré sa mère, comme qui dirait. Ce n'était pas drôle, des nouvelles comme ça !

Au jour tombant, à l'heure des nouvelles du soir, le chef dit à Sanka : « Règle ta machine et fous le camp. » Lui-même avait mis le casque d'écoute. Il reste là à écouter, puis il se lève, sans rien dire, sans regarder personne. Et alors nous avons tout de suite compris que ça allait mal.

Vers ce temps-là les Allemands avaient affiché clans les villages des proclamations aux partisans, histoire de dire : Vous avez tort de vous battre, Moscou et Leningrad sont tombés, la ville de Gorki et d'Ivanovo sont entre nos mains, les restes de l'Armée rouge se replient derrière l'Oural, vous avez, prétendaient-ils, perdu la partie, mettez bas les armes, sortez de la forêt et vous aurez la vie sauve. Nature, personne ne voulait les croire. En effet, voyons, pouvait-on croire que l'Armée rouge fût battue ! Et puis, celle T.S.F. de Kouibychev qui...

— Pas de Kouibychev, voyons, de Koenigsberg, dit Ioura se mêlant brusquement de la conversation. Insensiblement il s'était de nouveau rapproché de nous et placé derrière le dos de son père.



— C'est exact, seulement nous l'avons su plus tard. Mais à ce moment-là l'idée ne nous en était pas venue que les Allemands nous bourraient le crâne : parce que les heures étaient les mêmes, et la voix des speakers nous était familière. Eh oui... Enfin, avec de pareilles nouvelles, nous vivions tous comme sous le tranchant d'une hache. Et c'est alors justement qu'une bonne femme de kolkhoziennne, la veuve Catherine Ylasstevna Jarinova, est sortie dans son potager pour mettre du linge à sécher. Une fois sortie, qu'est-ce quelle voit ? un journal étalé sur la neige. Elle le déplie. Tiens, mais on dirait un journal qu'elle connaît bien : la *Pravda*. Et puis, en première page, une photo bien assortie : le mausolée avec, en haut, le camarade Staline entouré de Molotov, Jdanov, Mikoïan, Vorochilov, et puis d'autres encore... Et on voit bien que le journal est tout frais. Qu'est-ce que c'est ? Elle regarde la date. Seigneur Dieu ! le huit novembre !

Elle empoigne le journal, se précipite comme une folle dans son isba, et le fourre entre les mains de sa fille : « Lis, lis-moi ça vite, ma fille, qu'est-ce qu'on écrit là-dessus ? » La fille parcourt le journal, n'en croit pas ses yeux : une revue des troupes à Moscou. Et le camarade Staline qui fait un discours. Il ne leur reste pas longtemps à vivre, aux envahisseurs. Là-dessus, la voisine courut chez les Jarinov demander une poêle à frirer ou quelque autre objet de ménage. De nouveau on relut le journal. Le soir, tout le kolkhoz fut là. On relut le discours du camarade Staline une dizaine de fois. Le journal passait de main en main. On l'examinait comme une sorte de relique, parole. Un journal tout de plus vrai, de plus ordinaire, si familier, si bien à nous. Quelle joie ce fut parmi les gens, impossible de le dire ! Le soir on vit accourir dans notre détachement un homme de liaison Tout en nage, trempé comme une soupe, il braillait : « Les gars, une grande joie, les bonnes femmes ont découvert un journal tout irais, la *Pravda* ! Le camarade Staline a fait un discours sur la place Rouge ! Les envahisseurs, on cognera dessus en diable ! Il y a eu à Moscou une revue de blindés », et tout le reste.

Bref, c'est comme si on avait aspergé tout le monde d'eau fraîche. On dépêcha des hommes pour chercher ce journal, on le porta dans le détachement, on alluma un énorme feu de camp, on réunit tout autour le monde et, toute cette nuit-là, on lut le journal à haute voix. Sitôt qu'on l'avait lu aux uns, v'là que d'autres s'apportaient. Fallait recommencer. Les nouveaux venus écoutaient, mais ceux d'avant ne s'en allaient pas. Car enfin, nous avions les oreilles rebattues par la T.S.F. allemande. Nous avions la nostalgie de la bonne parole, de la vérité vraie.

Cette nuit-là, ceux qui étaient plus jeunes et avaient la mémoire plus fraîche, avaient appris par cœur le discours de Staline. Tenez, Ioura, lui, il pourrait bien tout de suite, je crois, vous le redire mot pour mot, s'agit seulement de le lui demander... Ça va, ce n'est pas la peine. On me croira comme ça. Tu serais trop heureux, hein ?...

Allons bon, cette nouvelle de journal trouvé passa de main en main, à la distance de plusieurs verstes. Et les villages reculés, en cachette des Allemands, envoyaient même des démarcheurs qui, par moments, faisaient cent kilomètres pour arriver jusque chez nous, dans Orékhovka, et lire le journal. Le discours du camarade Staline, on le copiait dans des cahiers. Et sur les affiches allemandes pourries de mensonges on traça au charbon : des boniments.

La joie s'installa dans les cœurs. Non, impossible d'ébranler notre pouvoir soviétique ! Et puis nos affaires de partisans marchèrent bon train. Il arrivait du monde par paquets. Nous n'acceptons que ceux qui apportaient leurs propres armes, et encore avec discernement.

L'inquiétude s'empara des Allemands. Que se passait-il ? Il s'en est trouvé un parmi nous, Piotr Pavlov, une canaille, un voleur numéro un dans toute la localité. Plus tard nous lui avons réglé son compte, par jugement de partisans. C'est lui qui avait dénoncé la Jarinova. Elle avait soi-disant un journal qui troublait les esprits. Alors les Polizei allemands s'amènent en camion : une quinzaine de personnes avec mitrailleuses. Ils se ruent dans la maison de Jarinova. Où est le journal ? Vite passe-nous le journal. Catherine, était là, devant eux, plus blanche qu'un suaire : « Qu'est-ce donc que vous demandez ? Quel journal ? Je ne sais rien du tout. » On l'interrogea : « Et pourquoi faire qu'ils viennent te voir, les gens d'alentour ? » La Catherine ne perdit pas la tête. « Moi, qu'elle dit, je ramasse des herbes médicinales. Les médecins, qu'elle dit, vous les avez tous emmenés, alors je soigne les malades, c'est eux qui viennent me voir. »

Elle avait menti avec habileté, mais on ne la crut pas. Sans doute que ce Piotr Pavlov leur avait fourni tous ses renseignements. On voyait bien que ce journal-là les avait poussés à bout, les hitlériens. Eh oui... Ils ont longuement torturé Catherine. On lui tordit les bras, on lui arracha les cheveux de la tête par touffes. Bref, des fascistes. Elle pleurait, mais n'avouait pas. « Vous me tueriez, je n'en sais rien. » On l'emmena au potager. « Dis où il est, le journal, sinon on fiche le feu à ta maison. » Elle persiste à nier, Catherine Vlassievna. « Mettez-y le feu, je n'en sais rien. »

La voix de Nikolaï Fédorovitch trembla, se rompit. Le partisan se détourna, fit mine d'avoir avalé de travers de la fumée de tabac, et du plat de sa main se prit à frotter les yeux.

— Du tabac méchant en diable, ça vous emporte la gorge ! C'est pas du tabac, c'est du vinaigre !... Ainsi ils ont brûlé la maison et puis après fusillé Catherine. Or le journal se trouvait chez les bonnes femmes, enfoui sous une pierre, tout près d'un saule dans le potager. La fille de la veuve, qui s'appelait Catherine également, est à présent infirmière dans notre détachement. Si vous voulez nous allons la faire appeler tout de suite, — eh bien, la nuit elle s'est glissée dans ce potager, elle a retiré le journal de sous la pierre et nous l'a apporté.

Et voilà que de nouveau la *Pravda* a passé de main en main. Il était tout vieillot, le journal, tout élimé. Nous avons collé du papier huileux sur les plis et les angles et on a continué à le lire dans les kolkhoz.

Pendant ce temps-là bien entendu, les effectifs de nos partisans se multipliaient sans cesse. Les Allemands avaient vers cette date porté tous leurs soldats devant Moscou, parce que leurs affaires allaient mal, et dans les garnisons des villages il restait de petits vieux du dernier acabit. Et voilà qu'à un moment donné nous avons foncé sur ses garnisons et les avons toutes massacrées. On a nettoyé la région, et voilà que s'est constituée chez nous cette terre des partisans où les Fritz n'osent plus maintenant fourrer leur nez sans tanks. Ça, vous le savez fort bien vous-même, pas la peine d'en parler.

Je veux parler du journal. Ce journal-là, notre chef l'a caché. « Je tiens à le conserver, qu'il dit, parce que c'est, qu'il dit, un document historique. Quand nous aurons battu les Allemands, qu'il dit, ce journal-là, nous l'exposerons dans le meilleur musée. Que nos neveux les admirent, qu'il dit, les journaux que nous autres on avait pendant la guerre. »

— Et où est-il ?

— Où il est, c'est là une question. C'est notre chef qui l'a gardé, pourrait-on dire, comme la prune de ses yeux, ce journal-là, parce que notre chef, lui, était avant la guerre secrétaire du Parti et, dans ces affaires-là, il s'y entendait à merveille. Un jour pourtant le commandant de détachement a envoyé une estafette auprès de lui, de la région voisine. « Donne-nous, qu'il dit, ton journal. Pour toi, qu'il lui écrit, c'est un document historique, puisque vous vous êtes déjà affranchis, tandis que nous autres, qu'il lui écrit, on est encore sous les Allemands. Il peut donc nous servir encore comme une arme. » Rien à faire, n'est-ce pas ? Ça fait que nous leur avons envoyé le journal contre reçu, et le voilà de nouveau à circuler parmi les gens de chez nous.

— Bon, et où est-il maintenant ?

Nikolaï Fédorovitch lève au ciel ses grandes mains noueuses toutes gribouillées de veines, des mains de forgeron kolkhozien, dont les pores, même dans la forêt, gardent le noir de fumée et la couleur du métal brûlé.

— C'est ce que je ne peux pas dire. Nous en avons perdu la trace. A l'heure actuelle la région où opérait celui qui nous avait pris le journal est libérée de même. Elle aussi est devenue une terre de partisans. Un jour on m'a envoyé par là rafistoler une pièce de canon capturée. Mon chef me dit à cette occasion : « Reprends le journal, il me faut, qu'il dit, l'envoyer sur la Grande Terre. » Je lui demande donc : « Où il est, le journal ? Allons, vite, faut nous le rendre. » Et le camarade N., de là-bas, qui nous dit : « Trop tard ! Déjà en décembre des gars sont venus me trouver ici, vous savez d'où ? de devant Minsk, et nous le leur avons donné, le journal. »

Nikolaï Fédorovitch sourit finement. Ses dents sont blanches, fortes et belles. Le visage éclairé par ce sourire prend aussitôt un air de jeunesse.

— Dans les villages de chez nous on a fait des légendes sur ce journal. Je vous assure !... On raconte que les Allemands, l'ont jeté au feu, le journal ne brûlait pas ; ils l'ont noyé dans la rivière, il ne coulait pas. Alors tout en colère ils l'ont froissé, introduit dans une douille d'obus et, pan ! Mais on dit que ce journal-là, au lieu de disparaître, en a produit tout un million.

— Des blagues, interrompt gravement Ioura. — Des contes de commères !

Nikolaï Fédorovitch regarde son fils, tout petit, vigoureux, alerte, le corps étroitement ceinturé d'un cuir rouge, qu'il avait sans doute enlevé à un officier allemand tué, et il sourit bon enfant :

— Eh bien non, c'est pas des blagues. Tu diras peut-être que nous sommes mal liés avec la Grande Terre ? Mais, mon cher camarade, nous recevons à présent chaque semaine et la *Pravda*, et les *Izvestia*, et toute sorte d'autres journaux, et même le courrier. Il est vrai que nous les lisons avec un retard de une à deux semaines, mais nous savons tout : comment vous vivez par là, ce que vous faites, et comment nos chers alliés se grattent la nuque de l'autre côté de la Manche, et puis comment l'Armée rouge attaque et bat les Allemands sur tous les fronts.

Le partisan envoie des tapes vigoureuses et tendres sur l'épaule de son fils. Celui-ci oscille sous la violence des coups, mais se tient obstinément debout.

— Quoi ? Tu diras peut-être que c'est pas ça ? Hein ? Des « contes de commères »... S'agit tout de même de les comprendre, ces contes-là, monsieur du Hérisson.

LES ÉCLAIREURS

Un jour, au plus fort de la guerre, dans la compagnie d'éclaireurs fort réputée sur tout le front de Kalinine, et que commandait, il m'en souvient, le capitaine Kouzmine, une discussion curieuse s'était engagée entre deux hommes — les mieux cotés dans la compagnie — le vieux soldat Nikolaï Ilitch Tchérédnikov et Valentin Outkine, tireur d'élite très chanceux. Ce dernier, bien que plus jeune, se battait depuis déjà assez longtemps. Tchérédnikov qui depuis toujours traitait les jeunes d'un air protecteur et légèrement gouailleur, affirmait dans l'abri, en présence de toute la section, qu'il arriverait à se masquer de façon que Outkine, en s'approchant de lui à dix mètres de distance et sachant pertinemment qu'il devait être tout près, ne le découvrirait pas. Outkine, lui, un garçon avisé, sûr de lui-même et non sans raison, déclara que tout cela c'est une « ratatouille de chien » ; que lui-même qui vers cette date-là avait abattu, de l'endroit où il était embusqué, une cinquantaine d'Allemands, apercevrait à quinze mètres même une mouche, à plus forte raison un homme, et puis un homme aussi fort et aussi robuste que l'oncle Tchérédnikov. C'est ainsi qu'on appelait Nikolaï Ilitch dans la compagnie.

Ils pariaient une blague remplie de tabac. On insista pour que l'adjudant Zvérev, le « père nourricier » de la compagnie, fût l'arbitre. C'était un homme juste, qui jouissait d'une grande estime auprès des hommes.

Comme la compagnie prenait du repos, ayant été ramenée, après une chaude bataille, dans le second échelon du régiment, l'adjudant appela solennellement Outkine et l'entraîna à sa suite. Accompagnés de plaisanteries salées et de vœux de réussite, ils quittèrent par les arrières-cours du village le secteur affecté à la compagnie, traversèrent le champ abandonné, non labouré et envahi de mauvaises herbes, entouré d'une haie démolie, et s'arrêtèrent au tournant d'un chemin vicinal, là où celui-ci, s'incurvant sans brusquerie, se perdait dans une jeune boulaie clairsemée.

— Reste là et veille bien, dit l'adjudant en repérant l'heure et cherchant des yeux l'endroit où l'oncle Tchérédnikov avait pu se dissimuler.

La journée était grise, humide, venteuse. Au-dessus du champ mouillé, du petit bois dont le vert pâle et soyeux de son feuillage printanier frémissait, les nuages fauves et sans forme couraient, accrochant presque les sommets des arbres. De grosses et lourdes gouttes pendaient aux branches luisantes des buissons. L'humidité glacée transperçait jusqu'à la moelle des os. Mais tout là-haut, en dépit du mauvais temps, les alouettes chantaient au-dessus des mornes champs envahis de mauvaises herbes, pour annoncer que ce n'était point l'automne, mais le printemps qui se levait sur le monde.

Outkine regarda attentivement autour de lui. Le terrain tout autour était humide, pas moyen de se cacher, si ce n'est les buissons qui poussaient sur la lisière. C'est là justement qu'il porta ses regards. D'un coup d'œil patient et inquisiteur, il sonda chaque bouleau, chaque motte de terre, chaque touffe d'herbes. Il lui semblait parfois apercevoir des brins d'herbe écrasés ou une touffe de mousse singulièrement hérissée, ou une gaule brisée, enfoncée sous la semelle dans le boubier et qui pointait en l'air par les deux bouts. L'éclaireur se mit en éveil, il voulait déjà appeler l'oncle Tchérédnikov, mais, ayant regardé avec plus d'attention il comprit son erreur et, de nouveau, avec une attention encore plus grande, il inspectait la localité.

L'adjudant était assis tout près, sur un gros amas de pierres qui se trouvait à la lisière ; il fumait et regardait aussi avec curiosité autour de lui. A cause de la petite pluie que le ciel tamisait sans cesse, l'herbe s'était couverte d'une brume grisâtre, qui ressemblait à de la rosée. Chaque trace devait s'y détacher en plaques sombres. Mais les traces n'étaient pas visibles, et c'est ce qui les troublait le plus.

Enfin, à l'issue de la demi-heure fixée pour la recherche, Outkine fut pris de dépit. Il crut que le vieil éclaireur s'était moqué de lui ; qu'il était là assis comme d'habitude devant un feu de camp et y jetait du bois mort ; qu'il surveillait, songeur, la danse et le crépitement de la flamme, et souriait dans sa moustache, se moquant des hommes trop crédules.

— Il m'a eu, ce sacré vieux démon ! dit Outkine à bout de patience. — Enfin, on s'en va, pas la peine de rester là. C'est ridicule de fouiller ce terrain vague !

Comme il prononçait ces mots, il entendit tout à côté, comme sortant de terre, une voix familière et enrouée :

— Cours pas si vite, regarde, regarde avec plus d'attention. .. Ne ménage pas tes yeux, au lieu de te vanter tout le temps « Moi, moi, moi ! »

Il y eut un bruit de pierrailles, et sortant d'un monceau de pierres placé tout près, à deux pas, si près que Outkine n'y avait même pas fait attention, la longue silhouette un peu voûtée du vieil éclaireur se secouait et frissonnait à cause de l'humidité, les moustaches d'un brun jaunâtre trempées de pluie, pendantes, imprégnées de fumée de tabac.

Il arrangea sa vareuse, d'un mouvement agile de ses deux pouces il renvoya les plis derrière le dos, rajusta son calot sur sa tête et, le fusil à l'épaule, il vint à Outkine qui s'immobilisa, un pied à demi levé, la bouche ouverte, et lui tendit la main :

— Ta blague à tabac, allons !

Sans rien dire, Outkine tira de sa poche un sachet en soie bleue brodée au plumetis et portant l'inscription « Souvenir au héros de la Grande Guerre nationale », cadeau de premier mai qui excitait la jalousie de tous les hommes de la compagnie. Il le regarda avec regret et le tendit à l'oncle Tchérédnikov. Celui-ci, imperturbable, prit l'objet, en tira de quoi bourrer une petite pipe de sa fabrication, lança quelques volutes de fumée, attachait soigneusement le sachet avec une ficelle et le mit dans sa poche.

— Je sais que tu regrettes, mais tu ne l'auras pas. C'est pour t'apprendre à ne plus entamer des discussions inutiles avec le vieux soldat Tchérédnikov. Pour qui l'œuf n'en remontre pas à la poule. C'est bien compris, soldat de la garde, cher camarade Outkine ?

Or, toute une histoire que l'on connaissait dans la compagnie était liée à cette blague à tabac. L'ayant reçue en cadeau avec du tabac, Valentin Outkine y avait trouvé un billet disant à peu près ceci : — Fume-le, combattant, à ta santé, et ne m'oublie pas, — ou quelque chose dans ce genre. Puis la signature, et une petite adresse : ville de Kalinine, fabrique de tissage « Prolétarka ». Cette blague à tabac, à cette époque, avait donné lieu non seulement à une nombreuse correspondance, mais à toute une histoire d'amour eût-on pu dire. Aussi l'étonnement fut grand dans la compagnie à l'idée que l'oncle Tchérédnikov, un si brave cœur, si juste, un communiste, prêt à déballer au besoin la moitié de son sac de soldat pour un camarade, avait pris au bien-aimé de la compagnie un tel souvenir.

Quoi qu'il en fût, ce débat avait eu pour effet de relever encore l'autorité morale de l'oncle Tchérédnikov, et quels que fussent les propos que le vieil éclaireur tint depuis lors devant les hommes, personne n'osait plus les contester. Le capitaine Kouzmine lui-même faisait souvent appeler l'oncle Tchérédnikov pour prendre son avis,

Eclaireur ! vous vous le représentez sans doute comme un gars d'attaque, remuant, agile, au visage énergique, au regard perçant et, forcément la mitraillette serrée contre la poitrine. Or, l'oncle Tchérédnikov, vous le savez bien, était déjà assez âgé, grand, le dos voûté, lent de gestes et, je n'aurais pas dit peu communicatif, non ; il préférerait simplement écouter au lieu de raconter. Mais tout en écoutant il ne lâchait pas sa petite bouffarde courbée qu'il avait taillée lui-même avec un canif dans un bourrelet de bouleau.

Il ne portait pas non plus de mitraillette, à laquelle il préférerait le simple fusil russe dit de trois lignes. Néanmoins, il était sur notre front un éclaireur et un tireur d'élite insurpassé, vrai talent de trappeur, avec ses manières à lui, ses ruses de renard et un esprit d'invention intarissable.

Kolkhozien de Sibérie, homme de la taïga, descendant de nombreuses générations de chasseurs russes, il traitait la guerre même avec une sérénité et un sens pratique remarquables. Il disait que le fasciste, du moment qu'il s'est introduit dans notre maison les armes à la main, n'était plus pour lui un homme, mais une bête sauvage, et une bête féroce, plus sanguinaire que le putois, plus rapace et plus nuisible que le loup. Et il lui donnait la chasse constamment, sans désespérer ; c'est ainsi qu'il occupait tous les jours ardents de la compagnie, mais aussi ses rares loisirs, lorsque la compagnie était envoyée au repos, dans le second échelon.

Il ne dénombrerait pas les Allemands abattus, comme le faisaient ces jours-là les autres hommes. Ses amis cependant, mis en verve, donnaient leur parole d'honneur de soldats de la garde que l'oncle Tchérédnikov avait « bousillé » quelque chose comme une centaine d'Allemands. Lui-même — et je pense qu'il y n'avait point là de pose — n'y attachait pas une grande importance : la belle affaire, ma foi, un badaud de Fritz de plus ou de moins.

Toutefois, il se souvenait de trois Allemands qu'il avait abattus : deux officiers qu'il avait repérés, pendant qu'il restait planqué dans la zone neutre, et qu'il avait enlevés pendant une reconnaissance, et un tireur d'élite, « terriblement nuisible », comme il le disait, qui avait repéré plusieurs de nos hommes et blessé le chéri de la compagnie, le chien Adolfka, tout en poils et tout en voix, qui courait le long de la première ligne avec, au cou, une croix de fer prise à l'ennemi.

Ce tireur d'élite, l'oncle Tchérédnikov l'avait pris en chasse depuis deux semaines. L'autre le savait et, à son tour, il donnait la chasse au vieil éclaireur. Rivalisant d'habileté, ils se guettaient l'un l'autre durant des journées entières. Tchérédnikov qui avait été chargé par le capitaine d'enlever à toute force le « tireur nuisible », et qui avait décidé, comme on dit, de se battre jusqu'à la victoire finale, ne se présentait dans la compagnie que pour se faire délivrer par l'adjudant des biscuits, des conserves, du tabac et remplir le bidon d'alcool, qui l'aidait à supporter les dures gelées de janvier. Il rentrait, maigre, tout mangé de poils, méchant, les yeux enfiévrés, la moustache aux bouts mordillés ; il ne répondait pas aux questions et, après avoir dormi une heure ou deux dans un coin de l'abri, il remontait en première ligne.

C'est seulement à l'issue de la seconde semaine qu'il put repérer la tanière de neige du tireur allemand. Elle avait été creusée derrière le cadavre d'un cheval, qui gisait là depuis l'automne, monstrueusement gonflé et déjà saupoudré de neige.

L'oncle Tchérédnikov voulait provoquer l'adversaire : il tira un coup de feu. L'autre ne répondit pas. Mais de la première ligne, les Allemands ouvrirent un feu si intense que l'éclaireur avait eu toutes les peines du monde à rester tapi dans sa tanière.

Il essaya de planter dans le petit bois un épouvantail coiffé d'un casque et revêtu d'une blouse de camouflage. La ruse n'était pas neuve, et cependant on se laissait prendre au piège. Le tireur nuisible, lui, n'avait pas marché. Journée perdue.

Alors, par une nuit brumeuse avant l'aube, l'oncle Tchérédnikov laissa sur la neige l'empreinte de ses pieds jusque vers le petit pin qui se dressait solitaire juste en face du cheval abattu ; il secoua le givre des branches, sema des morceaux d'écorce sur la neige. Tout près, il avait étalé sa blouse, à peine visible. Il camoufla le tout, mais sans trop de soin. De l'arbre, il tendit un fil blanc vers son abri véritable, creusé dans la neige, et laissa tout cela se givrer du brouillard matinal qui descendait.

Lorsque le jour se leva tout à fait et que le soleil apparut, il tira doucement le fil. Des branchés du pin lentement la neige tombait. Il tirait et s'arrêtait. Une demi-heure plus tard, il tirait encore et de nouveau s'immobilisait. Enfin l'on entendit remuer dans la tanière du tireur allemand. Au-dessus du ventre fauve du cheval quelque chose se leva plus blanc que l'horizon de neige. Un coup de feu claqua qui se confondit avec celui de l'oncle Tchérédnikov. Et tout retomba au calme. Seulement, de la neige était tombée de la branche blessée du pin, devant lequel, la nuit, l'éclaireur avait étalé avec tant de soin et masqué sa blouse.

Depuis lors le « tireur nuisible » n'agaçait plus nos hommes, et le chien Adolfka, guéri peu à peu par les soins des éclaireurs, pouvait courir hardiment le long de la ligne, en faisant cliqueter sa croix de fer, levant avec dédain sa patte contre les souches et les parapets, au nez des Allemands.

L'oncle Tchérédnikov occupait ses loisirs en chassant l'ennemi ; mais sa principale spécialité militaire était celle d'éclaireur. Nos éclaireurs avaient, durant la Grande

Guerre nationale, inventé nombre de ruses, je ne vais pas les relater ici. L'oncle Tchérédnikov préférait une reconnaissance silencieuse, l'ondée sur l'adresse, sur la connaissance des habitudes de l'ennemi, sur l'art de se masquer.

Avec Valentin Outkine, son coéquipier, celui-là même à qui il avait si impitoyablement disputé la blague à tabac si chère à son cœur, ils rampaient tous deux tels des lézards vers les lignes ennemies et repéraient ce qu'ils cherchaient à savoir. Parfois, si besoin était, ils enlevaient de son poste, au moyen d'une arme tranchante, la sentinelle peu attentive. Et toujours, tout aussi tranquillement — sans tirer un coup de feu — ils s'en revenaient chez eux.

Pour Tchérédnikov la reconnaissance n'était pas même une spécialité, mais un art. Il l'aimait comme un artiste, et en artiste véritable, il l'enseignait volontiers, obstinément, avec patience, aux jeunes venus des régiments de réserve. Pas avec des mots. Il n'aimait pas à parler. Sur le terrain même il montrait aux jeunes soldats comment il faut ramper, envelopper de gros feutre ses bottes pour amortir les pas ; comment définir d'après les excroissances de mousse au tronc des arbres, d'après les cercles concentriques annuels sur les souches, les points cardinaux ; comment grimper aux pins nus les plus hauts en s'aidant de sa ceinture ; comment donner le change aux chiens, se cacher dans la neige pour se protéger contra le froid ; comment déterminer entre le départ d'un obus et son éclatement la distance des positions ennemies, et reconnaître d'après le bruit du coup tiré l'emplacement de la batterie en action. Il enseignait bien d'autres choses encore, nécessaires dans ce dur métier militaire. Il montrait aux jeunes soldats sa blouse de camouflage bien connue de la compagnie, et à laquelle il avait lui-même fixé des branches et de l'écorce et sous laquelle, nous le savons déjà, on pouvait vraiment ne pas le remarquer même à deux pas.

— Le fasciste est un animal rusé, trembleur, toujours aux aguets, il faut savoir le prendre avec intelligence. Et c'est pourquoi notre métier est le plus silencieux entre tous les autres, disait-il aux jeunes soldats.

Lui-même s'inspirait de ce principe et avec un tel art, que parfois, bien malgré lui, il donnait le change à ses amis. Une fois toute la compagnie avait failli le pleurer.

Le chef de compagnie lui avait donné l'ordre de prendre un prisonnier. On était informé par des agents des renseignements que l'ennemi s'activait par là et l'ordre était parvenu d'en haut d'amener au plus vite un prisonnier. L'oncle Tchérédnikov écouta l'ordre en silence. A la question : « Compris ? » il brailla comme d'habitude :

— Oui, mon capitaine.

Il fit demi-tour à gauche, n'emporta pas sa fameuse blouse, mais prit un fusil et s'en fut en première ligne sans rien dire à personne et sans avertir même son ami Valentin Outkine.

C'est qu'on avait rudement besoin d'un prisonnier. Voilà pourquoi, sans doute, que sans attendre qu'il fit nuit, l'oncle Tchérédnikov franchit à plat ventre la ligne de défense, et profondément enfoncé dans la neige, il progressa vers les tranchées allemandes avec tant d'habileté que les siens mêmes, qui le surveillaient, finirent bientôt par le perdre de vue. Cependant, à quelque vingt pas de l'ennemi, il lui arriva quelque chose. Il s'était redressé tout d'un coup. Les hommes entendirent claquer, du côté des Allemands, quelques rafales de mitraillettes. On vit l'éclaireur, bras largement écartés, tomber à la renverse. Tout rentra dans le calme. Dans le crépuscule épaissi, à l'endroit où il était tombé, on vit un corps immobile, avec un bras bizarrement levé. Les Allemands voulurent se glisser jusqu'au cadavre, mais les nôtres ouvrirent aussitôt le feu et les repoussèrent. La nouvelle de la mort de l'oncle Tchérédnikov eut vite gagné la compagnie. Outkine accourut, en blouse de camouflage, blanc comme un linge. Il regarda le corps immobile et le bras levé, et il franchit aussitôt le parapet. C'est à peine si on avait pu le retenir. Il se serait quand même enfui pour rejoindre son ami, peut-être pour son propre malheur, si le capitaine lui-même ne lui avait donné l'ordre de rentrer et d'attendre la nuit. Tout le soir Outkine demeura avec les soldats du poste de surveillance à siroter l'alcool à même sa gourde ; du plat de sa main il essuyait sans se cacher les larmes sur ses joues, et répétait :

— Quel homme c'était ! Ça, c'est un homme ! Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'était que cet homme-là, l'oncle Tchérédnikov !...

Quand l'obscurité se fit et que la neige commença à tourbillonner sur les champs, le capitaine l'autorisa enfin à aller chercher le corps de son ami. Outkine sauta le parapet et, après avoir franchi les barbelés, il partit en avant. Il rampa longuement, avec précaution, en s'appuyant des coudes à la neige durcie... Tout d'un coup, à travers le bruissement des flocons qui tombaient, il perçut une respiration lourde, assourdie. Un homme rampait à se rencontrer. Outkine s'immobilisa, retint le souffle ; tranquillement il tira son couteau, attendit. Tout à coup il entend le chuchotement d'une voix familière, enrouée :

— Qui est là ? Ne tire pas : Ami. Le mot de passe : Mortier. Allons, pas la peine de te cacher. Tu crois que je ne t'entends pas ? Tu nages menu, on voit ton postérieur. Aide-moi à traîner, allons !

Il se trouva que l'oncle Tchérédnikov, conscient de la gravité de la mission, avait décidé cette fois de courir le risque. Son plan, le voici : se rapprocher insensiblement des tranchées allemandes, se laisser repérer tout exprès, tomber avant que les coups de feu n'éclatent, faire le mort et attendre jusqu'à ce que quelqu'un des Allemands vînt, à la faveur de l'obscurité, chercher son corps. Tomber sur cet Allemand-là, et le faire prisonnier.

A la suite de cette histoire, le général commandant la division, auquel Tchérédnikov avait amené le prisonnier, lui remit simultanément, en récompense de ses hauts faits passés, une médaille « Pour la vaillance », et pour l'action d'éclat de tout à l'heure l'ordre de l'Etoile Rouge.

Oh ! vous parlez d'une fête, dans la compagnie ! S'étant ingurgité ce jour-là au delà de la norme réglementaire, le peu loquace Tchérédnikov s'attendrit au point qu'il rendit à Valentin Outkine sa fameuse blague à tabac, en lui recommandant de ne pas marcher le nez au vent devant les anciens. Puis il raconta aux camarades ceci : du temps qu'il était encore un bleu, un béjaune, il avait pris part à l'offensive de Broussilov en 1916 ; les Allemands avaient fui sous les coups des Russes à travers la Galicie et il s'était offert, lui, Tchérédnikov, à pénétrer avec, un parti d'éclaireurs sur les arrières de l'ennemi. De ses propres mains il avait alors capturé, désarmé et ramené un capitaine autrichien, ce qui lui avait valu sa première récompense de guerre, la croix de Saint-Georges. Il raconta encore comment l'Armée rouge avait fait fuir les Allemands en Ukraine, en 1918, et comment les régiments rouges les avaient pris en chasse, en talonnant l'ennemi. Avec un groupe d'éclaireurs Tchérédnikov était parti alors à l'arrière des Allemands. Ils leur prirent des voitures d'état-major, la caisse régimentaire et un camion chargé de cadeaux pour la Noël ; ils avaient capturé des documents importants. Alors le commandant de division en personne lui fit cadeau d'une montre en argent.

Le vieil éclaireur tira de sa poche une grosse montre sur le couvercle de laquelle étaient gravés deux fusils croisés et l'inscription : « Pour la grande bravoure, la vaillance et le zèle. » La montre fit le tour de tous les hommes, et elle revint à son maître ; celui-ci regarda le cadran d'un air songeur.

— Vous parlez si les Allemands ont filé, les gars ! En quatrième vitesse ! En se protégeant des mains leur postérieur. Et maintenant encore ils vont détalier, très bientôt, croyez-en l'oncle Tchérédnikov. Parce qu'alors on était qui ? Qu'est-ce qu'on était alors ? Et maintenant ? Que sommes-nous à cette heure, je vous le demande ? Alors on n'a pas pu courir après eux jusqu'à Berlin, on manquait de force. Maintenant, les gars, soyez sans crainte, je ne rentrerai pas à la maison avant d'avoir allumé ma pipe à Berlin. Vous pensez peut-être que je me vante ? Allons, essaie voir de dire que je me vante ! Et personne alors n'osa le dire, bien que ces paroles eussent été prononcées par un vieux soldat, au moment où nos troupes livraient assaut à Vélikié Louki et que la distance fût encore bien grande jusqu'à Berlin.

SA FAMILLE

Dans la petite pièce aux murs en planches d'un des rares édifices restés debout dans la bourgade où, sitôt après l'expulsion des Allemands le président du Soviet de Nélidovo avait installé son bureau, une femme d'une soixantaine d'années, petite, le dos voûté, trop remuante pour son âge, entra à pas menus et glissants. Ses boucles fournies, qui s'échappaient de son béret profondément enfoncé, étaient d'une blancheur de neige. Mais ses yeux noirs et grands, des yeux encore beaux, paraissaient jeunes et leur vivacité contrastait singulièrement avec l'argent de ses cheveux.

Elle arrêta un instant un regard d'inquisition sur le visage fatigué du président et, comme si elle eût décidé à part soi que l'homme valait bien la peine qu'on lui parlât cœur à cœur, elle demanda :

— Vous n'avez jamais été à Toropetz ? Non ? C'est bien dommage. Si vous aviez été à Toropetz avant la guerre, vous auriez certainement connu mon mari. Je m'appelle Sara Markovna, Sara Markovna Fanstein. Je suis la femme de Herschel Fanstein, le meilleur tailleur pour hommes à Toropetz et mère de trois fils qui sont tous maintenant dans l'Armée rouge et se battent contre les Allemands.

Que le bon Dieu veuille accorder aux bonnes gens des fils comme les miens !

Elle s'assit de biais sur le coin d'un luxueux fauteuil qu'on lui avait avancé, et qui — venu d'où ? — se trouvait dans cette chambrette peu confortable, aux murs sombres, faits de poutres. De ses doigts secs, comme tendus de parchemin, elle tripotait la frange de son châle noir.

— Non, poursuivit-elle, n'allez pas croire seulement que je viens vous demander quoi que ce soit, comme mère d'un soldat de l'Armée rouge. Ça non, par exemple ! Je viens de loin pour affaire, pour affaire d'importance. Vous m'entendez ? De Toropetz, j'ai mis trois jours et trois nuits pour venir ici, sur des camions cahotants, par ces routes affreuses. Dieu fasse que Hitler lui-même soit obligé de rouler sur ces chemins-là jusqu'à sa mort. Vous entendez cela ? Je suis venue pour vous dire quels gens remarquables habitent le pays que vous administrez... Non, non, ne vous inquiétez pas, je ne vous retiendrai pas longtemps... Je ne suis pas la seule intéressée, Dieu m'en préserve. Est-ce que j'aurais entrepris ce voyage s'il ne s'agissait que de moi ? Mais comme chef de cette contrée, vous devez savoir quels hommes pleins de dignité vous administrez. Connaissez-vous le kolkhoz Boudionny, celui-là même qui est sur la grand'route de Toropetz ? Vous le connaissez ? Voyons, pourquoi restez-vous muet, dites « oui » ou dites « non ».

— Je connais, articula enfin d'une voix étrange et voilée le président, en réprimant un sourire.

Près d'une année, sous l'occupation allemande, lui et son détachement avaient fait la petite guerre dans les forêts du pays, justement dans les forêts, car les Allemands qui avaient fait de cette contrée une « zone morte », avaient incendié là presque tous les villages, sauf ceux qui se trouvaient au bord des grandes routes. Durant l'année qu'il avait passée au fond des forêts, sous les huttes, près des feux de camp, le président avait complètement perdu l'habitude de vivre dans un logis. Et maintenant il n'arrivait pas à proportionner sa haute et puissante basse avec l'exiguïté de son bureau. Aussi bien, craignant d'assourdir l'interlocuteur, il éprouvait de la gêne à parler en présence des autres.

— Voilà qui est bien, puisque vous le connaissez. Maintenant écoutez-moi, écoutez-moi avec attention, je vais vous raconter une chose qui ne manquera pas de vous frapper en plein cœur, vous qui êtes chef de ce rayon.

Agitée, la vieille, se mit à raconter à la hâte les tribulations qu'elle avait connues et ce qu'elle avait vu dans ce pays à la sinistre époque de l'occupation allemande. Dès le premier jour des hostilités, Sara Markovna avait reconduit son fils cadet au bureau de recrutement. Peu après son fils aîné partait pour le front, laissant à la garde des vieux sa femme Khana. Son fils moyen était un militaire de cadre et déjà il se battait quelque part en Biélorussie. Quand les divisions allemandes eurent percé jusqu'au Niémen, et que l'état de siège fut proclamé à Toropetz, le vieux Herschel trouva dans la remise une pelle rouillée et, emportant du linge de rechange, il s'en fut se faire incorporer dans un bataillon ouvrier qui bâtissait, devant la ville, des lignes de défense.

— Ne crains rien, Sara, l'essentiel, pas de panique. On ne les laissera pas passer la vieille frontière, dit-il en faisant ses adieux, — Mais si quelques groupes égarés poussent jusqu'ici on les arrêtera devant nos tranchées. Tu sais ce que seront ces tranchées-là ? Oho ! Ce disant, il brandissait solennellement sa pelle rouillée devant la figure éplorée de sa femme.

L'ennemi cependant avait rompu la vieille frontière. Les nouvelles lignes de défense ne purent davantage les retenir dans la contrée. Et voilà qu'un jour un flot de réfugiés qui s'acheminaient vers l'Est sur la grand'route de Toropetz, un flot d'hommes muets, accablés, de camions chargés de hardes, de voitures, de troupeaux de bétail poussiéreux et harassé ; un flot qui, de l'ouest des terres occupées, apportait des bruits sourds sur les armées sans nombre de l'ennemi qui attaquait, sur sa férocité, ce flot emporta aussi la famille du tailleur pour hommes de Toropetz.

Abandonnant son avoir, sans même avoir fermé à clé son logis, Sara Markovna sortit de grand matin de sa ville natale avec sa fille Raïa et sa belle-fille Khana. Ces dernières soutenaient la vieille sous les bras et portaient son petit baluchon.

C'était à l'époque où le fascisme s'enivrait de ses victoires. La radio de Berlin jouait sans discontinuer des marches et, à chaque heure, diffusait des communiqués sur les villes et villages conquis. Les aviateurs fascistes s'amusaient à piquer du haut du ciel sur les rivières humaines qui coulaient par les grandes et petites routes vers l'Est, à l'intérieur du pays. Ils s'entraînaient à lancer des bombes sur les réfugiés. Les avions de chasse portant aux ailes des croix noires, filaient en vol rasant sur la tête des foules sans défense, en les arrosant du feu des mitrailleuses et des canons.

A la sortie de Toropetz, sur un pont, une balle d'un avion de chasse tuait Khana. On noria son cadavre avec ceux des autres au bord de la rivière, à l'ombre d'un saule.

Un jour plus tard une bombe d'avion allemand abattait Raïa. A l'endroit où la jeune fille se trouvait, il ne restait plus qu'un trou d'obus profond et fumant.

Et Sara Markovna cheminait, cheminait, on eût dit automatiquement, toute pétrifiée par la douleur. Elle avançait sans songer à rien, si ce n'est qu'il était impossible de rester en arrière de ce flot humain, qu'il fallait marcher, marcher à l'Est, à toute force.

Des mains bienfaisantes la relevaient quand, défaillante, elle tombait dans la poussière incandescente du chemin. Quelqu'un lui tendait un bout de pain ou une patate, qu'elle mangeait sans même remercier, sans éprouver la faim ni le goût de la nourriture. La nuit, des voix inconnues l'appelaient auprès des feux de camp ; elle approchait, se chauffait à cette flamme d'autrui, cette mère d'une grande famille, restée subitement toute seule.

Au quatrième jour elle tomba malade. Quittant la route, elle s'affala dans l'herbe poussiéreuse toute puante de goudron, d'essence et de la sueur des chevaux. Elle avait décidé qu'elle mourrait là, n'ayant plus la force de continuer sa marche. Devant elle, les voitures défilaient dans un fracas de roues. Des yeux d'enfant tout étonnés et chargés d'angoisse, regardaient derrière les paquets poudreux. Les chevaux fourbus laissaient couler une écume jaune, les roues grinçaient, les bestiaux meuglaient tristement, accablés par la chaleur et étouffaient sous la poussière.

Les gens, derrière les voitures, traînaient sur leurs épaules, à bicyclette, sur des charrettes à bras, dans des voitures d'enfants, des paquets avec leurs dernières hardes. Leurs yeux secs, enfiévrés et las, ne voyaient rien. Leurs lèvres noires de chaleur et de poussière étaient hermétiquement serrées. Sara Markovna avait les paupières closes. Elle se rendait compte que chacun d'eux souffrait beaucoup trop pour pouvoir encore penser aux autres. Elle ne sollicitait pas de secours. Il s'en trouva néanmoins qui la portèrent sur les bras, elle, si malade, si accablée de fatigue, jusqu'au village voisin, jusqu'à la première isba.

Elle entendit une voix peu aimable qui disait : — Nous-mêmes on a du chagrin plein la maison, et voilà qu'on nous en apporte du dehors. L'isba est toute remplie des nôtres, et tenez, c'est malheureux, tout de même... Allons bon, mettez-la ici, rien à faire ! Oh, oh, oh !

Sara Markovna ignorait qui avait prononcé ces paroles. Elle n'eut pas la force de lever ses paupières enfiévrées et lourdes, comme soudées. Elle ne se réveilla que le lendemain. Étonnée, elle regarda tout autour, sans comprendre où elle était ni ce qui lui arrivait. Elle était couchée sur un banc, dans une isba spacieuse. Les rayons vifs du soleil de midi jaillissaient à travers la verdure grisâtre des géraniums posés aux fenêtres, le poêle chauffait, en crépitant. Un essaim de mouches bourdonnait, hystérique, au-dessus de la table où il y avait des cuillers, du pain, et où une écuelle de soupe aux choux fumait, en train de refroidir. Personne sans doute n'y avait touché.

Une femme âgée, de haute taille, au corps osseux, entourée de trois enfants qui se serraient contre le bas de sa jupe, regardait avec épouvante dans la rue : de là parvenaient sans cesse un grondement et un fracas de ferraille, le hurlement des moteurs et les sons gutturaux d'une langue étrangère, inintelligible.

— Mes petits chéris, qu'allons-nous devenir ? Qu'allons-nous devenir ? Qu'est-ce que nous allons faire à présent ?... répétait la femme, les yeux fixés sur la rue.

Sans encore se rendre compte de ce qui proprement venait d'arriver, Sara Markovna comprit qu'il s'était produit quelque chose d'épouvantable et elle poussa un cri plaintif. La femme la regarda avec les mêmes yeux secs et mélancoliques que tous les autres réfugiés.

— Te voilà donc réveillée ? Eh, ma chérie, tu aurais mieux fait... La femme n'acheva pas et, de nouveau, ses yeux fixaient la fenêtre d'où, par vagues, tantôt intenses jusqu'à faire trembler les murs et éclater les vitres, tantôt s'éloignant et s'apaisant, arrivaient des hurlements, des craquements continus. Après un silence, elle ajouta : — C'est que les Allemands, les Allemands sont là.

Sara Markovna repoussa la vieille couverture qu'on avait jetée sur elle, sauta sur ses pieds, mais oscilla et s'appuya au mur.

— Je m'en vais, je ne peux pas rester ici, je m'en vais, dit-elle.

La maîtresse du logis fixa sur elle ses yeux sévères et durs, et agita la main :

— Où veux-tu aller ? Reste là. Ce qui doit arriver arrivera.

Instantanément Sara Markovna évoqua dans sa mémoire les récits épouvantables des réfugiés sur les atrocités des fascistes contre les Juifs. Dans la petite ville de Sébèje on avait réuni les Juifs dans la synagogue soi-disant pour les enregistrer ; on avait étayé les portes avec des poteaux et incendié le vieil édifice de bois. Dans la ville de Nével, des familles juives furent rabattues sur une étroite bande de terre qui s'enfonçait profondément dans le lac, et on y lança des tanks. Ce jour-là Veau du lac, réputée pour sa transparence, était devenue toute brune de sang.

Non, elle n'avait point le droit d'attirer le malheur sur cette famille qui l'avait hébergée par hasard ; elle ne pouvait ni ne devait rester.

— Je m'en vais. Laissez-moi partir, dit-elle en se levant. — Je ne crains pas la mort, j'ai vécu ma vie, j'ai élevé mes enfants. Vous en avez trois, vous, je ne veux pas que d'autres périssent pour moi...

— Savez-vous ce qu'elle m'a répondu à ça, cette kolkhoziennne, Ekaterina Fédorovna Evstigniéeva ? racontait la vieille au président du Soviet de rayon, en essuyant du bout de son châle les larmes qui coulaient sans cesse sur ses joues ridées. — Je vous prie de marquer dans votre calepin son nom de famille : Ekaterina Fédorovna Evstigniéeva, du kolkhoz Boudionny. Non, mais, écoutez seulement ce qu'elle m'a répondu à ça. Elle m'a dit que j'étais une vieille sottie, oui, oui, oui, une vieille sottie, ni plus ni moins ; que j'avais perdu la raison si je pouvais croire que, kolkhoziennne, elle donnerait un être vivant en pâture à des bêtes puantes, pour sauver elle-même sa peau... Elle m'a dit que le pouvoir soviétique m'avait sans doute mal éduquée, si j'osais penser d'elle ce que je pensais. Et plie m'ordonna d'avoir à rester couchée, à me taire et à ne pas débiter des sottises. Voilà comme elle est, Ekaterina Fédorovna ! Dire qu'elle n'avait pas de mari ; qu'elle avait trois enfants, et que les fascistes n'étaient point quelque part en Allemagne : leurs tanks roulaient dans la rue, derrière la fenêtre, et nous les entendions rire aux éclats près du puits, où ils abreuyaient leurs sacrées machines. Ce n'est pas tout. Vous êtes le chef de ce district, il vous faut connaître vos gens. Prenez donc patience et écoutez jusqu'au bout ce qui s'est passé ensuite.

Sur les instances de la maîtresse de maison, où les réfugiés l'avaient portée incidemment, Sara Markovna resta au kolkhoz Boudionny, dont le Feldkommandant, — qui dirigeait les villages situés le long des grandes routes, — avait prononcé la dissolution.

La logeuse lui remit une vieille robe usée de paysanne, l'installa sur le four, et après avoir pris conseil de ses voisines, elle imagina cette malice : aux soldats allemands de la Kommandantur, qui faisaient irruption dans les isbas et fouillaient les coffres, elle annonçait qu'il y avait sur le four une femme atteinte de la fièvre typhoïde. Les Allemands qui se méfiaient, craignant fort la contagion, non seulement laissaient la vieille femme tranquille, mais contournaient même l'isba d'Evstigniéeva.

C'est ainsi que Sara Markovna vécut jusqu'à l'hiver, sans sortir de la maison. Lorsque pendant les bourrasques de neige les Allemands réquisitionnaient toute la population pour déblayer les routes, sans s'occuper le moins du monde des enfants restés à la maison, les kolkhoziennes amenaient chez Evstigniéeva leurs gosses, et Sara Markovna s'en occupait jusqu'au retour des parents. Les femmes s'étaient peu à peu habituées, même attachées à elle. Tout comme les enfants, pour ne pas la nommer, on l'appela « maman ».

Mais voilà que sur les portes de la remise à incendie paraissait un avis standard du commandement allemand : tous les Juifs devaient se faire enregistrer sans délai à la plus proche Kommandantur. A ceux qui logeaient des Juifs, et aussi à ceux qui savaient où ils logeaient, ordre était donné, dans un délai de vingt-quatre heures, d'en faire part. L'inexécution de cet ordre entraînait pour les uns et les autres la peine capitale.

Ayant eu connaissance de cet ordre Sara Markovna décida d'aller se faire enregistrer. Sans rien dire cette fois à sa logeuse, elle s'était habillée, avait ramassé ses affaires, mais buta sur le seuil contre les kolkhoziennes qui rentraient armées de pelles et de pioches.

— Où c'est que vous allez ? demanda Ekaterina Evstigniéeva en examinant son hôtesse des pieds à la tête.

Sara Markovna sans répondre baissa les yeux. Alors une femme, se doutant de la chose, dit :

— C'est-il pas pour se faire inscrire, hein ? Mais alors dites donc, mes chéries, elle veut d'elle-même se faire mettre la corde au cou ? Tu ne sais donc pas comment ils ont arrangé votre monde, à Toropetz ?

— Je sais, je sais tout ! cria Sara Markovna. — Laissez-moi, je ne veux pas que de bonnes gens aient à souffrir pour moi.

— Et savez-vous ce qu'elles m'ont répondu, ces femmes-là ? demanda la vieille en se levant de son fauteuil et regardant avec émotion dans les yeux fatigués du président, où de joyeuses étincelles venaient de s'allumer. — Elles m'ont dit que j'étais folle ; elles m'ont dit que je voulais couvrir de honte leur kolkhoz ; elles ont dit que si par peur elles permettaient à ces écorcheurs de m'outrager, elles ne pourraient plus se regarder dans les yeux les unes les autres. A ce moment un paysan s'est approché. Elles l'appelaient alors autrement, mais j'ai su plus tard que son nom était Nikifor Tchouriline. Il n'habitait pas alors le village, c'était un partisan, à ce qu'on disait. Il s'est donc approché et a demandé : « Qu'est-ce que vous avez à gueuler, les femmes ? » Elles lui répondent : « Celle folle-là veut aller à la Kommandantur, elle craint de nous jouer un mauvais tour. » Et savez-vous ce qu'il leur a dit, ce Nikifor Tchouriline ? Non, vous ne savez pas, vous ne pourriez même pas deviner. Ecoutez plutôt ce qu'il a dit. Voici ce qu'il m'a dit : « Ne vous en faites pas, ma petite mère. Quant à l'enregistrement, crachez dessus. Ou, qu'il dit, on en sortira ensemble, ou ensemble on mourra. » Voilà ce qu'il m'a dit alors, Nikifor Tchouriline. Marquez son nom aussi, s'il vous plaît, sur votre calepin. Vous pensez peut-être que c'est tout, camarade président ? Non, ce n'est pas encore tout. Prenez patience, je vous en prie, écoutez jusqu'au bout. ..

La sollicitude pour cette vieille femme était devenue la préoccupation générale du kolkhoz officiellement dissous mais que le malheur commun avait cimenté encore davantage. Sara Markovna continuait de loger chez Evstignéieva. Et bien que les occupants eussent raflé et dévoré à peu près tous les vivres dont disposaient les habitants, et que s'étant fait la main, ils eussent atteint jusqu'aux fossés secrets où tout l'avoir du kolkhoz se trouvait enfoui ; bien que l'on ne mangeât plus à sa faim, les femmes jugeaient de leur devoir de se priver d'une dernière bouchée pour la porter à leur locataire.

La maison d'Evstignéieva où se trouvait, disait-on, une malade du typhus, les Allemands la contournaient comme auparavant. Tout semblait marcher à souhait, et Sara Markovna avait commencé à croire qu'avec l'aide de ses nouveaux amis elle verrait luire des jours meilleurs. Mais voilà qu'un malheur s'abattit.

Une automobile à croix rouge arriva dans le village. L'interprète demanda : Où est la typhique ? Désorientés, les habitants ne surent que dire. On envoya des médecins chez Evstignéieva. Mais ceux-ci n'entrèrent point dans la maison. Un vieil officier en blouse ordonna aux infirmiers qui étaient arrivés avec lui, d'arroser la maison d'essence. Evstignéieva, croyant qu'il s'agissait d'une désinfection, se tint tranquille près de la palissade, avec ses enfants. Même lorsqu'un des hitlériens alluma un bouchon de paille et le jeta sur les coulures noires d'essence, elle le regarda, incompréhensive

La flamme en rugissant léchait les murs, gagnait le toit de chaume, enveloppant l'isba d'une crinière de feu. Les Allemands remontés en auto, partirent. Alors la femme se jeta dans la maison en poussant des cris, déjà sa jupe flambait, mais elle eut le temps d'arriver jusqu'au four où l'hôtesse était cachée et, passant par l'étable, par l'arrière-cour, elle la sortit du bûcher hurlant...

— Et savez-vous ce qu'elle a dit, cette femme qui, par ma faute avait perdu sa maison et son bien, et qui était restée dans la rue avec ses trois gosses ? demanda la vieille au président. — Elle a dit : Un être humain est plus précieux qu'une isba. Elle a dit : Pourvu qu'il y ait des os, la chair repoussera. Elle a dit encore : Pourvu qu'il y ait le pouvoir soviétique, la maison reparaitra. Et si c'est le pouvoir fasciste, elle n'avait que faire ni de l'isba ni de la vie, et que tout périsse au diable. Voilà ce qu'elle m'a dit, elle, la kolkhozienne Ekaterina Evstignéieva. Je vous prie de retenir ça, vous devez connaître vos gens.

— Je retiendrai ça, répondit le président d'une voix de basse. Le corps penché, il chercha longuement dans le tiroir de son bureau, et lorsqu'il se redressa, son visage était un peu rouge et humide, comme s'il eût tout d'un coup attrapé un rhume...

Depuis que les Allemands avaient brûlé sa maison, Ekaterina Evstignéieva logeait avec ses enfants chez sa sœur, et Sara Markovna que tout le monde appelait « maman », passait d'une maison à l'autre, habitant à tour de rôle dans chaque famille, comme un berger pendant la saison d'été.



En janvier la Feldkommandantur avait eu vent que les paysans cachaient une Juive. Des automobiles amenèrent de Nélidovo des gens de la Gestapo. Des patrouilles bloquaient les abords du village. Et ce furent des perquisitions en masse. Mais, pendant que les soldats visitaient les maisons, deux gamins, Vassia et Pétia Tchouriline, les enfants de ce même Nikifor Tchouriline qui n'habitait pas alors le village et qui, à ce qu'on disait, était partisan, avaient emmené Sara Markovna par les arrières-cours, à l'extrémité du village, et l'avaient cachée dans un village voisin, chez leur oncle Mikhaïl Tchouriline qui, lui non plus, n'habitait pas le village et, à ce qu'on disait, était partisan dans les forêts.

Là, Sara Markovna vécut sans autres aventures jusqu'au jour où l'on entendit au-dessus des bois la violente canonnade d'une bataille de tanks qui se déroulait tout près ; où, soudain, la maison des Tchouriline fut envahie par des skieurs qui, tout suants et échauffés, avec des bonnets à oreillettes rejetés sur la nuque, revêtus de blouses de camouflage couvertes de givre et crasseuses, demandèrent à boire, en bon russe, d'une voix enrouée et joyeuse. Ce jour-là Sara Markovna s'en retourna au kolkhoz Boudionny comme chez ses propres parents, elle y vécut en s'occupant des enfants, jusqu'à la libération de sa ville natale. Alors, profitant du départ d'une auto-ambulance, elle s'en fut à Toropetz. Tout le village était là pour lui faire ses adieux. On l'avait chaudement vêtue, on avait fait cuire à son intention des pommes de terre pour la route, et l'on recommanda à la « maman » de n'oublier personne.

— Mais est-ce qu'on peut les oublier, camarade président ? Est-ce qu'on peut oublier des gens comme ça ? Est-ce que tout cela peut sortir de la mémoire, même, si Dieu m'en garde, je devais vivre cent ans ? Ils m'appelaient « maman » et, vous pensez bien, j'ai l'impression maintenant d'avoir bien plus que mes trois fils qui se battent au front. Que le bon Dieu donne à tout honnête homme des fils comme les miens ! J'ai maintenant beaucoup de fils et de filles par là, dans ce kolkhoz Boudionny, où on m'appelait la « maman ». Et puis, savez-vous quoi ? Savez-vous pourquoi je me suis traînée chez vous par tous ces horribles claviers de bois ? Dieu veuille que Hitler lui-même ait à se traîner sur ces routes-là jusqu'à sa mort ! Je vais vous dire pourquoi je suis venue : il faut absolument les récompenser. Non, je vous prie de ne pas sourire. Vous croyez qu'ils n'ont pas mérité une décoration ? Qu'est-ce que vous en dites ? Le président garda un instant le silence. Sur son visage bronzé par le hâle partisan, avec des plaques blanches aux endroits où il avait rasé ses moustaches et sa barbe, on percevait une expression de tendresse émue, peu propre à cet homme courageux et âpre.

— Bien sûr qu'ils l'ont méritée, petite mère, dit-il enfin. Ils l'ont bien méritée, et pas seulement cela. Mais voilà le malheur : on ne peut pourtant pas récompenser tous les Soviétiques parce qu'ils sont des Soviétiques.

LES AMIS

Lorsque Kafii Galaouline et Nikhtangov Iouldache, soldats d'un régiment de réserve, après avoir parcouru avec leur compagnie de marche un grand et laborieux trajet sur les routes hivernales du front, se trouvèrent pour la première fois sur la ligne de feu, dans le secteur même de Vélikié Louki, Piotr Stoupine, bien qu'il ne fût alors que dans sa vingt-troisième année, passait déjà dans sa compagnie pour un vieux soldat, réputé parmi les hommes comme un connaisseur des choses militaires.

Par deux fois il avait réussi, avec son régiment, à rompre l'encercllement. Il connut l'amertume de la retraite, et puis il avait parcouru tout en livrant combat, en hiver, près de cinq cents kilomètres vers l'ouest. Stoupine portait déjà trois insignes pour blessures, une médaille « Pour la vaillance », et il semblait qu'il ne pouvait rien se produire à la guerre qu'il n'eût déjà vu, connu ou vécu.

Quelque sujet militaire que l'on traitât le soir, dans l'abri bien chauffé ou quelque part en campagne, sous une hutte de forêt, il trouvait toujours des souvenirs à évoquer de sa propre vie de combattant, et il les racontait volontiers, avec intérêt, comme le font ordinairement des gens avisés, doués d'un cœur ouvert et plein de bonté.

On l'aimait dans la compagnie, ce soldat carré d'épaules, ramassé, avec son visage maigre et hâlé, aux pommettes saillantes, auquel une balafre savamment cousue, qui traversait et soulevait légèrement le sourcil, donnait une expression gouailleuse. Il s'était fortement incrusté dans la vie combative et avait cessé depuis longtemps de songer à l'époque où il était tractoriste aux tourbières, sous Leningrad. La guerre était devenue pour lui une seconde profession.

Piotr Stoupine s'y était si bien fait qu'il avait cessé d'en ressentir les charges. Dans la compagnie on s'efforçait involontairement d'imiter sa tenue de brave soldat, toujours ramassé, la précision avec laquelle il faisait rapport à ses chefs, sa démarche élastique, sa manière d'abaisser un peu sa casquette sur les yeux et l'oreille, l'habitude qu'il avait de se ceinturer étroitement et de défroncer avec ses deux pouces sa vareuse sous la ceinture, pour qu'il ne reste pas un seul pli. Et lorsque Stoupine laissa tout d'un coup pousser sa moustache, il y eut aussitôt dans la compagnie des soldats moustachus, de sorte que le chef dut lui conseiller de se séparer de cet ornement afin d'arrêter, ainsi que le disait le commandant, les progrès de cette épidémie de hussards.

Une moitié de la compagnie se comptait parmi les amis de Piotr Stoupine. Et le jeune soldat Kafii Galaouline qui, dans le civil, citadin d'humeur joyeuse et plein d'entrain, fut mécanicien d'une fabrique de fourrures de Kazan, se trouva aussitôt parmi eux. Cela se fit très simplement. Par une journée glaciale de décembre, assis devant l'abri creusé dans la rive escarpée d'une petite rivière sinueuse, appelée Lovât, Galaouline astiquait son fusil automatique. Ça n'allait guère avec la culasse. Malgré le gel, la sueur couvrait le visage du soldat maculé d'huile à graisser les armes. Stoupine qui passait devant lui s'arrêta, remarqua ses vains efforts ; sans rien dire, il lui prit son fusil, le démontra et le remonta en un tour de main, puis, admirant sa dextérité, il dit :

— T'as vu le travail ? Voilà, mon vieux, tu n'as pas pensé au froid ! L'huile s'épaissit sous l'action du gel. Tu comprends ? Tiens, il m'est arrivé une fois exactement la même chose devant la ville de Kline. On était planqué, toute une file de tirailleurs, à attendre une attaque des Allemands. Et voilà mon fusil qui s'arrête, stop ! Qu'est-ce qu'il y a ? Je fais jouer la culasse une, deux, vas-y voir ! Je recommence, — rien n'y fait. Je fais ci et ça, pas de déclic. Alors un vieux soldat, mon voisin de file, qui me dit : « T'es rien drôle, la culasse s'est figée, réchauffe-la sous ton aisselle. » Je la réchauffe, et alors ? Une, deux, en avant la musique. Autrement, c'est un bon flingot que le tien, rien à dire. Seulement il n'aime pas le froid. Mets-toi ça bien dans les yeux. T'as du tabac ? Non ? Tant pis, on va fumer le mien. Un peu trop menu, il n'en reste que des miettes.

Stoupine s'assit près de son nouvel ami et, passant sa main sur le canon du fusil, tout en fumotant, il se mit à parler de « l'humeur », de la conduite et des caprices de cette arme, ainsi que de la façon la meilleure d'en faire usage au combat. Emballé, il exposa les moyens de combattre, démontra et remonta à nouveau le fusil, certaines de ses parties. Il le faisait avec tant de goût qu'à la fin de la conversation, dans le chemin creux au bas de la rive qui, ces jours-là, formait toute une agglomération de cavernes, dans le genre des habitations des fourmis des champs, une foule d'auditeurs s'était massée.

Stoupine lui-même, se ravisant, se hâta de la disperser, car on risquait de voir les Allemands les repérer du haut des airs et cogner dessus.

Ce n'était plus le hasard qui avait lié Stoupine avec Nakhtangov Iouldache, éleveur de moutons kazakh et chasseur, plus très jeune et peu causeur. Nakhtangov avait commencé la guerre difficilement. Des vastes steppes on l'avait amené dans la zone des forêts et des lacs par un temps de froidure, lorsque le gel, durant la nuit, faisait craquer la glace de la rivière, que les moineaux tombaient sur la neige, fauchés en plein vol par un vent froid, et qu'un crachat lancé retombait sur la terre en glaçon. Il était difficile, du reste, à un homme venu des contrées où l'on ignorait ce que c'était qu'un camouflage, de se faire immédiatement à un habitat creusé dans la rive gelée de la rivière, et d'où il ne fallait pas sortir sans nécessité, toute la localité étant battue par l'ennemi des deux côtés.

Au surplus, la connaissance insuffisante de la langue, des mœurs et coutumes militaires, et aussi la timidité naturelle. En un mot, Iouldache s'était replié sur lui-même, se tenait distant, rien ne marchait chez lui, tout lui tombait des mains, et lorsque le chef d'escouade l'entreprenait pour l'exécution défectueuse de la mission confiée, ses yeux papillonnaient, et il regardait avec angoisse ces étrangers, ce paysage inconnu.

On n'aime pas à la guerre les indifférents. On avait commencé à regarder Iouldache de coin, à le plaisanter, à l'éviter. Ce qui l'avait encore plus éloigné des hommes.

Un jour l'adjudant envoya plusieurs hommes, sous le commandement de Stoupine, à l'arrière pour chercher les vivres. À la demande de ce dernier on détacha avec lui Iouldache. Chemin faisant Stoupine essaya d'engager conversation avec lui. D'ailleurs il avait voulu lui parler bien avant, considérant que, comme communiste, il avait le devoir d'aider une recrue. Mais ça ne venait pas, il ne savait trop pourquoi. Iouldache se contentait d'un oui ou d'un non, et rentrait aussitôt, comme un escargot dans sa coquille.

La route qui menait à l'arrière longeait le cours d'eau dont elle répétait les sinuosités. Sur la glace, il soufflait un vent aigre et glacial.

— Il y a du vent, couvre ton visage, tu comprends, Ion visage ? Et si tu comprends, couvre-la, ta figure. Elle finira par geler, faute d'habitude, dit Stoupine à Iouldache. Et, sortant de la tige de sa botte un journal, il lui montra comment confectionner en ce cas, avec du papier, un masque destiné à protéger contre le vent et le gel.

Puis il lui offrit du tabac, causa de choses et d'autres ; soudain il comprit tout : Iouldache était depuis trois mois déjà sans aucune nouvelle de sa nombreuse famille. Il ne recevait pas de lettres ; lui-même n'écrivait pas parce que sa femme était Russe et ne savait pas lire le kazakh, tandis que Iouldache, lui, se débrouillait mal dans l'alphabet russe. Et il n'osait demander à personne d'écrire à sa place.

Par exemple ! Stoupine hocha la tête : Pourquoi alors ne disais-tu rien, mon ami, voyons ? Au dépôt, pendant qu'on chargeait sur la voiture les caisses de concentrés et les quartiers de mouton glacés, il disposa une feuille de papier sur une caisse à thé et commanda à Iouldache :

— Eh bien, l'ami, dis voir ce qu'il faut écrire. Je suis très fort en écriture, moi. M'est avis que la moitié de la compagnie m'exploite.

Sous la dictée de Iouldache il écrivit au Kazakhstan une longue lettre sur le train de vie au front, une simple lettre de soldat où il rappelait toute la parenté, amis et connaissances ; il s'intéressait à tous les détails de la vie quotidienne, si chers au cœur d'un homme se trouvant en pays étranger, une lettre avec, à la fin, nombre de salutations et de bons souhaits.

En effet, il se montra grand clerc dans l'art d'écrire, parce que, lorsqu'il relut ensuite la lettre à haute voix, Iouldache, le magasinier de service et le secrétaire lui-même qui dressait la liste des vivres, l'écoutèrent avec attention. Ce faisant, chacun songeait à sa famille si lointaine, en hochant la tête aux endroits les plus émouvants. En cours de route, pour ne pas traîner les choses en longueur, comme on dit, ils portèrent la lettre au service postal, et die partit avec le premier camion, du pays où les balles sifflaient et où il gela à pierre fendre, dans un pays où la neige avait déjà fondu et où les abricotiers étaient en fleurs.

Lorsqu'un mois plus tard parvint la réponse, Iouldache s'était ranimé, redressé tout d'un coup. Une joie nouvelle faisait briller ses yeux qui, à l'épreuve, s'étaient révélés sur la droite, se retrancher le mieux possible derrière les mottes de terre, s'abriter habilement, se terrer et déclencher le tir sur les embrasures, afin d'attirer sur lui l'attention et le feu des Allemands. Pendant ce temps Stoupine et Iouldache, armés de mitraillettes et de couteaux d'assaut devaient atteindre le fortin, le déborder et se glisser par la tranchée du côté de l'entrée, enlever les sentinelles, si elles étaient là, et anéantir la garnison à coups de mitraillettes.

Le plan était bon et tout marcha bien au début. Galaouline réussit sans grand-peine à détourner le feu des Allemands. Ses amis rampèrent sur la neige, et déjà ils abordaient de près le fortin, quand une incidence se produisit, que ni eux ni personne à leur place n'aurait pu prévoir. Une balle perdue, rebondissant par ricochet sur une pierre, blessait gravement Stoupine au cou. Etouffé par un flot de sang, il tomba sans connaissance dans la neige, n'ayant pu ni rien dire ni penser à quoi que ce fût.

Il reprit connaissance quand Iouldache, se l'étant attaché avec une courroie et rampant sur la neige à quatre pattes, remportait vers l'arrière. Alors une première dispute éclata entre les deux amis.

— Lâche-moi, Iouldache, et rampe en avant. Le brouillard descend !

— Tais-toi, Piotr, tais-toi ! râlait Iouldache qui continuait de ramper, de porter sur lui son ami et deux mitraillettes.

— Je suis le chef, je t'ordonne de me lâcher. Exécutez mon ordre, camarade Nakhtangov, tu vois comme le brouillard se dissipe.

— Tu es le chef, Piotr. Iouldache ne lâchera pas son chef blessé. Iouldache exécutera votre mission, camarade commandant, même s'il n'y a pas de brouillard du tout.

Il porta son ami en lieu sûr, l'étendit sous un pin, le couvrit de sa canote et, reprenant sa mitrailleuse, n'ayant crue sa douillette pour tout vêtement, il retourna sur ses pas.

Le brouillard en effet était tombé. Une claire matinée de gel tout jaune comme un citron, s'était levée sur les collines, çà et là déchirées par les sombres explosions de mines. Le soleil brillait. Chaque brin d'herbe sorti de sous la neige apparaissait très net sur le bleu de la nappe glacée aux éclats de sel. Galaouline continuait à détourner l'attention des Allemands, en faisant le coup de feu de temps à autre, mais il n'était plus possible de se glisser vers le fortin sans se faire remarquer.

Alors Iouldache se mit à creuser de ses mains une tranchée dans la profondeur de la neige. Il refoulait celle-ci avec ses pieds, comme le ferait une taupe qui pratique ses cheminements. Par cette tranchée il s'avança, invisible, mais cependant à la vitesse d'un demi-mètre à la minute au maximum. C'était une dure besogne que de creuser avec les mains la neige bien tassée, qui crissait et cédait comme la fécule. Les mains s'engourdisaient, le visage lui faisait mal, mais Iouldache était patient et d'une endurance extrême. Tout ruisselant de sueur et sentant son cœur éclater dans sa poitrine, il creusa, creusa une heure, deux heures, trois heures, jusqu'à ce que sa tranchée vînt aboutir à de la terre ferme, au parapet d'une tranchée allemande, comme il finit par le comprendre.

Après avoir soufflé, avalé avidement quelques poignées de neige et déterminé, d'après le silence qui régnait tout autour, que la tranchée était vide, Iouldache choisit un moment où la fusillade de Galaouline avec les Allemands s'était intensifiée, tira son couteau, le mit entre les dents, fit claquer le cran de sûreté de la mitrailleuse et, vite, comme un félin, il sauta mollement dans la tranchée et resta figé.

Maintenant il avait compris le secret du fortin allemand : c'était précisément dans la profondeur des fossés latéraux que les Allemands se retiraient pour s'abriter du tir de l'artillerie.

En quelques bonds prudents, comme un chat, Iouldache franchit le boyau de communication et, au tournant,

87

non point brouillés de sommeil, niais très vigilants, très vifs et même fiehii ! pétillants de malice. Bref, il avait repris vie. A Sloupine qui, de temps en temps, lui écrivait des lettres, il s'était tellement attaché que, au combat comme pendant ses loisirs, il cherchait toujours à se tenir auprès de lui.

Et voilà qu'un sentiment d'amitié durable, une amitié de soldat, lia peu à peu ces trois hommes de caractère absolument différent.

Lorsqu'on envoyait Stoupine en reconnaissance ou à l'arrière de l'ennemi pour capturer un prisonnier, il tâchait toujours de se faire accompagner par l'agile et intelligent boute-en-train Galaouline et par Iouldache qui, malgré son âge et sa lenteur apparente, s'avéra d'une grande valeur dans ce genre d'entreprises : un tireur d'élite d'un calme imperturbable, endurant, capable durant des heures de guetter l'ennemi dans une attitude absolument figée.

Les trois hommes logeaient maintenant dans un coin de l'abri, dormaient sur une seule toile de tente, touchaient leurs rations de pain et d'eau-de-vie à tour de rôle, pour tous les trois, mangeaient dans la même gamelle ; seul le tabac, ils le tenaient chacun dans sa blague.

Cependant l'amitié vraie se vérifie aux heures critiques. Cette heure-là était venue pour les amis quand, après l'assaut du Nouvel An, Vélikié Louki était enfin tombé et les débris de la garnison allemande avaient capitulé.

Après avoir rompu la défense ennemie, leur régiment formant l'avant-garde de la division, avança à vive allure. Exploitant le succès, il attaqua jour et nuit. Et soudain, lorsque les lignes principales de la défense allemande, balayées et défoncées par notre artillerie, étaient restées loin en arrière, le régiment engagé dans une passe étroite entre des collines, trouva sur son chemin un fortin allemand qui tenait sous son feu toute la localité.

A l'aide de la compagnie d'éclaireurs, appuyée par les sections d'assaut, le régiment essaya sans désespérer de culbuter le fortin. Mais le feu des quatre mitrailleuses qui tiraient de là-bas, était si habilement organisé et si violent, que l'attaque s'enraya et les avant-gardes durent se replier sur de nouvelles positions. L'avance était arrêtée.

Et ce fut au tour de l'artillerie de dire son mot. Près d'une heure les pièces d'accompagnement pilonnèrent l'obstacle. On ne ménagea point les obus. Et lorsque le nuage de terre fauve cabrée se fut affaissé, on ne vit plus sur l'emplacement du fortin que des éclats de poutres fendues et de la neige noircie de fumée, où tramaient des tessons de terre gelée. Mais voilà que l'infanterie se porte à l'attaque. Ces éclats reprennent vie tout d'un coup. Le feu intense des quatre mitrailleuses contraignit de nouveau les assiégés à se plaquer au sol. Le crépuscule s'épaississait. Les minutes passaient clans l'inaction, minutes dont tous ceux qui avaient été à l'attaque connaissaient bien le prix. Les estafettes du chef de division arrivaient l'une après l'autre. Le général pressait.

Le commandant de régiment se présenta lui-même dans la compagnie de tête et offrit à des volontaires de détruire le fortin ennemi, à la faveur de la nuit.

— Impossible de rien faire la nuit. Le matin, nous écraserons ce furoncle, dit Piotr Stoupine.

— Pourquoi le matin ?

— Il fera clair la nuit, il gèlera. Du reste, la nuit fait peur aux Allemands, beaucoup de patrouilles. Le matin il est moins soucieux, et puis il y a le brouillard le matin.

— Qu'en sais-tu, pour le brouillard ? demanda le commandant de régiment.

Il reconnut la justesse des arguments de Stoupine, mais il avait grandement envie de supprimer au plus vite l'obstacle et d'annoncer au général qu'on avait repris le mouvement d'offensive.

— Voyez-vous, camarade lieutenant-colonel ? Et Stoupine lui montra la manche de sa capote légèrement givrée.

Vers le matin le plan de Stoupine était prêt. Galaouline armé d'un fusil-mitrailleur devait se glisser vers le fortin il se trouva face à face avec une sentinelle. Avant que l'hitlérien surpris eût eu le temps de pousser un cri, Iouldache lui enfonça le couteau dans la poitrine jusqu'à la garde. Ayant enjambé le corps de l'Allemand, il se trouva devant l'entrée défoncée du fortin. Dans la demi-obscurité tout imprégnée d'une odeur de poudre, quelques silhouettes sombres allaient et venaient près des embrasures, envoyant des rafales courtes de leurs mitrailleuses. D'une grenade lancée à l'intérieur, Iouldache anéantit tous les servants.

Lorsque dans le trou où il était, Galaouline entendit l'explosion venant du côté du fortin, il comprit tout de suite de quoi il retournait. Il saisit son arme et se rua en avant ; pour la première fois de sa vie il tira d'un fusil-mitrailleur tout en marchant. Il arriva de justesse, quelques secondes avant que les renforts ennemis eussent eu le temps de parvenir de l'arrière par les tranchées. Maintenant les combattants avisés étaient plus à leur aise. Par le feu de leurs mitraillettes ils arrêtaient les Allemands aux tournants des tranchées, et la compagnie qui arrivait acheva la besogne.

C'est ainsi que les trois amis avaient frayé le chemin au régiment qui attaquait.

Je les ai vus tous les trois quelques jours après, dans l'hôpital de campagne où Nakhtangov et Galaouline, qui venaient d'être décorés de l'ordre du Drapeau Rouge, étaient venus en visite chez Stoupine, blessé. Tous deux, les mains sur les genoux, étaient assis tranquillement et posément près de son lit. Devant eux, sur un journal déplié, il y avait des piles de biscuits blancs qui avaient traîné parmi des restes de gros tabac, du saucisson, une motte de beurre et des cigarettes. Ils avaient reçu tout cela la veille, au jour de leur récompense, et ils avaient apporté le tout, jusqu'au dernier biscuit, à leur ami blessé. Ils étaient graves et solennels. Quant à Stoupine, dont la blessure, comme il le disait, ce jour-là, avait « lâché prise », il était gai, au contraire, il croquait bruyamment les biscuits, déchirait le saucisson durci à belles dents et plaisantait ses compagnons :

— Vous en avez apporté des choses, mais l'essentiel manque. Ça s'appelle des amis.

« L'essentiel » glougloutait savoureusement dans le bidon de campagne en aluminium de Iouldache. Les amis avaient décidé, d'un commun accord, de garder l'« essentiel » jusqu'à la convalescence de Stoupine et jusqu'à l'heure solennelle où, à sa sortie de l'hôpital, il serait également décoré. Attendre, étant donné la blessure grave était sans doute un peu trop long.

— Et vous croyez qu'ils ne le garderont pas ? Si. Je donne ma tête à couper qu'ils le garderont ! Des gars comme eux ! proclamait Stoupine par toute la salle, comme on nommait là, pompeusement, cette isba paysanne ordinaire qui faisait office d'hôpital.

Et tous dans cette salle — les blessés qui souriaient sur leurs lits, et le vieux chirurgien aux mains corrodées par le phénol, et la jeune infirmière, toute vermeille comme une tomate et qui, avec ses bouclettes de cheveux, ressemblait à un jouet d'arbre de Noël, — tous considéraient en souriant les trois amis.

LA NAISSANCE D'UNE ÉPOPÉE

Tout près du front, dans un petit ravin bloqué de neige et abrité des vents et de l'œil des observateurs ennemis par une pinède échevelée et basse, où le bataillon qui attaquait faisait une courte halte, je fus témoin d'une scène curieuse. Trois soldats kazakhs, des gars vigoureux au visage large, revêtus de capotes trop amples, s'étant installés à l'écart des autres, près d'une grosse souche d'un arbre abattu par un obus, faisaient cuire, sur un feu de bois, une bouillie de millet. L'un d'eux surveillait attentivement la gamelle en remuant dedans avec une baguette de genévrier ; l'autre jetait dans le feu du chablis sec ; le troisième, plus très jeune, le visage ridé et grêlé, était assis sur un chicot, son fusil sur les genoux ; il considérait d'un air recueilli le feu qui dévorait en grésillant, craquant et hurlant, les branches sèches.

Tout d'un coup il se mit à balancer doucement son corps et commença, d'une aigre voix de fausset, une chanson mélancolique des steppes, monotone comme le vent qui siffle dans les sommets des pins. Sa voix montait, montait toujours ; il se balançait rythmiquement, battant la mesure avec ses ongles sur la crosse du fusil, les paupières closes, quand la note s'élevait très haut.

— Savez-vous ce qu'il chante ? Il chante les exploits du major Malik Gabdoulline. En avez-vous entendu parler, de Gabdoulline ? Héros de l'Union soviétique, il est venu l'autre jour dans notre bataillon, fit le lieutenant Klimov, homme maigre et cordé, au visage hâlé, durci par les froids d'hiver, mais toujours juvénile et vif. La tête penchée de côté, il écoutait la chanson et, petit à petit, il la traduisit : — Il chante que Malik-batyr est fort, courageux, rusé comme un renard des steppes ; qu'il a l'oreille d'un djairan (bouquetin) et qu'il entend l'ennemi à cent lieues ; qu'il a un œil d'aigle et qu'il aperçoit l'ennemi où qu'il se cache ; que son bras ne se fatigue pas de tuer les chacals fascistes ; que plus il les bat, et plus il s'emplit d'une force herculéenne. Il chante que les Allemands prennent la fuite à la seule vue de Malik-batyr...

La chanson gazouillait, résonnait, coulait comme une source de forêt, calme, pure et intarissable. Tel un aimant, elle attirait à soi hommes et officiers kazakhs. Autour du feu, la foule se tenait attentive et recueillie, mais le soldat-djerchi s'était laissé emporter par sa chanson au point qu'il ne remarquait plus personne. Son visage arrondi s'était couvert d'un vermillon nerveux. Par moments il se redressait de tout son corps, comme s'il eût prêté l'oreille à des choses qui résonnaient dans l'air pour lui seul, et il les redisait à tous. Nous-mêmes fûmes intéressés par la chanson, qui ne comprenions pas les paroles. Les Kazakhs, eux, écoutaient avec une telle attention qu'ils ne remarquèrent pas le millet en ébullition débordant de la gamelle, en grésillant sur les charbons du brasier qui s'éteignait, et répandant tout autour une bonne odeur de millet brûlé.

— Il chante que Malik est aimé des steppes kazakhs ; que tous les pères envient le sien ; que toutes les mères honorent sa mère à lui, qui a mis au monde un tel fils ; que toutes les jeunes filles le voient en songe et l'exaltent dans leurs chansons. Il chante que Staline en personne connaît Malik ; qu'il en fait l'éloge ; qu'il lui a envoyé de Moscou une Etoile d'or ; que Malik parcourt maintenant les tranchées, en y portant la parole stalinienne, et que son discours est compris par tous les peuples parce qu'il pénètre dans leur âme. Il chante que lui-même a vu et entendu Malik, et que celui-ci lui avait dit que s'ils continuaient de se battre comme il faut, on chantera sur eux, dans les steppes natales, des chansons éternelles, comme on chante aujourd'hui les paladins et héros du passé, Koblandy et Mahambet.

La chanson s'arrêta sur un haut registre. Le chanteur se tut, las et troublé. Mais l'enchantement de son improvisation ne devait pas se dissiper de sitôt ; la foule des soldats ne se dispersa pas d'un seul coup ; ses camarades furent un moment avant de se raviser et de saisir la gamelle pour sauver ce qui restait de la bouillie en ébullition.

— Vous savez que nous avons eu la chance d'assister à la naissance d'une nouvelle épopée, dit le lieutenant Klimov d'une voix émue. Avec un sourire timide, il avoua que cette chanson lui rappelait les jours merveilleux d'un passé tout récent, où il enseignait la littérature dans une école d'Alma-Ata. Il parcourait la steppe pendant ses vacances, en notant toutes ces chansons. — C'est ainsi que prend naissance une épopée nouvelle, l'épopée de la Guerre nationale, ajouta-t-il. — Vous ne connaissez pas le major Gabdoulline ?

Je le connaissais, Malik Gabdoulline. J'avais en plus d'une occasion de le rencontrer aux nuitées du front ; lui-même et ses camarades m'avaient conté la biographie vraiment intéressante de cet officier, biographie qui du reste n'avait rien de fantastique.

Sans doute ni le père de Malik, vieil éleveur de bétail kolkhozien, illettré, Gabdoulla Elémessov, ni lui-même, jeune homme soviétique, qui de berger était devenu chargé de cours, folkloriste réputé dans son pays, auteur de plusieurs ouvrages, n'avaient jamais pensé que Malik Gabdoulline, lui, de son vivant, serait le héros d'un poème kazakh.

A la date de la déclaration de la guerre, Malik rédigeait sa thèse de candidat, Celle-ci était déjà prête. Ses amis de l'institut, littérateurs et linguistes, l'approuvaient. Il ne restait plus qu'à soigner le style. Mais à cette époque il

commençait à se former à Alma-Ata une division communiste. Les meilleurs hommes de la ville s'y firent incorporer comme volontaires. Malik laissa là l'ouvrage qu'il aimait tant, et auquel il avait consacré plus de deux ans de travail, se présenta au Comité de rayon du Parti, demanda qu'on lui retirât son « sursis d'appel » et qu'on l'envoyât au front comme simple soldat. Les temps étaient durs, on ne discuta pas avec lui. On délivra au jeune savant l'uniforme, une gamelle, un sac et un fusil automatique. Vite on lui apprit le métier de soldat : le front réclamait des réserves toujours nouvelles.

Au plus fort de l'offensive allemande sur Moscou, Gabdoulline avec sa division se trouva, au débarqué, jeté dans la bataille. La tranchée creusée à la hâte dans l'argile durcie de la rive escarpée du cours d'eau Rouza, fut pour lui comme un premier apprentissage dans la rude école de guerre. La compagnie où Malik était politrouk [instructeur politique], s'était étirée par sections sur la rive Est. La section dont il devait remplacer le chef tué, tenait le flanc gauche. L'ordre était formel : ne pas laisser passer les Allemands au delà de la rivière, tenir à tout prix. Moscou était derrière.

Le premier combat livré par Malik fut très tendu. Il dura tout le jour presque sans interruption. Une compagnie allemande, qui avait sans doute l'ordre non moins formel d'attaquer, voulut passer à gué dans le secteur de sa section. On la laissa approcher, on n'empêcha pas les soldats d'entrer dans l'eau et puis, d'en haut, on se mit à l'arroser du feu des mitrailleuses. L'eau d'automne, noire, froide et vaporeuse emporta tranquillement avec la « bouillie de glace » bruissante les corps ennemis.

Il en fut ainsi plusieurs fois. A chaque nouvelle attaque Malik Gabdoulline, qui jusque-là n'avait connu la guerre que d'après les livres et le cinéma, se sentait de plus en plus assuré dans le rôle de chef si inaccoutumé pour lui.

Ses ordres devinrent plus précis, plus formels, sa voix calme résonnait plus persistante, plus rude.

Le soir au crépuscule, après avoir repoussé les dernières attaques et contraint les débris de la compagnie allemande à abandonner la crête de la rive opposée, il envoya un homme de liaison pour annoncer au chef de la compagnie que la mission avait été exécutée et qu'il attendait les ordres. La tension nerveuse de cette journée de combat s'était relâchée. Malik ressentait une fatigue extrême, il sondait les ténèbres avec méfiance. Il entendit non sans étonnement ce que, dans la journée, au milieu du brouhaha, il avait négligé. La fusillade qui déchirait le silence se poursuivait, il ne savait pourquoi, derrière son dos. Comme il manquait encore d'expérience, il ne comprit pas ce que cela voulait dire.

Alors Malik fit appeler le sergent Kovalenko, un grand diable d'homme, ex-président d'un kolkhoz avancé du Kazakhstan. Malik s'était lié d'amitié avec lui, encore dans le train; il l'estimait pour son optimisme serein et réfléchi.

— Maxime Danilovitch, dit-il en s'adressant à lui comme dans le civil. — Rends-toi au P.C. Qu'est-ce qu'ils ont à dormir par là ? Ni liaison, ni ordres. Et puis tâche de savoir ce que c'est que cette fusillade par là, dans notre dos,

— J'y vais, camarade Gabdoulline, lui répondit le sergent aussi comme dans le civil. — Seulement, j'ai bien l'impression que, voilà, nos affaires vont plutôt mal. Cette fusillade ne m'inspire pas confiance.

Deux heures plus tard Kovalenko revint tout pâle, la capote déchiquetée, maculé de glaise de la tête aux pieds, et sans rien dire tendit à Malik une carte du Parti toute couverte de sang. L'autre la décolla à grand-peine: c'était la carte du chef de compagnie. Les Allemands avaient percé jusqu'au delà de la rivière et refoulé les sections du flanc droit. Le chef de compagnie avait été tué, pris de court par les mitraillettes ennemies. Le cadavre de l'homme de liaison, Kovalenko l'avait vu sur la route. Pour regagner les positions, le sergent avait dû ramper quelque chose comme un kilomètre sous la bruine, sur un labour durci par le gel, et se faufiler le long de la lisière devant les Allemands.

— Comment faire, chef ? demanda-t-il, chauffant au-dessus du feu ses grandes mains livides et éraflées.

Le savant d'hier n'avait pas encore perdu l'habitude d'analyser minutieusement toutes choses dans la vie. «Quels sont mes effectifs à présent ? » se demanda-t-il. La section ne compte plus que quarante-trois hommes. Les vivres délivrés pour vingt-quatre heures touchent à leur fin. Les hommes achèvent de fumer les dernières miettes de tabac, en vidant le fond de leurs poches. Les Allemands les débordent. Qui sait s'ils ont réussi à percer bien loin au delà de la rivière ? Se replier ? Mais le combat d'hier contre toute une compagnie adverse, combat dont la section à peine engagée dans la guerre est sortie vainqueur ! La journée écoulée avait déjà fait de Malik un homme de guerre. Le dernier ordre qu'il avait reçu trente-six heures plus tôt, prescrivait de tenir jusqu'au dernier. Un ordre est un ordre.

— Organiser la défense circulaire, camarade sergent-chef, répondit Malik à son ami d'un ton de commandement.

Et les pioches de sonner, et les pelles de grincer sur la glaise durcie.

Toute la journée du lendemain la section se battit. Les Allemands avaient amené devant la rive trois camions chargés d'infanterie. L'observateur juché dans un arbre avait prévenu à temps. Les fusiliers-antichars, des gars vigoureux choisis parmi les ajusteurs d'Alma-Ata, s'étant glissés tout près de l'eau, avaient réussi à faire flamber les camions en marche avant même qu'ils eussent eu le temps de s'arrêter. Les mitrailleurs cognaient sur les fantassins qui sautaient à terre de sous les bâches en flammes. Cela marcha à souhait. Le hasard ménageait pour l'instant la section peu entraînée. Mais bientôt ce fut dur pour elle. Croyant sans doute avoir affaire, non à une poignée d'hommes mais à un fort contingent installé sur les lignes de défense riveraines, l'ennemi changea de tactique. Il laissa la section en paix, en l'enchaînant par un tir clairsemé. Pendant que les débris de la compagnie allemande tiraillaient contre les hommes de Malik, qu'ils empêchaient de sortir des tranchées, les tenant aplatis contre le sol, l'ennemi passait le cours d'eau en amont.

On sut la chose inopinément. On entendit derrière le dos un tracas de chenilles, et Malik vit un tank. Un tank de contours encore inconnus, avec une croix blanche. Il se déhanchait lourdement tout en crachant ses obus, se traînait à travers champs et s'ouvrait un passage parmi les buissons de l'aunaie, cherchant manifestement à prendre à revers les positions de la section. Les fusiliers-mitrailleurs s'abritaient derrière sa masse d'acier. Certains d'entre eux étaient assis sur le blindage; d'autres, tout en tirant, côtaient derrière le char.

— Un char flanc droit, préparez les grenades ! Tir d'interdiction intense contre l'infanterie ! put à peine commander Malik, qui, douloureusement, cherchait à se rappeler ce que le Règlement d'infanterie ordonnait de faire en pareil cas.

Il prit le fusil des mains d'un soldat tué et, le dos courbé, il courut par le boyau de communication là où avançait le tank.

Mais avant que le commandement eût été transmis, les hommes du flanc droit avaient eux-mêmes déclenché une fusillade. Le tank avait atteint la tranchée de première ligne, il s'arrêta, vira lourdement au-dessus d'elle, dans le dessein sans doute d'écraser les hommes tassés au fond de la mince tranchée de terre. C'était un gros char. Les fusiliers-antichars ouvrirent le feu, mais leurs obus rebondissaient avec un sifflement aigu et strident sur la cuirasse d'acier, en faisant jaillir des gerbes d'étincelles. Les mitraillettes allemandes voulaient pénétrer à l'intérieur des positions.

Malik crut un instant que la situation était sans espoir ; que le monstre d'acier était invulnérable et qu'il n'y avait plus de salut. Il avait même dégrafé l'étui de son pistolet. Oui, il était prêt à mourir avec honneur en combattant, comme il sied à un citoyen soviétique 1 Mai* l'instant d'après il devait se convaincre une fois pour toutes que la guerre ne connaissait point de situations sans issue.

De la tranchée de première ligne, de celle-là même sur laquelle, faisant grincer ses chenilles et soufflant une fumée bleue, tournait et virait le gros tank, on vit émerger à mi-corps Vassili Kondratiévitch Chachko, le délégué du Parti de la compagnie.

Ce ne fut qu'un instant. Malik le vit qui, criant quelque chose, agita la main. Il y eut explosion. L'engin lourd, cabré dans une colonne de feu et de terre, s'immobilisa, puis, endommagé, mais encore terrible par son feu, démarra. Alors, de la tranchée écrasée on vit encore surgir la tête, cette fois ensanglantée, de Chachko. De nouveau il agita la main. Quelque part derrière le tank une colonne de fumée noire monta vers le ciel. L'explosion secoua la terre et, tout d'un coup, l'engin d'acier flamba, tumultueusement, en jetant une flamme fumeuse et floconnante, comme s'il était en celluloid, et non en acier.

— Pour notre camarade, pour noire délégué du Parti, pour Vassili Chachko ! Feu sur l'infanterie ! lança Malik, en pressant encore et encore la détente de son fusil.

Il tirait, tout couvert de sueur, vidant les chargeurs l'un après l'autre, jusqu'à ce que les fusiliers allemands, qui s'étaient raccrochés un instant aux tranchées de première ligne, eussent détalé. Alors Malik, au mépris du danger, bondit hors de la tranchée. Il ne vit pas les explosions, il n'entendit pas le sifflement sinistre des balles, il n'entendit rien. Secouant le fusil au-dessus de sa tête, il criait d'une voix pénétrante !

— Contre l'ennemi en fuite, pour Chachko ! Pour Vassili Kondratiévitch ! Feu ! Feu ! Feu !

Son enthousiasme se communiqua aux hommes. Oublieux de la fatigue et de la peur ils ouvrirent un feu intense à faire croire que ce n'étaient point les restes d'une section éreintée et clairsemée, mais toute une compagnie fraîchement débarquée. La section de Malik tint dans l'encercllement encore vingt-quatre heures. L'ennemi, exploitant ses succès, s'éloignait de plus en plus du cours d'eau en opposant à la poignée d'hommes qui persistaient, de faibles barrages. Les soldats avaient fini de manger leurs biscuits, ils fumaient des brins de mousse, achevaient de brûler leurs dernières cartouches. La section ne comptait plus que vingt-deux hommes, et la ligne du front avait reculé vers l'Est au point que l'on entendait à peine la canonnade, comme le bruit d'un train en marche. Tenir la position devenait inutile. Malik décida de rompre le cercle du barrage et de percer jusqu'à sa division.

La nuit on enterra les morts, on ramassa leurs armes et leurs cartes du Parti. Lorsqu'au matin la brume glacée eut enveloppé les champs non moissonnés, écrasés par la guerre, les soldats un par un se glissèrent en rampant hors du cercle ennemi, comme s'ils eussent fondu dans l'air humide.

Ils pénétrèrent dans la forêt et, alignés, ils firent l'appel. Malik déclara qu'il ferait son possible pour rejoindre la division. Il commanda : « En avant ! » et les hommes partirent, réglant leur marche sur la lointaine canonnade.

Trois jours durant, à travers bois et marais, sans routes, Malik conduisit sa section, s'orientant au compas et au grondement des canons lointains. Les hommes affamés, qui depuis quatre jours n'avaient rien mangé, avançaient en ordre de combat, après avoir détaché une reconnaissance et posé des patrouilles sur les flancs. On portait à bras d'hommes et on roulait les mitrailleuses. Sur des toiles de tente fixées à des piquets, on portait à tour de rôle les blessés. Et c'est vers ce petit détachement dont le chef maintenait la discipline d'une main ferme, que Ton vit, telle de la limaille attirée vers un morceau d'acier aimanté, affluer hommes et officiers des unités en repli, qui, l'un après l'autre, sortaient de l'encerclement.

Au troisième jour de leur marche le détachement de Malik comptait déjà cent quatre-vingt-sept combattants, avec douze mitrailleuses et vingt fusils-mitrailleurs, une quantité importante de munitions, mais sans un bout de pain, sans une pincée de tabac.

La faim désormais fut le principal ennemi. Il devenait de plus en plus difficile d'avancer. Les hommes chancelaient, ils se traînaient à peine, et la colonne s'étirait dans la forêt comme une longue et maigre file. Pendant les haltes ils se laissaient tomber sur la terre gelée, et il fallait faire un gros effort pour les remettre debout. Des voix se firent entendre toujours plus haut et plus pressantes, disant qu'on était trop nombreux pour se sortir de là ; qu'il valait mieux se disperser et se tirer chacun de son côté, à ses risques et périls ; qu'il fallait laisser les blessés quelque part dans un village et se débarrasser au moins des mitrailleuses, après les avoir mises hors d'usage. Quelques-uns, à bout de forces, abandonnaient subrepticement leurs armes.

Malik commanda une grande halte. Au fond d'un ravin il réunit communistes et komsomols. Il était résolu, leur dit-il, à conserver le détachement par tous les moyens, sans reculer devant aucun obstacle, à poursuivre la marche en avant sans discontinuer. Les forts conduiraient les faibles à tour de rôle, porteraient leurs armes, trameraient les blessés sur les bras. Communistes et komsomols devaient prêcher d'exemple. Les semeurs de panique et les désorganiseurs seraient fusillés séance tenante. L'homme civil était encore fort en lui. Il mit sa décision aux voix. Toutes les mains se levèrent « pour ». Alors Malik donna l'ordre aux communistes et aux komsomols de faire bouillir pour le matin de l'eau dans les gamelles, de laver la crasse et la fumée des feux de camp, de se raser, de mettre en ordre l'uniforme, les armes.

Au point du jour, dans une clairière, on aligna le détachement devant un rideau de sapins bleuâtres. Malik commanda : Garde à vous ! Les soldats se raidirent dans une attitude militaire. Mais qu'étaient-ce que ces soldats ! Capotes et calots déchiquetés et brûlés dans les pérégrinations à travers les bois, visages mangés de poils, enfumés à la flamme des brasiers et où, dans les sombres orbites, brillaient fiévreusement des yeux profondément enfoncés. C'est à peine s'ils tenaient sur leurs jambes. Certains sentaient leurs genoux plier sous eux, ils chancelaient, appuyant un coude sur leur voisin. Mais dans ces rangées d'hommes épuisés, tombant de fatigue, communistes et komsomols se firent remarquer ce jour-là par leur énergie, par leur allure ramassée, leurs visages débarbouillés et rasés. Et parmi eux le géant Kovalenko, qui avait trouvé moyen de dénicher, on ne savait où, du cirage et de nettoyer ses bottes. Le regard de Malik s'arrêta un instant sur ses pieds énormes qui, chaussés de bottes étincelant d'un éclat mat, se tenaient si fermes sur la neige. Et tout d'un coup il se sentit d'humeur joyeuse.

— Certains parmi vous pensent, m'a-t-on dit, qu'il faut licencier le détachement et sortir chacun de son côté. En effet, peut-être ferions-nous bien de nous séparer ? dit Malik en promenant sur les visages fatigués des hommes le regard de ses beaux yeux noirs et étroits.

Les soldats le regardèrent étonnés, perplexes, méfiants. Mais il vit sur quelques visages une expression de sympathie ; d'autres hochèrent la tête en signe d'adhésion, et l'un des hommes qui s'était joint récemment à eux, complètement couvert de poils, coiffé d'un bonnet de paysan en guise de calot, murmura joyeusement quelque chose à ses voisins.

Malik l'apostropha : — Parlez plus haut, voyons !

— Je dis qu'on ferait peut-être bien de se séparer. C'est-il dieu possible de passer le front comme ça, en bande ?... Mais un à un, que je dis, c'est peut-être plus faisable.

Un chuchotement parcourut les rangs. Malik comprit que ce petit soldat qui, pendant les longues journées de pérégrinations à travers les forêts, avait complètement perdu son allure militaire, venait de traduire le sentiment de ceux qui s'étaient récemment joints à l'escouade. Debout, frileusement recroquevillé, il frappait doucement la terre de ses bottes éculées où roussissait de la crasse de longue date. Puis le regard de Malik fut de nouveau attiré

par les bottes à l'éclat mat du sergent Kovalenko, ses pieds énormes posés solidement et tranquillement sur la neige. Il aperçut un balai qui traînait à côté. Sans doute les hommes avaient-ils, la veille, déblayé la neige autour des feux de camp.

Alors, méditant la réponse qu'il donnerait à ce petit homme éreinté par les marches et contre-marches, et tremblant de froid, l'ex-folkloriste se remémora un vieux conte qui existe chez tous les peuples. Il leva le balai, en arracha une brindille et, la tendant au petit homme, il lui donna l'ordre de la casser. L'autre fixa sur son chef un regard étonné : la faim lui aurait-elle fait perdre la raison ? Il s'exécuta néanmoins et rompit sans peine la brindille. Malik lui donna le balai :

— Casse-le !

Le balai ployait, mais ne cédait pas.

— Allons, voyons, encore un coup ! commanda Malik. De toutes parts on entendit le rire enroué des hommes accablés de fatigue. — Vas-y, vas-y donc, ne ménage pas tes forces !

— Un petit effort ! Appuie dessus ! Eh bien, quoi, ça ne va pas ? criaient les combattants et regardaient leur chef, comprenant maintenant où il voulait en venir.

— Il en est de nous comme de ce balai : tant que nous sommes ensemble, tant que la discipline règne parmi nous, il n'est point d'ennemi capable de nous briser, expliqua Malik et ajouta sévèrement : — Le premier qui s'écartera du détachement, je le fusillerai de ma propre main. Compris ? Alignement !

Le soir la reconnaissance rapporta que, sur la route à droite, il y avait tout un village, non brûlé, mais occupé par les Allemands. Le sergent Kovalenko, envoyé en éclaireur, s'absenta jusqu'à la nuit et, rentré, il fit savoir que, selon toute probabilité, un service d'intendance de l'arrière s'était installé dans ce village : de vastes dépôts ; beaucoup de câbles dans la rue ; bien que des ouvrages de fortification n'eussent pas été creusés, le village était fortement gardé ; des postes étaient placés dans toutes les directions, mais ils étaient assez insouciantes et se chauffaient plutôt devant des feux de camp ; qu'on pouvait passer à côté d'eux. Pour terminer, le sergent tira de sa poche une bouteille remplie de lait, un chapeau de pain et le tendit au chef : — Goûtez-y, c'est pour vous. Les femmes me l'ont donné avant de partir. Si vous saviez comme on nous y attend !

— Donne aux blessés, dit Malik, penché sur la carte et affectant de se désintéresser de la nourriture, bien que le goût aigre du pain lui eût fait venir la salive à la bouche et lui eût donné le vertige.

Il décida de risquer une attaque contre le village et de se procurer en combattant des vivres chez les Allemands.

Le plan d'assaut qu'il avait imaginé la nuit, la soudaineté et la ruse devaient suppléer au manque de forces. Vers le matin, lorsqu'il faisait encore sombre dans la forêt et que les arbres commençaient à peine à se dégager de là sévère et froide obscurité, à l'heure où le sommeil est particulièrement fort chez l'homme, le détachement qui avait investi silencieusement le village, abattit sur lui le feu de toutes ses mitrailleuses. Ensuite, l'écho de la fusillade s'étant apaisé dans la forêt, les hommes, avec des hurrahs, se ruèrent des quatre côtés, culbutèrent les barrages et, déjà dans la rue une charge à la baïonnette décida de l'issue du combat. Les Allemands s'enfuirent, abandonnant sur place une cinquantaine de morts, laissant là d'importants dépôts de vivres et d'armes ; vingt-sept Allemands se constituèrent prisonniers.

Malik donna l'ordre aux hommes de remplir leurs sacs de produits et de tabac, de charger les réserves de vivres sur des canots à patins allemands, qu'ils avaient trouvés dans un dépôt, d'y placer aussi les mitrailleuses, les blessés et d'y atteler les prisonniers. Le reste serait arrosé d'essence et incendié.

Longtemps encore, comme il se frayait un passage à travers la forêt, le détachement vit derrière lui des flocons de fumée qui montaient haut dans le ciel. Au soir du septième jour de marche, rassasiés et réconfortés, les hommes débouchaient de la forêt et attaquaient — à revers — la position avancée de l'ennemi. Tel un poignard, ils transpercèrent le front et, presque sans pertes, atteignirent en plein le secteur occupé par leur division. Le détachement avait apporté sur des canots à patins douze mitrailleuses et vingt fusils-mitrailleurs. Beaucoup des combattants, en plus de leur fusil, étaient armés de mitraillettes prises à l'ennemi. On avait ramené seize blessés et remis au commandant militaire vingt-sept prisonniers.

En outre, le géant Kovalenko avait amené dans son régiment le petit Vova, un garçon de quatre ans, que lui et Malik avaient trouvé sur leur chemin parmi les noires décombres du village incendié par les Allemands. On avait décidé d'emmener l'orphelin. On le porta à tour de rôle sur le dos, et dans les moments critiques on le laissait, derrière un buisson, à la garde des blessés. C'est ainsi que le gamin juché sur les épaules des soldats, avait fait tout le trajet parcouru par la troupe. Il fut envoyé ensuite dans une auto d'ambulance qui se rendait à Moscou, où on le fit admettre dans une maison d'enfants.

Le général Panfilov en personne, avait tenu à voir Malik. [*Panfilov, Ivan Vassiliévitch (1893-1941), général-major, tombe à la bataille de Moscou. — N.R.*] Déjà à Alma-Ata, pendant que la division se formait, il avait examiné, avec la méfiance d'un homme de guerre expérimenté, le timide et élégant homme de science envoyé par le Comité de rayon. Il voulait savoir maintenant ce que la guerre en avait fait. Le général, l'air sombre, examina longuement, de dessous la broussaille de ses sourcils, la mince silhouette de Malik, qui ne s'était pas encore fait, comme il convenait, à l'uniforme militaire. Puis son visage peu souriant s'était animé, empreint de bonté.

— En voilà un rassembleur de contes ! Pour un savant, c'est un savant ! Bravo ! Tu feras un excellent soldat ! dit-il de sa voix sourde qui grondait comme si elle sortait d'un tonneau, en attirant à lui Malik et l'embrassant trois fois, à la russe.

Ceux qui avaient assisté à cette scène racontèrent ensuite qu'ils avaient perçu l'expression d'une véritable joie paternelle sur le visage austère et peu affable du général aujourd'hui légendaire. Dans cette « marche de la faim », comme on l'appela plus tard en manière de plaisanterie à la division, le jeune savant avait puisé une confiance inébranlable en lui-même, en ses soldats et dans cette vieille vérité militaire qui disait qu'un guerrier vaillant et avisé ne connaissait point de situations sans issue ; que l'on peut vaincre même en reculant. Cette conclusion, il devait la vérifier dans une autre épreuve importante, lorsque, déjà au cours de l'offensive, le commandant de régiment avait envoyé en embuscade Malik avec treize hommes à mitraillette, pour protéger la pointe même du saillant qui s'était profondément enfoncé dans le dispositif ennemi. On s'y attendait à une contre-attaque, mais comme le régiment qui, dans les dernières batailles, avait subi des pertes sévères, mettait de l'ordre pour ainsi dire dans son ménage, cette embuscade devait le prémunir contre toute éventualité. La nuit Malik partit à la tête de son minuscule détachement.



Pour organiser l'embuscade il choisit une position avantageuse parmi les buissons, au bord d'un cours d'eau gelé, qui lui rappelait les positions de la Rouza où il avait livré le premier combat. Ayant envoyé en patrouille le soldat Abdoulla Kérimov, il ordonna aux autres hommes de creuser toute la nuit, sans désespérer, le long du ruisseau, des failles profondes et d'y installer des positions de tir. Les soldats grognaient contre leur chef, qui ne voulait pas attendre jusqu'au matin. Mais lorsque, au point du jour, masquant les alvéoles déjà creusées, ils saupoudraient les parapets avec de la neige, Kérimov accourut. Soufflant avec peine, il annonça que cinq chars et une compagnie d'infanterie environ avançaient en se dissimulant le long du ravin, approchant de l'endroit où s'étaient retranchés les hommes de Malik.

Cinq chars et des centaines d'hommes contre treize mitraillettes. Un tel rapport de forces était de nature à troubler même un chef averti. Malik cependant, qui avait surveillé en analyste la grande bataille de Moscou, savait déjà qu'à la guerre ce n'est pas le rapport arithmétique qui décide du succès. De son ton calme, ordinaire même, il ordonna de se préparer au combat, de couper par le feu des mitraillettes l'infanterie d'avec les chars, de ne tirer qu'au commandement ; les plus avancés prépareraient des grenades antichars. Malik lui-même, pour plus de sûreté, attachait à trois grenades trois bouteilles incendiaires qui, à ce moment, étaient considérées chez les soldats avisés comme le moyen le plus sûr contre les chars. Et, tout en rampant, il se glissa dans une crevasse, en première ligne.

Les chars, arrêtés à la lisière de la forêt, laissèrent passer l'infanterie. Sans s'attendre à une embuscade, et croyant sans doute marcher dans la zone neutre, les soldats avançaient en foule et se penchaient paresseusement, plutôt pour la forme. Malik appuya son menton contre la terre glacée du parapet, l'haleine en suspens. Les Allemands avançaient en se retournant, mais sans regarder de leur côté. Ils ne les voyaient donc pas ; ils ne pensaient même pas à eux. Il fallait donc les laisser approcher le plus près possible. Plus les salves retentirent avec violence, plus il y aura de panique. Moins le danger serait grand, que diable !

Malik chercha à se persuader, mais en dépit de tous ces arguments, l'envie lui vint de commander immédiatement le feu, de tirer le plus vite possible. « De la tenue, encore une fois de la tenue ! » se disait-il. Déjà l'on percevait le crissement de la neige fondue sous la semelle des Allemands. « De la tenue, du calme ! »

— Commandez le feu, je vous en supplie, commandez le feu ! chuchote ardemment à l'oreille du chef Kérimov, l'homme de liaison, qui, allongé tout près de lui, grille d'impatience.

Encore un peu. Encore un tout petit peu. Laissons-les déboucher tous du bois sur la plaine. On tirera sur eux tous à la fois ! Les premiers rangs sont déjà à quelques pas. C'est bien ça !

— Feu !

Un Allemand pousse un cri sauvage. Les voilà qui s'arrêtent. Des rafales courtes crépitent. Quelques soldats tombent. Les autres, planqués, tirent sur les buissons. Mais ce n'est rien, ils sont couchés dans la plaine neigeuse. On les aperçoit même de loin, comme des corneilles sur la route.

— Feu !

Les mitraillettes tirent avec plus d'énergie. Le but apparaît très net. « Ils ne tiendront pas, ils ne tiendront pas ! » se dit Malik, dans son désir passionné de les voir prendre la fuite. Le nombre ne l'effraie pas. Un soldat dans la tranchée en vaut dix en terrain découvert. Et voilà qu'ils n'ont pas pu tenir. A quatre pattes ils rampent en arrière. « Encore, encore ! »

Les mitraillettes tirent de plus belle. Le grondement des rafales se confond en un crépitement continu. De petites fontaines de neige sautillent dans la plaine. On dirait qu'une pluie torrentielle tombe au-dessus d'un lac blanc. « Aha, vous vous défilez, tas de chameaux ! »

— Hourra-a-a !

Un officier allemand en capote à col de fourrure est là, au pied d'un pin ; il brandit son pistolet. Sans doute essaie-t-il de les arrêter. Malik appuie sa joue contre la crosse froide de son fusil, le souffle en arrêt. Le point noir du guidon flotte autour de l'officier. Voilà. Loupé. Mais ce n'est rien, ils courent devant l'officier, ils crient quelque chose, montrant derrière eux les buissons. Qu'est-ce donc ? Des mitrailleuses qui crépitent dans la forêt. Des mitrailleuses à qui ? Les nôtres, vraiment ? Ah ! un tir d'arrêt allemand. Voilà ce que c'est. Malik avait déjà entendu parler des formations allemandes qui tirent sur les leurs quand ces derniers prennent la fuite. « Du calme, du calme, s'il vous plaît ! »

Pris entre deux feux, les Allemands ont fait volte-face et attaquent de nouveau. Pas d'autre issue. Ils avancent, irrésistibles, se déplaçant par petits bonds successifs.

« Faudrait pas que les miens bronchent ! Ni qu'ils sortent des tranchées ! se dit Malik. — Il ne faut pas qu'on sache combien nous sommes ici ! » Les balles chantent comme des oiseaux, abattant les branches, secouant le givre. Et ce qui éclate aux yeux, c'est que les mésanges au nez pointu et au ventre jaune, en pépiançant, s'agitent intrépides, dans les buissons.

Déjà Gaïssine, le persifleur, a été mis hors de combat, lui qui gardait en réserve pour ses amis plus d'une plaisanterie salée. Disparu, Koutsévoï, ce brave type plein de sang-froid, que Malik avait connu dans le train. Kérimov, l'homme de liaison, est tombé sur le flanc comme un djairan terrassé par une balle, mais aussitôt, la poitrine sur le parapet, il a repris sa mitraillette. Neuf survivants tiennent toujours. Les mitraillettes claquent dans les buissons avec entêtement et gravité, et il est difficile de savoir combien ils sont, dix, quinze, cent...

Souple et vif, le visage en feu, ses yeux noirs et étroits avivés par l'émotion, Malik rampe d'un homme à l'autre :

— Tiens bon, encore un tout petit peu ! Ils vont se sauver tout à l'heure !

Ses hommes le sentent toujours à côté d'eux ; ils entendent la mitrailleuse du chef qui claque, incisive.

— Tout de suite, ils vont se sauver, tout de suite !

En effet, les Allemands ont pris la fuite. Cette fois les mitrailleuses des troupes de barrage sont restées muettes. Sans doute que, là aussi, leur état-major a estimé inutile de poursuivre l'attaque. Mais voilà qu'une fusée verte déchire l'atmosphère laiteuse. Qu'est-ce que cela pourrait bien être ? Aha, tout à côté on entend des éclatements. Une batterie de mortiers ! Les mines tombent dans les buissons avec des miaulements avertisseurs. Mais les hommes n'ont pas besoin en vain toute la nuit, en grattant la terre gelée. Les voilà couchés maintenant dans d'étroites tranchées. Les éclats sifflants fauchent au-dessus de leurs têtes les buissons, les recouvrent de brindilles, d'aiguilles, de terre gelée. Mais eux-mêmes sont saufs ! Saufs, sapristi !

Les mortiers se taisent. Mais point de silence, on entend le hululement des moteurs. Les chars ! Les mêmes sans doute sur lesquels Krymov avait fait son rapport. Bien sûr, les voilà qui débouchent de la forêt. Les aurait-on fait revenir, vraiment, à la rescousse des leurs ? Les engins, tonitruant, enjambent le bord du ravin.

Cinq chars et une compagnie d'infanterie contre neuf hommes et leur chef ! Reculer ? Fuir ? Non, on ne fuit pas un tank. Fuir, c'est mourir. Se battre ? Repousser les tanks ? Oui, là est la chance d'en réchapper, de vaincre. Tout cela traversa instantanément l'esprit de Malik alors que, traînant après lui une sacoche remplie de grenades avec des bouteilles attachées, il rampait sur la neige, en travers des chars.

Les blindés avançaient en formation affectuonnée par les Allemands, pointe en avant, et le char de tête filait juste à l'endroit où Malik était allongé derrière une souche. Les chars en marche tiraient intensément du canon. Les obus volaient loin au-dessus de la tête. « Pourquoi faire ? Puisqu'il n'y a personne par là ! Des effets de bruit ? » pensa Malik, arrachant une grenade de son sac. Une autre pensée lui vint : « Ils ont peur eux-mêmes. »

Le tank filait droit sur lui. Déjà il discernait les moindres éraflures du blindage. Il évoqua — en une vision fugitive mais très nette — le délégué du Parti Chachko, si majestueux et si beau dans son élan héroïque. A ce moment l'engin fila dans un fracas formidable si près de lui qu'il faillit lui écraser le bras. Malik fit un bond de côté. Il se redressa comme un ressort qui se détend. La grenade avec la bouteille incendiaire atteignit en plein le radiateur. Un déplacement d'air frappa Malik en pleine poitrine, le rejeta de côté. C'est ce qui le sauva des chenilles du second char qui arrivait sur lui. Il ne perdit pas connaissance, mais il était déjà trop tard pour lancer la grenade ; il n'aurait pas eu le temps de prendre son élan. Alors Malik la fourra presque sous les chenilles et, sautant de côté, il s'aplatit contre le sol. L'explosion fut si violente que le char fut presque culbuté sur son flanc. Il fit floe en arrière, s'arrêta et, aussitôt, une flamme basse, jaune et visqueuse, le recouvrit comme d'une toison ! C'était la bouteille incendiaire qui, après la grenade, avait accompli sa besogne.

Malik, assourdi, sentant des coups d'épingle dans tout son corps, comme sous l'effet du courant électrique, sauta de nouveau sur son sac. Mais qu'était-ce ? Trois engins avaient freiné et viraient, hâtivement, par saccades. Contre qui ? Contre les leurs ? Mais non, ils retournaient en arrière. Les voilà qui battent en retraite ! Et quand il eut pris conscience de la chose, Malik s'affala sans force sur le sol. La sensation de la neige le fit revenir à lui. Deux hommes, à plat ventre, le traînaient vers les buissons.

— Nous avons cru que c'en était fait de vous, disait l'un d'eux, celui sur les épaules de qui reposait Malik.

— Allons, allons, dépêche-toi, les voilà de nouveau qui tournent la gueule de notre côté, disait l'autre pour le stimuler.

Une fois dans un bout de tranchée, derrière les buissons, Malik s'assit par terre. Tout son corps lui faisait mal, était secoué d'un petit frisson ; ses élancements aigus devenaient douloureux. Le linge tout trempé collait aux omoplates, enchaînait les mouvements. Malik s'examina, se tâta. Non, il n'était pas blessé. Sain et sauf. Avidement il avala une boule de neige. Il exhalait de la vapeur comme un cheval fourbu. Cependant, malgré la douleur que lui causait sa contusion, tout son être triomphait, s'exaltait. C'était lui, lui, l'homme qui avait vaincu cinq chars ! Quelle puissance, hein ! Et de nouveau la silhouette de Chachko, le délégué du Parti, apparut devant ses yeux, si nette, si précise, comme si elle était vivante. Une voix l'avertit :

— Camarade commandant, asseyez-vous dans la tranchée, les voilà qui recommencent à tirer.

Les tanks, s'étant éloignés à une distance respectueuse, ouvrirent le feu. Du petit bois, de nouveau la batterie de mortiers se mit à tirer. Il ne restait plus que cinq à dix cartouches dans les disques de mitrailleuses. Chose évidente, il fallait se replier. Mais le chemin des troupes amies était intercepté par les tanks qui stationnaient à la lisière. Malik regarda la carte. Puis, pour lui-même, il traça délibérément une ligne du côté opposé à ses positions, droit vers la forêt, en direction des mortiers allemands. Il estimait qu'il serait plus juste de faire un détour par la forêt pour rejoindre les siens. Il savait que maintenant les soldats avaient en lui une confiance illimitée ; il savait qu'ils exécuteraient tous ses ordres.

A quatre pattes ils rampèrent sur le lit du ruisseau gelé jusqu'à l'orée de la forêt, jusqu'à l'endroit même où, dans les buissons, sur des positions commodes et bien ordonnées, les servants ennemis besognaient, inondés de sueur, en envoyant une mine après l'autre dans les buissons où il n'y avait plus personne. Au signal muet de Malik, à la faveur du claquement des coups de feu, les hommes se jetèrent sur les servants, les abattirent en consommant les dernières cartouches, s'emparèrent de leurs armes et même de leurs papiers et, après avoir encloué les mortiers, ils s'en furent dans la forêt.

Là, ils firent un grand détour à travers les fourrés et rejoignirent leur régiment longtemps après. Lorsque Malik, sons se faire annoncer, souleva l'extrémité de la toile de tente qui donnait accès dans l'abri du chef, celui-ci, le lieutenant-colonel Karpov et son commissaire Moukhomédiarov, assis à la table, se retournèrent et, tout d'un coup, bondirent de leurs tabourets. Ils dévisageaient Malik revêtu d'une blouse de camouflage déchirée et maculée de sang, et la surprise se figea sur leur visage.

— Gabdoulline ? demanda enfin à mi-voix le chef du régiment.

— Malik, mon chéri ! fit le commissaire, son vieux camarade d'Alma-Ata, en se jetant vers lui.

— C'est moi... Pourquoi vous étonnez-vous ? qu'est-ce que vous avez ? Qu'est-ce qui s'est passé, voyons ? demanda Malik à son tour.

Le chef prit sur la table un papier que tous deux venaient sans doute de lire, et le lui tendit : « Dans un combat livré devant le village de Chiriaïévo, sont tombés héroïquement treize hommes de notre régiment. Ils se trouvaient en embuscade avec, à leur tête, Gabdoulline Malik, le délégué du Parti. Ainsi que l'éclaireur le rapportait, ils s'étaient battus jusqu'au dernier souffle. Dans un combat inégal ils ont détruit deux chars allemands et cent cinquante hitlériens. » Le papier portait la signature d'Anikine, chef de la cinquième compagnie, et celle de Djedjibaïev, secrétaire responsable du Bureau du komsomol du régiment.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le chef.

— Nous étions là à nous faire du mauvais sang, ajouta le commissaire.

— Tout est parfaitement exact, sauf que nous sommes tombés, dit Malik avec un sourire las. Le sommeil l'envahissait, de sorte qu'il avait du mal à soulever ses paupières alourdies.

— Si on en avait un peu plus, de ces morts, fit le commissaire du régiment en manière de plaisanterie pas très réussie.

Il se mit à fouiller dans sa valise, en sortit une bouteille de cognac soigneusement enveloppée dans des bandes de toile à chaussettes neuves. Et l'ayant mise sur la table :

— Comme on quittait Alma-Ata, ma femme m'a donné ça pour la route. Je m'étais juré que je garderais cette bouteille jusqu'au jour de la victoire. Et c'est, depuis ce temps-là que je la traînais avec moi. Si on buvait un coup, hein, à cette occasion ? A ta santé, Malik !

Les paroles du général Panfilov, ce vieux combattant qui s'y connaissait dans le métier des armes, se vérifiaient. Le savant folkloriste, l'homme de cabinet, devenait à vue d'œil un habile chef de guerre. Et bien qu'en apparence il demeurât le même jeune citadin maigre, d'une souplesse juvénile, avec un beau visage fin, au teint mat, comme s'il eût été taillé dans un ivoire, avec d'étroites et longues mains d'intellectuel, il était devenu un soldat aguerri, sans prétentions, sévère envers lui-même et exigeant pour ses subordonnés.

Il commandait déjà une compagnie d'éclaireurs. Quand, après des opérations offensives, on ramenait la compagnie au repos, il ne laissait pas davantage un instant de répit à ses hommes. Du matin au soir, il enseignait à ses Kazakhs à faire du ski ; lui-même se rendait maître de cet art si étranger à son peuple et, par suite, si difficile à apprendre. De tireur incapable qu'il était au début de la guerre, dans les rares et précieux instants de son repos, lorsque ses camarades officiers, après s'être lavés dans un bain-étuve, dormaient leur content, il s'en allait dans la forêt et, seul, il y restait des heures à viser et tirer jusqu'à ce qu'il eût appris à faire tomber d'une seule balle une pomme de pin. Il se vit décerner l'ordre de l'Etoile Rouge et celui du Drapeau Rouge. Ses éclaireurs étaient connus de toute l'armée. Leur célébrité grandissait avec les progrès de l'offensive. Les blessés qui s'en allaient en permission dans leur pays, les lettres que les combattants de la division Panfilov envoyaient chez eux, portaient sa gloire du fond des forêts glacées de la région de Kalinine, dans le lointain Kazakhstan. Déjà on parlait de lui dans les kolkhoz. Les vieux le comparaient aux héros légendaires du temps jadis. On faisait des vers sur lui. Sans s'en douter, il devenait le héros des chansons populaires de la steppe, comme il en avait recueilli autrefois avec tant d'amour et tant d'assiduité.

Dans l'hiver de 1942 sa division attaquait à l'avant-garde de l'armée. Le régiment de Karpov marchait à l'avant-garde de la division, et les éclaireurs de Malik marchaient à skis, aux avant-postes régimentaires. Après avoir enfoncé le flanc de l'ennemi et le débordant, la division prit les Allemands à revers. Elle avait pour mission

d'achever l'encerclement dans le dos d'une grosse formation allemande qui, obstinément, se défendait dans la forêt. Les branches de la tenaille s'étaient presque refermées. Il ne restait plus qu'un mince goulet. Au centre, tel un château-fort, se trouvait un village solidement fortifié, où logeait l'état-major allemand. Il importait de prendre ce village et de bloquer le goulet.

On décida de confier cette opération au premier bataillon et à la compagnie d'éclaireurs de Gabdoulline. Ils devaient déborder largement les bois et les marais, attaquer brusquement le village, s'en rendre maîtres sur les arrières allemands et s'y maintenir jusqu'à l'arrivée de la division. Les hommes de Malik, aguerris par de longs et durs entraînements, accomplirent avec facilité cette pénible course à travers la forêt, Malik laissa sa compagnie se reposer, puis il fit appeler les hommes, leur ordonna de laisser là leurs sacs, de se débarrasser de toutes les choses superflues.

— On déjeunera là-bas, avec les victuailles qu'on aura enlevées aux Allemands, dit-il.

Vers midi toute la compagnie s'était massée sur la lisière de la forêt, tout près du village. Malik consulta sa montre. L'attaque avait été fixée à midi quinze. Cependant le bataillon avec lequel il devait coordonner son action, n'était pas encore arrivé.

Depuis longtemps on avait envoyé le meilleur skieur pour assurer la liaison. Les minutes s'écoulaient, languissantes. Enfin, le skieur revint. Il annonça que le bataillon suivait la plaine sans skis, qu'il avançait lentement, en piétinant à grand'peine dans la neige profonde et que, par suite, il ne serait pas là avant trois heures environ. Tout était prévu pour une attaque soudaine. Le village formait un puissant faisceau ceinturé de fortins, avec des chars enterrés. Si les Allemands venaient à savoir ce qui les menaçait, et s'ils mettaient en jeu toute la puissance de leurs positions de tir, il eût été difficile de les culbuter même avec les effectifs d'une division.

L'expérience avait appris à Malik à apprécier, dans une telle situation, chaque minute. Et il décida d'attaquer le village par ses propres moyens. Il partagea ses hommes en quatre groupes inégaux. Dans l'un de ces groupes il réunit tous les hommes physiquement faibles et sans expérience. On leur avait délivré tous les disques chargés de cartouches à balles traceuses que possédait la compagnie. Ils devaient percer aux abords du village par la forêt, du côté du secteur où les Allemands pouvaient supposer une attaque. On leur avait donné l'ordre de s'installer bien à leur aise et d'ouvrir, à une heure précise, sur le village, un feu intense et de le conduire en changeant constamment de position. Pendant ce temps deux groupes de skieurs, commandés par le sergent-chef Timonine et le sergent Monakhov, devaient sans tirer, si possible, gagner le village par les flancs, sauter dans les tranchées allemandes et s'emparer des fortins à revers. Quant à Malik, à la tête du gros des assiégeants, il avait décidé de pénétrer dans le village pour y achever les Allemands dans les maisons et dans les rues.

Ce plan d'attaque exécuté par une seule compagnie contre une importante garnison allemande qui, au surplus, était retranchée derrière de solides fortifications, apparaît maintenant, dans le paisible aujourd'hui, comme quelque chose d'absolument incroyable. Quoi qu'il en soit, ce plan établi par un chef dont la confiance était absolue en lui-même et en ses hommes, avait été joué ce jour-là comme un morceau de musique. Et lorsque, deux heures plus tard, le bataillon se présenta enfin à l'endroit de la mêlée, les mitraillettes de Malik achevaient déjà le combat, en débusquant les Allemands de leur dernier fortin et les cueillant dans les greniers et les caves.

Malik était assis dans la maison de l'état-major, éventrée par les grenades, et lisait les papiers saisis. Un de ses hommes, Martynov, ancien ajusteur d'une usine de mécanique à Leningrad, s'affairait autour de deux coffres-forts. Ruisselant de sueur, il s'en prenait à la technique allemande entêtée. Au reste, il finit par ouvrir les coffres-forts. Dans l'un, on trouva une carte de dislocation de la région, d'importants papiers d'état-major et quantité de faux billets de banque. L'autre était rempli de caisses renfermant des croix de fer destinées à être envoyées dans les unités, dont la compagnie d'éclaireurs de Malik Gabdoulline venait d'achever l'encerclement.

C'est ainsi que, d'une action à l'autre, d'un combat à l'autre, le jeune savant folkloriste continuait de se battre, exalté comme un héros dans les légendes orales et les chants de son peuple. Et lorsque sa gloire eut fait le tour du front, lui, commandant et travailleur du service politique, si attentif, excellent linguiste qui parlait couramment le russe, le kazakh, le kirghiz, l'ouzbek, le karakalpak, le tatar et l'allemand, fut nommé délégué à la propagande auprès des soldats de nationalités non russes. Il se rendait dans les unités, portant aux soldats la parole du Parti bolchevik. C'est une de ses interventions que chanta le soldat-djerchi, tout près du front, dans un petit ravin encombré de neige.

AU BORD DE LA VOLGA

Lorsque dans une bataille pareille à celle de Stalingrad il survenait un instant de calme, que la terre cessait de trembler sous les explosions et que l'on percevait le sifflement aigu d'une balle solitaire, les combattants même les plus aguerris se sentaient tout chose.

C'est dans un pareil moment, très rare d'ailleurs, qu'il se glissa vers moi sur la paille sèche et usée, toucha de la main ma capote et demanda :

— Tu ne dors pas ? Donne-moi du feu. Fumons, veux-tu ?

Nous étions là trois hommes — un vieux sapeur à moustaches, du bac à moteur, une jeune fille, un instructeur du service de santé, blessée à l'épaule, et moi — dans l'étroit abri creusé à même la rive argileuse escarpée au-dessus du point de passage. Nous attendions qu'on eût réparé, de l'autre côté de la Volga, le bac à moteur endommagé par un obus.

Le sapeur s'énervait et à chaque instant sortait en courant. Il était vexé d'être là et de ne pouvoir aider aux réparations. Afin de tuer le temps, il entreprit pour la troisième fois de démonter et nettoyer son vieux fusil, en disposant avec soin sur sa propre bande de toile à chaussettes les pièces déjà assez reluisantes.

— Alors, fumons, quoi ? Tu ne fumes pas ? Ça, tu fais bien : et pour la santé et pour la bourse. Pour ce qui me concerne, je n'ai pas fumé pendant quarante-sept ans, mais à la quarante-huitième je n'ai pas pu tenir. Ça m'avait pris ici, à Stalingrad... On y fumerait à moins ! Depuis deux mois que je suis ici, au point de passage, j'en ai vu des choses que vous deux, tout militaires que vous êtes, vous n'aviez certainement pas vues durant toute votre existence. Vraiment.

Il alluma une grosse cigarette maladroitement roulée, et suivant des yeux le filet de fumée qui se répandait dans la pénombre de l'abri, il ne raconta pas son histoire, mais la pensa plutôt à haute voix :

— Je suis d'un naturel paisible. Et mon travail l'était de même. Orpailleur... Natif de l'Oural. Ça fait que je lavais de l'or dans une artel, au pays. C'est un métier assez bien, de bon rapport, quand on s'y connaît. Des fois, ça ne me disait rien même d'aller à la chasse, je vous jure. Vous me croirez si vous voulez, mais je ne pouvais pas voir tranquillement le sang. Et si l'occasion de chasser se présentait, parce que chez nous tout le monde est un peu chasseur, — ou si des fois je venais à manquer de vivres dans la taïga, je m'arrangeais pour abattre raide-mort quelque animal ou un oiseau, pour ne pas les voir se tortiller.

Quand on m'appela à la guerre, j'ai été très heureux de me voir incorporer dans une formation de pontonniers. Parce que ceux-là, ça n'a pas souvent l'occasion de tirer. Je ne pouvais pas me mettre dans l'idée qu'un jour je tirerais, moi, tout d'un coup, sur un homme. Vous voyez comme j'étais. Moi-même, à présent, j'ai peine à y croire.

Nous sommes arrivés ici au mois d'août, sur cette rive-là, pour construire des points de passage de secours. J'ai été très content, bien sûr. Qui n'avait pas entendu parler de Stalingrad ? Tenez, nous les orpailleurs, qui vivons, pourrait on dire, dans un coin perdu de la taïga, — et c'est pour ça qu'on nous traite d'ours, — n'empêche, demandez à n'importe qui, il vous dira : Il y a une ville sur la Volga que le camarade Staline lui-même a défendue en dix-huit, et devant laquelle il a taillé en pièces et réduit en poussière les Blancs.

Pour ce qui est de la fameuse Usine de tracteurs de par ici, orgueil du premier quinquennat, on était également informé. On a beau habiter parmi les arbres et les pierres, et puis, n'empêche que nos champs sont bien chétifs, mais les tracteurs de cette usine circulent aussi sur nos terres...

... Notre point de passage une fois construit, on était libres, et notre chef nous a autorisés à visiter la ville. Bon, alors on s'est débarbouillé, on a ciré nos bottes, cousu à nos vareuses de nouveaux cols blancs, et nous voilà partis, tout gentiment. Une ville-merveille, on en avait le cœur en fête. Propre, spacieuse. Et les maisons, et les magasins, et les rues ? Ma foi, il y avait de tout, mais alors de tout pour le travailleur. La journée finie, on n'avait qu'à se balader sur les boulevards, boire une chope devant une table, dans un jardin, ou si ça vous chantait on allait au théâtre. A le regarder tout là-haut, ce théâtre-là, la casquette vous roulait par terre. Et puis après on a trouvé la maison où, pendant la guerre civile, logeait l'état-major de Staline. Il y a là une plaque de pierre fixée au mur. N'empêche que le musée était fermé, on est resté un moment devant cette maison. On a beau être sapeur, et nous n'avons guère l'occasion de tirer, comme je vous l'ai déjà dit, tout de même on est tout fier d'avoir à défendre une ville qui porte le nom de Staline et que, voyez-vous, Staline lui-même avait défendue.

C'était par une claire journée de dimanche. La marmaille sur les boulevards jouait dans le sable. On voyait dans les rues des jeunes filles, des femmes habillées de couleurs vives. Et voilà que tout d'un coup, par cette journée si calme, si merveilleuse, les bombardiers allemands qui foncent sur la ville, une centaine, si ce n'est pas plus. Et de pilonner la cité, les rues, les maisons, un bloc d'immeubles après l'autre. Dès que les avions ont déchargé leurs

bombes, il en arrive d'autres ; ceux-là à peine vidés, on entend déjà en approcher d'autres. Et cette ville-là, qui réjouissait tellement les travailleurs, cette ville si paisible, si calme, lair toujours en fête, la voilà toute en flammes.

Nos avions se jettent sur les Allemands, les culbutent. Peine inutile : ils sont en force, cinq fois plus nombreux. Ils pilonnent, ils pilonnent.

Encore gamin, j'ai vu un jour la taïga qui flambait dans une année de sécheresse. C'est épouvantable, mes frères, quand la taïga se met à brûler. Vous me croirez si vous voulez, mais l'incendie fait perdre la raison même aux bêtes. Et il me semblait alors qu'il ne pouvait y avoir rien de plus terrible que ces incendies de forêt. Eh bien, vous voyez. Ce n'était plus une ville, c'était une montagne de feu. Et l'on voyait courir par ces rues en flammes, à travers la fournaise, vers la Volga, des femmes avec leurs tout-petits, des vieillards qui traînaient la jambe, et puis encore tout le reste de la population civile, comme on dit. Les cheveux qui grésillaient sur la tête, les vêtements qui fumaient, un enfer, quoi ! un vrai enfer.

Nous autres pontonniers, on avait travaillé rudement bien cette nuit-là. On avait oublié de penser à soi-même. Dame ! Sous les bombes, sous le feu des mitrailleuses, tout le long de la nuit on transportait des réfugiés, au delà de la Volga. Le moyen de faire passer d'un seul coup toute cette masse de peuple ? C'est-il Dieu possible ! La Volga, vous savez bien comme elle est, en cet endroit ? Et le fasciste qui bombardait, bombardait les points de passage. Ses *Messers*, eux, ils repéraient où qu'il y avait du monde amassé, et comme des vautours ils fonçaient de sous les nuages, et d'arroser à la mitrailleuse ce peuple paisible...

J'en ai déjà vu des choses à la guerre, faut croire que j'aurai l'occasion d'en voir encore, mais guère des choses pareilles. Et j'ai senti mon cœur se charger de haine : Non, mais qu'est-ce que vous faites donc, tas de chameaux ? Ça, la guerre ? C'est-il permis de tirer comme ça sur les habitants paisibles, sur les femmes et sur les petits gosses ? Où est-elle, la loi qui permet ces choses-là ?

Un vieux à tête chauve, tout en sang, a sauté sur mon radeau. Il tenait dans ses bras deux mioches : l'un mort, l'autre respirait encore, sa petite jambe arrachée. Le vieux, leur grand-père à eux, je veux dire, avait tout à fait perdu la raison. Il criait vers là-haut, aux avions : « Monstres ! A-t-on idée de tirer sur les tout-petits ? »

Puis, voilà-t-il pas qu'il s'effondre sur le pont, et d'éclater : « Mes petits-enfants, mes petits-enfants ! » Et puis de nouveau, aux fascistes : « Monstres ! Soyez maudits dans les siècles ! »

Ou bien on m'a apporté une femme blessée. Pour empêcher qu'elle ne fût écrasée dans la bousculade, nous l'avons déposée sur le pont arrière près du moteur, juste à mes pieds. Elle se mourait et pressait son enfant contre sa poitrine. Déjà toute blême, elle était sur le point d'expirer, mais elle n'en cherchait pas moins à le couvrir de son corps, parce qu'on tirait de là-haut...

La voix du sapeur frémit, se cassa. Il fit mine de prêter l'oreille à la canonnade qui venait de recommencer et, tournant la tête, il essuya furtivement une larme du revers de sa manche.

Une jeune fille blessée, tapie dans son coin, était comme pétrifiée à force de tension. Et il semblait que ses grands yeux brillaient dans la pénombre, tellement ils étaient chargés de frénésie.

— Ou bien encore il m'en souvient, poursuivit le sapeur d'une voix un peu changée : en plein midi, ils avaient incendié du haut des airs un bateau chargé de blessés. Le « compositeur Borodine » qu'il s'appelait, le bateau. Enorme, à quatre ponts, mais il a flambé comme paille. Tous gravement blessés, tous couchés. Le bateau brûlait, et eux rampaient sur le pont, se penchaient hors des fenêtres, appelaient au secours, gémissaient, maudissaient les hitlériens. Alors, de toutes parts, on voit accourir vers eux des pêcheurs en barques, ils entourent le bateau, ils se mettent à transporter les blessés. Les vôtres, par exemple ! Il fit signe du côté de l'infirmière, — elles se posent un peu là, vos jeunesses ! Le bateau n'était plus qu'un brasier, cheveux et jupes prenaient feu, mais elles n'en continuaient pas moins de porter les blessés et de les descendre dans les barques. Heureusement que nos avions se sont amenés et ont mis en fuite les *Messers*. L'un d'eux, tenez, il émerge de l'eau jusqu'à présent, en face de la statue de Kholzounov, pilote de Stalingrad, Héros de l'Union soviétique. C'est encore à ce moment qu'on l'avait abattu... Eh, oui, on en a vu des choses en ce temps-là. Le soir les Allemands firent sauter d'une bombe un énorme radeau. Celui-ci, chargé de gosses, descendait le courant ; on évacuait les maisons d'enfants. Tout en bois, mal fait, le bateau sombrait vite. Ça faisait peur à voir. De la rive, des deux bateaux où nous étions, sapeurs, matelots, pêcheurs en barques, — tout le monde s'est précipité au secours, et ces sacrés petits *Messers* qui tournent et virent au-dessus du bateau, et de tirer à coups de canon, à coups de mitrailleuse sur les embarcations : ça leur répugnait, voyez-vous, que les gosses aient la vie sauve ! C'est rien de le dire ! Les gosses qui se noient et qui tendent leurs petites mains vers nous !... Non, mieux vaut ne pas y penser ! Je me rappelle encore, tenez, une jeune femme qui, au moment où le radeau donnait de la bande, avait sauté dans l'eau avec son petit sur les bras. Faut croire qu'elle nageait très bien. Couchée sur le dos, elle travaillait, travaillait des jambes, l'enfant au bout de ses bras tendus.

Je nage donc de son côté et je hurle à plein gosier :

« Tiens bon, tiens bon, ma chérie, une minute, une minute ! » Déjà je tendais la main pour lui prendre son gosse. Mais voilà qu'un *Messer* qui crache au-dessus de la tête, qui crache r-r-r ! Et il frappe juste. La pauvre avec son enfant a coulé à pic comme une pierre. Seulement l'eau avait rougi à cet endroit.

Le sapeur abandonna tout d'un coup son ton de narration et brailla, rageur :

— Ça, des hommes ? Un être humain peut-il faire des choses pareilles ? Et puis un fasciste, c'est pas un être humain. Le camarade Staline a dit : « Le fauve fasciste. » Justement le fauve, mais alors quel fauve ! On n'en trouverait pas de pareil dans la sombre taïga !... Eh bien, camarade major, tu me croiras si tu veux, avant la guerre je ne pouvais même pas tuer un écureuil. Mais quand j'ai eu regardé tout ça, mon cœur s'est comme recouvert d'une croûte, un cœur de roche, quoi ! Je suis sapeur et, vous le voyez bien, mon métier n'est pas chose facile, je maintiens le point de passage sous la mine, sous la balle. Vous savez d'ailleurs qu'on ne se gêne pas pour nous envoyer un coup direct. Eh bien, quand même je vous jure que j'envie les soldats qui, en ville, tirent sur les Allemands. Et quand je me dis : « Mais, mon vieux, le fasciste, il est tout près, à côté de toi, sur la Volga même », alors c'en est fait de ma tranquillité, je ne sais plus où me mettre, ni le jour ni la nuit. Me voilà exaspéré au point que c'en est étonnant.

Un jour on a amené ici tout un troupeau de prisonniers. Pour les faire passer avec notre radeau sur l'autre rive. Pas rasés, sordides, tout en guenilles. Les blessés et ceux qui se tenaient à peine sur leurs jambes, tout tremblants, se serraient comme des moutons les uns contre les autres. Rien qu'à les regarder, j'ai le cœur en feu : peut-être qu'il est là, dans cette cohue, celui qui a lâché une rafale sur la femme avec son enfant. Je ne peux pas regarder tranquillement toute cette vermine. Je me sens trembler de tout mon corps. Je me détourne, j'enlève mon fusil pour ne pas avoir à résister à la tentation, et je le remets au soldat Sénia Koulikov, mon coéquipier : « Tiens, je t'en prie, j'ai peur de ne pouvoir me retenir. »

J'ai donc transporté cette vermine, et alors je vais trouver mon chef, l'ingénieur-capitaine. Je fais mon rapport en règle, ci et ça, je vous prie de m'affecter à une unité d'infanterie. L'autre alors : « Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté ? Pourquoi ça ? » Et moi qui lui dis : « Parce que maintenant je n'ai et n'aurai jamais de repos, tant que je ne leur aurai pas réglé leur compte. » Alors l'ingénieur-capitaine me dit : « Je ne peux pas te laisser partir, on a besoin de toi ici. » Et moi qui repique au jeu comme un pivert : « Laissez-moi partir en première ligne, je n'en peux plus. » Il m'écoutait, m'écoutait : « Soit, qu'il dit. Si vraiment ça te démange à ce point de te battre sur la ligne de feu, je te donnerai campo ; chaque fois pendant ta relève, tu iras en ville. Le front, il est là, à une demi-heure de marche. Tu feras le coup de feu et tu reviendras pour ton tour de garde. »

Et c'est ce que je fais à présent : la nuit je suis de garde au point de passage, et puis je rejoins les petits matelots, sur la butte. Ils ont là à quelque trois kilomètres une petite position. Je fais donc la guerre à côté d'eux, avec ce petit flingot modèle russe. C'est une belle arme ! Je vous disais tout à l'heure que je ne pouvais pas voir le sang, ça me répugnait de tuer du gibier. Et maintenant, que de temps je suis resté là, dans la tranchée, avec les matelots ! Que de fascistes n'ai-je pas pris pour point de mire, et jamais ma main n'a tremblé.

J'en ai déjà abattu pas mal. Et comprends-tu, camarade major, je ne suis pas tranquille. Je crois toujours voir cette femme avec son enfant dans l'eau, et la main me démange que c'est terrible... Je ne retrouverai pas le calme aussi longtemps que cette bête puante de fasciste piétinera notre terre chérie, ou qu'une balle ne m'aura pas attrapé moi-même. Voilà ce qu'il en est.

Le sapeur se tut. Un vrai soldat russe à moustaches, plus très jeune, trapu, le visage et le cou sillonnés de rides profondes. Ses traits gardaient alors une expression de sévérité, un air grave, inflexible, comme celui d'un homme qui venait de prêter serment.

Je demandai son nom.

— Issidor Nikolaïévitch Fominykh, soldat du bataillon de pontonniers. Natif de l'Oural, de par là...

LA REDOUTE DE TARAKOUL

Nous suivîmes longtemps la périphérie septentrionale de Stalingrad, répondant chaque fois aux sentinelles qui, silencieusement, se dressaient sur notre chemin, par le mot de passe. Nous nous faufilions par les arrière-cours défoncées, par les jardins écrasés sous les pieds, nous escaladions des barricades de briques, nous traversions les décombres enfumés des maisons, où, pour la sécurité du déplacement, on avait pratiqué des brèches dans les murs. Les basques de nos capotes repliées, nous courions à toute allure par les rues et les terrains à découvert.

Enfin le lieutenant Chokhenko se mit à l'abri d'un mur, changea d'épaule la bretelle de sa mitraillette et, reprenant haleine, il dit :

— Enfin, nous v'là. C'est ici. C'est bien ce que les gars de notre division appellent la redoute de Tarakoul.

Il montra un amas informe de briques pilées et de poutres, qui s'élevait à l'endroit où, autrefois, à en juger par ses contours, était une maison basse, un petit hôtel particulier de construction bien assise.

Cela se passait dans la zone du front, à l'heure sourde d'une nuit agitée, alors que même à Stalingrad, avant l'aube, le silence s'installait et que l'éclat glacé de la lune argentait les nuages gris d'un brouillard flottant bas ainsi que les boîtes vides des maisons autrefois grandes et belles. Tout alentour — les poteaux télégraphiques sectionnés par les obus et panachés d'une crinière de câbles rompus qui pendaient, et le kiosque à narzan resté debout par miracle, criblé de balles de long en large, et les pierres des ruines, — tout jetait des éclats de sel, sous un manteau de gros givre chenu.

La route avait été complètement défoncée et labourée par les obus et les mines. Ça et là, des traînées de douilles vides sonnaient sous le pied. Givrés sur les bords, les vastes entonnoirs creusés par les bombes d'avion faisaient songer à des cratères lunaires. Aux branches d'un petit tilleul tout meurtri, noircissaient des lambeaux de capote. Tout disait que cet endroit-là avait été récemment l'objet d'une longue et furieuse mêlée, dont cette maison complètement détruite fut le centre.

— La redoute de Tarakoul, répéta le lieutenant Chokhenko à qui ce nom sonore semblait plaire infiniment. Le corps penché, il montrait les soupiraux rectangulaires dans les fondations de pierre massives parfaitement conservées. Et ceci, expliquait-il, ce sont les embrasures. Visez-moi ça s'il est vaste, le secteur de tir sur les deux rues. C'est à travers ça qu'ils ont enrayé l'offensive de tout un bataillon allemand. A eux deux, tout un bataillon. A eux deux !

La voix du lieutenant, homme avisé et, visiblement, point du tout porté à l'exaltation, exprimait un émerveillement véritable, un émerveillement de maître et de connaisseur. Et je me souvins très nettement, dans tous ses détails, de l'histoire de cette maison-redoute, que j'avais entendu raconter, ces jours-là, à Stalingrad, par beaucoup de gens, histoire surprenante dans laquelle, comme le soleil dans une goutte d'eau, se reflètent la grandeur et le tragique de la bataille de Stalingrad.

Les mitrailleurs Iourko Tarakoul et Mikhaïl Natchinkine, qui, un mois et demi plus tôt, avaient traversé tous deux, avec leur section de mitrailleurs, la Volga, et qui, par suite, avaient le droit de se considérer comme des vétérans de Stalingrad, avaient reçu l'ordre d'organiser des nids de mitrailleuses dans ce petit hôtel particulier, au croisement de deux rues. L'hôtel faisait légèrement saillie devant nos positions et pouvait faire office d'un bon et solide fortin d'avant-garde. Le centre de la bataille s'était ces jours-là déplacé plus à l'ouest, vers l'Usine de tracteurs. On n'attendait pas d'attaque ici, et la construction de nids de mitrailleuses n'était qu'une mesure de précaution militaire.

Au reçu de cet ordre, Natchinkine, calme et sans précipitation, comme du reste tous les métallurgistes de profession, et Tarakoul, le Moldave, petit, remuant, qui sifflait ou chantait constamment quelque chose, s'il ne dansait pas avec cela, gagnèrent jusqu'à la maison et l'inspectèrent minutieusement. Depuis longtemps détachés de la vie paisible, ils avaient oublié ce qu'était le parfum d'intimité d'un bon logis ; et ils éprouvaient de la joie mêlée de tristesse à traverser les pièces inhabitées mais bien meublées, à écouter l'écho lointain de leurs pas, à examiner les objets de ménage dont ils perdaient le souvenir et dont on a toujours la nostalgie à la guerre, durant les heures de repos. Et bien que cet immeuble, désormais sur la ligne de feu, fût voué à l'incendie ou à la destruction, ils essuyèrent très soigneusement leurs pieds avant d'entrer, se déplaçant avec précaution, comme s'ils eussent craint de salir les parquets couverts de gros tapis de poussière.

Pour aménager les nids de mitrailleuses, ils choisirent des chambres de coin, au rez-de-chaussée : de là, on pouvait aisément observer par les fenêtres ce qui se passait au croisement des rues aboutissant aux positions adverses. La dernière pièce était une ancienne salle à manger. Ils en sortirent la table, le canapé, les chaises ; ils écartèrent un peu la lourde armoire tintinnabulante de vaisselle, et se mirent en devoir de démonter le poêle, dont les briques devaient servir à obstruer les fenêtres et y aménager des embrasures. Ce n'était pas pour eux une entreprise neuve, et la besogne allait bon train.

L'athlète Natchinkine, dans le civil tourneur à l'usine de constructions mécaniques de Minsk, s'appliqua à ne pas salir le parquet et marchait sur la pointe du pied, en portant à grosses brassées les briques qu'il avait défoncées. Son coéquipier, tout en sifflant, posait habilement les briques « en cône » pour mieux les faire tenir.

Le combat grondait au loin. La suspension répondait à chaque coup de feu, faisait résonner mélodieusement ses pendeloques de cristal. La vaisselle dans l'armoire dansait sous les coups de feu sourds, la porte s'ouvrait et se refermait doucement lorsque, quelque part sur la ligne de feu, les bombardiers lâchaient leur chargement. Tout cela cependant n'eut pas le don d'inquiéter les hommes, comme le citadin ne l'est pas par le fracas et le grincement du tram passant sous ses fenêtres, ni l'habitant rural par le meuglement de la vache ou le grésillement des sauterelles dans l'herbe de son enclos.

Ils faisaient leur métier ; de temps à autre, par habitude militaire, ils se penchaient hors de la fenêtre et regardaient autour d'eux. Les rues peu éventrées étaient absolument désertes, comme mortes.

La première embrasure était prête. Après y avoir installé une mitrailleuse, les soldats s'attelèrent à la seconde, dans la pièce à côté. Mais, ayant amené une nouvelle brassée de briques, Natchinkine remarqua soudain que Tarakoul, au lieu de travailler, s'était collé au guidon de la mitrailleuse et, tous nerfs tendus, regardait à travers dans la rue. « Les Allemands ! » comprit Natchinkine. Doucement il posa les briques sur le parquet et, derrière le briquetage, regarda par l'autre fenêtre.

Cinq Allemands, mitraillette au bras, se retournant et rasant les murs, se faufilaient le long de la rue vers l'hôtel particulier. Natchinkine avait saisi un instant le fusil placé dans l'angle, mais Tarakoul le lui arracha des mains.

— Laisse ça : c'est une reconnaissance. Il en viendra encore. Laissons-les approcher, et puis d'un seul coup... dit-il à voix basse, se collant à la mitrailleuse.

Soucieux de marcher sans faire le moindre bruit et de contenir même sa respiration précipitée, Natchinkine eut tôt fait d'installer sa mitrailleuse dans l'embrasure inachevée de la chambre voisine.

Il est certain que sur un autre point de ce front gigantesque, deux soldats coupés de leur unité et qui se seraient trouvés dans une situation identique, se seraient aussitôt repliés sur leurs positions, d'autant plus que personne ne leur avait donné l'ordre de défendre cette maison. Mais la chose se passa à Stalingrad, au plus fort de la grande bataille, et ces deux-là n'eurent pas même l'idée de reculer devant le péril. Allongés devant leurs mitrailleuses, ils embrayèrent les disques et se mirent à observer. Avant d'arriver au tournant de la rue, les Allemands se consultèrent, inspectèrent le carrefour. L'un d'eux siffla doucement et abattit la main. Une trentaine d'hommes armés de mitraillettes accoururent. Furtivement ils s'approchèrent de la croisée des chemins et s'arrêtèrent, collés contre le mur. Du côté de la maison ils offraient une cible parfaite. Les mitrailleurs entendirent des froissements de plâtras sous les pieds de l'ennemi, des paroles étrangères, inintelligibles, qui résonnaient sinistrement. Les Allemands détachaient de nouveau des éclaireurs.

Deux brusques rafales déchirent l'air. Deux autres encore. Quelques Allemands tombent, les autres s'enfuient sans comprendre d'où l'on tire. Après avoir fait quelques pas, ils s'arrêtent et, aussitôt, ils disparaissent dans les décombres.

— Ça y est ! cria Tarakoul victorieux dont les yeux jaunâtres de bohémien ardaient une chaude lumière.

Dans un accès de joie il bondit même sur ses pieds et y alla d'une folle claquette. Natchinkine se contenta de hocher la tête et lui montra en silence la carcasse d'une grande maison de pierre, en face, que l'on apercevait fort bien dans l'embrasure. Il n'était pas difficile de distinguer dans les trous sombres des fenêtres des silhouettes qui s'agitaient précautionneusement. Bientôt, de deux rues à la fois, des soldats étrangers collés contre le bas des portes, le bord des entonnoirs, se dissimulant derrière les poteaux télégraphiques affluaient par bonds successifs vers la croisée des chemins. Ils arrivaient sur la maison de deux côtés à la fois.

Tarakoul fut frappé de stupeur. Ils étaient nombreux, et, ce qui lui parut particulièrement sinistre, c'est qu'ils n'étaient pas seulement devant lui, comme il avait l'habitude de les voir ici, dans les batailles de la ville. Ils étaient sur les flancs, ils débordaient la maison. La première chose qu'il eut envie de faire, c'était de courir, courir au plus vite rejoindre les siens. Pendant qu'il n'était pas encore trop tard, il voulait s'échapper de ce demi-cercle qui se resserrait, se sauver et sauver ses armes. Mais il vit son coéquipier qui, l'air affairé, transportait sa mitrailleuse dans la pièce à côté, et il comprit que l'autre voulait couvrir le flanc. L'action réfléchie de son camarade le remit à flot.

Surmontant la peur instinctive qui s'était emparée de lui, Tarakoul, l'œil rhé au viseur de la mitrailleuse, commença par courtes rafales à faucher les Allemands qui filaient dans la rue. Ceux qui s'étaient retranchés en face, ouvrirent le feu. Mais, derrière le briquetage, Tarakoul se savait invulnérable. Et parce que les balles de mitraillette, soulevant de petits nuages de plâtre et faisant ricochet avec des sifflements suraigus, ne lui faisaient aucun tort, sa peur s'évanouit. Et comme il advient toujours dans les instants critiques sur le front, elle céda la

place à un sentiment d'assurance, voire de joie tranquille lorsque les Allemands — il y en avait beaucoup par là, dans la rue — rebroussèrent chemin, sautant par-dessus les morts, sans faire attention aux blessés, aiguillonnés par la panique, poursuivis par le feu de sa mitrailleuse. Maintenant Tarakoul tirait avec sang-froid sur les fuyards. Et chaque fois qu'une silhouette grise, comme butant contre un obstacle, tombait sur la terre, il lançait :

— Ça y est !

Dans la pièce voisine besognait, je dis bien besognait la mitrailleuse de Natchinkine. L'ex-tourneur sur métaux, fidèle à son sang-froid de toujours, savait même dans ce métier si grave, apporter un élément de calcul. Il tirait avec une extrême économie, par rafales de cinq cartouches, et encore lorsque plusieurs silhouettes dansaient au sommet du guidon. Le premier il repoussa l'attaque dans sa rue. Armé de son fusil il vint à la rescousse de son camarade. Casé dans l'embrasure de ce dernier, visant avec beaucoup de soin, il tira sur ceux qui étaient retranchés dans la maison en face. De là, on répliquait par salves de mitraillettes. Ils tiraient sur le haut d'une fenêtre non obstruée. La pièce s'emplit de sifflement de balles et de plâtras pulvérisés. Les mitrailleurs se couchèrent par terre. Puis le tir s'apaisa.

— Allons, mets-toi à l'ouvrage ici ! dit Natchinkine, et il s'en fut vers sa mitrailleuse.

L'attaque repoussée et le calme rétabli, Tarakoul à son tour rendit visite à son ami et compagnon. Maintenant il avait pris conscience de sa force. Et désireux d'exprimer la joie qui emplissait sa poitrine, il envoya une tape sonore sur le dos de Natchinkine. L'autre repoussa sa main avec humeur. Il était en train de rouler une cigarette, et Tarakoul remarqua que cet homme dont le sens pratique et le sang-froid l'avaient récemment encore si bien encouragé, était pâle maintenant, ses doigts tremblaient et le tabac se répandait sur ses genoux.

— T'as vu ? T'as vu s'ils ont filé ! Comment nous les avons arrangés !

— Tu te réjouis trop tôt, tu penses qu'ils ont filé et c'est tout... Ils reviendront encore... Tu es marié, toi ? Tu as des enfants ?

— Je suis célibataire, répondit Tarakoul, qui avait à peine entendu la question. — Tu parles s'ils ont décampé !

— Et moi je suis marié... j'ai quatre gosses... Pourquoi restes-tu là ? Allons, allons, à la mitrailleuse.

Et de nouveau ils s'en furent chacun dans sa chambre, chacun à son embrasure.

Natchinkine avait raison. Effectivement, la bataille ne faisait que commencer. Une heure plus tard les Allemands entreprirent une nouvelle sortie, puis deux attaques successives, courtes et obstinées. Les mitrailleurs repoussèrent les attaques. Ils opéraient avec toujours plus de montant, et la pensée de tenir à eux deux jusqu'à ce que du renfort vînt se mêler à cette escarmouche, ne les quittait pas. Leur position était avantageuse, ils s'étaient faits à leur situation, si tant est que l'on puisse en général se faire à une telle situation. Les silhouettes grises, toujours plus nombreuses, ressemblaient à des paquets de hardes jetés par une main invisible dans cette zone neutre, sur la chaussée déserte envahie d'herbes tuées par les gelées matinales.

Alors les Allemands amenèrent des mortiers. Du jardin en face ils se mirent à tirer sur la maison, et cela dura une vingtaine de minutes. Près de dix mines de petit calibre explosèrent à l'étage au-dessus. Tout dans la maison avait été détruit, bouleversé, mis en pièces, confondu avec des débris de plâtre. Mais lorsque les Allemands se portèrent de nouveau à l'attaque, les deux mitrailleuses se remirent à tacoter avec précision, et deux rideaux meurtriers leur barrèrent la route. Les deux hommes attendirent, dans une étroite salle de bain, que la mitraille eût cessé, et quand il n'y eut plus d'éclatements, ils rampèrent par-dessus les décombres vers leurs embrasures.

Il eût été difficile de dire ce que les Allemands pensaient d'eux. S'étaient-ils imaginé qu'ils avaient affaire à toute une garnison, ou qu'ils s'étaient heurtés à un fortin masqué, ou simplement l'obstination de ces deux hommes avait-elle brisé leur esprit combatif ? La vérité est qu'ils avaient renoncé à atteindre la maison en l'attaquant. Ils amenèrent trois canons et se mirent à la bombarder en tir direct.

A chaque coup de canon, Tarakoul criait à son ami, dans la pièce voisine :

— Je suis vivant, et toi ?

L'autre répondait, calme et dédaigneux, comme s'il eût chassé un moustique :

— Peuh ! Que veux-tu que je devienne ! Cependant à la suite d'une explosion particulièrement violente, qui avait secoué toute la maison et l'avait emplie d'un nuage étouffant de plâtras pulvérisés, Natchinkine ne répondit pas à son camarade. Tarakoul se jeta vers lui. Ses jambes blessées écartées, le gros mitrailleur était couché au milieu de décombres de meubles, de plâtras et de briques. Il avait essayé de se relever, mais fut impuissant à le faire et, chaque fois il retombait, la bouche largement ouverte, comme si l'air le suffoquait.

— Blessé, fit-il à travers ses dents.

« Que faire ? » se demanda Tarakoul. Le voilà donc seul à présent. Fuir ? Et lui, le blessé ? Et les mitrailleuses ? Et puis, le moyen de fuir avec ce grand flandrin sur le dos ? Son cerveau travaillait vite, avec précision, comme toujours en pareils cas. L'instant d'après Tarakoul traînait son camarade dans le sous-sol, où ils avaient bien avant encore descendu les caisses de cartouches, — à tout hasard comme s'était exprimé l'économiste Natchinkine. C'est là encore que Tarakoul avait descendu les mitrailleuses, les disques. Il les avait installés dans le même ordre qu'en haut, les canons des engins pointés hors des soupiraux.

Maintenant leur champ de tir était moins étendu, mais en revanche les voûtes massives du vieux sous-sol de cette maison de négociant leur servaient d'abri de tout repos. Lorsque tout fut fait, Tarakoul éprouva une fatigue extrême. Il s'étendit sur le sol et demeura quelque temps immobile, son front échauffé collé contre la pierre froide.

A ce moment on entendit des explosions sourdes, qui firent sursauter tout l'immeuble, et un craquement sinistre au-dessus de leur tête. C'était une série de bombes d'avion.

Les Allemands avaient fait venir à la rescousse des avions d'attaque en piqué, et un déplacement d'air avait abattu la maison. Des monceaux de briques et de plâtras bloquaient le sous-sol, mais les voûtes massives avaient tenu bon.

Tarakoul et son compagnon blessé restaient vivants, assourdis, contusionnés, enfouis sous les décombres, coupés du reste du monde. Ayant recouvré ses esprits, Tarakoul regarda autour de lui, fit le tour du sous-sol.

— Une vraie tombe, dit-il sourdement à son camarade qui, les paupières closes, était allongé le long du mur.

Natchinkine rouvrit les yeux.

— Un fortin, répondit-il simplement. Et après avoir regardé une embrasure, puis l'autre, il ajouta : Et quel fortin ! Seulement la garnison n'est guère nombreuse.

Malgré la situation sans issue où ils se trouvaient, ils bénéficiaient maintenant d'un avantage : ils n'avaient pas à craindre une attaque dans le dos. Un amas de ruines les abritait parfaitement contre les obus. La seule menace à redouter, ce ne pouvait être qu'un coup direct d'une bombe d'avion. En est-il parmi les soldats avisés qui craignent un coup direct ?

Iourko Tarakoul fut pris d'une soif d'agir. Il installa plus solidement les mitrailleuses dans les embrasures, posa des caisses en dessous pour qu'on puisse s'y asseoir. Il traîna la caisse de cartouches près de son camarade blessé, qui s'était offert à charger les disques. Tarakoul lui-même, courant d'une embrasure à l'autre, surveillait la rue.

Sans doute leur obstination avait grandement étonné les Allemands. Longtemps après que la maison avait été démolie par l'aviation, ils hésitèrent à s'en approcher. Et lorsque enfin ils se portèrent de nouveau à l'attaque, ils furent reçus par le feu de ces mêmes mitrailleuses qui cognaient obstinément du fond des ruines...

C'étaient Tarakoul et son camarade blessé qui tiraient. Cependant le blessé, bien qu'il eût dans la compagnie la réputation d'un homme de fer, s'était vite affaibli et, perdant connaissance, tombait sans force près de l'embrasure. Alors Tarakoul courait d'une mitrailleuse à l'autre, tirant sur les deux rues. Il eut trop chaud dans le sous-sol humide. Il quitta sa capote, puis sa vareuse, puis sa chemise et, le torse nu, le visage émacié, tout noir de poussière et de poudre brûlée, où les yeux et les dents étincelaient comme ceux d'un nègre, les cheveux mouillés aux mèches emmêlées, tirait furieusement, avec abnégation, jusqu'à ce que Natchinkine reprît connaissance et, se raccrochant au mur, parvint à se lever pour se remettre à sa mitrailleuse.

Deux jours durant deux combattants soviétiques enterrés sous les décombres mesuraient leurs forces avec toute une unité allemande qui, encore et encore, essayait d'attaquer un monceau informe de briques et de plâtras, transformé par la volonté de ces deux soldats en un bastion de forteresse. La prise de possession de ces décombres était devenue un point d'honneur pour les Allemands.

La situation de la « garnison » devenait de plus en plus critique. Plus de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis que le dernier biscuit, découvert dans le sac du prévoyant Natchinkine, avait été fraternellement partagé. On manquait d'eau. La nuit ils léchaient d'un coup de langue le givre qui se déposait sur les pierres du sous-sol. Depuis longtemps ils avaient achevé de fumer la dernière pincée de tabac, qu'ils avaient tirée d'un fond de poche. Et, qui pis est, les cartouches touchaient à leur fin.

— S'ils amènent leurs chars, ça ne sera pas drôle, dit Natchinkine, lorsque, ayant ouvert une boîte de cartouches, ils rechargeaient les disques vidés.

Natchinkine était complètement épuisé, le ressort trop dur du mécanisme du disque lui échappait des mains.

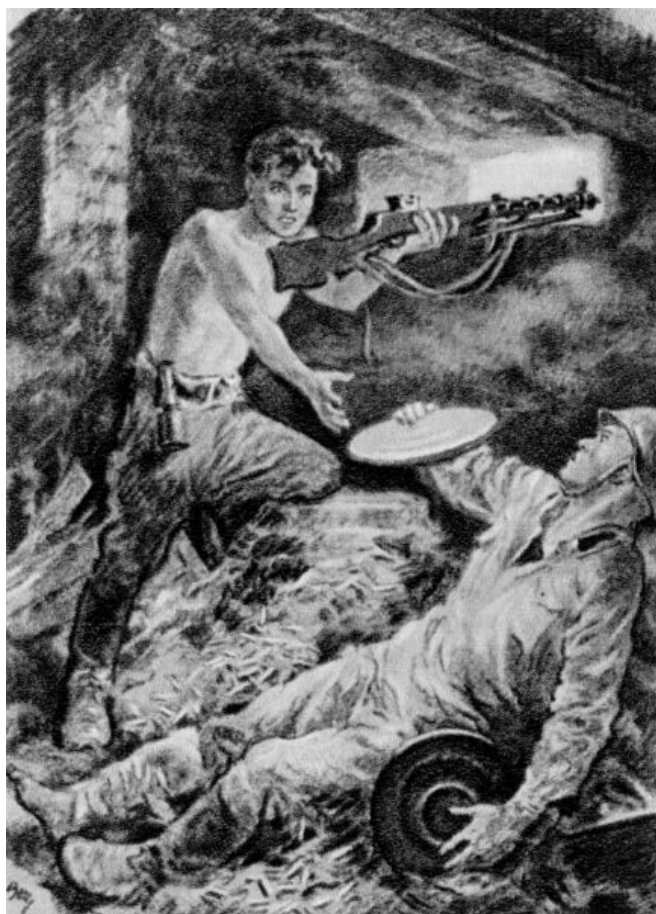
— Tant qu'à mourir, on mourra en musique ! répondit Tarakoul, dont le blanc des yeux brillait d'un ton jaunâtre.

Lui aussi défaillait d'inanition et d'insomnie, mais il tenait encore. Parfois seulement, afin d'économiser l'énergie dans son corps affaibli, il restait des heures entières immobile, comme pétrifié, devant l'embrasure, de sorte qu'en ces instants-là on eût dit qu'il n'avait de vivants que les yeux et les oreilles.

— Tu as la tête toujours pleine de musique. Faut faire les choses pas en musique, mais avec discernement. Pas la peine de faire du bruit pour rien. A quoi elle sert, cette musique-là. Car enfin, on ne vit qu'une fois, mon Dieu !

Natchinkine continuait de s'acharner sur les disques qu'il voulait charger. Par moments, dans un instant critique, il arrivait même avec l'aide de son ami à se mettre devant la mitrailleuse, à s'installer sur la caisse et à tirer. Cependant l'idée de la mort lui venait toujours plus souvent à l'esprit. Et il aurait voulu dire à son camarade, à ce jeune vigneron moldave, avec qui le sort l'avait lié, quelque chose de grand, d'immense, de profond, qui mûrissait dans son âme en ces instants-là et qu'il lui était impossible, mais alors impossible de traduire par des mots.

— On ne doit pas mourir avant qu'on n'ait tout fait, comprends-tu ? Tout ce qu'il était possible de faire... Tout, dit-il enfin, tourmenté par le manque de mots et craignant que son compagnon ne le comprît pas.



Il fit répéter à Iourko l'adresse de sa famille et le nom de son ami, le directeur de l'usine où il avait travaillé avant la guerre. Il lui fit jurer que s'il en réchappait et rentrait chez lui, il trouverait absolument sa famille et ferait à sa femme le récit de ces heures-là ; qu'il retrouverait aussi le directeur et lui dirait comment le tourneur de Minsk avait péri à Stalingrad.

Natchinkine était en rapports assez singuliers avec ce directeur. Ils étaient presque des amis, mais dans les premiers jours de la guerre, comme l'usine se repliait vers l'Est, le tourneur avait refusé de partir avec l'usine. Il avait déclaré qu'il resterait là pour défendre la ville. C'est alors que le directeur lui avait dit quelque chose de blessant, que Natchinkine ne pouvait aucunement lui pardonner. Le récit d'un témoin oculaire sur la façon dont le soldat Natchinkine s'était battu, devait faire honte au directeur et démentir ses paroles blessantes.

Mais — en combattants véritables — ils ne parlaient jamais de la mort entre eux et se demandaient plutôt quand et d'où pouvait leur venir le salut.

Or ils y croyaient, au salut, en dépit de tout.

Et en effet, tandis que par manque de cartouches la voix de leurs mitrailleuses faiblissait pendant les attaques, derrière eux les mortiers ahaiaient avec ensemble, et un rideau noir et dense d'explosions fréquentes se dressait devant la maison, barrant la route aux Allemands.

Affamés, succombant de soif, éreintés à fond par les nuits sans sommeil, ils écoutaient ce grondement tout proche et rude, comme une voix amie qui leur aurait promis assistance. Ce grondement semblait les rattacher aux leurs, dont ils étaient séparés par un écroulement de décombres et des dizaines de mètres d'espace de no man's land.

La troisième nuit, juste avant le lever du jour, il y eut quelque chose d'insolite. Tarakoul, qui, les yeux ouverts, sommeillait devant l'embrasure, crut entendre tout d'un coup une étrange voix d'homme. Croyant délirer, il appliqua le front contre la pierre froide et givrée, d'un coup de langue il en lécha le givre qui sentait l'humidité et le moisi. Non, ce n'était pas une illusion : c'était bien une voix qui résonnait. Iourko regarda son camarade. Natchinkine dormait tenant un disque d'une main, de l'autre une poignée de cartouches.

Non, ce n'était pas lui qui parlait. Une voix de carton, eût-on dit, qui ne ressemblait pas à celle d'un homme, obstinément lui glissait dans l'oreille des paroles familières et, en même temps, inintelligibles, étrangères : quelque chose comme le pain, la viande, le beurre. La peur s'empara de Tarakoul. Il secoua son camarade endormi. Natchinkine prêta l'oreille. L'ombre d'un sourire glissa sur ses lèvres livides rentrées.

— Des fascistes. C'est eux qui nous crient, ils nous font de la propagande.

— Rentez-vous... Fous serez bien traités... Fous man-chez drès bien ! disait la voix de carton sortant de l'obscurité d'avant l'aube.

— Ils veulent nous acheter avec un morceau de pain. Et où ? Dans cette ville... Tête de bois ! dit Natchinkine à voix basse. — Regarde un peu ce que le fascisme a fait d'un homme. Il ne peut s'élever plus haut qu'il n'a le ventre. Dire que c'étaient des hommes. Ils ont inventé les Diesel.

Lorsque la peur de l'inintelligible reflua, Tarakoul ressentit un afflux de rage furibonde. Il s'allongea près de sa mitrailleuse et lâcha dans la direction d'où venait la voix une rafale interminable. Il tira jusqu'à ce que la dernière douille eût sauté et résonné dans le silence soudain établi sur le sol de pierre.

Lorsque plus tard il songea aux journées de ce duel sans précédent, Iourko Tarakoul ne put préciser combien de temps ils avaient défendu la maison. Quant au dernier jour, il lui fut impossible, en général, de se rappeler quoi que ce fût, sinon qu'il avait tiré des deux mitrailleuses, sans rien voir devant lui que le croisement des rues, sans penser à rien, sinon qu'il fallait les maintenir à tout prix. Cette pensée seule s'était nettement gravée dans sa conscience embrumée par la faim et la fatigue.

Ils tinrent bon jusqu'à ce qu'ils eussent entendu, quelque part au loin, au travers d'une fusillade nourrie, les hurras qui s'amplifiaient, en se rapprochant ; jusqu'au moment où, sur les débris du trottoir, résonna le pas pesant de l'infanterie qui attaquait et où par les embrasures des soupapes ils entrevirent, si chères à leur cœur, les capotes couleur de sable et les lourdes bottes de leurs soldats.

Alors il abandonna la mitrailleuse, se mit à secouer son ami absolument affaibli, lui criant un seul mot :

— Les nôtres, les nôtres, les nôtres !

Un régiment tout frais, amené de la réserve, et qui de nuit avait traversé la Volga, refoula les Allemands, dégagea le carrefour. Les hommes de la section commandée par le lieutenant Chokhenko, se précipitèrent vers les décombres. Des embrasures, leur parvint la voix défaillante de leurs camarades. On dut faire appel aux sapeurs, déterrer longuement et même faire sauter les pierres pour extraire de là Natchinkine et Tarakoul. Quelqu'un même, si je ne me trompe, le chef des sapeurs qui dirigeait ces fouilles, appela les ruines de cet hôtel particulier la redoute de Tarakoul. Grâce à lui ce nom demeura, fut imprimé dans les journaux, porté sur les cartes de guerre...

... Et voilà qu'enfin j'ai pu inspecter de mes propres yeux cet endroit extraordinaire. Nous allumâmes nos lampes de poche et, à travers la brèche ouverte par les sapeurs, nous descendîmes dans le sous-sol. La lueur bleuâtre de la lune passait, éblouissante, comme deux bandes obliques, dans les embrasures et se répandait en taches blanches sur la terre, au milieu d'un essaim de douilles utilisées, déjà couvertes de vert-de-gris. Dans un angle, traînaient des pensements ensanglantés. C'est là, sans doute, qu'était couché Mikhaïl Natchinkine. A travers l'embrasure on apercevait nettement, sur un fond de ciel d'un noir d'ardoise, les décombres givrés des murs, qui faisaient penser à des décors de théâtre. Au-dessus, les étoiles scintillaient d'une lumière aiguë et glaciale, la lueur de l'incendie se balançait lourdement et très bas sur la terre. Quand les yeux se furent faits à la demi-obscurité du sous-sol, on put distinguer une inscription tracée sur le mur grisâtre couvert de givre grenu. Le lieutenant l'éclaira d'un jet de lumière. « C'est ici qu'ont tenu à mort les soldats de la garde Iourko Tarakoul et Mikhaïl Natchinkine. Ayant tenu bon, ils ont vaincu la mort. » Voilà ce que j'ai lu là-dessus.

— C'est notre commissaire qui a écrit ça, dit le lieutenant et il lut à haute voix : « Ayant tenu bon, ils ont vaincu la mort. »

— Ça a été terrible, sans doute, par une nuit pareille, de rester seuls face à l'ennemi.

— Terrible ? Ce n'est pas le mot. Ces mots-là, nous les avons oubliés ici... Seuls, oui, dit Chokhenko ; quand on est seul, c'est vilain, c'est très vilain à la guerre. Mais pour être terrible, non, ces mots-là, ça n'existe pas par ici.

Et j'aurais voulu pour ceux qui, bien des générations après, étudieront l'épopée de la défense de la ville, où le mot « peur » avait été oublié, consigner avec force détails l'histoire de cette maison ordinaire de Stalingrad, la consigner telle que je l'avais entendue de la bouche de Tarakoul et de ses amis de combat.

NOUS AUTRES SOVIÉTIQUES

Cette jeune fille paraît avoir dix-neuf ans.

Elle était mince et légère. Son visage au teint mat n'avait pas encore perdu de sa rondeur d'enfant, et ses yeux dilatés, grands, clairs, frangés de longs cils, regardaient avec tant de gaieté et de surprise, comme s'ils demandaient : Voyons, camarades, il fait vraiment si bon autour de nous ? Ou c'est une impression que j'ai ?

Seule sa haute coiffure savamment échafaudée avec ses abondants cheveux châtain foncé, gâtait en quelque sorte ce visage lumineux, comme une fausse note gâterait une bonne, une pure chanson.

Elle était vêtue d'une robe légère à fleurs, une chaînette d'or entourait son long cou hâlé. Elle portait fièrement sa petite tête jeune et avenante.

Ayant sans doute compris elle-même qu'elle se distinguait beaucoup trop au milieu des gens revêtus de vareuses décolorées au soleil et lessivées à blanc, parmi les figures recuites au vent qui s'écaillaient sous le hâle grossier jamais effacé, elle avait jeté sur ses épaules une grande capote de quelque voisin, et malgré la chaleur de ce soir calme et étouffant du mois d'août, elle resta assise sur le pas de la porte d'une petite maison ukrainienne, propre et blanchie à la chaux.

Ses yeux surveillaient, avec une avidité peu commune, le train-train de ce village d'état-major ordinaire et que rien ne distinguait. Ils s'arrêtaient avec une sollicitude non moins attentive sur les salopettes brimes et graisseuses des chauffeurs qui farfouillaient à l'ombre d'une cerisaie dans le moteur d'un petit « tous terrains » renversé ; sur le facteur militaire au calot chaviré sur l'oreille, avec sa sacoche pansue en bandoulière, qui venait de passer devant elle d'un air de solennelle gravité, comme en ont les facteurs militaires apportant une forte ration de correspondance toute fraîche ; sur le chef du service de renseignements, colonel corpulent, mais étroitement sanglé en sa buffleterie, et qui, les mains derrière le dos, faisant grincer ses bottes luisantes, allait et venait derrière la palissade du jardin, tout absorbé par ses réflexions ; sur les hommes de la garde de l'état-major, assis derrière la maisonnette, sur l'herbe poussiéreuse, et qui lisaient à tour de rôle les lettres qu'ils venaient de recevoir de chez eux.

— Moi, qui suis comme une affamée, je regarde, je regarde, je regarde, sans me lasser. Non, vous ne comprendrez jamais ce sentiment ! Ceux-là seuls le comprennent, que les circonstances obligent à se séparer pour longtemps des leurs, de tout ce qui leur est familier et si cher à leur cœur et à se plonger tout entier dans un monde étranger, méchant, dans un monde de scorpions ! dit-elle tout bas, d'une voix de poitrine.

L'expression enfantine qui éclairait tout à l'heure son visage, avait été comme soufflée par le vent, et il me sembla qu'elle haussa avec dégoût ses épaules recouvertes d'une capote grossière.

On avait peine à croire que cette jeune fille, d'apparence si insouciant, exerçât une profession militaire des plus lourdes, des plus périlleuses ; qu'elle fût cette héroïne anonyme qui, vivant au delà de la ligne du front, risquant à chaque instant sa vie, fournissait à notre état-major des informations qui permettaient au commandement de deviner à temps les intentions de l'ennemi. Les éclaireurs sont des gens fermés, avarés de paroles. Mais pour cette jeune fille, ils ne ménageaient pas les louanges enthousiastes.

Elle portait un nom de convention : Bouleau. Je ne sais comment il est venu, mais il eût été difficile d'en trouver un meilleur. Effectivement, elle ressemblait à un jeune bouleau argenté, svelte et flexible, un de ceux qui frémissent de toutes leurs jolies feuilles au moindre souffle de vent. Et rien dans ses traits ne révélait son courage plein de sang-froid, sa volonté, sa ruse infailible et calculée, toutes qualités indispensables à qui exerce ce métier. C'est là sans doute ce qui lui assurait un succès constant, qui accompagnait Bouleau dans l'accomplissement de ses missions les plus délicates. M'ayant fait jurer que je ne la nommerais jamais par son vrai nom, le colonel, chef du service de renseignements, me raconta sa biographie militaire.

Fille unique d'un grand savant, elle avait grandi au sein d'une famille patriarcale, avait reçu une excellente éducation, avait appris la musique, le chant, parlait couramment depuis son enfance l'ukrainien, le russe, le français et l'allemand. Lorsque la guerre éclata, elle achevait ses études universitaires. Elle se passionnait pour la philologie, la littérature occidentale de la Renaissance et avait même fait paraître, sous un pseudonyme, dans une édition académique, un ouvrage sur la dramaturgie de Racine, ouvrage polémique, intéressant, qui attira l'attention des milieux savants. Au début de la guerre, en dépit de la volonté de ses parents, elle avait renoncé momentanément à sa préparation pour les examens d'Etat et s'était fait admettre à des cours d'infirmières. Elle avait décidé de partir pour le front. Elle ne put cependant achever les cours : l'ennemi se trouvait devant la ville, et les faubourgs de celle-ci étaient devenus le front même. Avec ses amies des cours d'infirmières, elle resta quelque temps à recueillir les blessés sur les champs de bataille, à travailler dans un centre d'évacuation. L'ennemi encerclait la ville. On donna l'ordre de l'évacuer. Ses parents insistèrent pour qu'elle les suivît absolument.

— Il existe une vérité ancienne : on demande beaucoup à qui il a été beaucoup donné, disait son père pour la convaincre. — Recueillir les blessés, n'importe quelle jeune fille peut le faire. Or, pour t'instruire, toi, l'Etat a dépensé des sommes considérables. Tu connais les langues comme bien peu les connaissent. Ton devoir est de te rendre beaucoup plus utile à l'Etat, là-bas, à l'arrière.

La jeune fille savait que son père rusait. Il ne pouvait penser ainsi. Mais elle ne voulait pas, avant leur départ, blesser les vieux ; elle dit doucement :

— Papa, j'ai entendu dire que l'on est en train de refondre même la carcasse de la Maison des Soviets, pour en fabriquer des obus et des blindages de char. Nous devons vaincre à tout prix. Maintenant, il ne s'agit pas de se montrer mesquin dans ses calculs.

Elle refusa de se faire évacuer. Les paroles de son père la firent cependant réfléchir. En effet, elle savait les langues, elle pouvait certainement se rendre bien plus utile à son pays qu'en soignant les blessés. Dominée par cette idée, elle se rendit au Comité de rayon du Parti.

Ce furent les dernières heures qui précédèrent la reddition de la ville. Les gens, harassés de fatigue, mortellement épuisés, accablés de douleur, brûlaient les papiers dans les poêles. La cendre sèche se répandait à travers les chambres, crissait sous les pieds. Des hommes en armes des bataillons ouvriers entraient et sortaient. La sonnerie des téléphones éclatait, aigre. Pas le temps de s'occuper d'elle. Personne ne voulut écouter cette mince jeune fille, jolie et bien habillée. Mais alors pour la première fois son caractère se manifesta chez elle, ordinairement timide et délicate. Ayant trompé celui-ci, plaisanté avec celui-là, ou simplement écarté de son chemin un troisième, elle se poussa dans le cabinet du secrétaire du Comité de rayon, dit son nom assez connu dans la ville et déclara que, sachant les langues à la perfection, elle demandait de lui confier quelque mission militaire. — Hein, quoi ? Vous êtes la fille du professeur N. ? Pourquoi n'êtes-vous pas partie ? demanda le secrétaire, s'arrachant à grand'peine à ses gros soucis d'évacuation et examinant avec attention les papiers de la jeune fille. Tout d'un coup, comme s'il se fût rappelé quelque chose, il lui demanda : — Vous savez l'allemand ?

— Comme l'ukrainien, ma langue maternelle.

Le secrétaire du Comité de rayon examina encore une fois la jeune et mince silhouette, son visage qui gardait bien des traits enfantins.

— La mission peut être très délicate et, je dirais même, dangereuse...

— J'accepte.

Il demanda à tous les assistants de sortir, prit le récepteur du téléphone de campagne placé sur sa table, et dit un chiffre.

— Vous m'écoutez ? C'est moi, oui, j'ai une bonne candidature, dit-il. Oui, l'allemand, à la perfection. Ça va très bien, je connais ses parents. Des gens remarquables, dévoués. Je vous l'envoie tout de suite. Je l'ai prévenue et je la préviendrai encore.

Là-dessus il posa le récepteur et, de nouveau, avec une attention affectueuse cette fois, il la regarda dans les yeux : — Bien, je vais vous mettre en contact avec un camarade qui reste ici, pour le travail clandestin. Mais vous ne vous imaginez peut-être pas ce qui vous attend. Vous aurez tout le temps à risquer votre vie.

— Je vous en prie, ne perdez pas votre temps, je vous ai déjà répondu, dit la jeune fille.

Et la fille d'un savant bien connu était restée dans sa ville natale, occupée par les Allemands. On fit savoir à la Kommandantur qu'on l'avait oubliée lors de l'évacuation. Elle n'était pas la seule qu'on avait laissée là pour un travail clandestin. Mais de tous les éclaireurs elle avait reçu la mission la plus compliquée, la plus grosse de responsabilité. Certains devaient surveiller les Allemands et les traîtres ; d'autres avaient reçu la mission de faire sauter les dépôts, de détériorer les locomotives ; d'autres encore donnaient la chasse aux fonctionnaires fascistes. Bouleau qui savait l'allemand à la perfection devait, comme elle en avait été chargée par le comité clandestin, faire la fine damoiselle, la fille de parents réputés, qui se prosternait devant l'Occident et qui n'avait pas voulu se séparer du confort, au nom d'on ne savait quelles idées, ni abandonner tout et s'en aller dans l'inconnu vers l'Est. L'appartement du professeur fut occupé par un colonel fasciste. La jeune maîtresse de maison eut le don de lui plaire dès la première rencontre. Le soir elle jouait du Wagner au piano, disait des vers de Goethe. Le colonel la présentait à ses amis, à d'importants officiers d'état-major qui se réunissaient chez lui, la présentait aussi à son général. La Fraulein ukrainienne eut du succès. La fille du professeur et, comme le disait le colonel, une descendante d'on ne sait quels anciens magnats d'Ukraine, se distinguait avantageusement des dames nazies, vulgaires, criardes, grasses et futiles. Les officiers s'empressaient autour d'elle, l'idée ne serait jamais venue à personne de se demander où cette jeune fille charmante, qui « descendait des magnats », s'en allait deux fois par semaine, avec son ombrelle bigarrée, son sac et le livre du Führer, *Mein Kampf*, dont le colonel lui avait fait cadeau avec une suscription faite de sa propre main.

Elle se rendait aux confins de la ville, dans une bourgade située sur la grande rivière ; elle entra dans le logis d'un savetier, à l'intérieur d'une mesure blanchie à la chaux ; elle retira de son sac des souliers élégants avec des talons éculés, les posait sur l'établi encombré de bric-à-brac et s'étant assurée que personne ne la suivait, elle versa sur la poitrine de cet énorme vieillard des larmes de colère, de haine et d'aversion. Là, dans cette petite mesure bien propre et sans prétentions, plantée au milieu des potagers, ses nerfs toujours tendus à l'extrême, se relâchaient. La coquette et sotte demoiselle, charmante fanfreluche qui, insoucieuse, savait distraire la soldatesque brutale et présomptueuse, redevenait elle-même, une jeune fille soviétique, citoyenne de sa ville captive, mais indomptée, sincère, honnête et au cœur chargé d'angoisse et de haine.

— Cela me dégoûte ! Si vous saviez, père Levko, l'aversion que j'ai de vivre parmi eux, d'entendre leurs fanfaronnades, de sourire à qui l'on voudrait trancher la gorge, de serrer la main à ceux qu'il faudrait fusiller, non, pas fusiller, pendre !

Le «savetier», vieux bolchevik, qui avait travaillé dans la clandestinité pendant la guerre civile, fit son possible pour la calmer. Puis, dans l'arrière-chambre ils rédigèrent un rapport sur tout ce qu'elle avait vu et entendu. Ils prirent du « thé » de tilleul avec de la saccharine, ils mangèrent du fromage de cochon, des tomates salées, du lait caillé. Dans cette atmosphère amie, son cœur meurtri et angoissé se remettait à battre. Ensuite, la jeune fille élégante, avec son ombrelle bigarrée, remontait en ville en fredonnant, insouciant, la chanson allemande « Lili Marlène », suivie par le regard haineux des habitants affamés. Ces coups d'œil chargés de haine, la nécessité de supporter en silence les injures, de se taire toujours, sans oser même par allusion révéler à ces gens son nom, la raison, pour laquelle elle était là à lutter, voilà ce qu'il y avait de plus dur dans son métier.

Elle avait les nerfs solides. Elle jouait parfaitement son rôle et se rendait très utile. Mais, finalement, ses nerfs commençaient à se détraquer. Il lui devenait toujours plus difficile de manœuvrer, de dissimuler ses sentiments. Dans les rendez-vous avec le savetier, elle le suppliait de la rappeler, de lui accorder un répit, de lui confier quelque autre mission. Elle rêvait, comme à une trêve, à l'action de combat, aux coups de main à effectuer sur les convois de l'ennemi, à l'incendie des dépôts, à faire sauter les trains militaires, à lutter les armes à la main. Mais en ce temps-là, l'état-major d'un groupe militaire s'était arrêté dans la ville et ses renseignements étaient nécessaires plus que de coutume. Et le « savetier » la renvoyait sévèrement, avec fermeté.

Enfin l'état-major partit. Le « savetier » déclara que dans deux ou trois jours elle pourrait quitter les lieux. C'est alors que le malheur arriva. Le colonel, le locataire de la jeune fille, fut promu général. Soulé à cette occasion, il fit irruption chez elle, la nuit, avec une bouteille de Champagne. Elle n'y tint pas et lui allongea une gifle. Il éclata de rire, lui baisa la main et lui tendit l'autre joue. Non, ces délicieuses petites mains ne pouvaient outrager un général allemand ! Oui, oui, il avait fait la conquête de six pays, maintenant il se battait dans le septième ! Elle était son meilleur prix pour ces années de guerre. Il lui offrait sa main et son cœur.

La jeune fille fut prise d'horreur, elle tremblait de dégoût. Le général rampait à genoux derrière elle, l'attrapait par le bord de sa robe. Elle voulut lui échapper en se réfugiant dans une pièce. Il s'y précipita. Il râlait, disant que le pouvoir soviétique était à l'agonie ; que les combats se poursuivaient à Moscou ; qu'on leur donnerait à tous, sur la terre fertile de l'Ukraine, de riches propriétés, et qu'elle serait sa femme, ho-ho, la femme d'un propriétaire foncier allemand. Que tous ces paysans qui se disaient les maîtres de la vie et débitaient des choses sur le socialisme, seraient leurs serfs, leurs bêtes de trait sur leurs terres. Le fasciste ivre outrageait son peuple, et la jeune fille n'y tint plus. Sa volonté la trahit. Elle arracha de sa gaine la dague du général, ornée d'un aigle fasciste, étalé sur la poignée, et la lui enfonça jusqu'à la garde dans la gorge.

Toute la police militaire et civile de la cité, toute la gendarmerie et les troupes S.S. arrivées dans la ville, la cherchèrent durant un mois, fouillèrent toutes les rues, toutes les maisons, entreprirent des coups de main, organisèrent des rafles. La jeune fille avait disparu : elle avait passé sans encombre la ligne du front.

Une fois parmi les siens, elle étudia patiemment, avec ténacité, tout ce qui pouvait l'aider dans son travail très complexe et dangereux pour la Patrie. La trace de la fille du professeur réputé, qui avait tué le général hitlérien frais émoulu, s'était perdue dans la grande ville ukrainienne. Un peu plus tard le commandant militaire de Kharkov engageait comme interprète, une belle jeune fille répondant au nom d'Erna Weiner. Le sort de Fraulein Weiner suscita les plus vives sympathies du commandant, dernier descendant de la lignée éteinte de barons baltes, qui, outre les raisons fascistes générales, avait aussi des motifs personnels pour haïr le peuple soviétique. Erna Weiner raconta à son chef qu'elle était la fille d'un gros colon allemand, qui avait vécu dans la région d'Odessa. Son père avait été propriétaire de jardins, de vignobles, de melonnières ; il entretenait en été des centaines d'ouvriers agricoles, achetait le blé par ses bureaux, possédait un moulin. Mais tout cela lui avait été enlevé sans merci par les bolcheviks. Après quoi il dut traîner une existence misérable. Néanmoins il avait réussi à cacher des bribes, et c'est ainsi qu'il avait pu donner de l'instruction à ses enfants. Puis il fut arrêté pour les sympathies qu'il nourrissait à l'égard de l'Allemagne nouvelle, sympathies que, en raison de sa droiture, il ne savait ni ne pouvait cacher...

Fraulein Erna, qui avait eu à souffrir des bolcheviks, devint bientôt la première interprète à la Kommandantur ; puis elle fut transférée auprès du chef même de la garnison.

Le nouveau chef, Brigadenführer des troupes S.S., se montra également sympathique à la pauvre Fraulein. Une langue allemande impeccable, le don de chanter de vieilles chansons bavaroises, qui plaisaient particulièrement aux bourreaux sentimentaux, l'art de jouer du piano lui avaient attiré une foule d'admirateurs. « Oui, le vieux Weiner, même dans ce pays énigmatique, avait su donner à ses enfants une instruction excellente ! » s'étonnaient-ils. Et lorsque les Allemands découvraient soudain la disparition de papiers importants, ou qu'il apparaissait évident que le Commandement soviétique en savait trop long sur leurs intentions secrètes, l'ombre d'un soupçon ne retombait jamais sur Erna Weiner.

Mais à quel prix la jeune fille arrachait pour son pays tous ces secrets fascistes ! Elle assistait maintenant aux interrogatoires les plus secrets. En sa présence, les bourreaux torturaient les Soviétiques condamnés à mort, et c'était elle qui devait traduire leurs agonies, leurs imprécations, écouter leurs injures. Seul son amour de la Patrie, amour infini, enveloppant toutes choses, lui donnait la force de travailler ainsi. Seul l'homme de liaison, — combattant austère qui restait sans désespérer avec son poste de radio dans le sous-sol d'une maison éventrée, homme absolument perclus, à qui elle apportait tous ces renseignements, — avait pu entendre ses plaintes. Blême comme la lune par une nuit de bise glaciale, se déplaçant à grand'peine, ayant été privé de soleil et d'air pendant un an environ, cet homme-là la consolait, comme il pouvait, par sa rude parole, maladroite, de simple soldat, et lui fut un exemple d'attachement à la grande cause. Son courage tranquille soutenait la jeune fille.

Et voilà que, quelques semaines avant la prise de Kharkov, une dernière épreuve, la plus dure, attendait Bouleau. Elle en fit elle-même le récit, sur le pas de la porte, par une belle soirée d'août.

— Vous savez naturellement comme ils s'énervaient quand les troupes de Konev, ayant percé devant Biélgorod, approchaient de Kharkov du côté de l'Est. Mon Dieu, qu'est-ce qui se passait par là ! Une fourmilière dans laquelle on aurait enfoncé un tison ! Je ne dis rien des soldats, ce sont des machines. Mais si vous aviez vu leurs meneurs ! Oublieux des convenances extérieures, ils emballaient fiévreusement tableaux, objets de musée, curiosités, meubles, tout ce qu'ils avaient volé, pillé. Ils expédiaient le tout à l'arrière, au vu et au su des soldats. Et les bruits ! Ce n'était pas un état-major, mais un vrai bazar, où l'on répandait des bruits plus invraisemblables les uns que les autres. Il courait surtout quantité de légendes sur l'aviation soviétique. On disait que de nouvelles et nombreuses formations aériennes étaient arrivées d'Extrême-Orient. Des dizaines de mille avions. Des modèles inédits ! Un armement monstrueux. Tous les officiers descendaient pour la nuit dans les sous-sols. J'étais même étonnée de les voir, en cas instants critiques, aussi pusillanimes, aussi trembleurs et mesquins. Et j'exultais. Le matin, comme je me présentais au travail, je dis au chef d'une voix pleurarde : « Monsieur le chef, est-ce que vraiment tout est perdu ? Ils vont une tuer, vous savez !... » Je le vis pâlir. Mais il crânait encore : « Allons, Fraulein, l'Allemagne a tant de forces. Peut-être trop, même ! La pléthore ! » Il finissait par me persuader que, quelles que fussent les conditions, j'aurais le temps de déguerpir dans son automobile.

Et voilà qu'une nuit on me réveille, on m'appelle dans son bureau. Il est ému, il rayonne. Il m'explique : Il va y avoir un interrogatoire d'importance, toute sa carrière en dépend. Ah, si vous saviez comme tous là-bas pensent à leur carrière ! Mon sang s'est glacé dans mes veines : Qui donc pouvaient-ils avoir attrapé ? Je savais que les travailleurs clandestins de Kharkov, qui tenaient les Allemands dans une constante terreur et nervosité, s'activaient particulièrement. Et je craignais que quelqu'un d'entre eux n'eût été pris au piège. Le chef arpentait la pièce. Des préparatifs peu ordinaires se poursuivaient dans son cabinet : on mit une nappe sur la table, on y disposa des bouteilles de vin, des fruits, des douceurs. L'angoisse, toujours plus violente, me serrait le cœur. Qui cela pouvait-il être ? Qui ? Que voulaient dire ces préparatifs inaccoutumés ?

« Il est venu quelque monsieur de l'armée ? » demandai-je avec une extrême nonchalance, en m'asseyant dans l'angle où je me tenais toujours pendant les interrogatoires.

« Oh ! des bêtises, je ne me serais pas mis en frais pour des ronds-de-cuir de l'armée ! répondit le chef. — C'est beaucoup plus important, beaucoup plus intéressant ! Nos filets nous ont donné une bonne prise. On en aura fini, aujourd'hui, avec ce maudit mystère. Nous allons savoir quelle surprise on nous réservait. Oho-ho, cela peut brouiller toutes leurs cartes. »

Je décidai qu'on avait capturé une grande personnalité militaire. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand je vis s'asseoir à la table, non le chef, mais son aide, le major. Ensuite, sous escorte, on apporta dans la chambre un brancard. On le plaça près de la table couverte. Comme les soldats armés de mitraillettes allaient se poster près de la sortie, le major leur fit signe de se retirer. Je ne voyais pas celui qui était couché sur le brancard. Cependant le major, arborant sur son visage un de ses plus suaves sourires, me demanda de traduire à l'«hôte» qu'il était lui-même pilote de métier, et qu'il avait la joie de saluer ici son vaillant collègue, fameux as russe, à en juger par les distinctions qui ornaient sa poitrine. Quand il le fallait, il pouvait affecter des dehors affables, même bon enfant, ce major, une des bêtes puantes les plus abjectes que j'eusse jamais vues là-bas. Or, j'en ai vu tant et plus, moi.

Je vis alors sur le brancard un jeune, un tout jeune homme. Il portait une vareuse, tenez, décolorée comme la vôtre, à laquelle étaient vissés trois ordres du Drapeau Rouge et encore d'autres distinctions. Il avait des pattes d'épaule de lieutenant-chef de l'aviation. Et son regard... pardon, une minute...

La jeune fille avait blêmi au point que son visage était devenu plus blanc que les murs de la maison. Elle respirait péniblement, se mordait la lèvre comme si elle voulait surmonter une douleur physique aiguë. Puis elle secoua la tête, expliqua :

— Les nerfs... Ses jambes étaient dans du plâtre, la tête bandée, mais de ce turban de gaze je vis de grands yeux gris qui m'interrogeaient du regard, des yeux sincères, des yeux de bête traquée.

« Fraulein, voulez-vous traduire à mon collègue qu'un adversaire désarmé n'est plus un ennemi pour nous ; que dans l'Allemagne nouvelle la notion de courage et d'honneur militaire est internationale. Traduisez qu'en ma qualité de, hé-hé-hé, de chef adjoint de la garnison et d'aviateur professionnel, je serais heureux de boire avec lui un verre... hé-hé-hé, non, ce ne sera pas à la russe... une coupe de bon vin. »

Gomme je traduais, les yeux gris de l'aviateur s'étaient fixés sur mon visage, ils étaient chargés de tant de haine, non, pas de haine, mais d'une sorte de mépris infini, de dégoût, au point que des larmes de dépit avaient failli, bien malgré moi, jaillir de mes yeux.

« Dis-lui qu'il finisse de faire le pitre, quand même je ne lui dirai absolument rien, et je n'ai que faire de son vin. Du reste, qu'il me donne une cigarette. »

Le major rayonnait. Il bondit sur ses pieds et lui tendit son étui à cigarettes. L'aviateur s'était soulevé sur son coude, prit la cigarette et se mit à fumer avidement. Tous deux se taisaient, et j'entendais le tabac grésiller. Ensuite le major se leva, fit claquer ses talons, se nomma et déclara courtoisement qu'il tenait à savoir à qui il avait l'honneur...

« Vieux subterfuge, dis-lui que, quand même, je ne dirai rien, on n'a qu'à m'emporter d'ici », répondit l'aviateur et se détourna.

Le major eut beau faire, l'aviateur se taisait, le visage tourné contre le mur. Je vis que le major s'énervait, se mordait les lèvres, que les muscles de son visage roulaient sous la peau. Je craignais de le voir éclater d'un instant à l'autre, et alors... je savais, moi, de quoi il était capable, cet homme. Mais, sans doute, la nécessité étant impérieuse pour eux d'avoir des renseignements sur notre aviation, il se contenta, il fit emporter le prisonnier et lui souhaita même bon voyage. Mais la porte sitôt fermée, il éclata en invectives, avala un verre de cognac et, l'air absolument épuisé, les yeux hagards, il se laissa choir sans force sur le divan. Le chef entra, on m'autorisa à partir et on me ramena à la maison.

Cette nuit-là je ne pus fermer l'œil, encore que je me sentisse toute brisée. Cet aviateur, ses yeux qui me fixaient, et sa voix qui, jeune, sonore, assurée, retentissait à mon oreille ! Le matin, comme j'allais partir à la permanence pour prévenir qu'un as soviétique avait été abattu sur la ville, je vis une auto stopper à ma porte d'entrée. Le major lui-même était là. « Nous avons l'ordre de tirer de lui coûte que coûte tous les renseignements possibles sur l'aviation. Tout porte à croire que cet aviateur appartient aux nouvelles formations qui viennent d'arriver ici. Fraulein, vous aurez à parler avec ce satané bolchevik. Dites-lui ce que vous voudrez, seulement tirez-en tout ce que vous pourrez. On vous couvrira d'or, parole d'honneur, vous mériterez la Croix de Fer. »

Jamais encore je n'avais vu ce bourreau-arriviste, si calme et si impassible, dans une pareille agitation. Au point qu'il éventa la nouvelle qu'il était venu à Kharkov du G.Q.G, un général d'aviation qui avait un pressant besoin de tous ces renseignements. Je n'avais pas le choix. Parler avec cet aviateur seule à seul était même utile pour la cause. J'aurais pu le prévenir. Mais je me souvins de son regard, et moi qui avais l'habitude de vivre constamment sous la menace de la mort, j'eus peur, mais alors peur d'entrer dans sa cellule. Vous vous imaginez qui j'étais à ses yeux ?

Je me forçai cependant à entrer, et quand la porte se fut refermée derrière moi, je vins même plus près de lui. Depuis la veille son visage s'était encore allongé, amaigri, ses yeux s'ouvraient plus grands. Il attachait sur moi le même regard de mépris. Je crus remarquer un mouvement de contrariété, quand je m'approchai.

« Comment vous portez-vous ? Le médecin est-il venu ? » demandai-je pour entamer la conversation.

« Ils n'ont rien pu obtenir, et voilà que maintenant ils tancent contre moi leur chien-loup », fit-il avec un sourire mauvais.

Je devins pourpre, j'eus sans doute des larmes plein les yeux.

Sa voix était à peine intelligible. Vraisemblablement il avait perdu des forces, mais il continua avec non moins de fermeté, de dureté : « Qu'est-ce que tu as donc à rougir ? Une peau vendue n'a pas à rougir. Attends un peu, si tu tombes dans nos mains, on t'en fera voir des vertes et des pas mûres ! »

J'eus toutes les peines du monde à me retenir, pour ne pas tomber à genoux devant lui et tout lui dire : si douloureuses étaient pour moi ces injures dans sa bouche.

Il poursuivit, haussant la voix : « Tu penses t'en aller avec les Allemands, nous fuir ? On te rattrapera ! Nous te retrouverons en plein Berlin ! Tu ne pourras pas t'échapper, ni te cacher ! »

Il éclata de rire. Non, ce n'étaient pas les nerfs. Celui-là ne devait pas en avoir, de nerfs. Il riait d'un rire caustique, triomphant, comme s'il n'était pas là, étendu, la tête bandée, agonisant dans une geôle ennemie, mais comme s'il se dressait debout en vainqueur à Berlin, en faisant bonne et prompte justice.

Alors je me jetai vers lui et murmurai, oubliant toute prudence : « Ils ne savent rien. Ils veulent que vous les renseigniez sur on ne sait quelles nouvelles formations d'aviation. La panique est grande ici. Ils ont peur, mortellement peur. Ne leur dites rien, pas un mot. Méfiez-vous surtout du major d'hier, du rouquin. C'est un homme terrible. »

S'étant reculé, il écouta avec étonnement.



« Bon, dit-il, et il répéta : Bo-o-on ! Ses yeux devinrent un peu meilleurs, mais regardaient vigilants, inquisiteurs. — Bon, ça arrive, il sourit, mais cette fois sans méchanceté, et tout d'un coup, me clignant de l'œil, il cria à pleine voix : « Hors d'ici, vendue ! Je ne te dirai rien ni à toi, ni à tes maîtres ! Vous ne m'arracherez pas un seul mot ! »

Longtemps il hurla par toute la prison. Puis il demanda à voix basse : « Alors vous ?... »

Je hochai la tête, j'étais toute tremblante, mes dents claquaient dans ma bouche.

« Allons, calmez-vous, dit-il, et parlez-moi honnêtement : c'est la fin pour moi ? »

« Si vous ne dites rien, on vous fusillera », répondis-je et, de nouveau, nous échangeâmes un regard inquisiteur.

« Dommage, très dommage. J'ai vécu si peu, ah, comme j'ai envie de vivre !... Allons, partez, partez d'ici. »

« Faut-il dire quelque chose là-bas ? » demandai-je.

« Vous avez des yeux très fatigués, je vous crois presque, répondit-il. — Presque. Et tout de même il ne faut pas, je ne vous dirai rien, ce sera mieux pour vous et pour moi, et adieu, jeune fille... » Il soupira et, de nouveau, il se mit à m'injurier par toute la prison.

Les larmes m'étouffaient. Quel homme ! Quel homme ! Et on ne peut rien faire pour lui... Je sortis en courant. Le major, impatient, arpentait le corridor ; sans doute nous avait-il écoutés, mais je vis à son visage qu'il n'avait rien compris, sinon les paroles d'injures. Je me tenais à peine sur mes jambes. Tout m'était égal. Le major était pâle de colère ; ses muscles roulaient sous la peau du visage.

« Ne pleurez pas, Fraulein, vous êtes au service. Dès qu'il ne nous sera plus utile... » Il n'acheva pas.

Je ne me souviens pas comment je sortis de la prison.

La jeune fille soupira, se tut. Sans doute ses nerfs étaient-ils tout à l'ait ébranlés. Elle était secouée d'un frisson, sa mâchoire inférieure tremblait, un tic nerveux tirait son visage. Longtemps elle resta silencieuse.

— Cela m'est très difficile de raconter, mais je voudrais que le pays entier sache comment les Soviétiques se comportent là-bas. Vous ne pouvez que conjecturer. J'ai le devoir d'achever mon récit. Le devoir. Car personne autre que moi ne connaît les dernières heures de cet homme.

Après notre entretien dans la prison je me trouvais tout le jour comme plongée dans un brouillard. Je fis appel à toute ma volonté, à toute mon expérience, à tout ce qui était de meilleur en moi pour me contenir, ne pas me laisser aller devant ces gens-là, mais je n'y parvins pas, et quand on parla de lui, j'éclatai en sanglots. Par bonheur, le major avait déjà pris le temps de raconter au chef notre visite à la prison ; ils avaient donc compris la chose à leur manière et se mirent en devoir de me consoler. Je les écoutais en me voilant la face de mes mains pour ne pas les regarder. Je craignais de ne pouvoir tenir et de faire quelque bêtise.

Mais le plus terrible allait venir. Vous connaissez sans doute notre travail ? Et moi-même ? Je ne suis pas une novice. Mais ce fut pour moi la plus dure épreuve. Ce même général d'aviation, le chéri de Goering — tout le monde par là rampait à plat ventre devant lui, — avait décidé d'interroger lui-même l'aviateur. C'était un grand diable, très beau, sûr de lui-même, au visage vermeil, on eût dit en porcelaine, avec des cils décolorés comme ceux d'un pourceau. Il se rendit en personne à la prison. Mon chef, le major et moi, nous l'accompagnions. Il s'approcha de l'aviateur avec beaucoup d'assurance, lui dit son nom assez connu en somme, et lui tendit la main. L'autre se détourna, ne répondit rien.

« Vous vous conduisez mal, jeune homme. Je suis général, héros de deux guerres. La loi d'honneur commande à un militaire de répondre au salut de ses supérieurs. »

Je lui traduisis cette phrase. Le général était visiblement un bon acteur. Tous ceux qui se frottent par là dans les hautes sphères fascistes sont d'habiles comédiens. Mais il parlait avec une bienveillance si captivante.

« Vous ne comprenez rien à l'honneur ! » fit l'aviateur avec un fin sourire.

Je traduisis. Le général ne se laissa pas troubler. Il se rembrunit un instant, mais demanda aussitôt : « Peut-être vous a-t-on mal traité ? Pourquoi êtes-vous si aigri ? Vous n'êtes pas content des soins, du secours médical ? Dites-le-moi, je vais immédiatement donner l'ordre de tout faire. Un héros reste un héros en toute circonstance. »

« Demandez-lui ce qu'il lui faut », répondit l'aviateur d'un air las.

Visiblement ses blessures le faisaient souffrir énormément, mais il ne voulait rien laisser paraître devant ses ennemis. Seule la sueur qui couvrait son front et ruisselait en filets sur les pansements, montrait dans quel état il était.

Le général perdait patience :

« Dites-lui, nom de nom, qu'il a bon choix. Une petite information sur les forces aériennes, information à propos de laquelle, d'ailleurs, personne de ses compatriotes ne saura jamais rien, et ce sera pour lui une vie calme et tranquille jusqu'à la fin de la guerre dans une des meilleures stations d'Europe, Nice, Baden-Baden, Badwildungen, Karlsbad... Quant à son obstination, personne ne le saura non plus : les vers de terre dévorent avec le même appétit les cadavres des héros et des lâches. »

Je traduisis.

L'aviateur éclata même de rire : « Dites au général qu'il est sans doute un digne nourrisson de la couvée du Führer. »

N'ayant rien trouvé pour rendre le mot « nourrisson », je traduisis par le mot « disciple », ce qui, à mon grand étonnement, fit rayonner tout d'un coup cet homme stupide, infatué de lui-même. Il se rengorgea, et dit : C'est bien ainsi, le lieutenant a parfaitement raison ; il s'efforçait effectivement d'imiter le Führer. Il ajouta qu'à

présent, sans doute, ils trouveraient tous deux une langue commune : deux héros, deux soldats. Et il demanda : Que monsieur le lieutenant, qui vient de montrer tout à l'heure qu'il est autrement raisonnable que tous ses autres compatriotes, dise pourquoi les Russes sont si désespérément entêtés ; pourquoi en se repliant ils mettent eux-mêmes le feu aux maisons ; pourquoi, au delà de la ligne du front ils ne veulent pas se soumettre et continuent la lutte, s'attirant ainsi répressions et châtements. Pourquoi préfèrent-ils mourir sans découvrir leurs cartes, alors qu'il est évident, même pour un imbécile, qu'ils ont perdu la guerre. Pourquoi ?

Cet idiot présomptueux, ayant entendu de la bouche de l'aviateur qu'il était le digne disciple de Hitler, avait décidé que l'autre lui avait fait un compliment, et qu'il acceptait toutes les conditions. Le général se laissa aller à philosopher, à poser manifestement devant mon chef, devant le major, qu'il estimait maintenant couverts de honte.

Je traduisis aussitôt la question à l'aviateur.

« Ballot ! articula-t-il. — Parce que nous sommes des Soviétiques, on ne fait pas la paire. »

Si vous l'aviez vu en cet instant-là ! Il s'était soulevé sur son coude, ses sourcils particulièrement noirs parce qu'encadrés de pansements, étaient froncés, ses yeux étincelaient.

Le général, furieux, bondit, jura grossièrement et articula un proverbe qui correspondait à peu près au nôtre : « On a beau nourrir le loup, il regarde toujours du côté de la, forêt. » Il dit que le lieutenant était un animal stupide et obtus ; qu'il payait d'une noire ingratitude ce traitement de chevalier, ces soins pleins de sollicitude.

« Je pensais que ces soins sont commandés par la convention internationale sur le traitement dû aux blessés », répondit le lieutenant.

« La convention ! Ha-ha ! pensez-vous que nous allons prodiguer des pansements à des cochons russes, qui ne nous donnent rien que de la puanteur ! »

Le général vociférait, trépignait. Mon chef, comprenant que cela leur enlevait le dernier espoir d'obtenir quoi que ce fût, essaya courtoisement, mais avec insistance, de le contenir. Mais vas-y voir ! Quand je traduisis la phrase du général, l'aviateur blessé se dressa d'un bond sur son brancard, brisa à coups de poing le plâtre sur ses jambes et arracha de sa tête et de son cou les bandes de gaze. Le sang lui coula sur le visage.

« Pas besoin de la charité fasciste ! » bredouillait-il.

« Sales fanatiques, barbares, pays des Papous du Nord ! » criait le général.

Et soudain, — cela se fit instantanément, il sauta en arrière se protégeant la figure. Le lieutenant lui avait envoyé en plein visage un crachat de salive sanglante. Les trois hommes se jetèrent sur lui et se mirent à le frapper à coups de poing. Le blessé, rugissant, se défendit ; il était encore vigoureux, la fureur décuplait ses forces. Assis sur son brancard, tout inondé de sang, il les frappait au visage, mais eux ne pouvaient arriver à s'en rendre maîtres.

J'étais là, tout près. Vous comprenez, je voyais des bêtes sauvages martyriser cet homme si fier, si lucide, le meilleur parmi ceux que j'ai jamais rencontrés de ma vie. De tout mon être je voulais me jeter à son secours et, sinon l'aider, au moins mourir avec lui ! Je ne redoutais pas la mort. Non ! Mais j'étais à mon poste et je savais que maintenant, à la veille de notre offensive, ma présence était particulièrement nécessaire, et que je n'avais pas le droit de me trahir. Me trahir, mourir en le défendant, c'eût été pour moi trahir ma Patrie, porter atteinte à notre cause. Il fallait, quoi qu'il advint, que mes informations vous arrivent, afin que vous sachiez, dans l'armée, ce que les Allemands préparaient contre vous, ce qu'ils méditaient. Et ce fut ce jour-là mon seul, mon véritable exploit. Je ne poussai même pas un cri. J'étais là assise, accrochée à mon fauteuil au point que mes ongles en avaient bleui, et je tâchais de ne rien oublier. Ils l'assommèrent devant mes yeux. Cet homme merveilleux, cet inconnu, était mort en se défendant. Toute la cellule était inondée de son sang. Mais, en cet instant-là, je me montrai à mon tour digne de lui, je ne me trahis pas. Et si pénible que cela dût être pour moi, je continuais ma besogne jusqu'au jour et à l'heure où vous aviez repris Kharkov.

Elle tremblait de tout son corps, cette mince jeune fille au visage si tendre, mais avec des nerfs de combattant aguerri, avec une volonté de vieux soldat.

— Son nom, je ne le connais pas jusqu'à présent. Je ne le connais pas, mais je ne l'oublierai jamais. Je l'aurai toujours devant moi, cet homme si fort, si courageux, si remarquable !...

Et tout d'un coup, le visage dans ses mains, elle éclata en sanglots, toute secouée et frémissante comme un jeune bouleau sous le souffle rageur d'un vent d'automne. Sa haute coiffure s'était dé faite, ses épingles s'étaient éparpillées par terre, ses cheveux châ tains ondulés se répandirent sur le drap rugueux de sa capote, laissant entrevoir une large mèche tout à fait grise.

Puis, tout d'un coup, la jeune fille redevint calme.

Sa figure, trempée de larmes, prit de la fermeté, et même de la raideur. Elle essuya ses yeux, arrangea et épingla ses cheveux, et sourit :

— Les nerfs... Que voulez-vous que j'y fasse ? Il faudra que j'aie me reposer... On m'accorde un congé.

— Et après ?

— J'y retournerai, auprès d'eux, puisque la guerre n'est pas finie.

Son visage délicat devint sévère, fermé, et semblait avoir vieilli d'une dizaine d'années.

— Là-bas ? Après toutes ces épreuves ?

— Il avait dit alors : « Nous autres Soviétiques. » Il est tout entier dans cette phrase. J'ai retenu cela pour toute ma vie.

LE DRAPEAU DU RÉGIMENT

Le voila, ce vieux drapeau en soie lourde brodé d'or, glorieux sanctuaire d'un régiment de blindés, drapeau qui, durant deux années consécutives, fut l'objet d'une lutte violente, souterraine, dans des conditions extraordinaires. Beaucoup d'hommes prirent part à cette lutte, beaucoup de sang avait coulé, et plus d'un avait sacrifié sa vie. Mais les héros principaux de cette lutte étaient restés jusqu'au bout : Ouliana Mikhaïlovna Bélogroud, vieille kolkhoziennne au visage fatigué, labouré de rides douloureuses, sévère et intelligente, et sa fille Mariika, belle Ukrainienne de dix-sept ans, qui, par ses dehors, faisait penser aux premiers portraits délicats et charmants dus au pinceau de Tarass Chevtchenko, poète et peintre ukrainien.

La lutte pour le drapeau avait commencé en septembre 1941, dans les steppes infinies de la région de Poltava, coupées des brusques détours du Psiol, rivière aux eaux paresseuses et abondantes.

Les Panzerdivisionen du général Kleist, après avoir forcé le Dniepr, se ruaient vers la ville de Kharkov, et les restes du régiment blindé soviétique, depuis longtemps coupé de ses troupes, continuaient de se battre dans la vallée du Psiol, organisant des embuscades sur les routes, attaquant les colonnes de camions ennemis, les Kommandanturs d'étapes sur les chemins, les petites garnisons rurales de l'arrière.

Depuis longtemps les hommes de chars manquaient d'essence. Ils faisaient leur plein aux bases des S.M.T. abandonnées ; ils retiraient les munitions des tanks endommagés, très nombreux sur l'emplacement des batailles récentes, et continuaient de se battre. Les états-majors allemands, sérieusement inquiets, tournaient contre les extraordinaires partisans leurs formations de marche, en route pour le front. Au cours de ces batailles inégales les effectifs du régiment avaient fondu. Enfin, le 25 septembre, dans un combat livré devant Orjetz, les deux derniers chars avaient brûlé. De tout le régiment de blindés il ne restait que huit hommes : le lieutenant-chef Vassili Chamrikha, le politrouk Stépan Chapovalenko, le lieutenant Léonide Iakouta, l'adjudant Grigori Lyssenko et les soldats Nikita Iakovlev, Lev Nassonov, Nikolai Ojérélov et Alexandre Savéliév. C'étaient des tankistes sans tanks, frustrés de leurs armes habituelles. Ils se trouvaient bien loin à l'arrière de l'ennemi, mais nul d'entre eux ne songeait à mettre bas les armes.

La nuit, dans un marais d'Orjetz, sous les touffes bruissantes de roseaux jaunes et secs, le lieutenant Chamrikha fit faire une halte à son détachement. Il tira de sous son aisselle l'étamine du drapeau réglementaire enveloppé dans une chemise, le dépla au clair de lune, en serra tout contre son cœur la soie lisse et dit à ses compagnons, d'un ton solennel et décisif :

— Aussi longtemps que nous, huit soldats, nous tenons dans nos mains les armes, aussi longtemps que ce drapeau est avec nous, notre régiment n'est pas vaincu. Il existe. Il agit. Jurons, camarades, devant le drapeau que voici, que nous ne le déshonorerons ni par la lâcheté, ni par la pusillanimité ; que nous ne dépo-

serons pas les armes et, tant que nous serons vivants, tant que le cœur palpitait ne serait-ce que dans la poitrine d'un seul, nous garderons ce drapeau et battons le fascisme.

Le lieutenant s'agenouilla le premier, et dit : « Je jure ! » Et baisa le coin du drapeau de soie. Chacun de ses camarades en fit autant. Puis Chamrikha cousit le drapeau dans la doublure de sa veste ouatée, et lança : « En route. »

C'est ainsi que les tankistes pédestres avaient commencé la guerre de partisans. Peut-être qu'un survivant de ce groupe avait-il eu le loisir de dénombrer combien, cet automne-là, ils avaient brûlé de camions allemands, intercepté de convois, anéanti d'ennemis dans les embuscades de la steppe, distribué de blé à la population ou brûlé de celui que les intendants allemands avaient préparé pour être expédié dans leur Vaterland. En ce temps-là ils avaient autre chose à faire que de compter. Ils agissaient. Ils se battaient habilement : circonspects, rapides, ils frappaient toujours juste et sans erreur ; ils surgissaient subitement dans la steppe et disparaissaient aussi subitement, sans laisser de traces. La meilleure appréciation de leur activité, on la trouve dans l'instruction répandue par la Feldkommandantur allemande à Poltava : « Sur la lutte contre la formation de descente soviétique forte d'environ mille parachutistes, coiffés de casques de tankistes, parue dans les régions de Vélikokrynkovsk, de Kobéliaki et de Réchétilovka. »

L'instruction prescrivait aux Allemands et à leurs mercenaires une extrême prudence dans leurs déplacements à travers la steppe ; elle leur interdisait de sortir le soir et de s'aventurer par colonnes de moins de quinze camions, sans escorte ; la garde de nuit des Kommandanturs était renforcée ; les garnisons, dans les villages, étaient ramenées des maisons rurales dans des locaux communs. En même temps on afficha partout des avis. On promettait de grosses primes et toute sorte de bienfaits à ceux des villageois qui aideraient à tomber sur la piste de la « bande en casques de tankistes », ou amèneraient vif ou mort à la Kommandantur ne serait-ce qu'un seul partisan-tankiste. De loin, quelque part de sous Tarnopol, on avait fait venir sur le Psiol des formations S.S. On procéda dans les villages à des rafles massives, à des filatures, à des arrestations. Des escadrons de police montée battaient la steppe, fouinaient dans les combes, les ravins, mettaient le feu aux joncs desséchés.

Cependant, bien que les steppes à cet endroit soient nues, lisses comme un genou, et que pendant l'hiver, alors que tout alentour est d'une blancheur aveuglante, on y aperçoit l'homme à plusieurs kilomètres de distance, la « formation de descente en casques de tankistes » fut insaisissable. On annonçait même que pour engager des opérations, on l'amenait en avion, de l'arrière soviétique, de bases inconnues, et qu'on la ramenait par la même voie.

Maintenant que les bruits de la guerre dans les steppes ukrainiennes se sont apaisés, on peut évidemment révéler le secret de ce qui faisait les partisans insaisissables. Les hommes de chars de Chamrikha s'étaient entourés d'amis sûrs au sein de la population locale, et quand un détachement S.S. et la police de campagne entouraient un village, les partisans ne songeaient même pas à fuir ou à se cacher ; ils restaient là où ils étaient et s'occupaient, qui du métier de serrurier, qui de celui de savetier, et qui de quelque autre travail paisible. Ils attendaient que la rafle prît fin, et que la contrée se remît à flot. Puis ils retiraient de leurs cachettes casques et armes, faisaient les adieux à leurs amis, dont ils ne manquaient jamais, et s'en allaient le plus loin possible. Et de nouveau, à travers la steppe et les villages encombrés de neige, la nouvelle passait de bouche en bouche sur l'apparition de formations soviétiques, sur les coups de main, incendies, explosions, exécutions de traîtres. Ces nouvelles aspergeaient les hommes comme d'une eau vive, renforçaient leur foi dans le prompt retour de l'Armée rouge, faisaient trembler jour et nuit les rats de l'arrière allemand, tapis derrière leurs verrous.

Les tankistes gardèrent le drapeau comme la prunelle de leurs yeux. Il cimentait en quelque sorte cette poignée de vaillants, les rattachait à leur armée chérie, qui se battait à des centaines de kilomètres de là. Mais ils commirent une gaffe. Ils avaient fait part de l'existence de ce drapeau à un villageois. Par des voies ignorées cette nouvelle se fraya un chemin jusqu'aux Allemands. On comprit bien vite dans les Kommandanturs que « l'insaisissable formation de descente en casques de tankistes » avait quelque rapport avec ce drapeau. Pour la capture d'un drapeau militaire les Allemands promettaient la Croix de Fer de première classe, la montée en grade, et un congé d'un mois au pays. Tout cela poussait les Allemands à se livrer à des recherches frénétiques.

Après maintes rafles, arrestations et interrogatoires, le commandant militaire allemand de la bourgade Réchétilovka réussit à tomber sur une piste. La nuit, les S.S. prirent en filature Vassili Chamrikha qui rentrait d'une opération dans la steppe. On arrêta du même coup Chapovalenko, Iakouta, Lyssenko. On les amena dans la bourgade, on les dévêtit complètement, on lacéra, on déchiqueta les vêtements, on les tailla en pièces. Pas de drapeau. Alors on soumit les détenus à la torture. A cet effet, le commandant avait imaginé le moyen que voici : on les attacha tout nus à des poteaux et on versa dessus de l'eau glacée.

On était en janvier, un vent nord violent soufflait de la steppe. Le gel faisait craquer la glace dans les puits.

— Où est le drapeau ? interrogeaient les S.S.

Les tankistes juraient furieusement.

Peu à peu les corps livides, ankylosés, se cuirassaient de glace. Les S.S. continuaient de verser l'eau. Les tankistes tout vifs se transformaient en statues de glace.

— Dites où est le drapeau, on vous réchauffera, on vous guérira, vous vous baignerez dans l'eau-de-vie ! réclamait le commandant par l'interprète.

— Que le bon Dieu vous fasse crever tous, chiens maudits, que votre Berlin flambe au diable bouilli, que votre Hitler saute en l'air ! râlait Chamrikha de sa bouche noircie.

Il dura plus longtemps que tous les autres, et comme le racontaient les femmes, même sous sa cuirasse glacée, il promettait à Hitler et à tous les fascistes une mort encore plus affreuse.

C'est ainsi que les quatre tankistes moururent gelés, sans avoir rien dit. Or, le drapeau, à ce moment-là, se trouvait sous la doublure de la veste du combattant Ojérélov. En compagnie de Nassonov, Iakovlev et Savéliév, il était assis dans l'isba de son fidèle ami, le communiste Pavel Trofimovitch Bélogroud, paysan du village de Popivka. Ils étaient en train de discuter la question de savoir comment, dans cette situation nouvelle, aggravée, alors qu'on les recherchait constamment et que chacun d'eux risquait d'être arrêté, comment garder le sanctuaire du régiment.

On décida que les hommes de char feraient la petite guerre dans les lointains districts de la région de Poltava, et que, pour l'instant, on confierait la garde du drapeau à Pavel Trofimovitch. Au soir, ce dernier réunit sa famille. On bloqua les volets avec des boulons, on ferma la porte, au verrou, au loquet.

Le kolkhozien déploya le drapeau et le montra aux siens :

— Tout le monde a vu ? Eh bien, voilà. Comprenez-vous ce que c'est, hein ?

Puis il donna l'ordre à sa femme et à sa fille Mariika de plier soigneusement le drapeau et de le coudre dans une taie d'oreiller en satinette. De son côté, il tailla une planchette de contre-plaqué, y plaça le paquet avec le drapeau et la cloua, en dessous, au siège d'un large banc de chêne, dans l'angle de droite.

— Si quelque chose m'arrive, chacune de vous, celle qui resterait en vie, doit garder ce drapeau saintement jusqu'à ce que notre armée revienne à Popivka. Dès qu'elle sera là, vous remettrez ce drapeau au plus grand des militaires...

Il dit encore qu'en cas de torture on n'aurait qu'à se laisser arracher la langue, crever les yeux, décrocher le cœur, mais ne rien dire du drapeau.

Le vieux Bélogroud devait, le premier de la famille, exécuter son propre précepte. Le lieutenant Vassili Chamrikha et ses camarades succombèrent dans des tortures atroces, sans avoir soufflé mot. Les Allemands toutefois avaient eu vent que les partisans morts avaient fréquenté parfois, à Popivka, les Bélogroud et les autres paysans. Une troupe mobile de la gendarmerie de campagne se saisit de Pavel Trofimovitch, de son frère André et de onze autres citoyens du village, et les emmena dans la prison de Vélïkokrynkovsk. Comme on lui attachait les mains derrière le dos, Bélogroud eut le temps de murmurer à Ouliana Mikhaïlovna :

— Quoi qu'il m'arrive, faut rien piper... Gardez la chose comme la prune de vos yeux !

Un sort non moins terrible que celui de leurs prédécesseurs attendait les paysans dans le bâtiment de l'école normale de Vélïkokrynkovsk, transformée en prison. Désireux de savoir où était caché l'insaisissable drapeau, les S.S. se surpassaient. Ils brûlaient les corps des paysans avec des lampes de soudeur, leur enfonçaient des clous dans les mains et les pieds, et finirent par leur couper les oreilles et le nez. Aveuglé, tout en sang, respirant à peine, Bélogroud, dont les yeux qui ne voyaient plus, brillaient de sous la broussaille des sourcils, à la question où était le drapeau, répondit dans un râle :

— Je ne sais rien... Je ne sais pas, que le diable vous étouffe !...

Ainsi périrent les paysans ukrainiens Pavel Bélogroud, son frère André et leurs villageois, sans avoir révélé le secret des partisans. Et ce secret pesait de tout son poids sur les épaules de la femme de Bélogroud.

Les Allemands se doutaient un peu que le drapeau était caché chez elle. S'étant enfoncés sur les coups directs, ils imaginèrent des moyens toujours nouveaux pour se faire livrer le secret. On offrit à Ouliana Mikhaïlovna une récompense, on lui fit entrevoir de riches cadeaux. Sachant que la veuve vivait dans la gêne, ne mangeait pas à sa faim, après que les S.S., à l'arrestation de son mari, eurent nettoyé les remises et les resserres, les Allemands lui promirent de la farine, du gruau, du pétrole, de la viande, si elle disait où se trouvait le paquet laissé par les partisans. De même que son mari, elle répondait obstinément qu'elle n'en savait rien.

Le jour, devant ses enfants, elle se tenait renfermée, active, fière et la nuit, quand tout s'apaisait sous le toit, elle se laissait couler tout doucement au bas du four, se glissait dans l'angle droit et palpa de ses mains pour s'assurer qu'il était là, le drapeau qui avait apporté à sa famille tant de tribulations et de chagrins.

Sur ces entrefaites un nouveau malheur s'abattit sur la contrée, Les Allemands expédiaient les jeunes en Allemagne. Chaque famille devait livrer, pour commencer, ainsi que l'annonçait l'ordre, « à raison d'une unité valide: fille ou garçon à volonté ». Profitant de ce recrutement, le commandant essaya d'agir sur le point le plus sensible du cœur de toute femme, spéculer sur le sentiment maternel. Les soldats avaient saisi les trois enfants d'Ouliana Mikhaïlovna — la fille Liouba, les fils Piotr et Ivan, — pour les emmener en Allemagne. A la mère épouvantée qui était accourue à pied à la Kommandantur de Réchétilovka, on annonça explicitement :

— Tu vas nous remettre ce que les partisans ont laissé, et nous te rendons tous tes enfants, et puis on te fera un papier comme quoi aucun d'eux n'est plus mobilisable.

Sans répondre elle s'en retourna chez elle. Toute la nuit, tout le jour et le lendemain, et toute une nuit encore elles pleurèrent dans les bras l'une de l'autre, Ouliana Mikhaïlovna et Mariika, cette dernière ayant réussi à s'échapper d'un coup de filet, en se dissimulant dans une meule de paille. Ce fut dur pour la mère de laisser partir Liouba dans la captivité allemande ; plus dur encore de se séparer de ses deux fils qui lui rappelaient tellement le regretté Pavel Trofimovitch. Elle eut des instants d'hésitation. Elle se levait souvent, s'approchait, la démarche chancelante, de l'angle droit, s'affalait sur le banc et fouillait de sa main pour s'assurer si la chose était là. Alors seulement elle venait reprendre sa place auprès de sa fille, l'étreignait et pleurait, indécise sur ce qu'elle allait faire...

Le matin les mobilisés, qui avaient passé la nuit sous bonne garde, dans le bâtiment de l'hôpital rural, furent chassés dehors. Déjà les voitures grinçaient, on entendait les lamentations des femmes et les cris des soldats. Les colonnes allaient se mettre en branle. Un homme envoyé par le commandant entra chez les Bélogroud et demanda de nouveau si Ouliana voulait bien remettre le paquet. La femme se leva, toute pâle. La main appuyée au mur, elle leva sur le messenger des yeux éplorés, brûlants de haine :

— J'ai pas de paquet, moi. J'ai pas vu de partisans !...

Et, inondée de larmes, elle se laissa tomber sur le banc, impuissante à sortir pour dire adieu à ses enfants qui allaient entreprendre ce sinistre voyage.

C'est ainsi que la mère et la fille avaient gardé un an et sept mois le drapeau du régiment, soutenues par la certitude que les mauvais temps passeraient ; que les paroles du regretté Bélogroud se réaliseraient, et que le jour viendrait où, dans la rue verte de leur chère Popivka défileraient les troupes amies, et à qui elle remettrait ce drapeau baigné du sang pur des combattants et martyrs, drapeau qu'elle avait su garder à travers tant d'épreuves, d'infortunes et d'adversités.



Ce jour-là approchait. Devant Popivka, sur la grand'route conduisant au Dniepr, d'interminables convois allemands s'étiraient. Ils ne ressemblaient pas du tout aux théories bien ordonnées d'engins terribles et tonitruants qui, deux ans plus tôt, avaient défilé là pour se diriger au nord-est, emplissant d'un cliquetis de ferraille et de grondement l'étendue des steppes, soulevant des nuages de poussière jusqu'au ciel. Où étaient-ils à présent ces redoutables engins ? Où étaient passés les énormes canons, les chars puissants, la masse des autos blindées aérodynamiques ? Où les fascistes avaient-ils perdu tout cet acier au milieu duquel ils se sentaient invulnérables, acier fondu pour eux dans les usines de l'Europe entière ?

Dépourvus de leurs engins, ils ressemblaient à des escargots qu'on aurait arrachés de leurs coquilles ; ils n'inspiraient plus de peur à personne. Las, non rasés, les bottes avachies ou pieds nus, vêtus d'uniformes élimés, ils erraient, chassant devant eux, à coups de bâton, les bœufs et les rosses fourbus. Défoncés et poussiéreux, les camions tonnaient, chargés de blé, de meubles, d'édredons et de toute sorte de bric-à-brac. Les soldats cantonnés dans le village avaient beau crâner, sasser et ressasser qu'il s'agissait d'un simple regroupement, Ouliana Mikhaïlovna avait compris qu'ils battaient en retraite. A cette nouvelle elle s'était comme requinquée tout d'un coup, avait rajeuni, repris de la fraîcheur. Le matin, debout avant le jour, elle regardait avec espoir du haut d'une pente escarpée qui dominait le Psiol, vers l'Est où, au-dessus des saules blancs qui se reflétaient dans le miroir d'acier de l'imperturbable rivière, le soleil montait.

Devançant les Allemands, des bruits couraient par les steppes du pays de Poltava, qu'en se repliant les fascistes sévissaient tout particulièrement, brûlaient, abattaient et emmenaient le bétail, tuaient les chevaux. La nuit la lueur des incendies montait à l'horizon, et, sans s'éteindre, ils flambaient jusqu'au matin, embrasant la moitié du ciel.

Ouliana Mikhaïlovna s'interrogeait : Et le drapeau ? Il pouvait brûler en même temps que la maison... Elle aurait tant souffert, tant supporté, connu tant de malheurs pour, au dernier instant, ne pas sauver le drapeau !...

Ayant pris conseil de sa fille, elle décida de garder le drapeau sur elle. On sortit le paquet de la cachette où l'avait mis encore le regretté Pavel Trofimovitch. On déchira la taie, on enveloppa l'étamine en soie dans un morceau de toile nette, et de cette toile Ouliana Mikhaïlovna s'entoura le corps sous sa robe. C'est ainsi qu'elle se déplaçait, jour et nuit, sans se séparer un instant de ce drapeau, vigilante, toujours aux aguets ; elle écoutait, le cœur battant, la sourde canonnade qui, par des matinées pleines de rosée, parvenait de là-bas, d'au delà du Psiol.

Le front se rapprochait. Les hitlériens cantonnés à Popivka, tout d'un coup, furent alertés la nuit. Et de brûler les maisons, les meules de blé, les hangars. Ils avaient commencé par le bout extrême, en partant de l'église. Ouliana Mikhaïlovna avec Mariika, debout dans le potager, étouffant dans l'acre fumée des incendies, se demandaient : Auraient-ils le temps de mettre le feu à leur maison ? Une motocyclette s'arrêta devant la maison. Un interprète sauta à terre du siège arrière et, du side-car, un officier sortit dans lequel Ouliana reconnut le commandant de Réchétilovka. Il était sale, couvert de poussière, son visage était envahi de poils roux. Mais, même en se repliant, il n'avait pas renoncé à la Croix de Fer de première classe, à sa monture en grade, et surtout à un mois de vacances pour rentrer au pays, loin de ce front épouvantable où tout craquait, s'effondrait et fuyait sous la pression des troupes soviétiques.

— Monsieur l'Oberleutnant te dit pour la dernière fois : remets-nous le drapeau que les partisans ont caché.

Tu vois, tout flambe. On te laissera ta mesure, on te laissera ta vache, on te laissera le blé. Veux-tu ?

— Je ne comprends pas ce que vous me demandez, dit la femme d'un air las, en regardant avec angoisse les soldats accourus qui arrosaient de pétrole sa vaste et solide maison bâtie par son défunt mari, bâtie pour des éternités. Et voilà que déjà les langues de feu montent vers le toit fait de roseaux ; voilà qu'elles lèchent, en grondant, les chambranles et volets bleus sculptés, bariolés de fleurs, que, un an avant la guerre, quand la grande richesse kolkhozienne s'était installée dans le village, son mari et ses fils avaient sculptés et découpés avec tant d'amour.

Et la femme tomba sur la terre sèche et tiède de son potager ; elle pleura à chaudes larmes près des décombres fumants sur la hauteur dominant le Psiol, au milieu du village en flammes, enveloppé d'une acre fumée. Ne se souvenant plus de rien, elle se lamenta jusqu'au soir, et ni ses voisines, ni la vieille belle-mère ne purent la consoler. Elle pleura jusqu'à ce qu'elle entendît la voix de sa fille qui lui disait :

— Maman, maman ! Les nôtres !... Puisque je te dis que les nôtres ont passé le Psiol, maman ! disait en la secouant Mariika, amaigrie, mais toute joyeuse et rayonnante.

Alors seulement Ouliana Bélogroud revint à elle ; se levant de terre, tout d'un coup, elle sentit sur elle le drapeau qui entourait son corps. Une boule de joie qui lui coupait la respiration, lui monta à la gorge. Debout, elle déchira la toile et en sortit l'étoffe écarlate brodée d'or et de soie. La mère et la fille retendirent de leurs mains et, de la maison qui achevait de se consumer, elles s'en furent par le village en flammes, vers la rivière. Sur la rive opposée dévalaient la pente vers le gué les premiers détachements de soldats vêtus de l'uniforme familial, si cher au cœur, dans leurs vareuses couvertes de poussière, décolorées et comme saupoudrées de sel aux omoplates, la mitraille au bras.

Qu'est-ce qu'on peut encore ajouter à cela ?

Les soldats Nassonov, Ojérélov, Iakovlev et Savéliév, qui faisaient avec succès la petite guerre dans la région de Poltava, avaient formé un détachement, percé le front et rejoint nos formations qui attaquaient. Ils allèrent trouver un grand chef, se rendirent avec lui à Popivka, prirent le drapeau aux Bélogroud et le remirent avec tous les honneurs militaires à la formation blindée au sein de laquelle le régiment de chars fut rétabli.

Et voilà que maintenant, avant que les nouveaux contingents de tankistes prêtent serment, dans ce régiment, les officiers leur racontent l'histoire de ce glorieux drapeau arraché des mains ennemies et conservé par l'héroïsme indéfectible des Soviétiques, drapeau que le régiment reconstitué a porté en combattant à travers l'Ukraine en Roumanie, et puis de Tarnopol en passant par la Pologne, à travers cinq provinces allemandes, à Berlin.

Et en rendant les honneurs militaires à ce drapeau, le régiment, de même que ceux qui l'ont porté glorieusement sur les routes de la guerre jusque dans la capitale de l'ennemi, honore à la fois tous ceux qui ont su conserver ce sanctuaire du régiment.

LA NUIT DE NOËL

(Récit d'un combattant clandestin)

Cet homme-là, — je changerai tout de même son nom, parce que vraiment l'histoire est très singulière, — enfin appelons-le d'un nom de convention, Oleksi Koustchévoï, — cet homme-là, dis-je, je l'avais connu dès avant la guerre. C'est-à-dire que je l'ai connu, comment ? bonjour, au revoir, des relations de coup de chapeau, quoi. Je l'ai vu une ou deux fois à Krivoï Rog, à des congrès de stakhanovistes, il ne quittait pas alors les colonnes des journaux, ça fait qu'on me l'a montré : Le voilà assis, ce fameux Koustchévoï. Et puis, nous sommes revenus une fois ensemble de Moscou, après qu'on nous avait remis des décorations au Kremlin, pour extraction de minerai. On s'est donc trouvé ensemble, pour revenir chez nous, dans le même train, dans le même compartiment. Vingt-quatre heures qu'on a voyagé, et on n'a pas pu causer à notre aise. Il est resté tout le temps à regarder par la fenêtre et à siffloter. Une fois seulement, on a vu défiler des jardins, c'était le printemps, les arbres étaient en fleurs, on aurait dit des tas de neige qui floconnaient parmi la verdure. Alors, à un moment donné, il me raconte qu'il voulait par là, à son puits de mine, planter dans son jardinet je ne sais quelles variétés de poiriers. Mais on n'avait pas pu approfondir la question. Il s'est détourné en sifflotant. Il a fini par me dégouter. Alors je suis allé rejoindre nos gars, dans un compartiment voisin, et je m'y suis acclimaté. J'aime les hommes francs de cœur, ceux qui savent bien travailler, et qui ne flanchent pas devant un coup à boire ; ceux qui savent soutenir une conversation intéressante, écouter ce qu'on dit autour de vous, mais aussi, quand l'occasion est bonne, chanter des chansons. Et celui-là donc ? En voilà un qui vient de quitter Moscou, Mikhaïl Ivanovitch Kalinine lui-même lui a vissé au veston le Drapeau du Travail, et pas l'ombre d'un sourire. Il ne sait que bredouiller des choses sur des petits poiriers impossibles.

Et je ne l'avais plus revu depuis jusqu'à cet été navrant où notre fameux Krivoï Rog s'était fait front. Vous vous rappelez comment ça s'est fait. Au début nous avions espoir que l'on arrêterait bien vite les Allemands et qu'après on marcherait sur Berlin. Plus tard nos gens de la mine étaient partis sur le Boug creuser une ligne de défense. Evidemment, on avait un peu confiance dans cette ligne. Quand tout à coup, vlan ! nos usines se replient ! Alors nous avons compris que ça allait mal. Allait-on lever le camp et abandonner nos foyers ? Lever le camp, facile à dire ! Une usine, c'est autre chose : on démonte l'outillage, on l'installe sur une plate-forme, et aïe donc ! jusqu'en Extrême-Orient, si vous voulez ! Mais le moyen de démonter un puits de mine, qui est entièrement sous terre. En haut, il n'y a que la sonnette à vapeur, le monte-charge, à qui diable ça peut servir ? Quant à notre minerai, pas besoin de vous dire s'il est bien ! Ah ! quelle merveille ! Il y avait longtemps que les Allemands louchaient de ce côté-ci. Se faire accorder des concessions, voilà ce qu'ils voulaient.

Enfin bref, nous recevons du Comité régional la directive de faire sauter les mines. Faire sauter ! C'est facile à dire. Pour un ouvrier, c'est comme si on lui avait dit de tuer de sa propre main son enfant. On l'a élevé, nourri, choyé, enfin il a grandi pour la joie des parents, et voilà que c'en est fait de lui. Le moyen de faire autrement ? On ne pouvait pourtant pas le laisser aux fascistes ! Alors on le fait sauter. On pleure, mais on le fait sauter. Parce que, voyons, le fasciste n'aurait eu qu'à tourner notre fameux minerai contre nous-mêmes ? Ce n'était pas des choses à faire. Ah, mon cher camarade, c'a été dur pour un vieux mineur ! Pères et grands-pères y ont travaillé, nous-mêmes avons grandi là dedans, appris ce métier que nous aimons, on est devenu quelqu'un grâce à notre travail. Que voulez-vous qu'on fasse ? C'était la guerre, des sacrifices, on en a fait bien d'autres.

Allons, voilà que je m'écarte de mon chemin. Eh bien, c'est dans cette fameuse mine-là qui fournissait le meilleur minerai et où travaillait celui-là même que j'ai appelé d'un nom de convention — Oleksi Koustchévoï, — que le gars avait un peu flanché. Pas seulement un peu, mais, pour dire vrai, joliment flanché. Nous autres mineurs, on a l'habitude, dès le jeune âge, du travail à l'explosif. Comment cela s'est passé, je ne saurais le dire : aurait-on placé une charge insuffisante, quelqu'un aurait-il eu la frousse au dernier moment, bref les chars allemands se sont amenés inopinément devant ce puits. L'explosion cependant s'est faite de côté, de sorte que le monte-charge a sauté en l'air et la sonnette a été légèrement amochée. Vous voyez ça d'ici, la surprise ? Un puits de mine comme celui-là qui tombe entre les mains des Allemands, c'est tout juste s'ils ne l'avaient pas pris en ordre de marche. Naturellement, la station électrique, les pompes, les machines soufflantes, tout cela avait été emporté, mais la mine était là, intacte !

Et puis voilà-t-il pas une autre surprise. Il se dépêchait, leur secrétaire du bureau du Parti avec son dernier groupe, celui qui avait fait sauter la mine, à travers la bourgade : les Allemands approchaient. Eh bien, ce Koustchévoï-la, comme si de rien n'était, bricolait dans son jardinet tout près de sa mesure. Son veston, il l'avait accroché très soigneusement à un pommier, et, les manches retroussées, s'occupait de tailler quelque chose comme un nom de nom de framboisier. On lui dit : « Tu n'es pas fou, par hasard, les chars allemands sont là, derrière la colline, les bonnes gens sont partis ! » Et lui : « Qu'ça fait, les chars ? Un char, c'est bien capable de vous rattraper dans la steppe. Ce qui est écrit est écrit, qu'il dit. Je n'irai pas, les gars, je reste. » Les autres le regardent avec de gros yeux : Est-ce qu'il perd la raison ? Lui se détourne et, bien tranquillement, continue de tailler son nom d'un chien de petit framboisier.

Enfin, pas le temps de faire de la propagande, les Allemands étaient là. Les gars ont détalé vers la rivière et, d'osier en osier, ils débouchaient de la bourgade dans la steppe. Ils s'en allaient avec cette sensation que quelqu'un leur avait craché dans l'âme. Cet homme-là leur restait enfoncé dans le cerveau comme un clou : Était-il vraiment possible que dans un bon troupeau de puits de mine il y eût une brebis galeuse ? L'essentiel, c'est que tous l'avaient tenu en estime jusqu'au dernier jour, avaient promené ses portraits dans les défilés, qu'il passait chez eux pour un novateur. Et la décoration donc, et quelle décoration ! Alors, n'est-ce pas, on s'est rappelé une chose, c'est qu'il n'adhérait pas au Parti. Les communistes du puits de mine lui avaient maintes fois fait allusion là-dessus : Dis donc, c'est peut-être le moment... Toi qui es notre orgueil, un homme éminent. Et lui s'excusait toujours : c'est trop tôt, disait-il, dès que j'aurai mérité, évidemment, je ferai ma demande. Et c'est à quoi tout le monde, bien entendu, avait pensé aussitôt.

Bref, comme l'organisation clandestine m'envoyait dans ce puits, on me dit : « Méfie-toi d'Oleksi Koustchévoï. Cet homme-là, on nous l'a bien dit, s'est déjà abouché avec les Allemands. »

Allons bon, écoutez la suite. Me voilà donc arrivé dans ce puits de mine, pas en mineur, bien sûr, mais en savetier. Dans le temps, mon paternel a bricolé comme savetier dans les années de chômage, et puis d'ailleurs quand j'étais jeune, avant d'aller travailler à la mine, je me suis un peu occupé moi-même de ce métier, à Dniépropétrovsk, Enfin, je me débrouillais. Ici, toutes mes affaires sont en règle : passeport avec le cachet allemand, pointage à Dniépropétrovsk, certificat de la Kommandantur de là-bas, et puis quelques outils, et une barbe. Pas fameuse, ma barbe, il est vrai, courte et rousse comme la queue d'un ours, mais une barbe tout de même. Je ne craignais pas beaucoup les Allemands, ils sont un peu ballots sous ce rapport. L'essentiel, c'est d'avoir un papier, et du moment que c'est dit, dans ce papier, que c'est un homme à eux, on pouvait vivre. Ce que je craignais, c'était de buter sur quelqu'un que je connaissais. La barbe, naturellement, ça vous change l'homme, mais je ne comptais pas parmi les derniers, à Krivoï Rog. Les journaux avaient bien parlé de mes records, publié mon portrait, en un mot on me connaissait.

Tout cependant marcha à souhait. Peu à peu je m'étais casé. J'avais découpé dans du papier une botte de hussard, je ne vous dis que ça, je l'avais collée contre la vitre, je ne faisais pas payer cher. Pas besoin de me vanter, je ne manquais pas de clientèle. Enfin, on cause de ceci, de cela, je tâche de savoir le pourquoi et le comment, je m'habitue aux gens, et, ma foi, ça n'allait pas mal, c'est-à-dire pas mal chez nous, mal chez les Allemands. Comme les autres fosses de Krivoï Rog avaient été sautées, ils s'abattent de toutes leurs forces sur celle-là. Et voilà qu'ils accrochent une énorme enseigne : « Compagnie par actions « Westen ». Ils rétablissent tout, y placent des fonds. Et cependant, ça ne bouge pas. Enfin, ils remettent debout la station électrique, arrangent bien vite le monte-charge. Sans doute l'avaient-ils volé ailleurs, amené, monté et aïe donc ! Mais pour le minerai, non, ça n'allait pas avec le minerai. Pourquoi ? Eh bien, écoutez. Le mineur d'origine avait quitté le pays avant que les Allemands fussent là ! Tous s'étaient repliés vers l'Oural, avec leurs familles. D'autres avaient rejoint l'Armée. Restaient, qui ? les vieux, les pensionnés qui s'accrochaient à leur bicoque, à leur enclos. Aussitôt les Allemands s'en occupent. D'abord un médecin, un brave homme de médecin, qui dispensait du travail pour cause de maladie. Mais les Allemands avaient vite fait de déchiffrer et de fusiller ce pauvre homme. On amena à la mine tous les vieux sous escorte. « Quelle a été ta profession avant ? » Et tous de répondre, unanimes : « Aucune, simple manœuvre : ramasser et jeter. » Et les voilà à lambiner, ils ne refusent pas de travailler, mais ils ne fichent pas un clou. Ah, il en a eu du tintouin avec eux, ce monsieur le chef Johann Ebert ! Promesses, menaces, bonne ration, coups de bâton, rien n'y faisait. Il en avait même fait fusiller quelques-uns, peine perdue. Ils tiennent bon, les petits vieux. « Nous autres, qu'ils disent, on ne craint pas la mort, on a assez vécu. »

Vers ce temps-là j'avais déjà repéré des bonnes gens, je m'étais ouvert à certains. Parmi ces vieux-là j'avais organisé deux petites équipes pour le travail clandestin. Avec leur aide, je me mis en contact avec toute la mine, sans me lever de mon banc. Et voilà les chefs d'équipe qui m'informent : parmi tous les gens du pays, seul Oleksi collabore avec les Allemands. Dès le premier jour de la venue des Allemands, qu'ils disent, il s'est habillé proprement et s'est présenté à leur chef. Et voilà qu'il lui dit : Moi, citoyen un tel, je veux collaborer loyalement avec l'administration allemande. Eux, naturellement, ils ne demandent pas mieux. Ils s'accrochent à lui des deux mains. D'abord il a été chef d'équipe chez eux, et puis, tiens, on l'a fait contremaître pour les travaux du fond. Et, que je me dis, attends voir un peu, mon gros, le pouvoir soviétique t'a porté si haut, et c'est comme ça que tu le payes ? Et alors mes chefs d'équipe clandestins me proposent de supprimer Oleksi. « Ma foi, que je leur dis, c'est affaire de dignité : tuer un scorpion vaut la rémission de quarante péchés. Allez-y, mais filez doux. »

Chose étonnante, ils ne l'ont pas supprimé. Ils n'ont pas pu : c'est un homme prudent. De la mine il s'en retourne chez lui ; de chez lui, à la mine, voilà tout le trajet. Et encore le jour. Et puis, des officiers allemands logeaient dans sa maison. Des soldats montaient la garde autour. Rien ne venait. Bon, je me dis, on attendra, tu auras beau faire, tu finiras par tomber au piège. Et pendant ce temps-là, la besogne marchait vite chez les Allemands. Pourquoi ? Voici pourquoi. Désespérant de nos mineurs, ils ont amené à la mine des prisonniers de guerre. Comment ils les traitaient ? Au camp, on les réduisait à l'agonie, au point qu'ils tenaient à peine sur leurs jambes, et alors on leur disait : Si tu veux travailler, on te nourrira. Bien sûr que certains acceptaient. On tient à la vie,

quoi ! Et puis une idée fixe : Si je profitais d'un moment pour me sauver ou autre chose ! De braves types, les nouveaux arrivants, on a tout de suite établi le contact. Les têtes brûlées demandaient aussitôt de l'explosif pour faire sauter la mine jusqu'au ciel. Parmi eux également j'ai formé trois équipes clandestines, une équipe de cinq par baraque. Assis sur mon banc, j'envoie des petits clous dans la semelle, tout doux, tout calme, et mes adjoints opèrent dans la mine, et dans les baraques de prisonniers de guerre, et dans la bourgade. Les informations m'arrivent à jet continu : tantôt ci, tantôt là des machines qui brûlent, des dépôts qui flambent, un train déraillé, qui roule au bas du talus. Tout ça en catimini, en tapinois.

L'Allemand qui s'est un peu baladé par toute l'Europe, s'imaginait au début : du moment qu'il a occupé une terre, celle-ci lui appartient ; il amène ses soldats, il dresse une potence sur la place, organise toute sorte de Kommandanturs, de sous-Kommandanturs. Je suis donc le maître. Le pouvoir est à qui possède la force ! Eh bien, vas-y voir. Chez nous, cette loi ne joue pas. Le jour, c'est toi qui commandes, la nuit c'est nous. Toi, tu proposes, et c'est nous qui disposons. Tu as accroché à ton corps des armes, et tu trembles comme un lièvre. Sitôt la nuit, tu n'oses pas montrer ton nez dehors. Voilà ce qu'il en était...

Bon, je m'écarte encore. Je deviens bien trop bavard avec l'âge. En un mot, j'ai vite fait de m'entendre avec les prisonniers de guerre. Dès qu'il y aura possibilité, on ferait sauter la mine. Mais avec quoi ? On n'avait rien. Avec le Comité régional clandestin, je n'étais en liaison que par la radio. On me, promet, à l'occasion, de m'envoyer de l'explosif, mais attendre l'occasion, vous savez ! Eh bien, les choses touchaient à leur fin, d'un instant à l'autre on allait rétablir la mine. J'avais demandé à mes petites équipes de dénicher quelque part dans la mine de vieux pétards. Pensez-vous ! On est trop surveillé. Sur cinq hommes à nous, un Allemand. Chaque mouvement repéré... Sale affaire. Et j'en veux surtout à cet Oleksi, qui fait du zèle pour les Allemands. « Ah, le Judas Iscariote, me dis-je, si un jour je t'attrape, je t'en montrerai, des poires ! »

Et lui, d'après ce qu'on me rapporte, se fait encore plus prudent, il fait du plat aux prisonniers, il a même obtenu pour certains des permissions, il se pose en défenseur devant les chefs. Paraît même qu'il porte sa ration à des femmes de soldats rouges qui ont la vie trop dure. « Ah, non, me dis-je, pas la peine, on ne me la fait pas ! Pas de retour pour toi. » Vers ce temps-là, mes gars trouvent moyen de lui fiche le feu à sa bicoque, qui a brûlé net. Tout le bric-à-brac des officiers, ses locataires, y a passé. Lui-même cette nuit-là, voyez-vous, il travaillait à la mine, il n'est rentré qu'au matin. Et les gars qui me rapportent qu'il ne s'est point tant désolé pour sa maison que pour ses poiriers. Il avait là chez lui, paraît-il, des poiriers peu ordinaires. Après cette histoire-là sa femme avec son enfant avait disparu tout à fait. Il l'aura cachée on ne sait trop où, lui-même il est venu loger à la mine, dans les bureaux. Essaie voir maintenant de le joindre à travers tous ces gardes du corps !

« Eh, me dis-je, te voilà enfoncé jusqu'au cou, mais tu n'échapperas pas au peuple, si le peuple le veut. Il te retrouvera sous terre. » Cependant l'hiver était venu, le deuxième hiver sous l'occupation allemande. Un jour, au commencement de décembre, un grand-père vient m'apporter une vieille, très vieille botte : cette botte-là, vois-tu, c'était son fils qui l'avait envoyée pour la faire réparer, et il l'avait enveloppée dans un journal. Ce journal-là, les Allemands l'éditaient à Dniépropétrivsk, en langue ukrainienne. Et il y avait toute une page, dans ce journal, qui ne parlait que de notre mine : de la restauration du pays dévasté par les bolcheviks, à l'aide du commandement allemand. Qu'est-ce donc ? J'en oubliais la botte. Je lis : « La perle de Krivoï Rog est rétablie ! » Tout ceci pour dire qu'on allait remettre en exploitation notre mine, eï qu'à la Noël elle fournirait sur carreau, pour l'empire allemand, les premières berlines du fameux minerai de Krivoï Rog. Et le grand-père qui demande, — il nous servait, sans le savoir lui-même, d'homme de liaison : et la botte, qu'il disait, vas-tu nous la réparer, hein ? Et moi qui me dis : que le diable t'emporte vieux tue-mouches, avec ta botte. « Vers le soir, que je dis, ton fils n'a qu'à venir la chercher lui-même, sa botte, et qu'il emmène avec lui les voisins, compris ? » Or son fils était mon chef d'équipe, et les voisins c'étaient, dans notre langue, les autres chefs d'équipes. Le vieillard se trotte, et je reste, moi, penché sur la botte, à me tourmenter : « Espèce de clandestin à la manque ! A quoi j'en suis réduit ! » Là-dessus mon radio, — j'avais là une jeune fille, très débrouillarde, qui entretenait la liaison avec la Grande Terre, — recevait, pour moi, un ordre de l'état-major au sujet de la mine, qui me disait : Tâche moyen d'empêcher la chose !

Bon. Et le moyen de l'empêcher ? Le soir, on se réunit avec mes chefs d'équipe. On était assis là, et pour la frime on hurlait des chansons. Sur la table il y avait pour le décor du tord-boyaux de betteraves — « cognac-trois poirées ».

Je leur demande donc : « Comment faire ? » Eux, se grattent la nuque, et nous avons beau tourner et retourner, ça ne vient pas. Les Allemands sont des imbéciles, n'empêche. Ils ont tout de même compris pourquoi leurs machines brûlaient. Ils ont mis partout des patrouilles, amené des chiens dans les mines, la nuit la cour est éclairée avec des projecteurs. Un chat même ne pourrait passer inaperçu. Que faire ?

« Ça va mal, les gars, que je dis. »

« Ça va mal, répondent les chefs d'équipe. — On aurait fait exprès que ça ne serait pas pire. »

On convient cependant d'une mesure extrême. Si pour aller jusqu'à la mine, nous avons le bras trop court pour l'instant, empêchons du moins la fête. On avait là un petit vieux, un sapeur-mineur, il s'était fait la main à fabriquer d'excellentes grenades avec des boîtes à conserves. On donnerait à quelques-uns des nôtres une petite grenade de cette fabrication, pour en régaler, le jour de l'ouverture, tout ce joli monde !

Bon. J'en avais gros sur le cœur au point que je décidai de déroger à toutes les instructions et de risquer moi-même, ce jour-là, avec les gars. Ce n'était pas des choses à faire, bien sûr, mais je ne suis qu'un homme comme les autres, j'ai aussi de l'amour-propre. Enfin, on se prépare. J'avais choisi 'des hommes sûrs, fermes comme le roc. Deux prisonniers de guerre : l'un ex-ingénieur de Toula ; l'autre un Ukrainien de chez nous, un conducteur de moissonneuse-batteuse de la région du Dniepr. Des gars d'attaque, qui comprennent les choses. Et puis un autre encore s'est offert, un de nos vieux mineurs, il a été un excellent abatteur, tandis que chez les Allemands il travaillait comme simple manœuvre. Moi, j'étais le quatrième. On m'avait procuré déjà un laissez-passer, comme artisan de l'endroit, pour ainsi dire représentant de l'initiative privée.

La fête, elle était toute proche. Et leur journal qui fait la crécelle, comme pour nous agacer : la mise en marche, la régénération industrielle, des visiteurs de marque nous arrivent de Berlin. « Bon, que je me dis, on va leur fabriquer, à vos hôtes, de quoi se rincer la dalle. » A la mine, c'est la préparation en plein, on avait massé là des Feldpolizei, et posté à tous les angles de la cour des tanks, des projecteurs. La sonnette à vapeur, on l'avait entourée de papier de couleur comme un arbre de Noël, et, tout au sommet, on avait juché leur aigle déplumé aux griffes enfoncées dans la croix gammée. Et les vieux qui viennent me dire et prédire : Pour sûr qu'ils attendent un gros personnage.

Et c'est bien ce qui est arrivé. A un jour de la fête, un train spécial s'arrêtait tout contre la mine. En avant et en arrière, des plates-formes blindées ; au milieu, des wagons-salons. Il y avait là ce gros rouquin, le directeur du consortium « Westen », de Krivoï Rog, le docteur Kont, que les nôtres appelaient docteur Honte. Ah, il était féroce, cet Allemand-là, même qu'il portait toujours une cravache d'acier : à la moindre contrariété, — ouvrier, ingénieur, peu lui importait, — il leur allongeait un coup de cette cravache-là. Mais entre tous les visiteurs il s'est trouvé être le moins important, parce que dès qu'ils sont descendus de wagon, tous leurs chefs, voilà-t-il pas qu'il s'aplatit devant eux, les salue quasiment jusqu'à terre, leur sourit comme un chien teigneux. Et des photographes, naturellement, des opérateurs de ciné, toute une flopée qui se jetait dans vos jambes. Et puis aussi nous quatre, on était mêlé à la foule comme qui dirait des badauds. On se tenait là, et leurs photographes qui se contorsionnaient pour nous attraper avec leur appareil, et ils nous faisaient signe de sourire, quoi : justement, on voulait leur en envoyer, à leurs invités, de nos petites boîtes à conserves, comme ils descendaient du train, mais ces photographes-là nous en ont empêché, ils étaient là dressés comme une muraille devant nous. Ça fait que nous n'avons rien pu lancer.

Tout d'un coup je sens sur moi le regard de quelqu'un qui m'observe. Je me retourne : Bah ! une vieille connaissance, Oleksi Koustchévoï. Je me dis : « M'aurait-il reconnu, vraiment, malgré ma barbe ? Ah, le gredin ! » J'allais m'effacer dans la foule. Seulement, à me sauver comme ça sans autre forme, je risquais justement de tomber entre les griffes de la police... Je reste donc là. Lui aussi. Je regarde, et lui aussi me fixe de loin, en dessous, il a l'air de sourire ironiquement, et il m'avait paru qu'il secouait la tête. Pour qui ? Je n'en sais rien. Pour quelqu'un dans la foule, mais j'avais l'impression que son sourire était pour moi. « Attends un peu, que je me dis, espèce de Judas Iscariote, remercie le bon Dieu qu'on soit venu chercher du gros gibier, ce serait bien dommage de brûler une cartouche pour toi, sans ça tu serais étendu par terre — les bras ci, les jambes là. » Lui, a hoché la tête et a suivi les chefs dans les bureaux où, comme nous le savions, on avait servi la table à leur intention.

Je respirai : il ne m'avait pas reconnu. Mais à qui avait-il fait signe ? Peut-être m'avait-il reconnu et me saluait, l'air de dire : tu vois, je ne t'ai pas trahi, touche donc un mot pour moi, en cas de besoin. Et quand je l'ai vu, avec toute cette canaille fasciste, entrer dans les bureaux pour casser la croûte, j'ai senti tout mon dedans se cabrer en moi. « Je te revaudrai ça, va ! », me disais-je. Mais pas le temps de réfléchir. On annonça au peuple que la mine serait inaugurée le soir, avec des illuminations, et que le principal personnage qui venait d'arriver, quelque chose comme un ministre, quoi, ferait monter, de sa propre main, une première berline de minerai sur carreau. Et puis, aux ouvriers qui avaient bien travaillé, on remettrait des cadeaux de Noël allemands. « Allons, bon, me disais-je, soit, ce sera juste le moment pour leur offrir notre cadeau à nous ! »

On attendit le soir. Vous savez quel temps il fait à cette époque-là, dans notre pays de Krivoï Rog ? Du brouillard, et encore du brouillard, et puis le gel qui commence à mordre, et du verglas que c'en est terrible. Bien sûr que c'est beau quand tout se couvre de frimas, quand le moindre brin d'herbe se transforme en aiguille de glace, et que les arbres semblent se vitrifier ; les branches se courbent jusqu'à terre, et le vent les fait tintinnabuler comme si elles étaient en cristal. Mais pour aller n'importe où par ce temps-là, on ne le souhaiterait pas à son pire ennemi. Le temps que je me sois rendu à la mine, sur le soir j'avais fait cinq chutes, je me suis abîmé le flanc, j'ai manqué me casser une jambe, mais j'y suis arrivé quand même. J'ai montré mes laissez-passer et mon passeport pointé à la Kommandantur. Eh bien, on m'a laissé passer. « Enfin, me dis-je, que je me sorte de

là ou non, je vous en ferai une fête, à vous autres jean-foutre ! » Je regarde, et qu'est-ce que je vois ? mes hommes qui se bousculent dans la cohue, battent la semelle, se frappent les épaules avec leurs moufles, pour se chauffer. Nous étions convenus qu'on n'approcherait pas les uns des autres, qu'on ne se parlerait pas. Fallait avoir l'œil sur moi : ce que je ferai, ils le feraient aussi.

Et la cour qui rayonne. Les projecteurs illuminent. Il fait clair comme en plein jour. Partout des pellicules de glace, tout scintille, étincelle, miroite. Tout semble paré comme pour une fête. Dans la maison où visiteurs de Berlin et chefs font bombance, on en entend des voix et des rires. On se doute bien qu'ils sont déjà mûrs. Ma foi, tant mieux pour nous.



Nous autres, on est là à souffler dans nos doigts, à attendre. Tout d'un coup la porte s'ouvre, laisse passer Oleksi Koustchévoï et Johann Ebert, le chef allemand de la mine, le docteur Honte le suit de près. Les Allemands, eux, sont joliment paf, ils gesticulent, ils sourient, ils braillent par toute la cour. Et ils ont l'air d'envoyer Koustchévoï on ne sait où. Le chef de la mine lui donne l'ordre en russe : Descends au fond, prépare tout, et dès que ça sera prêt, tu donneras le signal. Koustchévoï s'en va. Les Allemands s'en retournent dans les bureaux. Alors, nous, on échange un regard d'intelligence. Vous parlez s'il est à l'honneur, chez les Allemands, ils ont confiance comme si c'était leur homme. Et voilà de nouveau le dépit qui me ronge. Tout à l'heure nous allons cogner sur les Allemands, et lui qui est sous terre, n'aura qu'à se dérober au châtime. J'en avais le cœur qui me levait. Au point que j'en oubliais même que je vivais peut-être ma dernière heure.

Les choses cependant avaient tourné autrement que nous ne le pensions. Ecoutez ce qui s'est passé ensuite. Comme nous amendions la sortie des visiteurs de Berlin, on entend un roulement de tambour, et voilà que leurs soldats défilent, non pas les haillonneux des anciennes classes, qui ne fichaient rien à la mine, mais des types d'attaque, triés sur le volet, des margoulettes vigoureuses, vêtus correctement, amenés sans doute par le même train. C'était la garde. Ils se sont alignés devant les bureaux, puis, éparpillés en tirailleurs et mitraille au bras, les voilà qui refoulent la cohue. Est-ce parce que les Allemands avaient flairé du vilain ? est-ce parce que la peur les avait pris, le fait est qu'ils nous ont refoulés à une centaine de mètres de la porte. Plantés là comme un rideau, ils ne laissaient passer personne. Ah, nom d'une pipe ! Notre affaire était dans l'eau. On ne peut pourtant pas lancer nos boîtes à conserves à cette distance ! La colère me reprend — bien sûr que ce Koustchévoï aurait soufflé un mot à quelqu'un : méfiez-vous. J'étais là à m'engueuler moi-même comme du poisson pourri, pour avoir ménagé leurs photographes au lieu de taper dessus dès le matin. S'ils mettaient la mine en marche, quelle honte ce serait pour moi ! Un clandestin à la manque ! Tout d'un coup, comme par un fait exprès, leurs chefs qui

sortent l'air imposant, forts en chair, tous en uniforme, titulaires de hauts grades, à coup sûr. Ils tournent autour de la sonnette à vapeur, on dirait pour nous asticoter ; leurs photographes font partir le déclic, les opérateurs de ciné tournent la manivelle, et eux qui prennent des poses : on est des personnages importants, quoi. C'est bien le moment de jeter une jolie petite bombe dans le tas. Fichtre, un peu trop loin ! Ah, si vous saviez ce que j'ai éprouvé alors ! Et puis les gars aussi étaient à bout. On avait oublié toute mesure de précaution, Ils accourent : « Eh bien, quoi ? Quand ? » C'est vrai, on avait tant souffert, pour rien. Alors, moi, je les rassure. Quand même ils ne s'échapperont pas de nos mains. Pour monter dans le train ils passeront à côté de nous... Et voilà que leur principal personnage, leur ministre, revêtu d'une longue capote à col de castor, coiffé d'une casquette haute, gros, l'air important, approche du bouclier, touche à l'interrupteur pour brancher, et faire monter sur carreau la berline remplie de notre cher minerai de Krivoï Rog. Eh bien, écoutez la suite : à peine avait-il touché l'interrupteur, qu'on entend un choc, une explosion formidable ! On eût dit que la terre bougeait sous les pieds, et nous voilà tous projetés sur la neige comme un jeu de quilles. Je me demande : qu'est-ce donc ? Une bombe ? Mais, on ne secoue pas la terre comme ça, avec une bombe ! Un tremblement de terre ? Nous n'avions jamais connu ce phénomène-là, chez nous. Et voilà que ça recommence — ric-ric ! L'électricité s'éteint. Quelque chose qui tombe, un cri !... Je bondis sur mes pieds, et je vois à la lueur de la lune que la sonnette à vapeur s'est plantée de guingois, c'est même étonnant qu'elle tienne encore debout ! Le bâtiment où étaient les bureaux, s'est fendu en deux. Et je vois : ah, ça, les Allemands, par exemple, les Allemands ! Les soldats, je ne veux pas mentir, c'était rien, ils n'avaient pas perdu la tête, ils ont sauté debout et, de leurs mitraillettes, ils ont refoulé la cohue : Zurück, zurück ! Quant à leurs chefs, enveloppés dans leurs capotes, ils détalait comme des lièvres par la cour et, sans s'arrêter, ils filaient à toutes jambes du côté du train, suivis des photographes et des opérateurs. Déjà la fumée sortait à flot, jaune, acre, et très familière pour l'odeur... En somme le lendemain on déclarait aux ouvriers que, par suite de déplacements géologiques, la mine s'était affaïssée, et que les travaux cessaient. Il s'agissait bien de déplacements géologiques, quand mon propre flair de mineur me disait quelle odeur c'était ! De la tolite, et de la vraie.

Et me voilà de nouveau assis sur le banc, une botte éculée entre mes genoux, la bouche pleine de clous, un marteau à la main, à songer, à me rappeler des choses, de comparer, de confronter. Et savez-vous à quoi je suis arrivé : C'est certainement lui, Oleksi Koustchévoï, qui avait fait sauter la mine. Plus personne. Les Allemands avaient, à la veille de cette Noël-là, fouillé jusqu'au moindre petit recoin, et parmi les nôtres, personne n'était descendu au fond, cette nuit-là. Alors je me suis rappelé qu'il avait pris : la défense des prisonniers, obtenu des permissions pour les ouvriers ; que sa femme portait des rations aux soldâtes de l'Armée rouge. Bien plus : j'ai questionné mes vieux, les chefs d'équipe, les clandestins. Ceux-là aussi, ils se grattent la nuque : c'est lui qui a fait sauter, ça ne peut être que lui... Donc, ce n'est pas pour rien qu'il était resté avec les Allemands et avait accepté toute la honte en silence ; ce n'est pas pour rien qu'il avait perdu sa maison, s'était laissé outrager par nous. Tout cela, pour ne pas livrer notre minerai aux Allemands. Un point obscur : pourquoi ne s'était-il pas ouvert à nous ? Parce qu'on voit d'après tout qu'il savait notre existence... Enfin, ça le regarde, du moment qu'il a accepté de faire cet exploit à lui seul !

Quand j'ai eu compris tout ça, j'ai éprouvé une amertume pire que l'absinthe. Inutile d'agiter les bras maintenant que c'est fait ! J'ai tapé à la radio le récit de cette nuit de Noël, j'ai reconnu mon erreur, et fait part de la mort héroïque du mineur Oleksi Koustchévoï. Puis, d'autres affaires sont venues, et, comme les Allemands avaient abandonné cette mine, le Comité régional clandestin m'a envoyé pour travailler dans un autre secteur, cette fois une mine de schiste, où les Allemands déjà avaient commencé à gratter.

Et je suis revenu ici avec l'Armée rouge. Certains de nos mineurs sont rentrés en même temps que moi ; les gens affluaient des quatre coins du pays, les uns s'étaient cachés chez les paysans pour se dérober au travail, les nôtres arrivaient de l'Oural. Nous nous remettons au travail. Nous avons mis en marche la station électrique allemande qui n'avait pas trop souffert de l'explosion ; nous avons réparé le monte-charge, remis en place et consolidé la sonnette à vapeur. On se mit à forer un puits.

Et quand le coup de presse des premiers travaux fut passé, et que l'on eut le temps de regarder un peu autour de soi, l'idée me vint, chers camarades, — j'avais déjà été élu, à cette époque-là, au bureau du Parti, — qu'il nous fallait de toute nécessité élever dans la mine une statue au mineur Oleksi Koustchévoï, mort sous les éboulements de la mort des braves. J'ai posé la question devant le bureau du Parti. On a voté « pour ». Le Comité de rayon a approuvé : c'est une bonne action. Bonne en ce sens qu'il faut réhabiliter l'homme devant la bourgade, car il passe sans aucune raison pour un suppôt des Allemands. Autre question : la question religieuse. Dès que l'explosion a eu lieu, les vieilles femmes de la bourgade se sont mises à psalmodier que c'était le doigt du bon Dieu qui ne voulait pas remettre entre les mains impures du fasciste le sang de notre terre, c'est-à-dire le minerai. Et puisque c'était le doigt de Dieu, les vieilles se sont rendues à l'église, et derrière elles aussi les jeunes femmes. Alors j'ai pensé ceci : « A quoi bon livrer la cause de nos héros entre les mains de Dieu ? Que le bon Dieu se montre généreux pour les vieilles, s'il en est capable ! »

Bon. Nous avons trouvé à Krivoï Rog un tailleur de pierres. Nous lui avons assigné une somme importante. « Tu nous tailleras, lui avons-nous dit, dans le granit un obélisque pour notre héros. » L'autre répond : « Bon, je ferai de mon mieux. » On tope là. Et, tu me croiras si tu veux, le même jour où nous avons commandé la statue et sommes revenus de Krivoï Rog, comme j'étais là assis, sur le soir, dans la maison commune, voilà qu'un foreur de chez nous, un communiste, vient me trouver. Il s'assied tout près de moi, sur le lit, et il se tient les côtes de rire. « Encore un miracle s'est fait dans notre mine », qu'il dit « Quel miracle ? » — « Voilà, qu'il dit, toute la bourgade prétend avoir vu le défunt Koustchévoï ; il est revenu, paraît-il, de l'autre monde, il a fait un tour à travers les décombres de sa maison, touché ses poiriers, envoyé une parole déplaisante, et puis il est reparti. » — « Non, ai-je dit, tu mens, j'en ai assez de votre mystique. »

Et dès que j'ai dit ça, tiens, la porte s'ouvre toute grande. Seigneur Dieu ! Koustchévoï est dans la porte. Pas d'erreur, c'était bien lui, seulement il avait les moustaches longues, blondes, il était tout débraillé, hérissé, avec sur ces guenilles-là une décoration qui brillait, une vraie.

Alors, dame, je vois que ce n'était plus de la mystique, mais un phénomène absolument réel.

« Bonjour, que je lui dis, assieds-toi, raconte-nous ce qui se passe dans l'autre monde. »

Et lui me dit : « Dans l'autre, je n'en sais rien, mais dans ce monde-ci, ça va mal. Tiens, ma bicoque, qu'il dit, tu me l'as brûlée, la moitié de mes poiriers, tu les as calcinés. Où veux-tu que je vive à cette heure ? Au lieu, qu'il dit, de commander une statue pour moi, tu ferais mieux de me faire avoir un petit coin, parce que je ne suis pas seul, qu'il dit, j'ai encore ma femme et ma fillette. »

Je débordais de joie.

« Tu es donc vivant ! » que je dis. « Bien sûr que je suis vivant », qu'il me répond. « Mais alors, que je dis, où donc étais-tu passé, diable d'homme ? Et qu'est-ce que tu as fait tout ce temps-là ? Et puis, dis-moi, s'il te plaît comment t'es-tu sorti de l'explosion, puisque la couche s'était affaissée ?... »

Alors, on en a roulé une, et puis il m'a conté la chose qu'est la chose. Il se trouve qu'il était tout juste sur le point de partir, quand tout d'un coup il apprend que la mine n'a pas sauté, qu'elle passait intacte aux Allemands. Alors l'idée lui est venue de rester, de gagner la confiance des Allemands, et d'attendre une bonne occasion. Il n'avait pas eu le temps de faire part de sa décision au Comité de rayon, il était trop tard. Et quand le secrétaire du bureau du Parti est entré en passant, il s'est montré prudent, car il y avait beaucoup trop de monde avec lui. Alors il a décidé d'agir à ses risques et périls. La tolite, il en avait amassé petit à petit durant des mois, là-dessous, au fond du puits de mine. Et puis, quand il eut gagné la pleine confiance des Allemands, il a fait preuve d'initiative. Ayant préparé trois charges sous les assises, il a attaché un cordeau et, à l'instant même où on lui téléphonait, il a allumé.

« Et comment es-tu resté vivant ? » demandai-je. « Mais, c'est très simple, qu'il dit. Les cordeaux étaient à retardement. J'ai allumé, et puis j'ai couru, pas vers le puits mais en sens inverse, tout au fond de la mine, vers le tuyau d'aération, et je me suis sorti de là. Et puis, j'ai pris du côté sud, sur les traces de ma famille... »

Il avait joliment bien imaginé la chose. J'en suis jaloux quand je pense à la façon dont il a amusé les Allemands, en cette nuit de Noël. On ne peut pas faire mieux !

« Et comment as-tu pu leur bourrer le crâne, aux Allemands, sans rien craindre ? »

— « Oh, ce n'est pas bien malin de les mettre dedans. Ils se tenaient à une verste du peuple, dit-il. Vous autres, c'est vrai, j'avais peur de vous, je savais que vous me donniez la chasse. Je me disais que vous finiriez par me jouer un tour de votre façon, et qu'il me serait impossible de mener la chose jusqu'au bout. Moi, qu'il dit, je me doutais bien que tu étais là tout près à farfouiller, mais j'avais peur de m'ouvrir à vous. Je voyais bien, qu'il dit, que tu travaillais avec hardiesse, et que les Allemands en tremblaient. Mais, me disais-je, et si tu tombais ? Alors notre minerai irait aux Allemands. J'ai donc décidé, qu'il dit, d'œuvrer parallèlement. C'était plus sûr : si ce n'est pas vous, ce serait moi. »

Et quand on a eu causé ensemble, on a avalé un verre de tord-boyaux, celui-là même que nous appelions « cognac-trois poirées », et puis il me demande : « Veux-tu me donner, qu'il dit, une formule de questionnaire. J'ai envie, qu'il dit, de faire une demande pour entrer au Parti. Maintenant, je me suis tant soi peu signalé. Il y a longtemps que j'avais écrit une demande, avant la guerre, mais je me disais que ce serait un trop grand honneur, il faudrait mériter ça. »

Voilà comme il est, Oleksi Koustchévoï, jeune membre de notre Parti.

EISENSTRASSE, LIGNE DE DÉFENSE

Vers la fin du mois d'avril 1945 le commandant de la formation motorisée qui montait à l'assaut de Berlin, au sud-ouest de la ville déjà cernée et à moitié occupée par nos troupes, envoya sa voiture me prendre à l'état-major. Le chauffeur me trouva au bureau des opérations et m'annonça que son chef, « en personne », l'avait chargé de me conduire à l'« économat » du flanc gauche, qui, dans ce secteur, avait pénétré le plus en avant vers le centre de la capitale. Il y avait dans ce garçon de petite taille, toujours en mouvement, au visage anguleux et aux pommettes saillantes, où couraient des yeux vifs et curieux, un je ne sais quoi qui le faisait appeler dans tout l'état-major — et cela malgré les usages militaires et sans respect pour son grade de caporal — Micha, tout court. Micha était arrivé dans une superbe limousine — 8 cylindres, d'un jaune agressif, un trophée à coup sûr. Il affichait un dédain marqué pour cette luxueuse voiture et parlait de sa petite « emotchka », carbonisée peu avant par un « Messerschmitt » au passage de la Neisse, comme d'une fidèle compagne, tombée dans la bataille.

— Ça oui, c'était une voiture, camarade lieutenant-colonel ! dit Micha en poussant un soupir. Vous vous rappelez comme je vous promenais dans la boue, près de Korsoun-Ghevtschenkovskaia... Trois ans sur les routes du front sans grandes réparations ! Et cette saleté-là — il envoya un coup de pied dans le pneu de sa limousine — ne bouffé pas même d'essence ordinaire, il lui faut de l'extra-fine. J'aurais bien voulu la voir près de Korsoun, sur ces routes-là... Ah ! emouchka, emouchka, dire qu'il ne m'a pas été donné d'entrer à Berlin avec toi !

Tout à coup Micha se ressaisit, se mit au garde à vous et, saluant militairement, demanda s'il ne pourrait par la même occasion ramener dans notre voiture des militaires de l'« économat » venus à l'état-major pour y être décorés. J'y consentis. Il disparut derrière la maison et revint aussitôt avec deux hommes. Les nombreuses médailles auxquelles la poudre dentifrice avait donné un vif éclat, les insignes de la garde, les chevrons rouges et jaunes qui témoignaient des blessures et ornaient leurs vareuses fraîchement sorties de l'intendance, tout, leur allure même, la franche désinvolture de leurs mouvements, rappelait des vétérans de la guerre.

— Sergent Trifon Loukianovitch, dit d'une voix de basse, en faisant adroitement le salut militaire, un beau gars élané, aux cheveux blonds, avec cette intonation rocailleuse propre aux Biélorussiens.

— Caporal Nikolai Tikhomolov, prononça l'autre d'une voix sonore, en articulant chaque mot et en faisant claquer ses talons. Son parler aux « o » renflés et doublés décelait un Volgien.

N'ayant pas dormi depuis plusieurs nuits, je résolus de faire un somme et m'installai de mon mieux sur les larges coussins de cuir du fond de la voiture. Le caporal Tikhomolov s'assit à côté de moi et le sergent près du chauffeur. La puissante voiture prit aussitôt de la vitesse et, ployant légèrement, fila vers le nord.

Au delà de deux rangées de poiriers en fleurs bordant la route s'étendaient de monotones paysages allemands, plats et léchés. Malgré le printemps radieux ils ressemblaient étonnamment au barbouillage d'un artiste-peintre manqué. L'uniformité fatigante de la région, le bruissement soutenu des pneus et le doux balancement des ressorts vous engourdisaient, et dès que vous fermiez les yeux, les bouffées de senteurs exhalées de la terre chaude et renaissante qui pénétraient par le pare-brise, vous transportaient dans d'autres contrées. Vous vous rappeliez l'ardent et superbe renouveau des champs et forêts du pays natal, l'éclat des boutons d'or, dont l'herbe tendre était toute étoilée, l'ocre scintillant des bouleaux à chevelure rebelle, la dentelure bleuâtre des forêts de sapins qui sortaient imperceptiblement du sommeil de l'hiver, le vieil ambre des troncs de pins qui se dressaient parmi les jeunes arbres et d'où s'épanchait un suc résineux, l'infini tapis vert des blés d'automne, les vastes terres noires, grasses et huileuses, des labours kolkhoziens.

A travers mon demi-sommeil, j'entendis Micha entamer une conversation avec le caporal volgien, une de ces conversations indolentes comme il s'en engage entre compagnons de route. Ils parlèrent du front, de leur famille — non sans pousser quelques soupirs —, de l'inutilité pour les Allemands de s'accrocher aux pavés de Berlin, déjà détruite, de ces sacrés Alliés qui lambinaient avec l'offensive, de la profusion des écredons rouges dans les maisons allemandes, des avions réactifs lancés tout dernièrement dans la bataille par l'adversaire, et déclarèrent d'un commun accord que Hitler avait beau faire, ses jours étaient comptés. A quoi bon s'entêter. *Hände hoch !* et basta !

— Ah ! si au moins je pouvais rentrer pour la fenaison ! dit le Volgien de sa voix sonore en appuyant sur les « o ». — Si tu voyais les immenses prés de notre kolkhoz, Micha, où l'herbe, juteuse et succulente comme un concombre, monte jusqu'à la ceinture ! On affine bien sa faux et le matin, à l'heure de la rosée, on part aux champs : j-j-j ! j-j-j ! Dis donc, sergent, si on lui règle son compte, à Berlin, comme il se doit, crois-tu qu'on sera démobilisé pour la fenaison ?

— Je ne suis pas pressé, répliqua sans entrain Loukianovitch qui n'avait nulle envie de parler.

— Dites, sergent, pourquoi vous a-t-on décoré ? demanda Micha qui ne pouvait souffrir les compagnons de route taciturnes.

— Comme ça, pour peu de chose, répondit l'autre de mauvaise grâce.

— Pensez-vous ! L'ordre du Drapeau rouge c'est quelque chose, ça ne se donne pas pour rien. D'autant plus que vous l'avez reçu non pas sur place, au détachement, mais à l'état-major. A quelle occasion ?

— Est-ce qu'il dort le lieutenant-colonel ? demanda le prudent Volgien et, se penchant vers les sièges de devant, murmura : — C'est vrai, frérot, nous estimons tous deux que nous ne l'avons pas méritée, cette récompense. Tiens, regarde mon Etoile rouge. Je l'ai reçue pour Stalingrad. Stalingrad, ça compte, pas vrai ? Et cet ordre de la Gloire, c'est pour le Dniepr. Oui, mon vieux, j'ai été un des premiers à forcer le Dniepr avec un matériel de secours... accroché à un tonneau à choucroute. Mais oui, sous le feu de l'ennemi ! Ou bien cet ordre de la Gloire c'est pour la base d'opérations de Sandomir, sur la Vistule. Nous avons tenu deux jours sur un petit carré de rien du tout, pas plus grand qu'un mouchoir de poche. Il nous hachait comme du grain sur une aire, mais nous avons tenu bon, jusqu'à l'arrivée des forces principales, comme on dit. Ai-je mérité une médaille ? Oui. Je trouve même que notre général de brigade n'a pas été large et qu'en fait de récompenses, il est plutôt un peu rapiat. Quant à l'ordre que je viens de recevoir, c'est pour un général fasciste. Qu'il crève, le salaud !

— Pour un général ? Comment ça ?

A sa voix, je sentais que Micha avait même rebondi sur son siège.

Cela devenait intéressant, le sommeil s'était dissipé. Il fallait même faire un grand effort pour ne pas céder à l'envie de regarder le narrateur.

— Eh bien, voilà : le sergent et moi nous avons fait prisonnier un de leurs généraux, et pas de la petite bière paraît-il, mais un haut placé, un lieutenant-général, comme on dirait chez nous... N'appuie pas sur la pédale, je commence à avoir mal au cœur... Et puis tu vas nous faire rentrer dans une voiture et on sera obligé de prendre Berlin sans nous... Donc, à propos de ce général, écoute la suite, tu vas rire. Tu sais comment notre brigade a débouché sur la Neisse ? Nous nous sommes installés sur la rive et emparés de la base d'opérations qui se trouvait au delà. Il s'agissait de la garder. Tout à coup plus de munitions. Et l'infanterie n'était pas encore là. Derrière nous, des unités allemandes défaites rôdaient dans les bois, bref, de la « pâte feuilletée ». Un matin, le chef de la section des munitions nous appelle, nous, les sergents : « Prenez cette moto, filez en vitesse au deuxième échelon et arrangez-vous pour que ce soir les munitions soient là. » Et nous d'obéir, naturellement. Nous prenons place dans la moto et bientôt nous disparaissions le long de la forêt dans un tourbillon de poussière. Lui est au guidon et moi dans la voiturette avec une mitrailleuse, l'œil aux aguets. Tout à coup, je crois apercevoir près de la route une silhouette massive, une manière d'ours, et qui disparaît aussitôt dans les buissons. Stop ! Je pointe ma mitrailleuse sur le buisson et le sergent s'empare de sa mitrailleuse : « Qui est là ? *Hände hoch !* Sortez ou nous tirons ! » Et tout à coup : *Guten Morgen !* Trois Fritz sortent du fourré : deux officiers et un autre comme qui dirait un civil, à barbe hirsute, au poil blanc, tout en loques. Bon. Nous les fouillons et nous leur enlevons leurs joujoux. Qu'allons-nous en faire ? Non, vraiment, se trouver là à un moment pareil, lorsque nous avons une mission si importante à remplir ! De part et d'autre c'était la forêt, pas une âme aux alentours. « Mieux vaudrait les descendre, ces fripouilles, mais voilà, ils se sont rendus. Les ordres sont formels », dit le sergent. Et il ajoute : « Amène-les au détachement le plus proche, Tikhomolov, et moi je continuerai mon chemin. Je pourrais les conduire moi-même bien sûr, mais tu me connais, je suis capable de m'en débarrasser en route... » Pas vrai, sergent ? C'est bien comme ça que ça se passait ?

Celui-ci ne répondit pas. Il ne prenait aucune part à la conversation, obsédé sans doute par de tristes pensées.

— Aussitôt dit, aussitôt fait. Loukianovitch saute sur la moto et moi je rebrousse chemin avec mes prisonniers. Tout en marchant je me dis : ils cherchaient sans doute à sortir de l'encerclement, les salauds ! Des officiers pardessus le marché. Et si jamais ils allaient prendre le large, chacun de leur côté ! Va donc courir après dans le bois ! Je réponds d'eux. Qu'est-ce que je fais ? Je leur enlève leur ceinture et je commence à couper les boutons de leur froc et — mille pardons ! — de leur caleçon. Comme ça, ils auront les mains prises et s'ils se mettent à courir, ils vont s'empêtrer dès les premiers pas. Mais quand son tour arrive, le petit vieux en civil commence à rouspéter ; il bredouille je ne sais quoi ; les officiers s'alarment : « Djénéral, djénéral », disent-ils en le montrant du bout du doigt. Et moi de leur répondre en allemand, très poliment, comme ça se doit : « Nicht, il est civil, sans signes distinctifs, donc bitte schön, tiens ton falzar, et maintenant kommen Sie, messieurs les officiers, en droite ligne... » Sans incident aucun je les amène directement à notre brigade. Après les avoir remis entre les mains de mon commandant, je leur dis « Auf Wiedersehen » et je m'en vais sans plus penser à eux. Il y en a tant qui rôdent dans les bois par les temps qui courent ! Le soir, le sergent revient avec des munitions. Tout est bien, la mission est remplie. Tout à coup l'agent de transmission du corps d'armée vient nous annoncer que le général nous demande.

— Merci pour votre service, nous dit-il. Savez-vous qui vous avez capturé ?

— Non, mon général, nous ne le savons pas.

— Un de leurs chefs, un grand...

Voilà tout. Il a dû en voir de belles dans les bois, leur général. Il avait une tête à faire peur, un poil hérissé et un doigt de crasse sur la peau ! Fallait le voir quand il passait la main sous sa chemise et commençait à se gratter ! Oui, il s'était mis dans de beaux draps, le brave. Et pour un pouilleux comme ça, un ordre, et encore lequel !

— Vous avez reçu ce que vous deviez recevoir, voilà tout, répondit Micha avec diplomatie lorsqu'il vit que je m'étais réveillé.

Penché sur son volant, il jetait des coups d'œil obliques à son voisin, mais ce dernier, le regard perdu au loin, ne faisait nulle attention à lui. Mais Micha, il fallait le croire, avait grande envie de le faire parler.

— D'où êtes-vous, camarade sergent ?

— J'étais de Minsk.

— Pourquoi « j'étais » ? Où habite votre famille en ce moment ? En avez-vous une ? Vous êtes marié ?

— J'étais marié.

— Ah, ah ! Et vous avez des enfants ? — J'avais des enfants...

Le sergent se détourna. Il était évident qu'il ne voulait pas parler. Mais se défaire de Micha n'était pas chose facile. Après un court silence, celui-ci attaqua de nouveau :

— Vous êtes de la ville ou du kolkhoz ?

— De la ville.

— Et où êtes-vous né ?

— A Répitché. C'était un village qui se trouvait près de Minsk. Tu ne le connais pas, à quoi bon toutes ces questions ?

— Et vos parents, où sont-ils ?

— Je n'ai personne, ni parents, ni adresse, à part mon secteur postal, compris ?

— Compris, dit Micha en poussant un soupir. Quel homme maussade vous êtes, le chemin paraît plus long avec vous.

— Je suis comme je suis, répliqua le sergent, sans même chercher à dissimuler son irritation. Si je te gêne, tu n'as qu'à freiner, je hélérai quelque autre voiture.

— Pas du tout. Libre à vous de ne pas parler. Et Micha se mit à siffler un air en vogue.

La chaussée s'arrêtait à un viaduc que l'ennemi avait fait sauter. Il fallait le contourner à travers champs. Bientôt nous fûmes immobilisés par une longue file de véhicules. Pour sortir de l'embouteillage, Micha voulut prendre à droite, mais la jeune fille qui réglait la circulation veillait : d'un geste péremptoire elle l'arrêta avec son fanion rouge. Micha essaya de lui démontrer qu'on ne pourrait prendre Berlin sans nous, il lui débita mille compliments sur son petit nez retroussé et sur son teint vermeil, mais rien n'y fit. Elle se montrait intransigeante et ne laissait passer qu'une seule rangée de voitures, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

— Eh bien, puisque c'est comme ça, allons prendre un bain de soleil, déclara Micha, et il sauta le premier dans l'herbe déjà toute piétinée.

Le sergent arrangea sa vareuse et, en homme pratique, alla donner un coup de main à la jeune fille pour « démêler la bobine ». Dès qu'il se fut éloigné, le Volgien accabla Micha de reproches :

— Qu'as-tu à le torturer ainsi ? C'est vrai qu'il est resté seul, les Allemands ont exterminé tous les siens... il souffre le martyr...

Et le caporal, homme très expansif, lui raconta la tragique destinée de son ami, son compagnon d'armes depuis Stalingrad. Au passage du Prout, le sergent fut grièvement blessé. Jugé inapte au service, il fut renvoyé dans ses foyers. Il retourna à Minsk où il travaillait avant la guerre comme ajusteur dans une fabrique d'appareils de T.S.F. Il ne retrouva plus sa fabrique. A la place de la maisonnette où il avait laissé sa femme et ses trois enfants il ne vit plus qu'un immense entonnoir, couvert d'orties et de bardanes. Les voisins lui apprirent qu'une bombe allemande avait enterré sa famille au moment où elle s'apprêtait à évacuer. Le soldat ne prononça pas un seul mot et s'en alla d'un pas lent, sans se retourner. Il déboucha sur la grand-route de Vitebsk. Une auto le prit en passant et l'amena jusqu'au détour d'où l'on apercevait ordinairement son village natal. La voiture était déjà partie et il restait là, au milieu de la route, sans rien comprendre, jetant des regards impuissants autour de lui. De là, de

la borne kilométrique, on voyait jadis un petit village plein de gaieté. La borne y était toujours ; les prairies verdissantes et la petite rivière aux reflets argentés qui serpentait parmi elles étaient là également, mais le village avait disparu. Là où l'oeil était habitué à le voir, s'élevaient quelques petites collines envahies par les mauvaises herbes ; à la place des saules aux branches touffues et dont l'ombrage répandait sa fraîcheur sous les fenêtres, se dressaient çà et là des chicots carbonisés.

Des filets de fumée s'agitaient près de la rivière. Par un sentier que les herbes avaient envahi, le soldat arriva jusqu'à eux. Un vieillard, couvert de loques, sortit d'une grotte creusée au bord de la rivière. De ce dernier, il apprit que pour avoir soutenu les partisans, le village avait été brûlé deux ans auparavant par une expédition punitive. Tous les habitants, dont ses parents et sa sœur cadette, avaient été fusillés. De nouveau, le soldat ne proféra pas une parole. Il prit une poignée de terre roussie parmi les décombres, la mit dans son mouchoir, et, d'un pas chancelant, s'en retourna à la gare. Il alla rejoindre son régiment qui se reconstituait à l'arrière, supplia le commandant de la brigade de ne point tenir compte de son congé de réforme et de le reprendre dans l'armée...

— Tant qu'on se battait ça allait, ses souffrances morales et physiques semblaient s'apaiser, mais quand la poste arrivait, il tâchait de s'éloigner... Il se battait bien. Dans toutes les missions dangereuses, il était le premier. Et maintenant que la guerre tire à sa fin, les idées noires le travaillent...

Et pour finir, le Volgien ajouta :

— Eh, ami et compagnon, pourquoi retourner le fer dans ses plaies !

Entre temps notre tour était arrivé. Nous reprîmes place dans notre belle limousine dont l'ocre jaune se détachait de la longue file des voitures militaires toutes poudreuses. Bientôt nous débouchions sur la chaussée. Le sergent, qui nous attendait, remonta dans l'auto sans rien dire.

Plus nous approchions de Berlin, plus la circulation devenait difficile. Les voitures avançaient sur plusieurs files continues, les unes très vite, les autres moins, dans une seule et même direction. Pour sortir de l'encombrement, Micha prit un chemin vicinal, puis un chemin de traverse, mais toutes les routes étaient obstruées par les véhicules. Notre auto avançait sans cesse de l'artillerie, des chars, des canons autotractés, des camions découverts pleins de joyeux fantassins aux figures bronzées, des unités antiaériennes avec d'énormes projecteurs et appareils de repérage par le son, recouverts d'une bâche, semblables à de monstrueuses fleurs de guerre, des colonnes poudreuses de motocyclistes, de la cavalerie qui paraissait drôle dans ce flux d'acier et de moteurs rugissants, et de nouveau des chars et de gros canons remorqués par de puissants tracteurs. Aux abords même de Berlin, là où les unités s'arrêtaient pour se regrouper, notre voiture put enfin sortir de ce nuage de poussière. Après avoir enjambé un viaduc du Berliner Ring, elle déboucha dans la banlieue de la capitale. Derrière les grilles de fonte et l'épais feuillage des arbres se cachaient de riches villas. Des voitures, des canons autotractés et des chars étaient rangés dans les cours. Les moteurs des postes de radio crépitaient, les cuisines roulantes fumaient. Des drapeaux de la Croix-Rouge flottaient sur les plus somptueuses demeures. Les hommes de liaison tendaient les fils métalliques et les enroulaient autour des poteaux en fonte des tramways. On entendit — venu d'où ? — le sourd gémissement d'un accordéon, sons inattendus et délicieux dans cette sombre ville étrangère ! Une jeune fille, un facteur militaire, au calot crânement chaviré sur sa tête bouclée, s'en allait triomphalement, la sacoche bourrée de lettres, par les rues de ces quartiers riches que, pour cette raison sans doute, les alliés avaient épargnés dans leurs bombardements.

Mais au fur et à mesure que nous avançons, le tableau changeait. Plus de verdure. De part et d'autre des ruines déjà envahies par l'herbe ou encore fumantes. A l'entrée d'une station de métro quantité de voitures sanitaires : deux jeunes filles en blouse d'infirmière sortaient du souterrain et portaient sur un brancard un soldat, vêtu de l'uniforme de l'armée ennemie. Il fermait douloureusement les yeux. Elles avançaient avec précaution et s'efforçaient de marcher d'un pas égal. Le sergent les regarda de travers.

— Ne dirait-on pas qu'elles portent des œufs et qu'elles ont peur de les casser ! Ah, si on me laissait faire ! J'te leur enverrais une ou deux grenades dans ce métro et tout serait dit.

— Ça ne se fait pas, sergent, un blessé est un blessé, dit Micha tout en faisant signe à la gentille infirmière : — Eh, la petite, il y en a beaucoup, là-bas ?

— C'est plein, archi-plein, répondit à sa place le caporal Tikhomolov. Ils ont transporté tous leurs blessés dans le métro et les ont laissés là sans nourriture et sans soins. Beaucoup sont morts depuis longtemps et personne ne les a retirés. Mais ça, c'est encore rien. Ailleurs, les fascistes ont fait pénétrer l'eau de la rivière dans le métro ; ils voulaient noyer les blessés pour qu'ils ne tombent pas entre nos mains. Heureusement que nos sapeurs ont fait sauter le tunnel et arrêté l'eau... Bref, ce sont des loups, de vrais loups !

— Et nous autres, nous sommes aux petits soins pour eux, dit le sergent. Tu le vois, celui que notre infirmière est en train de panser, il a peut-être achevé nos blessés de ses propres mains.

— Mais, mon vieux, c'est pas pour rien que c'est un fasciste... Et toi, qu'es-tu ? Eh bien, oui, dis-le. Qu'est-ce que tu as dans la poche de ta vareuse ? Le caporal regarda affectueusement son ami et, sans attendre la réponse, ajouta d'un air triomphant :

— Tout est là, vois-tu.

A la guerre, mieux vaut toujours se trouver parmi des connaissances. Je décidai de ne point m'arrêter à l'état-major du corps d'armée, ni à la brigade, et de me rendre directement au bataillon où servaient mes compagnons de route. Nous avançons avec prudence entre des amoncellements de briques où il eût été difficile de discerner l'ancien tracé des rues. Mais bientôt un factionnaire se montra sous une porte cochère : il était défendu aux voitures d'aller plus loin. Nous étions déjà sur la ligne de défense.

— L'« économat » est toujours à la même place qu'hier ? demanda le sergent après avoir échangé les mots de passe avec la sentinelle.

— Toujours à la même. L'Allemand s'obstine. Ça barde ! Le chef du bataillon a été blessé hier.

— Allons-y, ordonna le sergent.

Nous prîmes congé de Micha qui fit machine arrière avec sa limousine jaune d'oeuf et nous continuâmes notre chemin à pied parmi les ruines, entre les blocs de pierres. Qui eût pu croire qu'une rue avait existé sur cet emplacement qui ressemblait plutôt à une carrière où l'extraction se fait à ciel ouvert ? A certains indices, on voyait cependant que des hommes avaient vécu en ces lieux : là c'était un écriteau bleu sur lequel on pouvait lire : « Eisenstrasse », ou un poêle de faïence verte accroché au deuxième étage à un pan de mur resté debout, ici une machine à coudre mangée de rouille qui traînait au milieu des décombres et à laquelle nous nous heurtâmes tous les trois l'un après l'autre, ailleurs une profusion incroyable de lits en fer dont les carcasses se dressaient çà et là parmi des briques pulvérisées. Dans ces gorges étroites, le fracas des explosions se faisait assourdissant. De part et d'autre on entendait le tacotement des mitrailleuses et, tels des coups de marteau secs et précipités, le tir de rafale des fusils automatiques.

Soudain, nous aperçûmes des civils massés près d'une maison restée debout par miracle. Ils n'étaient pas nombreux. C'étaient des vieillards en redingotes antiques et chapeaux défoncés, de vieilles femmes aux lèvres serrées, à la figure sale et terreuse. Ils portaient tous des casseroles, des terrines enveloppées dans des serviettes et se serraient contre le mur noirci par la fumée.

Le sergent s'arrêta devant eux et les fixa d'un regard si lourd qu'ils se serrèrent encore davantage contre le mur, puis il se détourna brusquement et s'engagea dans un passage sombre et étroit entre des pierres. Je lui demandai qui étaient ces gens. Il fit la sourde oreille. Il marchait en tête, éclairant le chemin avec une lampe de poche. Nous arrivâmes dans une cave où s'entrelaçaient une profusion de tuyaux à vapeur et de conduites d'eau. Derrière nous, le caporal Tikhomolov murmurait avec son accent volgien :

— Notre cuisinier distribue le reste de la soupe aux civils. Il les nourrit comme des moineaux : *Essen Sie*, s'il vous plaît... Ils sont nombreux et vivent sous les décombres comme des taupes. Il y en a même avec des gosses... Nous voilà arrivés.

Le poste de commandement du bataillon était un petit réduit, l'ancien logement du chauffeur de poêle sans doute. Le capitaine, si jeune que ses petites moustaches semblaient lui avoir été collées, se leva de son superbe voltair et me communiqua d'un air triste et fatigué qu'il était le chef de l'état-major et qu'il remplaçait le commandant blessé la veille. Dès qu'on parla des opérations militaires, il s'anima. En effet, dans ce secteur, leur bataillon n'était pas loin du centre de Berlin, mais au carrefour de l'Eisenstrasse il s'était heurté à une embuscade de S.S. et depuis trois jours il n'arrivait pas à la forcer. L'artillerie ne venait pas. On la concentrait plus au sud, où l'on se préparait à quelque choc foudroyant. Il avait reçu l'ordre de renforcer ses positions et d'empêcher l'ennemi encerclé de s'échapper vers le sud. C'était bien le moment de se croiser les bras ! Et ce capitaine dont la poitrine était couverte de décorations et de rubans témoignant de ses blessures avait presque des larmes dans la voix.

Soudain ses yeux gris se mirent à briller avec malice. Décidément non. Il n'allait pas rester là à bayer aux corneilles comme son voisin de droite. Il prendrait l'offensive sans artillerie, voilà tout. A la tombée de la nuit, il les arrangerait, ces salauds de S.S. ! Il avait déjà concentré ses mitrailleuses et ses mortiers sur les flancs et il était prêt à l'attaque...

— Voulez-vous voir la ligne de défense de Berlin ? Pas besoin de jumelles, on la voit à l'œil nu. Cette maison est à nous, la deuxième est vide et les Allemands occupent la troisième, à une trentaine de mètres.

Nous sortîmes du réduit. Au bout de la cave, dont les murs résonnaient au bruit de la canonnade proche et lointaine, se trouvaient les positions qu'éclairaient les reflets du soleil. On apercevait quantité de nids de mitrailleuses commodément aménagées parmi les briques et des silhouettes de tireurs couchés entre des blocs de pierre. En cet endroit la cave n'avait plus de plafond et l'on pouvait se croire dans une large tranchée en briques.

A l'angle de droite des soldats se pressaient. Ils dressaient l'oreille et une grande inquiétude se lisait sur leur visage. Parmi eux mes compagnons de route se distinguaient par leur bel uniforme couvert de médailles d'un éclat éblouissant.

— Il y a un meeting ici ? — demanda le capitaine en s'efforçant de donner à sa voix encore jeune un ton sévère de commandant.

— Il y a un enfant là-bas, dit un soldat en montrant d'un geste vague un mur de fortifications.

— Permettez que je vous informe, dit le caporal Tikhomolov en se mettant au garde à vous. Ils ont dû lâcher un obus lourd dans la cave. Il y avait là une femme qui a poussé un cri épouvantable. Ils l'ont blessée ou tuée. Elle s'est tue. Et l'enfant, vous l'entendez ?...

A travers le grondement de la canonnade, des cris d'enfant qui semblaient sortir de sous terre arrivaient jusqu'à nous. Au milieu des ruines noircies et fumantes qui frémissaient sous les explosions et les détonations, ces cris perçants et aigus vous glaçaient le sang.

— Sacré malin ! — s'écria le capitaine tout perplexe. Cet homme qui venait de parier d'une attaque contre les retranchements ennemis comme d'une chose des plus ordinaires et des plus simples, fut pris d'une inquiétude soudaine. — Il est peut-être blessé, vous entendez ces cris déchirants ? Il faut le sauver !

— Ce n'est pas facile, mon capitaine, dit Tikhomolov. Ils couchent chaque pierre en joue. Les camarades ont coiffé d'un calot une crosse de fusil et l'ont fait sortir quelque peu au-dessus de la tranchée. Deux balles l'ont transpercée aussitôt et la crosse a volé en éclats.

Ces cris déchirants, lamentables et désespérés sortaient des décombres de la zone neutre. Aucune canonnade ne parvenait à les étouffer. Ils venaient frapper l'oreille.

Lorsqu'ils s'apaisaient un morne désespoir apparaissait sur les visages des soldats. Dès qu'ils reprenaient c'était un soulagement.

— Arrive que pourra ! s'écria le caporal Tikhomolov et, enfonçant son calot, se dirigea vers le parapet.

— Que fais-tu ? Tu as toi-même trois gosses, s'exclama le sergent Loukianovitch en lui barrant le chemin. Et ce dernier se plaqua contre le mur. Son corps robuste et tendu comme un élastique, enjamba lestement le parapet et disparut. Tikhomolov, rué vers lui, s'arrêta aussitôt comme frappé d'un coup de massue sur la tête. Du côté allemand, on entendit soudain des rafales de mitrailleuse et le débit précipité d'une mitrailleuse.

— Ils tirent sur lui, les salauds, murmura le capitaine devenu tout pâle. — Homme de liaison : que les artilleurs fassent feu sur toutes les embrasures !... Oh, les canailles !

Le capitaine enleva son képi et avec prudence avança la tête hors de la brèche.

— Il rampe à merveille, même d'ici on ne le voit pas... Bravo ! Il est déjà tout près...

— Liaison : artilleurs, feu nourri !

Tout tremblait dans le crépitement des rafales de mitrailleuses. Les balles sifflantes déchiraient les airs et ricochaient sur les décombres.

— Ça y est ! Il y est arrivé, s'écria d'un air triomphant une jeune ambulancière accourue au bruit de la fusillade.

Le sergent était parvenu jusqu'au milieu des décombres. Et là il avait sauté dans un passage caché à nos yeux. Nous nous sentions tous soulagés. Les mitrailleurs s'étaient tus des deux côtés. Un horrible silence que troublait seul le bruit de la canonnade lointaine se fit soudain. Puis chacun de nous perçut nettement des sanglots d'enfant qui tantôt s'apaisaient, tantôt reprenaient avec plus de force, et une voix d'homme, forte et sonore qui cherchait à les calmer.

— Vivants, s'écria Tikhomolov qui respirait avec peine, comme après une course rapide. Il attendra qu'il fasse nuit, et alors nous les délivrerons...

Tout le bataillon s'était massé à la sortie de la cave. Les soldats au repos accouraient tout en ajustant leur vareuse. Ils examinaient la culasse de leur mitrailleuse, s'enquéraient de ce qui était arrivé, allongeaient le cou eux aussi et prêtaient l'oreille aux bruits sourds qui partaient de la zone neutre. Tout le monde se taisait. Seule l'ambulancière murmurait comme fascinée : « Pourvu qu'il reste indemne, pourvu qu'il en réchappe !... » De nouveau les mitrailleuses allemandes firent entendre leur tacotement.

— Hé, les copains, il est sorti ! s'écria un observateur au-dessus de nos têtes. — Avec une petite fille... Mets-toi donc à plat ventre, risque-tout !

— Ça y est, il s'est couché. Il a du mal à ramper.

Il est en vue.

— C'est qu'il n'est pas seul, il y a la gosse !

— Liaison : artilleurs, feu sur toutes les embrasures ! Feu nourri, feu d'enfer !

Mais avant même que cet ordre fût transmis, tout trembla de nouveau. Les mitrailleuses crachaient de crépitantes rafales. Au-dessus des ruines, les airs étaient sillonnés et tailladés par les trajectoires entre-croisées des balles. Il semblait impossible que quelque chose de vivant pût résister dans cette atmosphère déchirée par les sifflements des projectiles. Or le sergent vivait. Il rampait lentement, et les observateurs communiquaient :

— Il s'est arrêté derrière un bloc de pierres... Le voilà qui repart, il n'a pas de patience.

En soldat expérimenté, il avait deviné que derrière un monceau de briques qui s'élevait parmi les ruines, au pied même du talus, se trouvait une zone morte inaccessible au feu des mitrailleuses adverses. Lorsqu'il avait rampé là-bas, il avait profité au mieux de cette couverture. Mais il avait dû avancer à plat ventre, jouer des coudes et onduler comme une chenille. Maintenant il n'était plus seul, son fardeau ne lui permettait pas de se serrer contre le sol. Il rampait sur le côté droit et portait l'enfant sur son bras gauche. Il avançait lentement. Les balles qui venaient frapper les briques et les plâtres détachaient de petits nuages rouges et blancs juste au-dessus de sa tête.

Nous suivions chacun de ses mouvements avec une telle tension qu'à travers le fracas de la fusillade, nous entendions les battements de nos cœurs. Le sergent se trouvait déjà près du parapet et nous nous apprêtions à le recevoir avec l'enfant lorsque tout à coup il s'arrêta, comme s'il se fût heurté à quelque obstacle invisible, et il resta figé, aplati contre le sol.

— Ils l'ont tué ! s'écria la jeune ambulancière qui s'élança gauchement vers l'issue et essaya de grimper sur le mur en s'accrochant aux pierres avec ses ongles. — Ne pas se montrer à la trouée ! cria le capitaine. — Liaison, aux artilleurs: renforcer le feu sur toutes les embrasures ; aux commandants des compagnies : se préparer à l'attaque !

Soudain une haute silhouette apparut au-dessus du parapet et en moins d'un clin d'œil le sergent tomba lourdement dans la cave. Bientôt il se releva. Tout son corps chancelait et sa gorge faisait entendre un râlement. Il était d'une pâleur extrême. On percevait comme un bouillonnement sourd dans son gosier. Il voulait dire quelque chose sans doute, mais les mots ne sortaient pas. Il tenait, blottie contre ses médailles, une petite fille chétive qui pouvait avoir deux ans, et dont les yeux, d'un bleu clair terni, étaient pleins d'épouvante. Une tache sombre allait s'élargissant sur la belle vareuse du sergent.

— Je suis blessé, prenez la petite, dit-il enfin avec un gros effort, et lorsque des dizaines de soldats tendirent leurs bras à l'enfant, il se laissa doucement glisser le long du mur.

Le crépitement des mitrailleuses, dont le feu avait atteint sa plus haute tension, n'était plus qu'une clameur continue. Une voix rauque se fit entendre au loin :

— Première compagnie, à l'attaque !

Près de nous une voix toute jeune claironna :

— Première section, suivez-moi !

Les soldats enjambèrent aussitôt le parapet. Ils couraient, trébuchaient, rampaient parmi les décombres. Certains se couchèrent à plat ventre. Plusieurs silhouettes grises, très agiles, avaient déjà atteint la maison ennemie et longeaient ses murs, près des embrasures allemandes. On entendait les explosions des grenades. Une odeur acre de poudre vous prenait à la gorge.

— Laissez-moi, laissez-moi faire, moi aussi, j'irai..., criait le blessé en cherchant à s'échapper des mains de l'ambulancière. Il égratignait le béton avec les talons de ses bottes, mais ses jambes ne voulaient pas le soutenir.

— Lâchez-moi, vous entendez, lâchez-moi !...

Sa main noueuse, brunie par le soleil, cherchait quelque chose par terre, à côté de lui, la mitrailleuse sans doute. Tout près, derrière l'ambulancière, se tenait la petite fille. Elle avait des boucles blondes. Le visage gonflé, tout rouge à force d'avoir pleuré, elle croquait un gros morceau de sucre poussiéreux qu'un soldat lui avait glissé dans la main à la hâte, et regardait de ses yeux étonnés et interrogateurs celui qui l'avait amenée là, cet homme si grand, vêtu comme un étranger, avec de belles médailles, et qui, tout d'un coup, ne savait plus marcher et se débattait comme un petit entre les mains de cette nourrice, à la figure toute ronde et dont la drôle de robe blanche était marquée d'une bizarre croix rouge.

MAMAN KLAVA

Un rayon de soleil éclatant me réveilla. Pénétrant par la petite fenêtre encastrée dans le mur au niveau du four à pain sur lequel nous dormions, son glaive d'or perçait la pénombre sous le plafond blanchi de la maison propre, et me frappait en plein visage.

Comme cela arrive souvent à la guerre, quand on se réveille au sortir de la nuit, on ne comprend pas du coup où l'on se trouve et comment l'on est venu là. Un moment après je me rappelai notre vol malheureux de la veille dans un gluant brouillard de mars, les petits nuages blancs des éclatements d'obus, qui se déployaient sur nos têtes, pareils à des capsules de coton trop mûres, l'aile déchiquetée de l'avion, le visage du pilote dans la glace oblique, sa lèvre mordue jusqu'au sang et ses yeux étroits que la tension rendait vitreux, le choc lourd sur la clairière de neige, et cette pensée aiguë : où sommes-nous ? De quel côté sommes-nous tombés ? Et tout à coup, des hommes en courtes pelisses militaires, sales, fripées, mais chères à nos cœurs, et coiffés de bonnets à oreillettes, courant sur la neige profonde, déjà poreuse, vers les débris de notre appareil. Amis ! Et, aussitôt, une grande faiblesse qui paralyse tout le corps.

Nous avions atterri, si l'on peut appeler cette malencontreuse chute un atterrissage, dans le cantonnement d'un régiment d'artillerie motorisée qui avait pris l'offensive et s'était arrêté dans ce petit bois pour une courte halte. Les artilleurs, hospitaliers comme tous ceux de la garde, partagèrent leurs provisions avec ces hôtes tombés du ciel, firent un pansement sommaire au pilote qui, dans sa chute, s'était blessé à la tête, nous conduisirent dans une maisonnette de la forêt, et, après nous avoir confiés aux soins de la maîtresse du logis, une femme âgée, grande et forte, ils prirent congé de nous, en promettant de communiquer par la radio nos coordonnées à l'état-major du front.

Ils avaient fait pour nous tout ce qu'ils avaient pu, car à la tombée de la nuit le régiment devait s'engager dans la percée. Le pilote et moi, nous refusâmes de souper : nous tombions de sommeil. La maîtresse du logis nous prépara sur le four une litière de paille odorante ; aussitôt couchés, nous nous endormîmes. Voilà ce qui s'était passé la veille.

A présent la maison tremblait, secouée par la canonnade toute proche, les vitres tintaient ; sur les rayons sautillaient les pots et les cruches d'argile peinte ; la lampe en fer-blanc, pendue au plafond par un fil de fer, oscillait comme un balancier. A chaque éclatement, la porte qui conduisait dans le vestibule s'ouvrait et se refermait doucement, en grinçant, tandis que du four • allumé, la fumée et la flamme refluaient par bouffées.

La pièce était imprégnée d'une pacifique odeur de sarriette et de menthe dont on voyait des touffes accrochées dans le coin, derrière les icônes aux nimbes de paillon. Et, comme pour contrecarrer les bruits de la bataille, d'en bas, du sol, montaient un rire bruyant, entrecoupé, un rire d'enfant, et un autre très doux, très tendre, roucoulant, un rire de femme.

Le pilote qui s'était réveillé avant moi, avait écarté le rideau d'indienne et regardait en bas, sans rien dire.

M'efforçant de ne pas faire de bruit, je me rapprochai de lui. et une charmante scène s'offrit à mes yeux.

Sur le sol battu, généreusement inondé de soleil comme si on l'eût tapissé d'une fraîche paille dorée, était assise une femme, le dos tourné, très grande mais mince et souple comme une jeune fille. Elle jouait avec un bambin de deux ans, au visage rond, aux yeux noirs, ferme comme un bolet. Elle cachait son visage sur le petit ventre de l'enfant qu'elle recouvrait de la masse de ses cheveux épars, et, étouffant elle-même d'un rire heureux, elle faisait sa grosse voix : « Attends un peu, je vais te manger ! »

L'enfant se débattait, piaillait, et, se défendant de ses petits bras dodus qui, au poignet, semblaient noués par un fil, il criait : « Non, maman Klava, faut pas, faut pas ! » Alors elle le lâchait, et lui, dressé sur ses petites jambes, l'attaquait à son tour, appuyait ses menottes contre sa poitrine, cherchant à la renverser sur le sol ; elle se laissait faire et tous les deux, riant de plus belle, jouaient comme de jeunes chats.

Le pilote, soutenant de ses poings sa tête emmaillotée, suivait leurs ébats en silence ; sur son visage austère et rude, couvert d'un hâle d'hiver épais, apparaissait une expression douce et attendrie, tout à fait insolite. — Comme elle est jeune, cette mère ! — Vous avez vu son visage ? me demanda-t-il. La femme, qui avait dû entendre notre chuchotement, se retourna. Je faillis pousser un cri de surprise. A la voir on pouvait lui donner tout au plus dix-sept ans, mais son visage était d'une couleur étrange, blême et terreuse tout à la fois. On eût dit que sur ce corps jeune, svelte et élancé, on avait collé la tête d'une statue de marbre, dont on aurait dessiné au charbon ou au goudron, les grands arcs des sourcils et les points des yeux. Les lèvres étaient si pâles qu'on ne pouvait les distinguer que d'après leur contour. Mais, l'étonnant, c'est que sur cet étrange visage marmoréen il n'y avait pas trace de maladie. Il était plein d'une grande vivacité, avec des joues et un menton arrondis comme ceux d'une jeune fille.

Se voyant observée, elle se dressa d'un bond sur ses pieds nus, secoua sa jupe, saisit l'enfant et marchant légèrement, elle l'emporta derrière le four.

— Oh, que nous sommes bêtes, mon petit... Nous rions, nous rions... Et nous avons réveillé nos hôtes, fit sa voix.

— Quels hôtes, maman Klava, quels hôtes, maman, questionnait l'enfant. Des Allemands ?

— Mais non, mon petit, mais non ! Des hôtes à nous, des amis... Tu vois, ils font la guerre... Ils sont fatigués... Nous allons tout de suite les régaler...

Et pendant que nous nous habillions sur le four, derrière le rideau, cette femme, que je ne sais pourquoi le petit appelait toujours « maman Klava », agile et silencieuse, couvrit la table d'une nappe propre et disposa dessus un plat de pommes de terre cuites fumantes, un petit pot de lard fondu, une grande cruche de lait, une écuelle en terre peinte, vernie, pleine de tomates marinées qui répandirent aussitôt dans la pièce une forte odeur de fenouil et de feuilles de cassis, et une autre écuelle avec des concombres salés, à la peau rugueuse.

La maîtresse du logis entra, cette grande Ukrainienne âgée que nous avons vue la veille ; elle s'arrêta près du seuil et se mit à essuyer soigneusement ses énormes bottes mouillées.

— Ils se sont levés ? demanda-t-elle.

— Ils s'habillent, répondit la jeune femme.

— Des soldats sont passés en camion, ils criaient que Zvénigorodka est prise et que les nôtres marchent sur Khristinovka... Grâce à Dieu, ça y est, enfin...

Et d'un grand geste elle se signa vers le coin où se trouvaient les icônes.

Pendant que la jeune femme nous versait de l'eau pour nous débarbouiller dans le vestibule, je regardai malgré moi son visage d'une beauté si étrange. Par la couleur de la peau et puis encore par quelque chose d'insaisissable, il rappelait les pousses qui apparaissent sur les pommes de terre lorsque celles-ci germent au printemps, dans la cave, sans la lumière du soleil.

Les deux femmes se montraient très hospitalières et nous régalaient non pas comme des hôtes étrangers, fussent-ils de marque, mais comme des parents très proches, attendus depuis longtemps, et rentrés à la maison paternelle après de longues années de séparation.

— Mangez, mangez donc, à votre santé... Vous avez tant marché depuis la Volga jusqu'à chez nous, et ça ne vous a pas ouvert l'appétit ?... Mangez donc, c'est que vous avez encore une fameuse trotte à faire. La route est longue jusqu'à Berlin, disait l'aînée ; et la cadette poussait vers nous les mets rustiques et nous servait généreusement, à grandes cuillerées, dans nos écuelles.

— Seulement, voilà, nous n'avons pas de fourchettes, pas une : les Allemands les ont toutes chipées... Ces voleurs ! disait-elle en détournant constamment les yeux.

Au mur, parmi d'autres photographies encadrées de noir, accrochées en rangs superposés entre les deux fenêtres, à côté de candides paysages ukrainiens dessinés sur verre probablement par quelque barbouilleur de village, on voyait la photographie d'un gaillard trapu, à la vaste poitrine bombée, en uniforme de l'Armée rouge, ancien modèle.

— C'est-il ton mari ? demanda le pilote, vieux guerrier, habitué à se sentir partout comme chez lui, et sachant s'entendre avec les gens étonnamment vite, malgré son apparence rude et renfrognée.

— Non, c'est mon frère, répondit la jeune femme, en berçant doucement le petit garçon, endormi dans ses bras.

— Et où est ton mari ? A la guerre ? Ou prisonnier ?

— Je n'ai pas de mari, répondit-elle. Et, soudain, une légère rougeur monta à son visage exsangue, d'une pâleur mortelle, qui se couvrit de taches.

J'eus l'impression que nous avions touché un secret de famille qu'il eût mieux valu ne pas effleurer. Mais je n'eus pas le temps de faire signe à l'aviateur que, déjà, il interrogeait, en montrant du doigt l'enfant endormi :

— Mais alors, de qui est-il, ce petit gars ?

Des gouttes de sueur perlèrent aux tempes de la jeune femme, ses yeux s'embruèrent de larmes, ses longs cils se collèrent ; elle saisit l'enfant, sortit en courant dans le réduit voisin, et nous l'entendîmes qui, aussitôt, barricadait la porte.

Il y eut un pénible silence troublé par le crépitement de la paille qui achevait de se consumer dans le four, et par le crissement des tasses que la vieille essuyait à l'aide d'un torchon, avec une application qui me parut excessive.

Le pilote, renfrogné et soufflant, acheva de vider sa tasse en silence.

— Est-ce que je voulais l'offenser ? C'est un coup de hasard, une balle perdue comme qui dirait, grogna-t-il d'un air sombre. Et il lança en direction de la cloison : — Pourquoi t'es-tu fâchée ? Voyons, pardonne-moi si je t'ai vexée, je ne l'ai pas fait exprès. Avec vous autres, femmes, on ne sait jamais où le bât vous blesse.

— Elle n'est pas fâchée... Vous l'avez simplement troublée, camarade officier, expliqua l'aînée.

— Allons, bon, je l'ai troublée ! ... Parce que je l'ai questionnée à propos du petit gars ? Il est si beau ! Est-ce qu'on peut avoir honte d'un fils pareil ?

— Ce n'est pas ça. Iourik n'est pas son enfant. Elle est encore fille... Vous comprenez ? dit la vieille. Sa taille, son allure fière, l'ovale du visage et l'envol des sourcils noirs, tout faisait deviner en elle la mère de la jeune femme.

Elle s'assit à la table, se versa d'une gamelle une odorante infusion de tilleul dont elle nous avait régales en guise de thé, ajouta du jus de betterave qui, dans ces régions de cultures betteravières tient lieu de sucre, et, buvant gravement à même la soucoupe, elle nous raconta l'histoire de cette belle jeune fille ukrainienne, au visage pâle comme celui d'une morte.

Cette petite maison, proprement blanchie et peinte en jaune et bleu de lessive, appartient à Ioukkim Jijlenko, le garde forestier de l'endroit. Il vivait là avec sa femme Anna et ses enfants Klavdia et André. Klava était née et avait grandi dans la forêt. Habitée dès son enfance à vivre à l'écart, elle ne craignait rien ni personne. Elle accompagnait son père à la chasse, et pas seulement au lièvre ou au renard. Quand elle grandit, le garde forestier l'emmena aussi chasser le loup et l'ours, sans craindre que la fillette ne ratât son coup ou ne prît peur à un moment difficile.

Lorsque la guerre éclata, André faisait son service, et le garde forestier, bien que n'étant plus mobilisable, partit rejoindre l'armée comme volontaire. Klava était alors dans sa quinzième année. La mère pensa que du moment qu'ils vivaient dans la forêt, loin des routes, la guerre, Dieu aidant, passerait à distance et ne les toucherait pas. Et puis c'était dommage d'abandonner leur foyer : c'est que le garde forestier avait une ferme bien montée.

C'est ainsi qu'elles restèrent « sous les Allemands », comme s'exprima Anna Ivanovna. Elles enfouirent leur bien, cachèrent les bêtes dans la forêt. Effectivement, au début les Allemands ne les inquiétaient guère. Puis commença la déportation des jeunes en Allemagne. Chaque village devait fournir un contingent déterminé. Klava était justement d'un âge mobilisable. Ayant appris la chose de la bouche de sa mère en pleurs, la jeune fille fronça ses sourcils noirs et déclara : « Je me pendrai au premier chêne venu plutôt que d'aller travailler pour les fascistes. Je suis komsomole, j'aime mieux mourir. »

La vieille Ivanovna connaissait le caractère de sa fille. Ce n'était pas pour rien que son père l'avait emmenée chasser l'ours. La mère égorga un porc de cent kilos qu'elle engraisait dans une hutte de terre en pleine forêt, le chargea sur un traîneau et alla l'offrir au staroste, nommé par les Allemands. Une façon de dire : ne touchez pas à ma fille. Le staroste promit son aide. Et, en effet, jusqu'à la fin de 1942 on ne toucha pas Klava. Jour et nuit elle vivait dans la forêt, prenait des bêtes au piège, — les fusils avaient été confisqués par les Allemands, — et cherchait les partisans qu'elle aurait voulu rejoindre.

Mais, bien qu'aux stations de chemin de fer de Zvénigorodka et de Khristinovka on vît se succéder les explosions, bien que la rumeur populaire parlât des exploits sans cesse renouvelés des partisans, ceux-ci œuvraient si secrètement que la jeune fille ne réussit pas à se mettre en contact avec eux.

L'hiver venu, ce fut une nouvelle mobilisation pour le bagne allemand. Cette fois, les Allemands opéraient sans préavis et sans bourses de travail : ils ne cherchaient plus à donner même une apparence de volontariat à la déportation. Des brigades spéciales de S.S. arrivaient en camions, cernaient les villages, et la chasse aux jeunes commençait. On expédiait sous bonne garde des groupes importants de jeunes captifs vers Khristinovka ; et Klava, tapie dans un buisson, dans la neige, au bord de la route, versait des larmes silencieuses en voyant défiler lentement les mornes convois de jeunes gens et de jeunes filles, sac au dos. On arrêta une jeune institutrice qui se cachait dans une maisonnette isolée. Une nuit on perquisitionna chez un goudronneur qui vivait dans la forêt, à proximité, et on emmena ses enfants. Klava se sentait comme un loup traqué. Le cercle se resserrait sans cesse.

La vieille Ivanovna offrit un second porc au staroste. Celui-ci accepta le pot-de-vin avec bienveillance mais déclara que son pouvoir touchait à son terme : les Allemands sévissaient. Lui-même craignait d'être pris et emmené. On raflait tous les jeunes, sans y regarder de près : les boiteux, les bancals ; et Klavdia était la plus belle fille du pays ; il en répondrait de sa tête. Cependant le staroste conseilla à Ivanovna d'aller trouver le Gebietskommissar du district, à Zvénigorodka. Le fasciste est avide, disait-il, dore-lui la main et il vendra Hitler en personne, avec toutes ses tripes. Peut-être que le Gebietskommissar se laisserait tenter par un présent et consentirait à rayer Klava de ses listes.

Ivanovna retira de la fosse où elle les avait enfouis deux complets que son mari mettait aux jours de fête, et une dizaine de peaux de renard apprêtées, et s'en fut à ZvéniGORodka. Le staroste avait dit vrai. Le Gebietskommissar, bien que d'aspect sévère, se révéla accommodant. Il ne vint pas en aide à Ivanovna, mais il lui apprit le moyen de le rouler lui-même. Fraulein Klavdia n'avait qu'à enregistrer son mariage et un enfant ; alors il pourrait, en vertu de toutes les lois et directives, la rayer des listes, comme une frau mariée.

Ivanovna regagnait sa maison dans la forêt, et songeait : quelles crapules que ces fascistes ! On lui dore la main, et le voilà prêt à se laisser rouler. Elle songeait : pour l'enfant, ça ira. Nous en avons un ; elles venaient d'adopter un orphelin de six mois, le fils de l'institutrice communiste fusillée. Mais un mari, et un bon, où le trouver, et vite avec cela ? Et puis Klava voudrait-elle en épouser un sans l'aimer ? Ivanovna connaissait bien le caractère de sa fille : c'était tout le portrait du père. Si elle s'obstinait, deux bœufs attelés ne la feraient pas bouger.

Sur le chemin du retour Ivanovna passa chez un ami de son mari, le goudronneur veuf âgé dont on venait de déporter en bochie deux filles et un fils. Ivanovna lui exposa son chagrin : « Que faire ? Où trouver un fiancé ? » Et le goudronneur de rire : « Et moi, est-ce que je ne fais pas l'affaire ? » Ivanovna prit peur : « Y penses-tu ? Crains Dieu ! Tu as soixante ans passés, et elle n'en a que seize. Tu es communiste ! L'aurais-tu oublié par hasard ? » Et lui continue de rire : Eh bien, c'est très bien, c'est épatant ! Tromper les ennemis, c'est faire œuvre sainte. Il n'y a pas de mal, même pour un communiste. « On se fera enregistrer chez les Allemands, et ça sera comme la sainte famille : Joseph, la Vierge Marie et ce nouveau-né orphelin. Tout ce que je lui demande, à ta fille, c'est qu'elle me lessive mes chemises ; parce que me voilà seul à présent, et j'en ai plein le dos de ces besognes de femme. Et quand les nôtres reviendront, on rira bien, et on oubliera tout. Il s'agit de sauver ta fille. »

Klava n'objecta rien. Elle rit comme une folle : c'est qu'elle avait bien envie de rouler les Allemands. Ils allèrent se faire enregistrer, et à la sortie de la Kommandantur ils rentrèrent chacun chez soi. Mais, en cours de route, comme cela avait été convenu, elle prit chez le goudronneur un baluchon de linge sale. Et c'est ainsi qu'ils vécurent ; rarement le goudronneur venait voir « sa femme » dans la maison du garde forestier ; il apportait un paquet de linge et des friandises pour son « fils ». Il restait là un moment, à fumer de la mousse à défaut de tabac, racontait les nouvelles sur les succès de l'Armée soviétique, qui parvenaient on ne savait comment jusqu'à son logis perdu dans la forêt, et puis il s'en allait.

Cependant Klava s'était attachée de toute son âme à son fils adoptif. Elle passait des journées entières penchée sur son berceau, le nourrissait au biberon, le berçait, lavait ses langes, lui cousait des vêtements. Et lorsqu'un jour, ses menottes tendues vers elle et la regardant de ses petits yeux bébêtes, l'enfant lui dit, tout à coup : « Maman », la jeune fille en ressentit une joyeuse commotion.

Cet amour que Klava portait à son fils adoptif inquiétait Ivanovna. La nuit elle songeait : on chassera les Allemands, la guerre finira, mon homme et mon fils rentreront : comment vais-je leur raconter l'histoire de cet enfant ? Et puis les gens aussi peuvent penser à mal : il y en a qui connaissent cette histoire et s'en souviendront ; il y en a d'autres qui l'oublieront. Tôt ou tard Klava devra se marier. Et Ivanovna se mit en devoir de déshabituer le petit d'appeler sa fille « maman » pour l'accoutumer à l'appeler Klava. Mais l'enfant était têtu : il tenait de sa mère probablement. Il n'y avait pas moyen de le faire renoncer à cette parole de tendresse, la seule qui existât pour l'instant dans son vocabulaire. Après bien des efforts, la grand'mère adoptive lui apprit à dire : « maman Klava ».

L'hiver touchait à sa fin lorsqu'une nuit la lueur bleuâtre de phares d'automobile frappa soudain les fenêtres de la maison du garde forestier ; un camion gronda et, aussitôt, des coups de crosse heurtèrent sourdement à la porte. Ivanovna comprit : « Un malheur ! » Klava donnait avec le petit sur le four ; la mère n'eut pas même le temps de les recouvrir de quelques hardes : déjà les S.S. faisaient irruption dans la pièce. Klava criait, se débattait à coups de poing, à coups de pied, invectivait les soldats, les griffait au visage. Enfin, ils l'étourdirent d'un coup de crosse, et, sans même permettre à Ivanovna de lui passer une pelisse, ils la jetèrent, évanouie, dans le camion. Ivanovna ne put rien apprendre sur le sort de sa fille ni auprès du staroste, ni à la Kommandantur. Seul le goudronneur omniscient lui dit que cette nuit-là on avait expédié un groupe de captifs en direction de Khristinovka. Klava se trouvait peut-être dans ce convoi.

Ivanovna pleura plus d'un mois ; elle ne se consolait qu'auprès du berceau de l'enfant. La neige fondit dans les champs ; la cigogne revint sur le toit et se mit à réparer son nid, installé sur une vieille roue ; les arbres se gonflaient de sève, les dernières gouttes de neige fondue tombaient du toit avec un bruit lourd sur le sol humide. Soudain, une nuit, Ivanovna entendit quelqu'un, sûrement quelqu'un des siens, qui après avoir piétiné devant la porte, furetait sur le mur, probablement pour trouver le fil de fer enroulé. Puis le verrou glissa. Ivanovna trouva à tâtons les allumettes, en frotta une et poussa un cri de surprise. Sur le seuil se tenait une jeune fille, aussi grande, aussi élancée que sa propre fille, mais déguenillée, maigre, et le teint jaune comme celui d'une vieille. Ivanovna considéra avec étonnement l'inconnue, jusqu'au moment où l'allumette, ayant achevé de se consumer, lui brûla les doigts. Alors la voix de Klava dit dans les ténèbres : « Maman ! »

Oui, c'était Klava. Quelque part de Brest-Litovsk, les sentinelles ayant oublié de fermer le loquet du wagon à marchandises, trois jeunes filles avaient entr'ouvert la porte et, en pleine marche, serrant les dents pour ne pas crier de peur ou de douleur, elles avaient sauté hors du wagon et roulé au pied du talus. La tourmente de février, déchaînée sur la forêt, couvrit leur évasion et balaya leurs traces. Klava s'était simplement égratigné le visage et les mains à la croûte de neige gelée. Les deux autres qui avaient sauté avec elle, en étaient quittes pour quelques bleus. Les fugitives se barbouillèrent le visage avec du poussier, nouèrent leur fichu à la façon des vieilles ; puis, par des chemins détournés, évitant les grands villages et les routes fréquentées, elles dépassèrent Kovel, Chépétovka, Berditchev, Ouman, et, saines et sauvées, regagnèrent leur pays natal.

Klava fit sa toilette, se changea, et, ayant sorti du berceau l'enfant qui l'avait aussitôt reconnue et lui faisait fête, elle prit place à la table. La mère et la fille envisagèrent la situation. Dans les villes et les villages, tous les jeunes avaient été emmenés. Il n'était plus possible de fermer les yeux aux chefs allemands par des pots-de-vin. Klava pouvait être fusillée pour s'être évadée. Vivre en forêt, dans une hutte, n'était pas non plus sans danger. En ces jours-là les Allemands bâtissaient fiévreusement sur le Dniepr le « Mur oriental ». La forêt grouillait d'Allemands : on procédait au stockage du bois. Un officier du génie logeait dans la maison du garde forestier : par hasard il était absent ce jour-là.

La mère résolut de cacher sa fille dans l'étable. Les murs étaient faits de deux claies entre lesquelles, pour la chaleur, on avait mis de la poussière de tourbe mélangée à de la paille. La nuit, les deux femmes retirèrent la tourbe d'un des murs. Dans l'espace vide ainsi formé, elles étendirent de la paille et c'est là que se glissa Klava. La mère retressa la claie, en ne laissant qu'une petite ouverture, une manière de lucarne. C'est par là qu'elle donnait à manger à sa fille ; c'est par là que, la nuit étant sombre et l'officier absent, Klava sortait pour respirer l'air frais, détendre ses membres engourdis, bercer, câliner l'enfant.

C'est ainsi que Klava resta dans cette étroite fente entre les deux claies de l'étable, depuis février 1943 jusqu'à février 1944, supportant les intempéries de l'automne, l'humidité glacée du printemps, et les gelées de l'hiver. Elle y était encore deux jours plus tôt, lorsque nos troupes avaient délivré la région.

Et voilà l'histoire de maman Klava, qu'Ivanovna, assise à la table, nous raconta d'une voix posée, comme si elle eût parlé de choses tout à fait banales, tout à fait ordinaires.

Klava était depuis longtemps sortie de son refuge. Le bambin dans ses bras, elle était assise en notre compagnie. Un sourire sur les lèvres, elle prêtait l'oreille au récit de sa mère, jouait avec l'enfant : « Ainsi font, font, font les petites marionnettes... »

— Et où donc est l'autre, celui qui s'est enregistré avec vous, le goudronneur, quoi ? lui demanda le pilote. Il avait, je ne sais pourquoi, abandonné le tutoiement et cherchait à attirer vers lui le petit garçon.

— Non, dit Klava, il ne me quittera pas... Tant que je suis là il ne connaît personne. Quant à l'oncle Sachko, il était, comme nous l'avons su, agent de liaison chez les partisans. Maintenant il est parti à Zvénigorodka pour mettre en marche la scierie...

— Et le petit gars, qu'allez-vous en faire à présent ?

Les sourcils noirs de Klava se rapprochèrent, anxieux, sur son front blanc, tel un oiseau qui bat des ailes dans les nuages.

— Ce que je vais faire du petit ? Je ne le donnerai à personne... il est orphelin...

— Mais vous devrez bien vous marier... Comment expliquerez-vous la chose à votre mari ? Et puis voudra-t-il de vous avec un enfant ?

— Je n'ai rien à expliquer. S'il est intelligent il comprendra lui-même... Et je n'épouserai jamais un nigaud.

Et Klava serra bien fort contre elle l'enfant, comme pour le protéger. Son visage de jeune fille, pur et délicatement arrondi, s'éclaira d'une expression de tendresse maternelle infinie, qui le fit ressembler aux vierges des icônes de Roublev, peintes avec la vigueur et la simplicité de la vie.

MARIE

Il est pénible de voir pleurer un homme, mais voir des larmes sur le visage bruni, hâlé, creusé de profondes rides, comme avec un clou, d'un soldat, d'un vétéran, est insupportable. Et lorsque les yeux gris, au regard têtue, du caporal Nikolaï Efimovitch Zaviikhvost, se mouillèrent, tous ressentirent soudain comme une angoisse, et il se fit un tel silence qu'on l'entendit qui, cherchant à se dominer, respirait péniblement, avec un râle.

— C'est bon, dit-il enfin, comme après avoir avalé un trop gros morceau resté dans sa gorge, je vous parlerai d'elle. Je vous raconterai ce que je sais. Et ce que je ne sais pas, ou ce que j'ai oublié, c'est eux qui vous le diront, — il montra d'un signe de tête les cosaques, ses camarades de régiment, tapis au fond d'une froide tranchée pour s'abriter du vent âpre et glacé qui jetait sur nos têtes du sable piquant, par poignées. — Nous l'appelions Marie. Comme de juste, elle avait un nom de famille : camarade Chevtchouk, et puis aussi un grade : sergent des services sanitaires. Mais, chez nous, on l'appelait Marie tout court. Et pas Mâcha, ni Maroussia, ni Moussia, mais Marie, jamais autrement. Pourquoi ? Ça, je ne saurais vous le dire... Et ce qu'elle pouvait être gentille, et caressante, et pleine de sollicitude pour nous tous, enfin une vraie sœur, quoi. Et toujours le cœur sur la main, et toujours une bonne parole en réserve pour chacun de nous. Ah, faut-il qu'il y ait des braves gens, tout de même...

Et puis, tout l'intéressait, tout la touchait de près, et elle n'oubliait personne, notre Marie. Des fois, en automne surtout, on s'entasse dans une gaitoune ; il fait humide, on étouffe, l'eau tombe d'en haut, la boue fait flic flac sous les pieds, les murs suintent, les capotes sont mouillées et fumantes, et raides comme du carton, une sueur froide vous glace jusqu'aux os. Et voilà Marie qui entre : eh bien, c'était comme si le soleil s'était montré de derrière un nuage ; et aussitôt on avait moins froid, et il faisait plus clair, ma parole. Elle s'approche de l'un de nous, l'interroge : « Alors, ta femme, est-ce qu'elle t'écrit ? » A un autre, à un nouveau, elle lui montre comment il faut enrrouler les bandes-chaussettes, pour qu'elles ne blessent pas les pieds ; à un troisième elle donne un coup de main pour écrire une lettre au pays... Demandez voir aux gars : ils vous diront que personne ne savait mieux qu'elle écrire ces lettres ; c'est qu'elle y mettait tout son cœur. A un autre encore, elle lui recoud un bouton à sa capote. Tenez, il y en avait un, chez nous, une manière de tzigane, un costaud qui ne se rasait jamais, — il avait le poil noir et dur comme du fil de fer, — un vrai béliet qu'on n'aurait pas tondu. Alors, un beau jour, elle lui a fait cadeau d'une lame de rasoir, et devant tout le monde encore. Ce qu'on a pu rire ! Eh bien, lui, voulez-vous que je vous dise ? Depuis ce jour-là il s'est rasé !

Marie taille une bavette, plaisante avec nous, c'est comme si elle nous réchauffait l'âme avec un rayon de soleil ; et puis, elle passe à une autre gaitoune ; et voilà que d'une troisième on lui crie : « Hé, camarade Marie, venez donc goûter de notre bouillie toute chaude ! » Et d'une quatrième : « Marie, faudrait pas nous oublier hein, c'est qu'on a du thé avec du sucre ! » Marie n'a garde d'oublier. Elle visite tout le monde, elle trouve une bonne parole pour chacun. Voilà comme elle était, notre Marie. Hé oui...

Maintenant, pour ce qui était de son service de brancardière, c'est-à-dire pour ce qui était de donner les premiers secours aux blessés et les emporter de la ligne du feu, — eh bien, voilà ce que je puis vous dire : j'en ai vu de ces sœurs de charité, comme on les appelait autrefois, et pendant la guerre civile, et pendant cette guerre-ci, mais de pareille à Marie, je n'en ai pas rencontré. Vous pouvez interroger tous les cosaques : je dis vrai. La terre a beau flamber tout autour, Marie continue son affaire : elle trouve le blessé, elle le panse et elle l'emporte de la ligne du feu. Elle en a emporté comme ça plus d'une centaine. Je suis du nombre. A vrai dire, moi, j'étais sans connaissance, je ne me rappelle pas comment tout ça s'est passé. Mais lui que v'là, il ne s'est pas évanoui, il se rappelle tout, mais alors tout. Il vous racontera mieux que moi comment notre Marie travaillait sous le feu, et comment elle l'a arraché à la camarade, de dessous sa faux, de justesse, quoi !

Zaviikhvost avait désigné un grand cosaque, l'air sombre, les moustaches pendantes, jaunes de tabac. Celui-ci, sans lâcher sa pipe, gronda d'une voix de basse rauque, comme s'il eût parlé du fond d'un tonneau, en tranchant lentement les paroles.

— C'est vrai. Elle m'a sauvé. M'est avis, qu'elle m'a ramené de l'autre monde, pour sûr. Nous autres, on marchait à l'attaque, sur Kertch. On avait poussé jusqu'à la ville même. Ça allait. Notre artillerie avait mis un bouchon à l'Allemand. Il se taisait. Puis, comme s'il s'était ressaisi, il a ouvert un de ces feux, quelque chose de soigné ! C'était comme si l'enfer s'était ouvert. C'est alors qu'un éclat d'obus m'a cisailé. Les deux jambes, d'un seul coup. Me v'là par terre. Je reste là, couché comme un soliveau, et mon sang qui gicle : on aurait dit une outre crevée. Je me sens faiblir, je vois des ronds de lumière danser devant mes yeux ; donc c'est la fin, que je me dis. Et tout autour, la terre est comme cabrée. Qui donc viendra me chercher dans cette fournaise ? J'avais même cessé de crier. J'aurais beau faire, qui pourrait m'entendre ? Et tout A coup, voilà que quelqu'un me parle : « T'es vivant ? » C'était Marie ! C'était elle, la brave fille. Son bonnet rejeté sur la nuque, ses cheveux tout défaits. « Où que t'es blessé ? » — Et ses mains de courir sur moi, avec la bande à pansement, ses mains douces, si douces, comme des renardeaux. — « Patience, patience, mon brave, qu'elle me dit. Tout de suite, ça ira mieux, seulement t'avise pas de lever la tête : on te la couperait. » — « Mais toi, serais-tu envoûtée, par hasard ? Un éclat d'obus peut aussi

l'emporter. » Elle se mit à rire. Sous un feu pareil, vous voyez ça d'ici ? Elle riait ! « Moi, dit-elle, c'est pas la même chose, je connais une parole magique. Un marin d'Odessa me l'a apprise. Alors, tu vois, je n'ai rien à craindre. » Et pendant ce temps-là, elle m'a fait mon pansement... Je me demande de quel patelin elle était, notre Marie ?

— Pour ça, je le sais exactement, interrompit Zaviikhvost : et de quel pays elle était, et ce qu'elle y faisait. C'est elle-même qui me l'a raconté. Je me rappelle, quand j'ai été blessé pour la troisième fois, et que j'attendais mon tour d'être évacué au poste sanitaire du bataillon, ma blessure me travaillait diablement. Je me tenais à quatre pour ne pas crier. Je reste là, couché, je serre les mâchoires à me broyer les dents. Marie s'approche de moi, me prend la main, m'arrange les cheveux ; du coup, j'en ai ressenti comme un soulagement. Mais voilà-t-il pas que les autres se mettent à geindre, à l'appeler ; et moi, je ne voulais pas qu'elle me quitte. Alors, j'ai engagé la conversation. Je l'interroge : de quel pays que vous êtes, ma sœur, vous ne seriez pas Moscovite, par hasard ? « Non, qu'elle me fait, je suis d'Odessa. »

Elle a nommé sa ville natale, et elle est devenue toute rouge. C'est alors qu'elle nous a raconté qu'elle était née à Péressyp, — il y a là-bas un quartier comme ça, il paraît. Son père était, je ne me rappelle plus très bien, mécanicien ou bien tourneur, bref, un métallo ; il travaillait dans le port. A dix-sept ans, Marie a fini l'école secondaire ; elle voulait continuer ses études pour devenir agronome-horticulteur. C'est que, voyez-vous, elle raffolait des jardins, des vergers en fleurs ; et encore ce qui l'intéressait, c'était de produire de nouvelles variétés d'arbres fruitiers. Et puis, c'a été la guerre. Les fascistes roumains ont marché sur Odessa. Alors, en fait de jardins, Marie a suivi des cours d'infirmières. Il a fallu mettre les jardins de côté, et au lieu de ça, traîner des blessés et les panser. D'abord, qu'elle nous a dit, elle avait peur du sang, une peur affreuse, la tête lui tournait. Après, elle s'est habituée, et pas rien qu'au sang, mais aux blessures les plus terribles, et aux obus, et aux mines. Elle n'avait plus peur de rien. Et dans notre régiment, et peut-être bien même dans toute notre division d'infanterie cosaque, il n'y avait pas d'infirmière plus habile et plus brave que notre Marie.

— Dis donc, Efimytsch, est-ce qu'elle ne t'a pas raconté, par hasard, l'histoire du petit marin d'Odessa qu'est mort entre ses bras ? demanda un des cosaques, assis en arrière,

— Comment donc ! Elle m'a parlé du petit marin. Mais ça, c'est une histoire à part. Alors, écoutez. Voilà ce qui lui est arrivé, à Odessa. Il y avait là-bas un petit marin, sous-lieutenant de par son grade, qui faisait la guerre, un héros à en juger d'après tout. Il a mené son escouade à l'attaque contre les Roumains ; or, il faut vous dire que là-bas, la steppe est plate comme une aire : un mulot n'aurait pas où se cacher. Alors, comme de juste, toute l'escouade a été fauchée. Lui seul, le petit marin, est arrivé sain et sauf, en courant jusqu'à la tranchée ennemie. Voyant qu'il était seul à sauter dans leur tranchée, les Roumains se sont jetés dessus : ils voulaient le prendre vivant. L'autre a empoigné sa mitrailleuse, mais v'là qu'elle s'enraye. Alors il s'est mis à les bénir à coups de crosse ; ils tombaient de tous les côtés, mais il y en avait toujours d'autres qui s'aminaient dans la tranchée ; ils collaient après lui comme des taons après un cheval, en plein midi. Lui ne se rendait toujours pas. Quand les nôtres ont vu que le lieutenant allait mourir en héros —, il faut vous dire que là-bas, la première ligne était à portée de la main, — ils se sont tous levés comme un seul homme. Et figurez-vous qu'ils sont arrivés à temps : ils ont refoulé les Roumains ! Mais le lieutenant était déjà tombé : son corps n'était plus qu'une plaie. Et voilà notre Marie qui arrive ! Elle le ramasse, l'emporte. Lui ne se laisse pas faire : il voulait se battre encore. Après, ses forces l'ont abandonné. « Posez-moi, ma sœur, sur ma terre natale, qu'il a dit, parce que je sens que je vais mourir. »

Elle le pose par terre, met sa tête, sur ses genoux et voit qu'il n'a plus besoin d'aucun secours. Alors il lui dit : « Embrassez-moi, ma sœur, parce que je suis jeune, jamais encore une jeune fille ne m'a embrassé. Et c'est bien triste de mourir sans avoir connu ça. » Marie l'a baisé sur les lèvres : elles étaient déjà toutes froides.

Il murmurait encore quelque chose, il voulait parler. Marie se penche, met son oreille tout contre ses lèvres : « Vous direz à mes gars, s'il y en a qui sont restés vivants, qu'ils ne m'oublient pas, qu'ils me vengent ! »

Et m'est avis que les paroles du lieutenant avaient pénétré tout au fond de l'âme de Marie : « Quand j'ai peur, ou quand ça devient trop dur, disait-elle, je me rappelle le petit marin, qu'était sous-lieutenant, et les dernières paroles qu'il m'a dites. »

Zaviikhvost se tut un moment, se détourna, gratta de l'ongle le sable gelé du parapet de la tranchée, cligna les paupières sous le vent aigu, soupira bruyamment, et continua :

— Elle avait quitté Odessa sur le dernier vapeur, après que les derniers brancards de blessés eurent été embarqués. De Sébastopol on l'a emmenée à bord d'un sous-marin, c'est comme je vous le dis... Blessée elle-même, elle ramassait les blessés jusqu'à la dernière heure. Puis, on l'a affectée à notre unité cosaque, et voilà comment elle a fait campagne avec nous, depuis Kertch jusqu'à ces mêmes contreforts des Carpathes. Et toujours avec nous, au combat comme au repos. Elle ne nous a quittés que deux fois, en tout et pour tout, quand elle a été blessée ; et les deux fois elle a quitté l'hôpital avant terme, pour venir nous rejoindre.

Et c'est comme ça que nos cosaques se sont habitués à elle, à Marie, mais habitués au point que c'est difficile à dire. Des fois, c'est la bataille, l'artillerie pilonne, les avions bombardent, les balles sifflent ; nous tous, on se planque au sol ; et voilà Marie qui bondit hors de la tranchée, et qui se met à ramper, souple comme un lézard. On n'a pas le temps de se retourner, que déjà la voilà qui revient, et ramène un blessé.

Les cosaques, les anciens grognaient après elle : « Où que tu vas ? C'est-il permis de narguer le sort comme tu le fais ! » En réponse, elle riait : « Je suis envoûtée, qu'elle disait, les éclats d'obus passent à côté, et les balles ne veulent pas de moi. Alors... »

Zaviikhvost fit de nouveau silence, et, soudain, se tournant brusquement vers son voisin qui ne lâchait pas sa pipe, il lui demanda :

— Passe-moi ta blague.

— Mais tu ne fumes pas, père Zaviikhvost, gronda l'autre d'une voix de basse ; cependant, il glissa de mauvaise grâce sa main dans sa poche, et en tira un petit sac.

— Tu ne fumes pas, tu ne fumes pas ! Alors, tu regrettes ta pincée de tabac ? Vous parlez d'un rat ! grommelait Zaviikhvost en roulant maladroitement de ses doigts qui tremblaient une grosse cigarette informe.

Longtemps il ne put l'allumer à la pipe du voisin ; il faisait la grimace et toussait. Enfin, la cigarette ayant pris, il avala de travers la fumée, et poursuivit son récit d'une voix changée, sourde, entrecoupée :

— Eh bien, oui, ma foi, c'était comme si elle avait connu une parole magique : les balles l'évitaient, et les éclats d'obus passaient à côté. Ça a duré comme ça jusqu'au dernier jour.

On faisait la guerre ici-même, dans ces régions, en Pologne, quoi. Et les combats, à l'automne, étaient fameux, acharnés. Ce jour-là on était monté cinq fois à l'attaque ; et cinq fois notre attaque s'était enrayée au diable, à cause du feu. Les Allemands avaient repéré chaque brin d'herbe, si on peut dire, et, vous le voyez vous-même, le terrain est plat comme la main : à cinq verstes on verrait un hanneton par terre. Alors, comme les Allemands repoussaient noire cinquième attaque, ce petit gars-là, — Zaviikhvost désigna un cosaque à la figure bronzée, aux sourcils noirs, qui écoutait le récit attentivement, — alors, comme je vous le disais, voilà ce petit gars qui tombe en pleine vue des Allemands, dans cette maudite zone neutre, juste entre nous et les boches, au beau milieu.

Il était tombé la face contre terre, et chaque fois que l'artillerie se taisait, on l'entendait gémir. Mais allez donc le ramener, quand les balles sifflent partout, que les obus éclatent, bref, quand c'est la fin du monde ? Eh bien, voilà notre Marie qui s'amène, tout comme si on l'avait appelée ! Elle court, elle court dans la tranchée et hop ! la voilà qui saute sur le parapet. Parfaitement ! Et elle se met à ramper. Le major, le chef du bataillon lui crie : « Où vas-tu ? Arrière ! Arrière ! » Ah bien ouiche ! c'était comme si elle n'entendait pas : elle rampe, elle rampe toujours. La voilà près du blessé, elle s'affaire...

— Et moi, pendant ce temps-là, je disais adieu au monde, poursuivit d'une agréable voix de ténor le beau cosaque. Ce disant il rougit comme une jeune fille, jusqu'aux sourcils. — Je pensais : qui peut venir à mon aide quand les éclats d'obus galopent autour de moi comme un troupeau de chevaux emballés ? Et tout à coup, voilà que quelqu'un déchire ma vareuse, découvre ma blessure ; je sens de la fraîcheur : c'est le délire, que je me dis, c'est la fin, je refroidis. Et si je regardais le ciel une dernière fois ? J'ouvre les yeux : c'était Marie ! « Ça te fait mal ? qu'elle me demande. — Patience, mon petit, tout de suite ça ira mieux. »

Mais l'Allemand l'avait déjà repérée : et le voilà qui se met à tirer dessus, coup sur coup. Les éclats d'obus bourdonnent, comme font les hannetons au printemps, autour d'un peuplier. Je la supplie : « Laissez-moi, ma sœur, pour l'amour de Dieu, retournez-vous en, quand même je vais mourir, mais vous, au moins, vous serez sauvée... » Elle me fait mon pansement et hoche la tête, avec un air de reproche : ce n'est pas bien, mon gars, ce que tu me dis là. Je l'avais offensée, voyez-vous. « Tiens-moi solidement, qu'elle me dit, par le cou. » Et la voilà qui se met à ramper tout doucement vers nos lignes. Elle n'avait pas fait dix mètres que, tout à coup, je la sens qui tressaillit, qui s'arrête ; puis elle s'affaisse et me dépose sur le sol. Qu'est-ce que je vois ? Du sang qui s'étale sur sa vareuse. Et Marie devient blanche comme un linge. Elle me dit dans un souffle : « Je meurs, cosaque, adieu ! Si tu en réchappes, dis aux cosaques qu'ils ne m'oublient pas ! » Et sa tête est retombée, comme la cime du petit bouleau que vous voyez là-bas.

Soudain le cosaque fit un geste de la main, se dressa d'un bond et, tournant le dos aux autres, il se dressa de toute sa taille, dépassant le parapet, offrant son visage au vent glacé.

— Vas-tu t'asseoir, imbécile ! Ils vont te faucher ! lui commanda Zaviikhvost. — Nous autres, de notre tranchée, on avait vu le tireur de précision, ce chien de fasciste, qui avait abattu notre Marie, notre sœur de charité, avec son blessé sur le dos, reprit-il précipitamment, de peur que je ne remarque la faiblesse de son camarade. —

Alors, ce qui s'est passé, c'est tout simplement impossible à dire. Nous tous, les conques, sans qu'on nous l'ait commandé, on s'est dressé d'un élan et on a dévalé par-dessus le parapet.

Quelqu'un a crié : « Pour Marie ! » Et on a tous repris d'une seule voix : « Pour Marie ! » Et on a foncé en avant, sous les balles, à travers le champ de mines, à travers les barbelés.

Une minute ne s'était pas écoulée, que, déjà, on travaillait du couteau dans les tranchées allemandes. D'autres accouraient : ils sautaient par-dessus nous, pour donner la chasse aux Allemands qui essayaient de détalé.

« Pour notre Marie ! Tiens ! Tiens ! Encaisse ! »

Voilà bien un mois qui s'est écoulé depuis, mais cette blessure n'est pas encore fermée chez nos cosaques... Marie, notre brave petite sœur, n'est plus...

C'est alors que je vis deux grosses larmes, qui s'étaient amassées sous les paupières rougies, ridées, glisser et ramper sur le visage hâlé du vieux soldat.

Plus tard, non loin du petit bourg polonais de Dombrowy Wielky, au bord d'une route du front très animée, les cosaques me montrèrent une petite tombe : un obélisque rouge, surmonté d'une étoile d'or, et soigneusement entouré d'une palissade d'obus-trophées.

Sur la plaque de cuivre clouée à l'obélisque, on avait gravé ces mots :

« Marie Chevtchouk, sergent des services sanitaires. »

Le verre ovale laissait voir une photographie : un fin visage de jeune fille aux grands yeux joyeux et caressants qui regardaient le monde. Des boucles fournies s'échappaient de sous son bonnet cosaque. Sur le tertre, des fleurs rouges étaient posées qui n'avaient pas encore eu le temps de se faner, des géraniums mis là on ne savait quand, ni par qui, au bord de cette route du front.

Ces fleurs reposaient sur une terre enchaînée par le gel, léchée par les vents glacés ; pourtant elles avaient conservé leur fraîcheur. Et personne ne s'en étonnait, parmi ceux qui connaissaient l'histoire de Marie Chevtchouk.

LES FRÈRES D'ARMES

Dans la rude bataille pour la prise de la ville polonaise de Dembica, ce bataillon s'était vu confier une mission particulière. Après avoir percé la ligne du front, il devait pénétrer à l'arrière profond de la défense allemande et couper, à la hauteur de la station Czarna, le chemin de fer qui ravitaillait tout le groupe adverse, et puis s'y maintenir aussi longtemps que l'objectif principal du combat — la ville et ses fortifications — ne serait pas tombé aux mains de l'Armée soviétique.

De la fermeté du bataillon dépendait dans une certaine mesure le sort de toute l'opération. Les soldats et les officiers s'en rendaient compte.

Le bataillon enfonça la ligne du front et, bien que celle-ci se fût aussitôt ressoudée dans son dos, il continua d'avancer, franchit encore sept kilomètres et s'agrippa à la voie ferrée. Coupés des leurs, ravitaillés en munitions par les airs, n'ayant pour toute nourriture que les pommes de terre nouvelles déterrées sur le champ de bataille, les soldats et les officiers luttèrent depuis trois jours et trois nuits, parant les coups que l'ennemi leur portait de tous les côtés. Ils tinrent bon, ne se laissèrent pas déloger du chemin de fer. C'est seulement après que la ville eut été prise et l'issue de la bataille décidée au profit de l'Armée soviétique, que le bataillon reçut par radio l'ordre de se replier.

Cela non plus n'était pas facile. Le bataillon devait à nouveau percer la ligne du front, mais cette fois en sens inverse. Toute l'artillerie d'accompagnement avait été lancée en avant, et seule une batterie antichars, dont une pièce était commandée par le sergent Ivan Naoumov, se trouvait dans l'arrière-garde. Elle avait ordre de couvrir la retraite. Les artilleurs se battaient, obstinés, parant les attaques des tanks allemands qui harcelaient les unités en repli. Ils endommagèrent trois « Tigres », une dizaine d'autos blindées, et, l'essentiel, ils repoussèrent l'assaut des tanks, empêchant ainsi les Allemands de couper la retraite au bataillon. Mais dans ce suprême engagement la batterie fut presque anéantie. La pièce d'Ivan Naoumov était fracassée ; lui-même, blessé à l'épaule, au bras gauche et à la jambe, était tombé, sans connaissance, non loin de son canon mutilé.

Il ne revint à lui que le lendemain à l'aube, réveillé par la froide rosée automnale. Il faisait déjà jour. Il était couché dans le sillon d'un champ de pommes de terre, masqué à la vue par les fanes. Naoumov retira son calot, se souleva sur le coude de son bras valide, et promena autour de lui un regard circulaire.

Ce qu'il vit non loin de là, l'obligea à se replanquer au sol. Une dizaine d'Allemands en tuniques sombres, avec, pendues à leur cou, les plaques de cuivre de la police de campagne, achevaient les blessés. Ils le faisaient avec un sang-froid absolu, causant, fumant, riant, comme si ce n'eût pas été là une violation de toutes les lois humaines, mais simplement un travail comme un autre, le sarclage d'un champ, par exemple.

Voici un des policiers qui s'approche de Grikor Kinossian, un soldat communiste âgé, que toute la batterie aimait pour son esprit rassis, judicieux, pour son bon cœur et son empressement à toujours venir en aide aux gens par un conseil et par l'action. Tous, parfois même le commandant en personne, rappelaient « papa ». Naoumov entendit Kinossian qui, blessé, criait au policier : « Soyez maudits, diables fascistes ! » A travers les fanes le sergent vit Kinossian qui, pour se défendre, masquait son visage de son bras. Et, aussitôt, une décharge de mitraillette gronda au-dessus de lui. Tout vogua devant les yeux de Naoumov ; de nouveau il s'évanouit.

Lorsqu'il reprit ses sens, le soleil était déjà haut dans le ciel. Une humidité chaude montait du sol, les fanes exhalaient une odeur âpre, des hirondelles volaient sans bruit au-dessus du champ, annonçant le beau temps. La plaine était déserte. Les cadavres dépouillés, avec les poches de leurs pantalons et de leurs vareuses retournées, gisaient à leur place. Soudain, Naoumov crut entendre gémir. Mais oui, quelqu'un poussait un gémissement long et plaintif ! Naoumov pansa ses blessures avec des morceaux de toile arrachés à sa chemise, rassembla ses forces et, à quatre pattes, retombant sur sa jambe blessée, il rampa dans la direction d'où venaient ces plaintes.

C'était Kinossian qui baignait dans son sang. Sa vareuse et son pantalon étaient couverts de taches sombres et grasses, encore humides. La balle du Feldpolizei lui avait traversé le poignet, ajoutant encore une blessure qui avait dû lui faire perdre connaissance. C'était cela qui l'avait sauvé : l'Allemand l'avait cru mort. Maintenant Kinossian gisait, la tête renversée, et gémissait, nappant l'air de ses lèvres gercées, noircies.

— Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire de toi, à c't'heure, papa, hein ? murmura Naoumov, en examinant le corps inerte. — Voilà ce qu'on va faire : pour commencer on va te donner à boire, et d'une ; puis, on va te panser, et de deux ; on va te mettre au frais, et de trois ; après quoi, tu reprendras tes esprits, et, à nous deux, on réfléchira à ce qu'on doit faire. Alors, attends-moi... Ah ! Seigneur, ma jambe... Je suis un fichu marcheur à l'heure qu'il est. — Et, son bras blessé en écharpe dans son ceinturon, traînant la jambe, le sergent rampa à travers la plaine.

Dans les sacs des soldats morts il trouva des paquets de pansement ; il découvrit même un bidon où il y avait de l'eau. Il fit boire son camarade, lui humecta la tête, le ranima. Puis il examina ses blessures, eut un sifflement désolé et, avec l'adresse d'un soldat qui en a vu, il se mit à le panser, tout en soliloquant. Il se hâtait. Les soldats

allemands de l'équipe des fossoyeurs pouvaient arriver d'un instant à l'autre. Kinossian gémissait doucement et, à tout moment, perdait conscience. Loin de pouvoir ramper, il était si faible, qu'il ne pouvait pas même s'accrocher à son camarade. Que faire ?

Après une minute de réflexion Naoumov passa son ceinturon sous les bras du blessé, le hissa sur son dos, sangla solidement le ceinturon sur sa poitrine, et, traînant la jambe sous cette charge, il rampa à travers le champ de pommes de terre vers la lisière d'un bois de hêtres qui se voyait à proximité, et dont les arbres, petits et touffus, étaient déjà touchés par l'automne. Naoumov avançait très lentement. Son cœur bondissait comme s'il eût voulu rompre la cage thoracique. Des ronds couleur de malachite dansaient devant ses yeux, puis se diluaient, et tout à l'entour, — le bois jaunissant, les champs gris avec les panaches flétris des fanes, l'horizon et ses nuages de nacre rosé, superposés, étincelants sur leurs bords, — tout oscillait soudain, se brouillait. Le soldat, perdant connaissance, s'affaissait sur la terre tiède, écrasée sous sa charge. Lentement il reprenait ses sens et recommençait à ramper, tourmenté par la nausée et le vertige.

Avancer devenait de plus en plus difficile. Les dents serrées, Naoumov tendait ses dernières forces. Kinossian ne pouvait lui être d'aucune aide : il délirait, mais son bredouillement était si faible et si inarticulé, qu'on ne pouvait distinguer les paroles. Naoumov, qui se trouvait lui-même dans un état d'extrême faiblesse, luttait contre l'évanouissement, et balbutiait, comme pour remonter le blessé :

— Ce n'est rien, patiente un peu, on va être rendu à l'instant. — Et puis il s'étonnait : — Ce que tu es lourd, papa, t'as beau être maigre, t'es rien lourd !

Naoumov dut ramper jusqu'au soir pour franchir le champ de pommes de terre qui lui paraissait ne devoir jamais finir. La forêt jaune semblait se reculer à son approche, et le taquinait de loin par le tremblement de ses feuilles dorées, qui lui brouillaient encore plus la vue.

Ce n'est qu'à la nuit, lorsque l'horizon se fut éteint et que sur les champs tomba un brouillard épais et froid, que Naoumov atteignit les premiers arbres. Il ne restait que quelques mètres à faire pour pénétrer dans le bois, où ils seraient dans une sécurité relative. Mais cette suprême étape prit une heure entière : la jambe valide ne pouvait plus supporter son fardeau ; et Naoumov franchit ces derniers mètres en s'appuyant sur les coudes, en se tordant comme un ver. Enfin, après s'être égratigné le visage aux buissons épineux, il déposa son camarade à l'abri d'un roncier touffu, arrangea son pansement, lui humecta la tête avec l'eau du bidon. Lorsque Kinossian revint enfin à lui, Naoumov gisait lui-même sans connaissance et Grikor dut, à son tour, déboutonner le col de sa vareuse et lui humecter le visage avec l'eau qui restait, encore qu'il fût tenté de la boire, jusqu'à en avoir des spasmes dans la gorge. Bien du temps s'écoula avant qu'ils pussent, enfin, trouver en eux-mêmes la force de s'asseoir, d'échanger un sourire, d'envisager la situation. Elle était mauvaise. Blessés, à bout de forces, sans armes, sans un morceau de pain, ils se trouvaient à l'arrière allemand. A en juger d'après la violence des détonations, la ligne du front passait tout près. Ils gisaient dans la zone des premières lignes ennemies.

— Eh bien, Ivan, qu'en dis-tu ? articula doucement Kinossian en clignant malicieusement ses grands yeux, très beaux et très bons.

De sa main valide Naoumov tira sa blague à tabac ; puis, avec l'aide de Kinossian qui, lui aussi, n'œuvrait que d'une main, il la dénoua et roula deux cigarettes. Allumer une cigarette se révéla chose difficile ; cependant ils y parvinrent : Kinossian tenait la boîte, et Naoumov l'allumette. Ils se mirent à fumer avec délices, en cachant la flamme dans le creux de leur paume.

Lorsque la sombre nuit d'août fut descendue sur les champs et que les feuilles des hêtres, mouillées de brouillard, brillèrent au clair de lune comme si elles eussent été découpées dans du fer-blanc, Naoumov, reposé, sentit un afflux de forces. Après avoir soigneusement masqué dans les ronces son camarade qui, de nouveau, avait perdu connaissance, il rampa relativement vite jusqu'au champ de bataille ; il trouva un casque, deux couteaux, deux mitraillettes avec leurs disques. Comme il revenait, il découvrit une source, emplit d'eau le casque dont il avait arraché le fond de cuir, et, le portant entre les dents par la jugulaire, s'appliquant à ne rien répandre du précieux liquide, il le porta jusqu'à leur retraite.

Quand ils eurent bu l'eau qui avait un goût de fer, les deux hommes se sentirent mieux.

— Nous voilà montés en ménage à présent. Dis donc, papa, tu as lu Robinson Crusoë, hein ? Eh bien, nous, on est des Robinsons militaires, et il va falloir nous installer en commençant par le commencement.

Dans les bons moments, Naoumov parlait volontiers. En guise de réponse, Kinossian, affaibli par la perte de sang, torturé par la douleur aiguë de ses blessures, ne pouvait que sourire de ses lèvres noircies, crevassées.

— Enfin, est-ce qu'on n'est pas de vrais Robinsons ? On peut dire que nous commençons à vivre sur une terre nue. Et tout autour, il y a des sauvages, des cannibales... Tu verras, papa, on aura des poules, et des canards, et une ferme laitière, plaisantait Naoumov que la fumée du gros tabac faisait tousser.

Il découvrit dans son calot une réserve d'aiguilles avec du fil et même un bout de ligneul. Travaillant d'une seule main, il raccommoda sa vareuse déchirée pendant la bataille. A l'aide d'une pierre il affûta comme un rasoir le couteau qu'il avait ramassé sur le champ de bataille, et s'en servit pour découper dans un billot de genévrier deux cuillers et quelque chose qui ressemblait à un verre ; puis, avec les pierres, il installa près d'une vieille souche de bouleau une espèce de fourneau muni d'un tuyau. Tout ce qu'il faisait, il le faisait bien ; et chaque fois qu'il avait réussi soit à se procurer des épis de froment pour une bouillie de grains, soit à tailler une fourche perfectionnée pour suspendre la gamelle au-dessus du fourneau, il en était fier comme un enfant. Mais lorsqu'il n'y avait rien à faire et que le temps, clair et calme, rendait tout mouvement impossible, Naoumov s'ennuyait, se morfondait, broyait du noir. En ces minutes Kinossian venait à la rescousse. Cloué au sol par ses blessures, n'ayant pas même la force de s'asseoir, il trouvait toujours pour son camarade la parole qu'il fallait pour galvaniser sa nature active. Tantôt il disait, songeur : « Qu'est-ce qu'ils font, à présent, les copains de la batterie ? » Tantôt il questionnait Naoumov sur sa famille, sur son kolkhoz. Et ces propos remontaient, réchauffaient Naoumov qui, oubliant toute prudence, se laissait entraîner par son récit, si bien que Kinossian devait lui fermer la bouche. Tantôt il faisait rouler la conversation sur les chevaux, thème favori du sergent.

Parfois, dans ces journées d'inaction forcée, Naoumov s'allongeait à côté de son camarade et commençait à l'interroger à voix basse. Il avait toujours des questions en suspens qui troublaient son esprit curieux.

— Dis voir, papa : qu'est-ce donc que cette idéologie dégoûtante qu'ont les fascistes de tuer les gens ? D'où que ça vient ? M'est avis que ça leur est resté des bêtes sauvages, hein ? Chez nous, c'est tout différent. Chez nous, voilà comment que ça se passe : tu veux bien vivre, Vania, tu n'as qu'à bien travailler. Enfin, est-ce vrai ? Vous voulez vivre mieux encore, Ivan Vassiliévitch ? Qu'à cela ne tienne, travaillez plus, ne plaignez pas vos forces, et voilà une vie excellente. C'est tout profit pour moi, et pour les autres aussi. Donc, il y a profit pour tout le monde. Maintenant, prenons les Allemands. Un Fritz ou un Hans de chez eux du : Je veux bien vivre. Et Hitler de lui répondre : Tu veux bien vivre ? Empoigne ta mitrailleuse, et va voler le bien d'autrui. Enfin, est-ce vrai ? Et cet imbécile de Fritz n'en a aucun profit, parce qu'il va se faire tuer, ce pouilleux. Et Hitler non plus n'en mène pas large, parce que, comme tu le vois, son hitlérie craque sur toutes les coutures. Alors ? Pourquoi qu'ils font la guerre, pourquoi qu'ils mettent la terre à feu et à sang ? Kinossian, d'une voix faible, expliquait comment le fascisme allemand avait pris naissance, comment il avait empoisonné la conscience des Allemands. Naoumov écoutait attentivement son discours entrecoupé.

— M'est avis, répondit-il en mâchonnant un brin d'herbe et en suivant du regard, à travers les branches de la ronce, les nuages d'automne qui voguaient précipitamment dans le ciel, accompagnés par la rumeur alarmée de la forêt, — m'est avis que du moment qu'un type appelle à voler le bien d'autrui, eh bien, qui que ce soit, un voleur, ou bien un ministre, ou bien un führer, faut le ligoter et allez-y, braves gens, flanquez-le à l'eau ! Ah, si tous les peuples pouvaient s'entendre ! On prendrait tous ces fascistes, ces capitalistes et autres brigands et voleurs, on les ficelleraient et puis on les débarquerait sur une île déserte ; apprenez à travailler, fils de cabots, à vous rendre utiles. Et, nous autres, on s'entendrait entre soi : hé, les gars, si on balançait la guerre, et si on s'aidait les uns les autres ? Ah, la bonne vie que ça serait, alors !

Naoumov, entraîné, s'asseyait, rejetait son calot sur la nuque et, tout à ses projets de réorganisation du monde, étouffant à grand-peine sa voix sonore, il murmurait :

— Nous deux, toi, papa Grikor, et moi, on aurait de chic logements. On fabriquerait des machines pour tous les travaux. Tout serait mécanisé ; l'homme ferait son heure de travail et, le reste du temps, ce qui lui plairait : les amateurs de pêche, pêcheraient, les chasseurs, prendraient leurs fusils et s'en iraient à la chasse, et ceux qui voudraient étudier, bûcheraient à leur aise.

— Mais c'est ce que nous faisons, Ivan, c'est même inscrit dans notre Constitution, disait Kinossian. Et un chaud sourire apparaissait sur son visage pâle, torturé.

— Je sais bien que c'est inscrit, mais on nous gêne. Et puis, faudrait pas qu'on reste seuls ; faudrait qu'il en soit de même dans le monde entier. C'est alors qu'on se la coulerait douce !

Ils se taisent, prêtent l'oreille à la fusillade toute proche, aux coups de bec secs et sonores d'un pic-vert, au bruissement des feuilles d'automne qui sèchent.

— Tiens, vois-tu, avant la guerre, la politique, ça ne nie disait rien. J'avais trop à faire au kolkhoz. N'oublie pas, vieux frère, que j'avais sous mes ordres tout un haras ! Et quels chevaux ! Les meilleurs du Kouban ! De la besogne par-dessus la tête. Ça fait que j'avais toujours le nez fourré dans mes stalles... Toi qu'es communiste, dis-moi maintenant. On va abattre le fascisme. Bon. Mais, après, est-ce que la paix sera possible, pour toujours ? Car enfin, les gars, on en a soupe de la guerre, pas vrai ? Le monde entier s'est barbouillé de sang. Suffit !

— La paix pour toujours, Ivan, ça n'est pas facile. Avec qui veux-tu qu'on s'entende ? Avec le peuple ? Mais le peuple, là-bas, en Amérique et en Angleterre, n'a pas voix au chapitre. Est-ce qu'on l'écoute ? Ainsi donc, avec

qui va-t-on s'entendre ? Avec ces mêmes capitalistes ? Mais la guerre, est-ce qu'elle les a touchés ? Ce n'est pas leur sang, ce ne sont pas leurs larmes qui coulent. Eux, pendant ce temps-là, ils s'emplissent les poches. Nous autres, nous nous battons pour la paix, nous n'avons pas besoin de la guerre...

— C'est vrai, papa, tout ce ménage-là est bien mal organisé... Si ce n'était que de moi, j'aurais tout remanié, pour qu'il n'y ait plus de guerre, pour que ce mot-là même disparaisse. Tu peux m'en croire...

C'est ainsi qu'il leur arrivait de philosopher toute une journée durant, en s'arrêtant l'un l'autre, de temps en temps, quand leurs voix se faisaient trop fortes.

Mais voici que le calme cesse, le vent souffle dans la forêt, et le bruissement du feuillage qui sèche étouffe les sons. Naoumov recommençait à agir. Il disparaissait, rampait parmi les buissons touffus, réapparaissait tout trempé de rosée, son calot plein de mûres ; il mangeait lui-même, faisait mander Kinossian. Il lavait les blessures de son camarade d'abord, les siennes ensuite ; puis il disparaissait de nouveau et revenait, sa vareuse pleine de champignons et de pommes de terre.

Quand le brouillard enveloppait non seulement la terre mais aussi les cimes des arbres, les deux amis allumaient un feu de bois, faisaient cuire dans le casque une soupe aux champignons et aux pommes de terre, et la mangeaient avidement. Peu à peu un emploi du temps s'établissait.

— On est maintenant des oiseaux de nuit, quelque chose comme des hiboux : le jour on dort, et la nuit, on trime, disait Ivan.

Quand il avait mangé, il fermait aussitôt les yeux et s'endormait instantanément, d'un sommeil de plomb.

Kinossian dormait peu. Sa jambe blessée le faisait souffrir, chassait le sommeil.

Couché, il écoutait. Le matin, quand l'air est humide et pur et que les sons retentissent plus fort, il percevait même des bribes de phrases allemandes, une chanson, des jurons. L'homme s'habitue à tout : Kinossian s'était habitué au voisinage de l'ennemi. Il s'y était habitué comme à la guerre on s'habitue au gazouillis des balles, au bruissement des obus qui volent sur vos têtes, au miaulement perçant des mines.

Les amis commençaient même à trouver qu'ils étaient dans une sécurité relative : qui donc s'aviserait de ramper au milieu des ronciers épineux, dans la zone des premières lignes ? Par les jours de grand vent, Naoumov élargissait de plus en plus le cercle de son activité. La bouillie de gruau se faisait plus fréquente dans le menu des amis. Ils la préparaient à l'aube, lorsque le brouillard qui tombe est particulièrement épais ; c'était tantôt du froment, tantôt du seigle, dont Naoumov récoltait les grains dans son calot, en secouant les gerbes abandonnées. Rentré de son expédition, il se vantait :

— Un soldat soviétique, papa, même quand il n'aurait qu'une jambe ou qu'un bras, on ne peut pas le rattraper tant qu'il a une tête sur les épaules !

Le fait même que leurs allumettes étaient épuisées, ne le chagrina pas longtemps. Il découvrit dans sa poche un briquet. Voici comment ils faisaient du feu : Kinossian, dont le bras gauche était indemne, tenait la pierre et la mèche, et Naoumov frappait le silex de sa main droite. Depuis longtemps ils n'avaient plus de tabac : ils fumaient de la mousse qu'ils faisaient sécher.

Au quatorzième jour de leur vie en forêt, Naoumov s'était confectionné une béquille, soigneusement taillée dans des branches, et sautillait dessus avec agilité. Maintenant, par les journées de grand vent, lorsque le feuillage des hêtres bruissait sans discontinuer avec la violence d'une chute d'eau, il s'éloignait même à une assez grande distance. Un jour, il revint tout joyeux. Il avait découvert dans la forêt les fils téléphoniques qui reliaient l'arrière des Allemands à leurs premières lignes ; dès lors il eut une mission véritable. Après avoir bien camouflé Kinossian avec des branches épineuses de ronce, il suspendit à son cou une mitrailleuse, fourra une grenade dans son sein et, boitant sur sa béquille, il s'éloigna le plus qu'il put de l'endroit où était couché son ami, et sectionna les quatre fils.

Il revint fier et joyeux : il faisait la guerre, il portait préjudice à l'ennemi.

— Nous autres, soldats, on ne se laisse pas si facilement toucher les épaules à terre, dit-il. Et il se lança dans la description détaillée de son équipée.

Deux fois, cela lui réussit. A la troisième, les Allemands, inquiets, avaient posté une embuscade. Mais Naoumov s'en aperçut à temps. Il s'éloigna tout doucement dans les buissons, s'allongea sur le sol et se mit à observer l'adversaire. Il resta là jusqu'au soir, à rire dans sa barbe : « Surveillez, surveillez, je ne suis pas pressé. » Et aussitôt que les Allemands se furent retirés au crépuscule, non seulement il sectionna les fils, mais il en coupa de longs morceaux qu'il emporta et cacha dans un ruisseau.

C'est ainsi que s'engagea une compétition entre le soldat soviétique blessé, jeté par le sort dans l'arrière ennemi, et les Allemands de l'escouade de téléphonistes. Après le sixième acte de diversion de Naoumov, l'adversaire n'y tint plus. Il retira ses fils de la forêt. Dès lors la ligne contourna cette dernière, et passa en terrain découvert à travers champs.

Naoumov chantait victoire. Mais il ne se réjouit pas longtemps : il s'ennuya. En endommageant la liaison allemande, il avait le sentiment que, dans la mesure de ses moyens, il participait à la guerre, il aidait ses camarades. Maintenant, privé de cette besogne, il se sentait encore plus fortement attiré là-bas, de l'autre côté de la ligne du front.

Il s'était déjà suffisamment rétabli et pouvait essayer de rejoindre les siens. Les blessures de Kinossian se fermaient plus lentement : il bougeait à peine. Voyant que son camarade devenait sombre, s'énervait, et comprenant qu'il brûlait d'impatience, Kinossian lui dit un jour :

— Ecoute, Ivan, je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi. Mais il ne faudrait tout de même pas que je fasse ton malheur. Voici ce que j'ai à te dire : laisse-moi là et essaye de t'en tirer. Moi, je vais me soigner, et je ferai mon possible pour te suivre. Si je réussis, tant mieux ; sinon, sois tranquille, je mourrai dignement. Pars. Comme ça, il y en aura au moins un de sauvé.

Il n'eut pas plutôt fini de parler qu'il le regretta aussitôt. Naoumov, hors de lui, frappait le sol de sa béquille.

— Dis donc, pour qui me prends-tu ? Qui suis-je, d'après toi, pour que tu me fasses un pareil affront !? Alors, tu voudrais que moi, un sergent de l'Armée rouge, un homme de la terre soviétique, j'abandonne un camarade blessé ? Tu n'aurais pas mangé une mauvaise herbe, par hasard, pendant que j'allais chercher de l'eau ?

Et soudain, un éclair joyeux dans les yeux, enflammé par la soif d'agir, il murmura :

— Nous nous en tirerons, papa, nous nous en tirerons tous les deux !

Partir, rejoindre les siens ! Ce rêve absorbait toutes les pensées des deux amis. Pendant plusieurs nuits de suite Naoumov rampa vers les premières lignes allemandes, escalada les tranchées, s'approcha des barbelés. Pendant ce temps Kinossian, surmontant la douleur de ses blessures qui ne s'étaient pas encore cicatrisées, s'entraînait à ramper. Il s'entraînait avec persévérance, jusqu'à complet épuisement. Il voulait embarrasser le moins possible son camarade, en cours de route.

Enfin, Naoumov découvrit un endroit propice à la traversée. La première ligne longeait ici l'orée d'un petit bois où se trouvaient les ouvrages fortifiés. Au delà s'étendait un champ de froment non moissonné, piétiné, fouetté par les pluies d'automne. Là passaient les barbelés et les tranchées des avant-postes allemands. Derrière le champ, s'étendaient les positions de l'Armée rouge.

Par une nuit agitée, alors que la forêt tantôt sifflait, tantôt hurlait, et que le vent, soufflant sur les champs par violentes rafales, étouffait tous les sons, Naoumov prit son camarade blessé sur son dos, à califourchon, et se dirigea vers la lisière. Par les buissons ils gagnèrent le champ de froment. Là, Naoumov attacha sur la tête et sur le dos de Kinossian des touffes de paille, en fit autant pour lui-même, et, lentement, les deux amis rampèrent en direction de leurs tranchées.

A travers le bruit irrité et ondoyant du vent, ils entendaient distinctement le parler ennemi, le glapissement d'un harmonica. La silhouette sombre d'une sentinelle se dressait dans l'obscurité : l'homme se tenait debout sous un saule dont les longues branches chevelues murmuraient. Les deux amis le dépassèrent ; ils avançaient lentement, en évitant de faire le moindre bruit, ce qui les fatiguait beaucoup. Ils retenaient leur souffle, leur cœur bondissait dans leur poitrine, ils avaient une crampe au creux de l'estomac. Ah, se coucher sur la paille lisse, y enfouir son visage, respirer sa bonne odeur de froment, et se reposer ne fût-ce que pendant une minute ! Mais la proximité de leurs camarades les attirait comme un puissant aimant, leur faisait oublier leurs blessures douloureuses, le danger, et même le désir de prendre ne fût-ce qu'un instant de répit.

Naoumov rampait le premier ; silencieusement il montrait à son camarade les fines antennes des mines, qui émergeaient du sol, les veines camouflées des câbles à signaux. Il se faufila habilement sous les barbelés, sans les toucher, et s'arrêta au delà, pour attendre son camarade. Mais Kinossian, pris de faiblesse, laissa retomber son bras qui glissa sur la terre humide et accrocha un câble à signaux. Instantanément une fusée s'enleva dans l'air. Naoumov se précipita vers Kinossian, le colla contre le sol. Durant les quelques secondes que la lumière morte vibra au-dessus d'eux, ils ne firent pas un mouvement. Puis, lorsque la fusée se fut éteinte, ils se glissèrent vivement dans un trou d'obus et attendirent. Aussitôt, un ouragan de feu s'abattit sur le point qu'ils venaient de quitter. Ici, chaque pouce de terrain était repéré. Les balles traçantes, pareilles à une pluie d'étoiles, couvraient le ciel. Avec un claquement mauvais elles déchiraient la nuit, ricochaient en sifflant sur la alaise, sur les pieux des barbelés et filaient, filaient, entre-croisant leurs pointillés de feu.

Les Allemands s'agitèrent toute la nuit. Toute la nuit tremblota sur leurs tranchées la lueur blafarde des fusées. Vers le matin seulement la fusillade s'apaisa peu à peu.

A l'aube le factionnaire de l'avant-poste se rejeta en arrière et saisit sa mitrailleuse. Devant lui, comme sortant de terre, avait surgi des buissons un homme barbu, velu jusqu'aux yeux, maigre, noir, comme passé au feu, et vêtu d'un uniforme de l'Armée rouge en loques, une mitrailleuse soviétique au dos. Il soutenait un soldat, debout près de lui, encore plus maigre : celui-ci ressemblait à un squelette. D'une voix rauque, étranglée, le premier dit :

— Ne tire pas, appelle ton chef.

Et tous les deux s'affaissèrent doucement sur le sol, avant même que la sentinelle eût eu le temps de leur commander : « Couchez-vous ! »

Deux heures plus tard un fourgon polonais, grinçant et très long, arriva dans la disposition du régiment.

Sur le foin recouvert d'un tapis gisaient, immobiles, Ivan Naoumov et Grikor Kinossian. Les soldats et les officiers des avant-postes où ils s'étaient présentés, les avaient régalez copieusement. Et les amis dormaient maintenant d'un sommeil de plomb.

Kinossian et Naoumov sont vivants ! Cette nouvelle avait fait le tour du régiment avec une rapidité purement militaire. Et tous ceux qui étaient disponibles ce jour-là, sortaient des maisons en courant pour venir au-devant du fourgon.

Dès qu'il s'arrêta dans le village, une foule épaisse l'entoura.

Les soldats regardaient ces deux hommes qui dormaient paisiblement sur le foin, sauvés des plus rudes épreuves par le miracle de l'amitié.

Eh bien, où sont-ils, les frères d'armes ? dit le major Novikov, chef-adjoint du régiment pour les questions politiques, en fendait la foule pour parvenir jusqu'au fourgon. Ce nom leur resta attaché. Dès lors, jusqu'à la fin de la guerre, on les appela dans le régiment, les frères d'armes, rendant ainsi justice à la grande amitié du soldat, invincible et triomphante.

LA TOMBE DU SOLDAT INCONNU

En parcourant l'Europe libérée après la guerre, j'ai souvent vu sur les grandes places publiques des capitales et les belles collines de la banlieue des tombes honorant des soldats inconnus. Des lumières électriques les éclairaient nuit et jour, sans jamais s'éteindre. Des jardiniers en bel uniforme tondaient les gazons touffus qui les entouraient. Autour d'elles des nourrices aux coiffes empesées gardaient des bébés parlâmes, frisés et pomponnés. En contemplant la splendeur décorative de ces riches tombeaux, je me disais malgré moi qu'il ne devait guère se sentir à l'aise le pauvre soldat qui reposait là. Sa mère était peut-être morte d'inanition après avoir perdu son unique soutien, et sa femme, si elle a survécu, s'était peut-être laissée entraîner dans un mauvais chemin pour nourrir ses enfants restés sans père.

Non, ce n'est pas aux luxueux sarcophages dont se décorent hypocritement les métropoles des pays capitalistes que je pense maintenant. Ce n'est pas d'eux que je veux vous parler. Je vous parlerai de la tombe d'un soldat inconnu que j'ai vue en été 1944, aux confins d'une très ancienne petite ville d'Ukraine, Slavouta, sous un vieil érable branchu qui croissait sur une colline, à la bifurcation d'une route. Ce n'était ni l'habileté du sculpteur, ni la maîtrise de l'architecte ou la beauté massive des marbre, granit et bronze qui attiraient les hommes vers ce tertre verdoyant où poussait un gazon soigné avec amour. Un simple obélisque de chêne le surmontait alors. Il était petit et le ciseau inhabile d'un menuisier de la campagne y avait gravé une inscription quelque peu originale : « Ci-gît Micha, héroïque combattant de l'Armée rouge, soldat inconnu mort pour la Patrie, pour ses camarades, dans la maudite infirmerie centrale. Que la paix soit avec lui ! »

Lorsque nous sommes allés sur cette tombe, les ruines des alentours de Slavouta fumaient encore parmi le feuillage des vergers roussi par la chaleur ; de gros chiens, abattus par nos soldats, gisaient sur les chemins barbelés qui entouraient l'infirmerie, le mufle entr'ouvert laissant voir leurs crocs, et les voitures d'ambulance emmenaient de ce sinistre « hôpital » les squelettes vivants de ceux que l'Armée soviétique avait arrachés à la dernière minute aux griffes de la mort. Le souvenir de Micha, l'« héroïque soldat inconnu », était encore tout récent, et les combattants des unités de l'offensive qui s'arrêtaient dans les bourgades et hameaux circonvoisins pour y passer la nuit écoutaient les vieux leur faire de longs récits sur son magnifique exploit que le temps n'avait pas encore revêtu des couleurs de la légende.

A l'aube, après un court repos, les unités reprenaient leur marche vers le sud et le sud-ouest. Près de la tombe que protégeait l'érable, les fantassins enlevaient en hâte leurs casques et calots, les cavaliers retenaient leurs chevaux, les chauffeurs freinaient leurs voitures. Parfois, un soldat harassé et tout poudré sortait de sa colonne et rapidement déposait sur le tertre un bouquet de coquelicots et de bleuets cueillis au bord de la route, ou une simple couronne de fleurs faite par quelque infirmière avec du papier à compresses teint à l'aide d'acriquine et de streptocide. Il s'arrêtait une minute sous l'érable, puis courait rejoindre sa compagnie en essuyant de sa manche noire de sueur une larme avare de soldat.

Ces modestes présents — témoignage sincère du respect du soldat — recouvraient alors tout le monticule et pendaient aux branches du vieil érable qui déployait au-dessus de la tombe l'épais manteau de sa feuillée à travers lequel se jouaient de mille manières les rayons du soleil.

Ce que je vais vous raconter sur Micha, l'« héroïque soldat inconnu », je le tiens des villageois et villageoises des alentours. Mais avant de commencer mon récit, il me faut vous donner une idée de ce que fut l'« infirmerie centrale » de Slavouta où l'événement se déroula. Ce fut, je crois, une des plus sinistres inventions de la sauvagerie fasciste, une sorte d'abattoir gigantesque où l'on exterminait les prisonniers de guerre blessés et estropiés sous la protection du drapeau de la Croix-Rouge. On amenait là les blessés de presque tout le front du Dniepr. Les bourreaux en blouse blanche de docteur leur inoculaient des microbes de maladies diverses et essayaient sur eux l'action des poisons ou des gaz asphyxiants ; ceux qui par miracle, échappaient à la mort étaient ensuite fusillés au bord de grandes fosses creusées à l'avance dans la forêt, à cinq kilomètres environ de ce lugubre établissement.

Aucun des narrateurs ne savait au juste qui était le soldat inconnu. Celui-ci avait fièrement refusé de faire connaître au chef de l'hôpital son nom, son grade et son unité. Les uns disaient que c'était un éclaireur qui avait traversé le Dniepr pour y examiner les fortifications du « mur oriental » allemand, les autres affirmaient qu'il avait été parachuté sur les arrières pour y établir le contact avec les partisans, enfin certains rapportaient que c'était un audacieux sapeur-mineur qui opérait sur la ligne de chemin de fer Rostov-Lvov. Mais tous s'accordaient à déclarer que c'était un soldat soviétique gravement blessé aux deux jambes, amené à l'infirmerie avec un contingent de prisonniers de guerre, et tous affirmaient qu'à peine arrivé au boxe — casemate en béton armé, si bondée ce jour-là qu'il eût été impossible de s'y étendre ou même de s'y asseoir — il convia les prisonniers à préparer l'évasion. Lorsqu'il était entré, il avait été frappé de syncope et pour qu'il ne fût point écrasé dans cet entassement, des camarades l'avaient pris dans leurs bras et porté sur l'appui de la fenêtre. Aussitôt revenu à lui, il s'était mis à agir.

Tout d'abord personne ne voulut l'écouter. Ne fallait-il pas être fou pour songer à s'évader quand on avait aux deux jambes des plaies purulentes enveloppées tant bien que mal dans les lambeaux d'une chemise crasseuse ? Mais à l'aube plusieurs blessés succombèrent entre les murs bétonnés de la casemate archicomble, et leurs corps, ne pouvant tomber tant ils étaient serrés, continuèrent de se balancer au milieu des vivants. Nombreux furent alors ceux qui se dirent que le soldat inconnu assis sur le rebord de la fenêtre avait peut-être raison. Mieux valait mourir en se battant avec l'escorte que périr dans des tortures atroces au sein de cet abattoir maudit, comme ces malheureux condamnés à rester debout même après leur mort.

Celui qu'on appelait Micha, un petit noiraud au visage envahi jusqu'aux sourcils par une barbe de jais touffue et dont les yeux marron, coupés en amande, étincelaient fiévreusement, était assis sur la fenêtre et, sans craindre les mouchards que les fascistes introduisaient ordinairement dans chaque contingent de prisonniers, lançait à la foule des paroles acerbes, pleines de colère :

— Ceux-là sont heureux puisqu'ils sont morts, dit-il en montrant du doigt les cadavres qui se balançaient dans la foule.

— Vous aussi on vous tuera, mais auparavant on vous torturera tant qu'on le pourra, vous servirez aux expériences comme les lapins et les cochons d'Inde.

— Crois-tu qu'on te fera grâce ?

— A-t-il fini de nous porter sur les nerfs ! Hé, vous qui êtes près de lui, mettez-lui un bouchon, dites-lui qu'il la boucle !

— Non, il a raison. Pas la peine d'attendre comme les bœufs à l'abattoir que notre tour arrive de passer sous le couteau !

— Oui, les « pays », mieux vaut être tué par une balle que d'étouffer, comme ceux-là, dans sa propre saleté. Peut-être qu'on aura de la veine et qu'on emmènera quelque salaud de fasciste dans l'autre monde.

— Quoi, tu ne vas pas te lancer contre les mitraillettes à coups de poing ?

— Pourquoi pas ? Même à coups de poing... Mieux vaut claquer cinq fois de suite que permettre aux fascistes d'essayer tous leurs poisons sur toi, homme du pays des Soviets, cria Micha de sa fenêtre.

— T'as raison !

La foule grondait, gagnée petit à petit par une âpre colère. Dans l'air vicié qui passait et repassait par les poumons montait un flot de terribles jurons. Micha, les yeux congestionnés et étincelants de rage, échauffait les hommes.

— Oui, les gars, mieux vaut mourir que tomber entre leurs griffes.

Peut-être l'idée téméraire de cette évasion massive si héroïque — idée que les prisonniers réalisèrent vingt jours avant la libération de Slavouta par l'Armée soviétique — surgit-elle précisément en cette nuit horrible où morts et vivants oscillaient dans le boxe de l'infirmerie centrale collés les uns contre les autres, sans pouvoir ni s'asseoir ni même tomber.

Peut-être l'idée de cette évasion qui, dans la suite, fit tant parler d'elle, germa-t-elle grâce aux semences que le soldat inconnu porta dans le cœur de ces hommes exténués, épuisés par la faim, les blessures et l'air empesté de la casemate. C'est fort possible. Mais ce n'est pas là-dessus que nous voulons nous arrêter. Nous voulons vous relater ce qui arriva à Micha le lendemain de son internement à Slavouta.

Il se peut que l'administration de l'infirmerie ait eu vent de l'esprit rebelle qui régnait parmi les blessés du dernier contingent. Ses informateurs sont nombreux. Peut-être ces derniers ont-ils dénoncé le soldat qui refusa de se nommer et d'indiquer son unité. Il se peut encore que Micha et ses camarades aient été jugés trop faibles et inaptes à servir aux expériences bestiales des fascistes. Toujours est-il que le lendemain, les experts qui examinaient les nouveaux arrivés le mirent de côté, lui et encore vingt et un blessés aux bras et aux jambes. On ne les conduisit même pas aux baraques. Ils furent ramenés au boxe. Et Micha comprit qu'ils seraient exterminés le jour même. Les autres le comprirent aussi. Un pénible silence se fit dans la casemate en béton armé, aux odeurs de phénol, d'ammoniaque et d'ordures. Les uns, assis par terre, restaient figés, le dos appuyé contre le mur, d'autres sommeillaient dans un coin, marmottant ou poussant des cris de temps à autre. Micha contemplant à travers les grilles de la fenêtre les brillants reflets du soleil qui jouaient sur l'eau verte et puante d'un tonneau près de l'entrée du boxe, et la course rapide et inégale des nuages cotonneux et dorés sur leurs bords dans le ciel profond de l'été.

— Ah, frérots, comme je voudrais, ne serait-ce qu'une fois encore, aller me coucher au soleil, sur le sable, au bord d'une rivière, me chauffer près d'une eau tranquille dans quelque coin perdu, dit Micha tout d'un coup.

— Du sable, on en aura, et suffisamment. Quant au soleil, on peut toujours courir, on ne le verra plus, répondit un blessé. Il avait une tête ronde, des cheveux cendrés à reflets d'or et coupés courts. Sa vareuse, déchirée et toute ensanglantée, portait l'insigne des artilleurs d'élite.

— Oui, la guerre est finie pour nous autres. Il faudra prendre Berlin sans nous, grommela d'une voix basse un fantassin aux pieds nus. Et grinçant furieusement des dents, il lança comme un râle :

— Ah, ce qu'elle fait la vermine fasciste ! Si les gars de notre régiment le savaient.

Dès que les premiers rayons du soleil s'étaient montrés à travers les grilles des fenêtres carrées, ce gars sombre et voûté était allé s'asseoir dans un coin de la casemate. Et depuis le matin, il était là, muni d'un clou, à gratter obstinément tel un maniaque le plâtre dur de la muraille. Avant de mourir il voulait par ce mur raconter aux soldats soviétiques qui s'empareraient de l'infirmerie centrale comment les fascistes traitaient les prisonniers blessés, tombés entre leurs mains. Il grattait sans se lasser lettre par lettre, consacrant à chacune une dizaine de minutes. Le grincement de son clou ne laissait de repos à personne.

— Alors quoi, on va attendre la mort comme ça ? s'écria Micha tout à coup en détachant avec peine son regard des couleurs nacrées et étincelantes du ciel d'été.

— Les voilà les canailles, vous les voyez là-bas ? et il fit la nique à la sentinelle dont les pas lents et rythmés retentissaient comme le balancier d'une vieille horloge.

Et il poussa un tel cri de rage que tous ceux qui se trouvaient dans le boxe se retournèrent, arrachés à leurs sombres pensées. Ceux qui dormaient se réveillèrent et même l'infatigable fantassin cessa de gratter le mur.

— On leur donnera encore du fil à retordre, soyez tranquilles !

— Sans bras et sans jambes ? demanda tristement l'artilleur.

Ceux qui étaient là avaient en effet ou un bras en écharpe ou un moignon de jambe enveloppé d'un chiffon sale.

— Et les dents alors, à quoi servent-elles, s'écria Micha qui s'appuya de ses bras sur l'embrasure de la fenêtre et s'assit sur le rebord. Et il montra entre les broussailles touffues de sa moustache et de sa barbe deux rangées de belles et fortes dents d'une blancheur éclatante. — Je déchirerai la gorge du fasciste avec mes dents !

— Avec les dents c'est déjà pas mal. Et si tu lui assènes un bon coup de béquille sur le crâne, crois-tu qu'il résistera, le Fritz ? s'anima tout d'un coup le fantassin, celui-là même qui, depuis le matin, gravait avec un clou son testament de soldat sur le mur.

— Ou bien tu te jettes entre ses jambes, et quand il est par terre, tu l'étrangles.

— Et si en guise d'adieu tu lui envoies une pierre en pleine physionomie ou tes bottes dans le creux de l'estomac, c'est un coup mortel pour sûr. C'est comme ça, frérot, que devant Moscou j'en ai envoyé un dans l'autre monde dans une charge à baïonnette. Il avait empoigné mon fusil, et moi je lui ai flanqué un coup de pied dans l'estomac.

Les paroles de Micha semblaient comme un vent frais qui chassait l'air fétide de la casemate. Les propositions pleuvaient de tous côtés.

Là, derrière une ceinture de barbelés où, nuit et jour, couraient des chiens féroces et affamés, derrière une seconde haie de fils électriques où passait un courant à haute tension, des blessés désarmés, à bout de forces, mais pleins d'abnégation, rêvaient dans une casemate bétonnée près de laquelle une sentinelle armée d'une mitraillette faisait régulièrement les cent pas, de livrer un dernier combat à l'ennemi.

— Ah ! camarades, j'ai lu quelque part, je ne sais plus où — peut-être même ne l'ai-je pas lu, mais pensé en moi-même — qu'un soldat n'est pas vaincu tant qu'il ne se l'avoue pas à lui-même, dit Micha dont le blanc des yeux étincelait. Il était assis dans l'embrasure de la fenêtre, le dos tourné à la lumière. Les rayons rosés du soleil couchant l'éclairaient par derrière et il semblait irradier une lumière inquiétante. — L'essentiel, c'est de ne pas flancher... On leur en fera voir à ces crapules de fascistes !

— Ils attendent qu'il fasse sombre pour nous descendre, c'est sûr. Ils ont la sale habitude de fusiller la nuit. Oui, pas dans la journée, pour rien au monde, seulement la nuit, fit l'artilleur.

— Ce serait épatant ! S'ils nous fusillaient, ils nous amèneraient quelque part, loin du camp. Pour ces choses-là, ils cherchent des endroits écartés, loin des agglomérations. Et alors nous pourrions en abattre quelques-uns, et certains d'entre nous pourraient même s'évader. Qu'en dites-vous ? questionna le fantassin.

Il avait déjà oublié son testament. Il rêvait sans doute à un dernier corps à corps et ne pouvait plus penser à autre chose.

— Mais oui, les gars, si on s'évadait ? Combien peuvent-ils être dans l'escorte ? Deux, trois, cinq au plus. Ils ne sont pas riches en soldats.

— Et si avec ça on a encore une nuit bien noire... Dis donc, Micha, regarde un peu le coucher du soleil, il ne nous promet pas de pluie ?

Et bien que l'horizon fût des plus limpides et qu'on pût déjà voir les premières étoiles scintiller dans un ciel encore clair, l'espoir qu'avait allumé Micha ne se dissipa point. A la tombée de la nuit, on entendait près du boxe ronfler et renifler le moteur d'un camion, puis des voix et des pas précipités, et enfin un cliquetis de clés dans la serrure. Les prisonniers ne bougèrent pas.

Habités aux cris d'épouvante et aux pleurs hystériques, aux jurons et aux prières, les bourreaux restèrent comme figés sur le pas de la porte. Ils reculèrent, effrayés du silence tendu qui régnait dans la casemate. Ce silence insolite consterna sans doute aussi le chef de l'escorte, un caporal grand et solide qui portait l'uniforme noir des S.S. et présidait aux exécutions à l'infirmerie. Suffoquant de rage, il lança un juron, alluma sa lampe de poche et perça l'obscurité de la casemate d'un jet de vive lumière.

Non, il n'y avait rien à craindre, les condamnés à mort étaient tranquillement assis par terre. Ce bourreau, pour qui fusiller était devenu un métier, n'avait pas remarqué, dans sa présomption, l'éclat particulier de leur regard qui, certes, n'était point celui de condamnés portés à la résignation, mais d'hommes impatients, dévorés du besoin d'agir. Le caporal boucla l'étui raide de son revolver et commanda le chargement. L'interprète transmit aux prisonniers l'ordre de sortir et de prendre place sur un camion-moteur-Diesel dont l'ombre se perdait dans la nuit constellée du printemps. Les faibles et les estropiés qui avançaient lentement furent saisis par les bras et par les pieds: et jetés sur la voiture comme des planches. Micha fit un effort pour descendre du rebord de la fenêtre et, cachant sa souffrance aux ennemis, avança seul sur ses béquilles. Il ne broncha pas lorsque le caporal lui envoya un coup de pied dans le bas des reins, occupé qu'il était à compter les forces de l'ennemi. Il y avait sept bourreaux : quatre soldats armés de mitraillettes, leur chef — le caporal — avec un revolver, le chauffeur et l'interprète visiblement sans armes.

Lorsque les blessés furent casés, le caporal et l'interprète prirent place dans la cabine. Les soldats de l'escorte sautèrent dans le camion et s'installèrent chacun dans un coin en gardant leur mitraillette en bandoulière. Au dernier moment quelqu'un jeta dans la voiture plusieurs pelles dont les lames, polies par un usage fréquent, étincelaient sous le disque lunaire. Elles tombèrent avec fracas aux pieds des blessés.

Les bourreaux, évidemment, ne supposaient pas même qu'une résistance fût possible. Le camion démarra, contourna lentement les baraques et déboucha dans l'allée principale. A la sortie du camp, la sentinelle, un soldat âgé, au long nez, compta les passagers. Il procédait sans hâte, avec minutie, tel un receveur de bétail qui, fatigué après une longue journée de travail, envoie à l'abattoir le dernier contingent.

Le camion partit. Ballottés sur leurs bancs, les soldats de l'escorte bâillaient et sommeillaient. Sans doute avaient-ils hâte d'en finir avec cette dernière corvée et de rentrer à la caserne pour s'allonger sur leur bat-flanc.

Hors du camp, la voiture prit de la vitesse. Le bruit de son moteur, un puissant Diesel, déchirait l'air. Elle roulait sur un sol battu. Déjà les dentelures de la forêt noirissaient à l'horizon, au delà des champs, que la lune semblait avoir parsemés d'une poudre étincelante. Du camion on voyait se dérouler le fil argenté de la route. L'herbe fraîche, les jeunes pousses et la terre humide emplissaient l'air de leurs senteurs.

Mais les hommes blottis dans le camion ne suivaient guère les méandres de la route qui fuyait derrière eux. Ils n'avaient pas même le temps de songer que c'était peut-être leur dernier chemin. Ils échangeaient des regards anxieux. Leurs yeux se fixaient sans cesse sur les pelles qui cliquetaient à leurs pieds. C'était pour quand ? Qu'attendait-on ? Et si jamais on laissait échapper le moment ?

Micha était assis au fond du camion, le dos appuyé contre la cabine. Il interceptait tous ces regards impatients et hochait la tête: non, pas encore. Il avait décidé d'attaquer ses bourreaux aussi loin que possible de l'infirmerie et d'attendre même que la voiture s'arrêtât. Il y aurait forcément un moment de désarroi dont il profiterait. Il rêvait de s'emparer au moins d'une mitraillette. Et c'est alors qu'il montrerait à ces brutes, encouragées par les crimes impunis perpétrés en Europe, ce qu'était un soldat soviétique, même blessé, affamé et épuisé.

Il ne songeait pas que peut-être il vivait ses derniers instants ; l'idée de s'emparer d'une mitraillette l'absorbait. A ses camarades il ne demandait qu'une chose : ne pas manquer à leur parole, ne pas attaquer l'ennemi avant le moment propice et ne pas brouiller le plan. D'un regard impératif, il arrêtait ceux dont les bras se tendaient impatiemment vers les pelles qui, à chaque ornière, cliquetaient et carillonnaient comme un appel.

Bientôt on perçut l'odeur enivrante des sapins et les coups secs des branches contre la bâche du camion. L'auto fit plusieurs bonds, ralentit sa marche, et finalement s'arrêta. Les hommes de l'escorte qui étaient restés courbés durant tout le trajet pour ne point se heurter à la bâche, se levèrent pour se dégourdir quelque peu les membres.

C'est alors que Micha s'écria : « Tapez sur la vermine ! » Il saisit aussitôt par les jambes l'Allemand le plus proche et le tira vers lui de toutes ses forces ; l'autre, tout abasourdi, perdit l'équilibre et Micha se cramponna des deux mains à sa mitraillette. Il ne voyait plus ce que faisaient ses camarades. Lorsqu'il sentit le contact froid de l'acier poli, il tourna la mitraillette avec une force redoublée et dès que l'Allemand lâcha l'arme, il lui assena un coup de crosse sur la tête. Un autre fasciste gisait à côté de lui, les membres convulsés et le crâne fendu jusqu'aux sourcils.

L'artilleur au poil roux rejeta la pelle et de son unique bras s'empara de la seconde mitraillette. Vif comme un chat, il sauta à terre et disparut dans l'obscurité. L'un après l'autre les blessés descendaient du camion. A terre le combat s'était déjà engagé. On entendait des râles, des cris, des jurons, des bruits sourds, un claquement sec de pistolets et de longues rafales de mitraillettes.

Micha, qui maniait fort bien les armes allemandes, répondit aux détonations des pistolets par une crépitante rafale qu'il envoya directement à travers la bâche du fourgon ; il accueillit ensuite le tir d'une mitraillette allemande par une seconde rafale non moins longue que la première. Puis il rampa jusqu'au bord du camion, s'y suspendit lourdement et tomba par terre sur ses jambes blessées. La douleur fut si vive que tout tourna autour de lui. Se sentant défaillir, il se mordit fortement les lèvres, et il revint à lui.

Maintenant il pouvait agir. Il se glissa comme un lézard jusqu'à l'une des énormes roues du fourgon profondément enlisé dans le sable. De l'œil avisé du soldat, il examina la clairière à la faveur de la lune et jugea aussitôt de la situation. Tout près de la voiture gisaient un troisième Fritz couvert de meurtrissures et deux soldats rouges tués sans doute par ce dernier. Les autres blessés se glissaient seuls, ou par deux, par trois, dans la forêt. Deux, blessés au bras, en traînaient un troisième. Il avançait en sautant sur une jambe et les tenant par le cou. Ceux qui ne pouvaient plus marcher étaient emportés sur les épaules. D'une fosse — la tombe creusée par avance, comme le supposait Micha — on tirait sur eux à coups de mitraillette. Les bourreaux qui avaient réussi à s'échapper s'étaient sans doute retranchés là. Le grand diable qui, dès l'aube, gravait sur le mur son testament aux soldats soviétiques, les canardait de derrière une grosse souche de pin.

Micha se glissa vers la roue opposée.

La clairière, envahie par des bruyères sèches et où se profilaient quantité de tertres oblongs, régulièrement disposés, s'étendait devant lui, baignée par la lune. Elle était déserte.

— Hé, l'infanterie, combien sont-ils dans la fosse ? demanda Micha.

— T'es vivant ? Parfait. Ils sont trois, je crois, répondit le fantassin. Et il était clair au juron qu'il ajouta, qu'il se sentait comme un poisson dans l'eau dans ce rude combat.

Tout à coup une lueur tremblotante surgit au-dessus de la fosse et, telle une nuée d'oiseaux, les balles se mirent à siffler au-dessus de Micha. La rafale passée, ils reprirent la conversation.

— Et le quatrième ?

— Il a dû déguerpir, le salaud.

Cinq autres blessés descendirent du fourgon où ils avaient sans doute attendu que le tir cessât.

— Dispersez-vous et cachez-vous ! commanda Micha qui, dissimulé derrière la roue, guettait le moment où la tête d'un Fritz sortirait de la fosse pour lâcher une rafale. Mais l'Allemand savait tirer. Il avait déjà percé le pneu, juste au-dessus de la tête de Micha. Le camion penchait d'un côté. Les balles pleuvaient dru sur la jante d'acier de la roue et ricochaient en gémissant.

— Dispersez-vous, nom de nom, cria le fantassin caché derrière la souche.

— Et ne grimpez pas sur les arbres, car ils amèneront des chiens, ajouta Micha.

Et bientôt on vit cinq petits points noirs courir au loin à travers la prairie argentée par la lune. Soudain, une respiration haletante se fit entendre tout près.

— Ne tire pas, j'suis des vôtres, retentit la voix de l'artilleur qui rampait jusqu'à Micha en souriant d'un air coupable. — J'allais me sauver par le bois avec ma mitraillette, quand tout à coup j'entends que vous vous battez, alors j'ai eu honte et j'suis revenu.

D'un côté trois mitraillettes, de l'autre une mitraillette et un pistolet ! Maintenant on pouvait y aller ! Abrisé par la roue du camion, Micha appela auprès de lui le fantassin caché derrière un tronc d'arbre en faisant entendre un sifflement aigu entre ses dents — signal universel, familier à tous ceux qui avaient été dans l'Armée soviétique. Les Allemands s'étaient tus. Ils économisent sans doute leurs balles pour répondre en cas d'attaque. Mais combien de balles pouvait avoir le fusilier-mitrailleur ?

— Filons avant que le chauffeur n'amène du renfort, dit l'artilleur.

— Faut d'abord en finir avec ceux-là.

— C'est facile à dire, riposta Micha. Ils se sont terrés, va donc les déloger ! Cependant on ne peut pas les laisser. Ils vont nous suivre et nous faire prendre. Tiens, écoute, j'ai une idée.

Et enflammé par sa nouvelle idée, comme seuls le peuvent des hommes d'action et pleins de vie, il fit part de son plan à voix basse. Avec leur mitraillette, lui et le fantassin attireraient sur eux toute l'attention des Allemands ; l'artilleur, moins amoché et plus agile, ramperait doucement vers la fosse par derrière...

... Dix minutes après, une courte rafale lâchée derrière le remblai et suivie d'un profond silence où l'on entendait les trilles des rossignols dans les fins fonds de la forêt annonçait que c'en était fait des Allemands. De derrière le camion ils avaient vu l'artilleur se laisser couler dans la fosse, jeter l'une après l'autre les mitraillettes sur le bord, puis remonter et revenir vers ses camarades, dressé de toute sa hauteur, sans chercher à se cacher.

— Les nôtres aussi y sont. Y en a bien soixante-dix. Ils sont encore tout chauds, dit le fantassin.

— Maintenant partons en vitesse. Toi, l'ataman, grimpe sur mon dos.

Il prit Micha sur son dos.

Et les trois derniers blessés s'enfoncèrent dans le bois où tous leurs camarades s'étaient déjà dispersés.

On portait Micha à tour de rôle. Ils marchaient vite, aussi vite qu'ils le pouvaient. Mais ils n'allèrent pas loin. Bientôt le chant frénétique des rossignols fut couvert par le grondement d'un moteur, puis par des voix et les aboiements de chiens excités.

— Camarades, laissez-moi, je vous couvrirai de mon feu, cria Micha.

Sans lui répondre ses amis continuèrent de le porter. Ils couraient presque et pénétraient toujours plus profondément dans la forêt. Derrière eux fulguraient les lueurs froides des fusées éclairantes. Sous leurs pieds dansaient des ombres noires. La forêt semblait tantôt se fondre, tantôt surgir impétueusement des ténèbres de la nuit avec une netteté et un relief particuliers. L'Allemand approchait. Les aboiements des chiens se faisaient plus distincts.

— Laissez-moi, exigea Micha.

— Tu divagues, tais-toi, tais-toi, murmura l'artilleur.

— On se sauvera tous ensemble ou ensemble on crèvera ! dit de sa voix rauque le fantassin, en serrant de ses doigts de fer la main de Micha.

Les voix étaient si proches qu'on distinguait déjà les mots. Près d'une énorme souche, Micha s'arracha d'entre les bras de son porteur.

— Halte ! commanda-t-il. Le ton était si impérieux que le fantassin s'arrêta.

— Je suis officier et je vous ordonne de me laisser ici, près de cette souche, fit celui qu'on appelait Micha. Il glissa des épaules de son camarade, s'étendit tout du long par terre, derrière le tronc d'arbre et lâcha une longue rafale dans la direction des voix étrangères et des aboiements des chiens.

— Laisser encore une mitraillette et se sauver chacun de son côté ! commanda-t-il.

Le fantassin et l'artilleur s'exécutèrent. Et longtemps, longtemps encore, dans leur course à travers les broussailles de la jeune chênaie, parvint à leur oreille le bruit du combat qui se livrait derrière eux : les rafales des mitraillettes, le crépitement des fusils, les explosions des grenades et les cris des hommes. Des fusées blanches montaient à tout moment dans le ciel, éclipsant la lune. Les sourds échos des coups de feu retentissaient au loin dans la forêt. Effarouchés, les oiseaux s'envolaient en faisant siffler leurs ailes et allaient se heurter aux cimes des bouleaux... Le lendemain, dans un petit village situé au sud de Slavouta, on put voir sur la place centrale, devant le bâtiment de la Direction du kolkhoz, alors occupé par la Kommandantur, un jeune homme en uniforme de combattant soviétique, pendu à une branche d'érable. Ses pieds blessés étaient enveloppés de chiffons sales, sa vareuse et ses pantalons raidis par le sang coagulé.

La nouvelle de l'évasion des prisonniers de guerre blessés et de leur combat extraordinaire avec l'escorte fasciste courait déjà dans les villages des alentours. On savait qu'après avoir longuement battu la forêt, les bourreaux n'avaient capturé qu'un seul évadé. Et l'on comprit que c'était précisément le noiraud à barbe touffue qui pendait à l'érable devant la Kommandantur.

Les paysans s'approchaient de lui et l'examinaient en silence. Ils se rendaient compte que le jeune soldat inconnu était mort non point du nœud coulant, mais de ses nombreuses blessures et que les bourreaux pour se venger avaient pendu un cadavre.

La nuit il se produisit un miracle. Au nez de la sentinelle qui montait la garde devant la Kommandantur le cadavre disparut sans laisser de traces, comme s'il avait fondu dans la brume tiède du printemps. Lorsque le soleil se leva, il éclaira tout juste un bout de corde. Et la nuit suivante, on vit surgir sous un vieil érable, à la bifurcation de deux routes qui, de Slavouta, allaient au sud et au sud-ouest, la tombe du soldat inconnu.

Les évadés trouvèrent refuge chez les paysans des alentours. Ils leur racontèrent ce qui s'était passé à l'infirmierie centrale. Et l'histoire héroïque du soldat inconnu qui reposait sous l'érable fit le tour des bourgs et des hameaux...

C'est là tout ce que je pus apprendre des paysans des villages circonvoisins aux jours où, poursuivant leur offensive vers le sud et le sud-ouest, les troupes soviétiques passèrent devant l'érable et la tombe du soldat inconnu. Je voulais que ce récit où je n'ai rien omis ni ajouté, fût placé à côté des simples bouquets et couronnes déposés par les combattants sur la tombe du soldat soviétique inconnu dont l'exploit fut un prodige de fraternité militaire.

PAN TIOUKHINE ET PAN TÉLÉIEV

Dans les Carpathes en automne, voici le temps qu'il fait parfois : le soleil brille dans tout son éclat ; l'air frais est si transparent que d'une hauteur le regard peut embrasser les environs à une trentaine de kilomètres à la ronde, et si pur qu'il suffirait, semble-t-il, d'étendre la main pour toucher la montagne voisine, vêtue de sa riche pelisse forestière d'un rouge feu à son pied, rutilante d'or à mi-flanc, frisée et d'un vert émeraude à la cime. Des fils de la Vierge scintillants flottent mollement dans l'azur limpide. Des triangles de cigognes émigrent vers le sud ; elles volent si haut, qu'elles sont invisibles à l'œil ; on entend à peine leur craquètement guttural, semblable au grincement d'un long chariot polonais attelé à deux chevaux. Tout étincelle dans la fraîcheur silencieuse où montent les paisibles effluves d'un automne fertile. Puis, soudain, le vent du nord-ouest se lève, violent ; instantanément il accumule un épais brouillard qu'il tire du fond des défilés, couvre le ciel de nuages bas et froids, affuble les montagnes proches et lointaines de housses brumeuses d'un gris sale, et le voilà parti à balayer les monts et les vallées, les sentiers de montagne, semant une fine poussière d'eau, chassant de côté et d'autre des monceaux de feuilles d'or et de pourpre.

C'est par un temps pareil que nous fûmes surpris à l'aérodrome d'une petite ville polonaise, où nous devions prendre l'avion pour franchir les montagnes et le front, et atterrir à Banska Bystrica où, en ces jours-là, le peuple slovaque s'était soulevé contre les Allemands. Les nuages bas, d'où s'échappait une poussière humide, plaquaient solidement notre avion contre la piste bétonnée. Le brouillard était si dense qu'en se tenant près de l'aile, on ne voyait pas les hélices. Et la T.S.F. des insurgés, comme pour nous taquiner, transmettait les communiqués de l'état-major sur l'extension du mouvement qui gagnait d'autres régions, ou bien annonçait que l'aérodrome de montagne Tri Duba, le seul qui fût aux mains des partisans, était entièrement couvert par le brouillard.

Furieux, énervés, nous faisons les cent pas autour de notre avion. De grosses gouttes d'eau se détachent des ailes, tombent sur le béton avec un bruit sonore.

Seul l'ingénieur-major Boubentsov, chef de l'aérodrome militaire, petit homme maigre et alerte, au front proéminent, au visage ridé et vif sur lequel il était impossible de mettre un âge, semblait heureux du temps qu'il faisait. Ses yeux gris et ronds, profondément enfoncés dans les sombres orbites, son nez fin et busqué, le faisaient ressembler de profil à un fier oiseau de proie. Or, selon toute apparence, c'était un homme très sympathique, sociable et actif.

Volubile et joyeux, il raillait sans méchanceté notre impatience et ne cessait de plaisanter, disant que, pour ce qui était du temps, il s'était abouché avec le bon Dieu et lui avait fait promettre d'empêcher ses hôtes de partir, au moins jusqu'au lendemain.

Il avoua franchement que, vivant dans cette petite ville perdue de la Pologne, devenue depuis longtemps l'arrière profond, lui, Moscovite, avait terriblement soif de parler à des personnes fraîchement débarquées, et qu'il risquait de mourir d'une embolie, ou d'un transport au cerveau, s'il ne parlait pas d'urgence et tout son soûl avec ceux qui étaient arrivés de « là-bas », comme il disait. Ce dernier mot, il le prononçait si gravement, si cordialement et avec une tristesse si sincère, qu'on se sentait pris de compassion.

Le dernier communiqué annonçait que la masse des nuages s'était immobilisée au-dessus de la crête des montagnes. Force nous fut d'accepter l'offre du joyeux Moscovite. Sur le soir, quand le brouillard, devenu plus dense, enveloppa tout alentour de sa toison grise, nous montâmes dans une bizarre automobile « des dix meilleures marques » comme nous l'expliqua plaisamment son propriétaire : c'était un assemblage miraculeux de fatras hétéroclite trouvé parmi le butin de guerre. Faisant cacarder sa trompe antédiluvienne, la voiture rampa lentement dans la brume, à travers les rues de la petite ville invisible. Puis, à tâtons, en nous tenant par les mains comme des aveugles, nous traversâmes un jardin dont les parfums multiples nous firent deviner une profusion de fleurs, et atteignîmes une villa, où nous nous trouvâmes dans un intérieur accueillant, devant une table servie.

Boubentsov, désirant nous dédommager de notre malchance, avait visiblement sacrifié toute sa ration d'une semaine. Lui-même ne mangeait rien, parlait presque seul, nous donnant à peine le temps d'intercaler un « oui » ou un « non », d'exprimer notre accord ou notre surprise. Au demeurant, nous ne lui en voulions pas trop. Le dîner, pour l'époque, était excellent ; et la conversation de l'ingénieur-major était si imagée, son visage ridé, expressif, reflétait un esprit si ouvert, ses grands yeux gris nous regardaient avec tant de cordialité, que l'écouter était un plaisir.

— Savez-vous, camarades, dit-il, — et sa main, petite mais forte et adroite, traçait sur la nappe en papier, du bout d'une allumette brûlée, des roues dentées, des supports, des transmissions, de face et de profil, — savez-vous, j'ai honte de l'avouer, mais mon rêve le plus ardent, dans mon enfance, était d'aller à l'étranger. Oui, oui, oui. A l'étranger, justement. Nous habitons rue Kaloujskaïa ; dans notre maison vivait un footballeur de Moscou, célèbre dans ce temps-là, le centre de l'équipe de Moscou. Il s'était rendu en avion, en Turquie, pour y prendre part à un match, et en avait rapporté un pantalon violet et un chapeau de paille à ganse...

Lorsqu'il sortait de la maison, vêtu de son invraisemblable pantalon, nous autres, gosses, le suivions à une distance respectueuse. Et pas seulement parce qu'il était un footballeur de première classe, mais encore parce qu'il avait été à l'étranger : il avait joué à Stamboul ! A Stamboul, hein ?... C'est drôle, n'est-ce pas ?

Plus tard, j'en ai été puni. Devenu ingénieur, j'ai dû souvent me rendre à l'étranger pour les affaires du ministère, j'ai fait le tour de toute l'Europe industrielle, j'ai résidé en Amérique. Et savez-vous ce que j'en ai rapporté, sans parler naturellement de l'expérience technique ? La nostalgie de mon pays. Uniquement. Et non pas cette douce nostalgie de parade, chantée dans les vieilles romances. Pas du tout ! Une nostalgie universelle, pour ainsi dire, agissante. Je m'ennuyais de nos paysages, de notre langue, de ma famille. Cela va de soi. Mais, ce qui me manquait par-dessus tout, c'était notre genre de vie, notre élan, nos hommes, dans la plus grande acception du mot. Oui, oui, parfaitement ! Et, si vous voulez, j'avais même la nostalgie de notre atmosphère de lutte incessante d'où l'homme sort retrempe, de nos difficultés, que diable, de cet air de chez nous, qu'on respire à pleine poitrine. Et aussi des gens de chez nous. Croyez-moi, des hommes comme les nôtres, il n'y en a pas encore à l'étranger.

L'ingénieur-major se leva d'un bond et se mit à arpenter la chambre, fendant l'air de sa paume, louvoyant entre les meubles avec une adresse étonnante.

— Excusez-moi, je ne vous laisse pas manger... Mais vous me comprendrez : je m'ennuie de tout, ici, et diablement ! Oui, oui, c'est comme ça ! Quand on est au pays, tout vous semble ordinaire, prosaïque, et les événements qui surviennent sont ordinaires, et les journaux ne parlent que de choses ordinaires. Et même, entre nous, avouons qu'ils en parlent dans un style qui n'est pas toujours folichon. Et les gens que vous voyez vous sont tous connus, parfois même ils vous ennuiant. Mais, vous voilà à l'étranger ; aussitôt, vous vous jetez avidement sur un vieux journal soviétique, ou bien vous lisez et relisez une lettre, vous la ressassez sans fin ! Vous dégustez les moindres détails, jusqu'aux annonces des théâtres, jusqu'aux salutations de votre parenté. A distance, vous sentez avec une acuité particulière le grandiose de tout ce qui se fait chez nous. Et un désir irrésistible vous saisit, le désir de rentrer au plus vite, de prendre part à ces travaux. Oui, oui, parfaitement ! Cela ne vous est jamais arrivé ? Mais vous devez en avoir assez de me voir courir. Je vais m'asseoir.

Il s'assit pour un instant, avala quelques cuillerées d'un excellent bouillon polonais aux nouilles, absolument transparent, où nageait du persil en boucles d'émeraude, puis reposa sa cuiller et reprit son va-et-vient.

— Mêlez un homme de chez nous dans une foule, à l'étranger : il se distinguera toujours. Oui, oui, c'est comme ça. Vous aurez beau secouer une bouteille où il y a de l'eau et de l'huile, vous n'arriverez jamais à les mélanger.

Voyez cette guerre, comme elle a tout secoué, tout bouleversé : les Etats, les peuples, les partis politiques. Par endroits, c'est un tel méli-mélo qu'on ne s'y retrouve plus. Nous, c'est une autre paire de manches. On a eu beau essayer de nous piétiner, de nous plier, — nous sommes toujours debout. Nous avons tenu bon ! Ah, c'est qu'on est d'une marque solide, d'un bon alliage, inoxydable, et on a passé par de telles trempes, que rien n'a de prise sur nous : ni la frappe, ni la cassure, ni la compression, ni la torsion. Précisément. Tenez, ici-même, dans cette région, il est arrivé une histoire difficilement croyable. Quand on me l'a racontée, moi-même, au début, je n'y ai pas ajouté foi. Ces hommes, les personnages, pour ainsi dire, n'étaient plus là quand je suis arrivé, mais les témoins oculaires — leurs compagnons d'armes — sont nombreux ici. Ils m'ont littéralement inondé de pièces à conviction. Ayant beaucoup de temps libre, j'ai vérifié, j'ai rassemblé la documentation et je me suis rendu compte que tout s'était vraiment passé comme on me l'avait raconté. Une minute, vous m'excuserez...

Boubentsov sortit. Nous l'entendîmes frapper à une porte, demander à quelqu'un en français la permission de présenter ses amis, des officiers soviétiques ; une voix féminine, grave et bien timbrée, lui répondit également en français, avec un accent polonais très prononcé : « Mais certainement, je vous en prie, je serai très heureuse ! »

— Suivez-moi, voulez-vous ? dit Boubentsov en revenant vers nous. Pour commencer je vais vous montrer les portraits des principaux personnages. Allons ! Vous ne le regretterez pas.

Nous traversâmes plusieurs chambres avant d'arriver à une pièce vaste et claire qui devait être le salon, à en juger d'après les meubles vernis, très inconfortables, style « moderne ». Assise devant un guéridon carré et bas, sous l'énorme abat-jour d'une lampe à pied, une jeune fille svelte, l'allure sportive, vêtue d'une vareuse en gros drap kaki et de culottes de ski boutonnées à la cheville, était occupée à un travail rien moins que féminin : elle nettoyait une mitrailleuse allemande qu'elle avait démontée. Les pièces étaient disposées sur un journal étalé sur la table. A notre apparition elle se leva, nous salua cordialement, et cacha derrière son dos ses mains fines, aux doigts fuselés, noirs de graisse à fusil.

L'ingénieur-major nous présenta la jeune fille : — Panna Maryssia, la fille de notre propriétaire. Une partisane polonaise qui se prépare à passer le front et la Vistule. Puis il la pria en français de nous montrer les portraits de ses amis.

La jeune fille nous regarda avec un sourire qui embellit aussitôt son visage amaigri, aux traits irréguliers. Tenant toujours ses mains cachées dans son dos, elle nous conduisit jusqu'au mur où de vieux portraits de famille étaient accrochés dans leurs cadres massifs.

Sur l'une des photographies on voyait un jeune homme très maigre, aux larges sourcils bruns, au front bombé et têtue, aux lèvres fines et fortement serrées, et au menton accentué. Visage volontaire, résolu, concentré.

A côté, un jeune gars au visage rond, semé de taches de rousseur, au nez retroussé, aux larges pommettes, aux cheveux coupés ras, aux yeux bridés, malicieux et bon enfant, nous regardait du haut de son vieux cadre ovale, identique au premier.

Des branches de laurier étaient fixées au bas des cadres : c'est ainsi que dans les vieilles familles polonaises on honore les portraits des parents qui se sont illustrés.

Cependant, il était facile de voir du coup que ces deux-là n'avaient aucun rapport à la lignée des Polonais, que c'étaient des gens à nous, des hommes soviétiques, et il nous sembla que nos compatriotes devaient sûrement s'ennuyer en compagnie de ces messieurs à toupets de cheveux et longues moustaches, et de ces dames à haute coiffure des siècles passés.

Panna Maryssia arrangea sous l'un des portraits la branche de laurier qui s'était déplacée, et montrant le jeune homme aux sourcils bruns, dit du ton ému, confus et heureux dont les jeunes filles prononcent le nom de l'aimé :

— Ceci est pan Andrzi Tioukhine.

Puis, dissimulant à peine sous ses longs cils le chaud sourire du regard qu'on a lorsqu'on se rappelle un bon et joyeux ami, elle montra du geste le petit gars au nez retroussé :

— Ceci est pan Tudor Téliev, collègue de pan Andrzi. Et elle ajouta : — De braves pans, de braves chevaliers...

Ses grands yeux noirs rayonnaient toujours de la même joie émue. Elle interrogea :

— Pans officiers, les connaissez-vous ?

Nous répondîmes qu'à notre grand regret nous ne les connaissions pas, et nous nous retirâmes après nous être excusés, laissant l'étrange jeune fille à son occupation si peu féminine.

Notre amphitryon, tout rayonnant de ses innombrables rides qui soulignaient chaque expression de son visage, surtout son sourire, déclara :

— Eh bien, vous avez vu ? L'honneur qu'on fait aux nôtres : « De braves chevaliers ! » Et, vous savez, il est mérité, cet honneur. Au reste, c'est toute une histoire. Je ne vous fatigue pas ? Non ? Alors, goûtez à ces fruits, buvez de ce vin, et moi, je vais vous la raconter. Je vous jure que vous ne le regretterez pas, oui, oui !

Il se laissa tomber dans un fauteuil ; du coup, sa pose fatiguée, ses épaules fléchies, révélèrent que cet homme qui, jusque-là, semblait d'un âge incertain, comptait un bon nombre d'années et avait connu une rude existence.

— Eh bien, savez-vous qu'à la suite de circonstances indépendantes de votre volonté, pour ainsi dire, vous vous trouvez retenus au cœur d'une région pétrolifère polonaise ? — Il saisit sur la table un crayon et un bout de papier, et se mit à dessiner, selon son habitude d'ingénieur, en quelques lignes précises, de face et de profil, des pompes, des derricks, des réservoirs. — Vous l'ignorez ? Je m'explique. Toute cette région de la Subcarpathie est couverte de puits de pétrole. Certes, ce n'est pas Bakou, ni Grozny, ni même Syzran... Et la technique était, d'après nous, bonne à reléguer au musée : on extrayait le pétrole à l'aide de cuillers ! Malgré cela on parvenait tout de même à tirer du sol quelque chose, et même beaucoup, d'après les échelles d'ici. Quand les Allemands ont occupé la ville, ils ont aussitôt jeté le grappin sur les puits. Chez eux, pour ce qui est du pétrole, ça va mal, comme vous savez ; et ils avaient grande envie de faire donner le maximum à ces maigres trous de forage. Et les voilà à l'œuvre.

Aucune atrocité fasciste n'est faite pour vous étonner, n'est-ce pas ? Le fascisme en action, vous avez vu ça ? Vous avez vu Maïdanek ? Ainsi, vous êtes fixés... Eh bien, ma foi, ce trou perdu peut être considéré comme un champ d'expériences modèle de l'« ordre nouveau » hitlérien. Oui, oui, c'est comme je vous le dis. Moi, j'aurais organisé des excursions universelles pour visiter ce pays. Parole d'honneur ! Dans un but instructif. Voyez, messieurs les peuples, ce qui vous attendait, si l'Armée rouge ne vous avait pas sauvés de cet « ordre nouveau ». Ces excursions auraient été vraiment fort édifiantes !

Ainsi, prenons par exemple ce secteur que voilà, près de la ville. Les puits ne sont pas si importants, mais les Allemands y avaient rabattu des gens de tous les points de l'Europe : des Français, et des Belges, et des Tchèques, et des Danois, et même des habitants du Liechtenstein que l'on ne trouve pas du premier coup sur la carte. Ils étaient tous parqués dans des camps, derrière des barbelés que traversait un courant électrique ; départ au travail sous une escorte de gardes-chiourmes ; rentrée du travail, sous la même escorte ; et avec ça, une

journée de seize heures ! La nourriture — des choux-raves ; le menu — dans le goût fasciste : premier plat — choux-raves, second plat — choux-raves, dessert — choux-raves. Un demi-litre de lavasse de choux-raves à la fois. Dans les baraquements, trois rangées de bat-flanc superposées, deux mètres cubes d'air par tête. Et la bastonnade. Oui, oui, parfaitement ! Et quelle bastonnade ! Tout un système !

Boubentsov tira de dessous le lit une canne flexible à poignée en masse plastique : une tige d'acier engainée de caoutchouc.

— Un objet pesant, comme vous voyez. On l'appelait gummi. Chaque garde-chiourme allemand était armé d'une gummi de ce modèle ; il s'en servait à tout moment pour stimuler les hommes affamés, épuisés, qui travaillaient aux puits. Je vous prierais d'examiner attentivement la poignée. Vous voyez : « Erich Bock-Werke. Frankfurt ». Production en série, article de grande consommation fasciste, comme qui dirait. Ces cannes dansaient sans cesse sur les dos des prisonniers de guerre et des ouvriers polonais que l'on escortait également au travail le matin, et à la rentrée, le soir. Mais la gummi — c'est la hache de pierre nazie, un outil primitif, inventé à l'aube du fascisme. Les derniers temps les Allemands avaient installé ici des machines à fustiger. Vous croyez avoir mal entendu ? Non, ce n'est pas machine à laver que j'ai dit, mais bien machine à fustiger, oui, oui, à fustiger mécaniquement les gens. C'est difficile à croire, hein ? Eh bien, regardez cette photo. Vous voyez ce banc couvert de zinc ? C'est pour laver plus facilement le sang des victimes — un tribut à l'hygiène pour ainsi dire. A peine la victime touchait-elle le banc, que ces arcs métalliques que vous voyez, l'étreignaient, la serraient fortement. Puis, en actionnant cette manette que voilà, avec l'échelle qui indique le nombre de coups à donner, on faisait tourner ce tambour, muni de baguettes d'acier. Les tiges, heurtant ce butoir, se pliaient et se tendaient. Puis le tambour, en tournant, leur rendait la liberté ; elles se détendaient et frappaient le dos du patient. Ayez l'obligeance de regarder. Voici une loupe. Vous distinguez la marque de fabrique ? « Oméga. Dresden », Et voici le numéro de sortie. Oui, oui. C'est précisément l'usine « Oméga », à Dresde, qui fabriquait ces machines à fouetter !

Mais ce n'est pas tout ! Le fascisme ne s'est pas contenté d'inventer cette machine. J'ignore comment cela se passait ailleurs, mais ici, une échelle réglant l'utilisation de cette machine avait été élaborée avec une minutie toute allemande. La voici ; ayez l'obligeance d'y jeter un coup d'œil. Vous connaissez l'allemand ? Eh bien, lisez l'original, oui, oui... « Inexécution de la norme, deuxième fois—cinq coups. Troisième fois — dix coups... Détérioration d'outillage — quinze coups... Désobéissance au chef — quinze coups. Récidive — vingt-cinq coups... Paroles échangées avec la population — vingt coups... » Bref, il suffisait à un Polonais, à un Tchèque, à un Belge pu à un habitant du Liechtenstein, ouvrier ou ingénieur, peu importe, d'enfreindre un paragraphe quelconque de ce règlement, pour que le garde-chiourme allemand lui écrivît de sa plus belle main un bon de fustigation, en indiquant le nombre de coups à recevoir. Après son travail, cet homme devait aller de son propre mouvement, oui, oui, de son propre mouvement — au bureau du camp, et l'Allemand de service auquel il remettait le bon, lui appliquait la punition mécanique.

Et cet homme, un homme vivant, l'être le plus fier au monde, qui, tout récemment encore, rêvait à l'avenir, étudiait, se passionnait pour la littérature, les arts, aimait, — était étendu sur ce banc que voilà, serré par des cerceaux métalliques et un quelconque invalide allemand, bancal, rejeté du service par tous les conseils de révision, le fouettait à l'aide de cette machine. Merveille de la technique fasciste ! Et quand quelqu'un essayait d'élever une protestation, ou se trouvait tellement épuisé par le travail qu'il ne pouvait plus bouger, on l'embarquait dans le « train noir » qui faisait deux fois par mois le service entre cette petite ville et le célèbre Oswiecim. Là, on le brûlait dans les fours de Birkenau, comme un rebut industriel, dont on ne pouvait plus rien tirer d'utile pour la « grande Allemagne ». Vous ne me croyez pas, peut-être ? Interrogez mon propriétaire, pan Kazimir. C'est un ingénieur d'ici ; les Allemands l'ont forcé à travailler comme ingénieur. A deux reprises il a été étendu sur ce banc ; la première fois il a reçu dix coups, et la deuxième, quinze coups de verges métalliques pour son indulgence envers les ouvriers. Il a même failli tomber dans la « cheminée de Birkenau », et doit son salut à ces deux-là, nos compatriotes, dont les portraits voisinent au salon avec ceux d'ancêtres gourmés.

Bref, au moyen de ce système les fascistes voulaient annihiler chez l'homme tout ce qu'il a d'humain : fierté, honneur, solidarité ; ils voulaient étouffer en lui la conscience, anéantir la volonté et le transformer — non pas en animal, non, car un cheval peut ruer pour se défendre, un bœuf — donner un coup de corne, — mais en une machine vivante, à bon marché, qui, une fois usée, est jetée au dépotoir, c'est-à-dire à Oswiecim. Et le plus terrible, c'était qu'ils avaient déjà obtenu certains résultats. Oui, oui ! La peur de la mort contraignait les gens à se taire, à se soumettre, à travailler. Ils perdaient peu à peu la force de résistance, leur volonté faiblissait, ils ne protestaient plus. Oui, oui ! Pas tous, naturellement, mais un grand nombre, un très grand nombre.

Il en fut ainsi dans cette région réservée de l' « ordre nouveau », jusqu'au printemps de l'année dernière, quand arrivèrent ici, tout à fait par hasard, et par des voies très différentes, pan Andrzi Tioukhine et pan Tudor Téléiev, comme on les appelle à la manière du pays avec une obstination touchante, ou plus simplement, André Pantioukhine, pilote d'un bombardier soviétique abattu, et Fédor Pantéléiev, ouvrier-pétrolier de Grozny, amené ici comme prisonnier de guerre.

Je vois que vous souriez. C'est drôle en effet d'entendre nommer jusqu'à présent ces deux jeunes gars à la manière polonaise, mais il me semble que c'est là une façon particulière de reconnaître leurs mérites. Nous en reparlerons plus tard. Ecoutez d'abord le récit de leurs hauts faits.

André Pantioukhine est arrivé ici le premier. C'est panna Maryssia, à qui je vous ai présentés, qui l'a découvert. C'était justement après que son père, pan Kazimir, un homme âgé, très respectable, eut été jeté une deuxième fois sur la machine à fustiger ; il avait dû s'aliter, était à l'article de la mort. Le soir, panna Maryssia s'en fut au village de Krosnienki — ce n'est pas loin d'ici, à quelque sept kilomètres au nord de la ville, mais dans la montagne, — pour chercher le médecin. Celui-ci, vieil ami de la famille, pour éviter la mobilisation allemande, s'était réfugié à la ferme de son frère où il travaillait comme journalier. Et voilà notre pannotchka qui chemine. Soudain, là où la route commence à escalader la montagne, elle entend comme un gémissement. Oui, oui, un gémissement.

Qu'est-ce que c'est ? Panna Maryssia n'a pas froid aux yeux. Elle quitte la route et que voit-elle ? Un parachute blanc accroché à un arbre, et au pied, un homme étendu. Il gémit, mais ne bouge pas : il doit être évanoui. Panna Maryssia voit qu'il est vêtu d'une combinaison et coiffé d'un casque, donc c'est un aviateur. Elle se penche, le soulève, le tourne. Il reprend connaissance, saisit son pistolet : « Arrière ou je tire ! » Comme le russe et le polonais se ressemblent, ils ont eu vite fait de s'expliquer. Oui, oui. Elle l'ausculte et constate qu'il est en bien piteux état : une jambe fracturée et un bras endommagé. Que faire ? Le porter jusqu'à la ville ? Elle l'aurait bien fait, c'est une fille courageuse, mais ce n'est pas possible : partout, c'est plein d'Allemands, on perquisitionne tous les deux jours. A la ferme, chez leur ami et médecin ? Pas possible non plus. A l'époque, il y avait par ici une division allemande défaite devant Voronège et qui se regroupait. Tous les villages étaient infestés d'Allemands. Alors le pilote lui souffla une idée : « Cachez-moi ici dans les buissons, au milieu des rochers ; l'été va bientôt venir, je resterai là jusqu'à ce que ma fracture se soit ressoudée. »

Ainsi fut fait. La pannotchka brûla le parachute ; puis, elle courut chercher le médecin qui réduisit la fracture, posa des éclisses, le tout pour le mieux. Ils lui apportaient à manger, à tour de rôle, elle de la ville, le médecin de la ferme. Et, un jour suivant l'autre, une semaine s'écoula ; apparemment le gars avait une bonne caboche, une vive intelligence : il apprit bientôt la langue du pays. Et pendant qu'on le nourrissait et qu'on le pansait, il questionnait Maryssia et le médecin sur la vie des habitants, sur les Allemands. On lui fit le tableau de ce fameux « ordre nouveau » qui régnait, avec ses gummis et ses machines à fustiger, avec la fumée de Birkenau qui sentait la chair humaine. Lui était outré : « Mais pourquoi supportez-vous tout cela, que diable ? ! » Et Maryssia de lui répondre : « Comment faire si pour avoir désobéi on vous emmène à la « cheminée de Birkenau » ? » Et lui de répliquer : « Mieux vaut mourir en combattant que de devenir ainsi des bêtes de somme. » De propos en propos, le gars sort de ses gonds. Il s'écrie : « Alors, il n'y a donc plus d'hommes braves en Pologne ? » Et elle de répliquer : « Les braves sont tous à Oswiecim ; la Gestapo a capturé nos meilleurs militants, tous les membres de la filiale locale, du Parti ouvrier polonais. Nuit et jour la fumée enveloppe Birkenau. » Et lui : « Il faut agir tant que les Allemands n'ont pas brûlé tout le monde. Vous n'allez tout de même pas vous jeter de vous-mêmes dans ces fours maudits ? » Il a tant et si bien parlé qu'il a fait pleurer la pannotchka. Très mortifiée, elle est partie sans même lui dire au revoir. Mais, chemin faisant, sa colère est tombée. Elle a réfléchi et conclu que ce Russe avait raison. Alors elle a cherché dans sa mémoire ceux qui, parmi les braves, étaient restés vivants après la débâcle des organisations clandestines. Elle ne connaissait pas grand monde en ville ; cependant elle s'est rappelé certains amis qui avaient terminé le lycée en même temps qu'elle, et plusieurs ouvriers qui venaient chez son père. Elle a décidé d'agir sans tarder. Elle a parlé à l'un, à l'autre. Elle voit que les hommes résolus existent encore. Et quels hommes ! Prêts à agir sur-le-champ. Seulement tous lui posent la même question : qui nous conduira ? Alors elle, sans prendre le temps de réfléchir, répond tout de go : le centre clandestin des partisans. Quel centre ? demande-t-on. Elle ne se laisse pas démonter : tant qu'à mentir, il faut continuer ; celui du Parti ouvrier polonais fait-elle, le centre a ressuscité. A l'époque les communistes polonais avaient en effet organisé par tout le pays le mouvement de la résistance ; mais dans cette petite ville, leur organisation ne s'était pas encore relevée depuis la débâcle. Les gens ont cru la pannotchka ; ils ont repris courage et ont commencé à agir peu à peu. D'abord, c'est le bureau allemand des mines de pétrole qui a pris feu. C'était le début. Aussitôt que les flammes ont jailli, les gens ont relevé la tête... Oui, oui ! Ils avaient compris : « La Pologne est toujours debout ! » Et peu à peu les échine se sont redressées. Entre temps André Pantioukhine donnait ses instructions à Maryssia : fais ceci, et puis cela. Il lui a conseillé de former l'organisation par petites cellules séparées ; les membres des différentes cellules ne devaient pas se connaître entre eux ; la liaison était assurée par les organisateurs. Il lui donnait des conseils sur la manière d'agir, lui indiquait les points où il fallait frapper. Une bonne tête, comme je vous l'ai dit. D'après ce que lui avait raconté Maryssia, il a eu vite fait de réaliser la situation ; il a étudié la ville et s'est mis à l'œuvre corps et âme. Bref, toute une organisation clandestine a surgi. Et les militants ne chômaient pas : tantôt c'est un convoi de wagons-citernes qui prend feu en route, tantôt un incendie se déclare dans un puits à grand rendement, tantôt c'est un train qui fonce, on ne sait comment, sur une voie occupée. Le plus beau dans tout ça, c'est qu'André restait étendu dans un trou, au pied d'une roche avec ses éclisses, sans pouvoir bouger. Mais sa caboche travaillait, et sa volonté demeurait irréductible. C'était lui qui, tel un moteur, faisait tourner toute cette machine secrète. Et panna Maryssia était une manière de courroie de transmission.

Alors, les gens d'ici ont tout à fait relevé le front. Dans la salle de physique de l'ancien lycée ils ont monté un atelier où ils fabriquaient des bombes et préparaient des bouteilles incendiaires. Quelques habitants avaient caché des armes ; elles furent réquisitionnées et distribuées aux combattants de l'organisation. Déjà les Allemands subissaient un sérieux préjudice. Et, surtout, ils n'arrivaient pas à comprendre d'où tout cela leur tombait.

Une chose pourtant ne réussissait pas à Pantioukhine : il avait beau faire, ses hommes n'arrivaient pas à se mettre en contact avec les prisonniers de guerre et les captifs étrangers qui travaillaient aux puits de pétrole. Oui, oui, c'était le plus difficile. C'est qu'ils étaient bien gardés. Et puis les prisonniers redoutaient les « cheminées de Birkenau ». Mais là, un autre événement s'est produit. Ecoutez. Parmi les prisonniers amenés de Silésie, du marché d'esclaves de Kreuzburg, pour travailler aux puits de pétrole, se trouvait le foreur de Grozny que j'ai déjà nommé, Fédor Pantéléiev. Il était expressément interdit d'envoyer ici des soldats rouges prisonniers, mais on avait fait une exception pour Pantéléiev qui était un ouvrier foreur hautement qualifié,

Il a commencé par déclarer aux chefs fascistes que, selon sa méthode, le forage demanderait deux fois moins de temps qu'avant, et a exigé qu'on mît sous ses ordres une équipe formée de Tchèques, car, assurait-il, il s'expliquerait plus facilement avec des Slaves. Oui, oui, il a déclaré ça. Et non seulement il l'a déclaré, mais il s'est attelé au travail. Vous n'êtes pas sans savoir que nos compatriotes passaient pour les gens les plus insoumis parmi les prisonniers de guerre. Et voilà tout à coup un homme qui se met en quatre pour les Allemands, qui travaille de toutes ses forces et atteint en un court laps de temps une nappe de pétrole. Vous voyez ça d'ici ? Les prisonniers appartenant aux autres nationalités, commencent à le regarder de travers, l'air de dire : qu'est-ce que ça signifie ? Est-il possible que les fascistes aient trouvé des suppôts parmi les Russes aussi ? Pour comble, voilà que les Allemands le récompensent, le mettent au régime de faveur. Mais, au bout de trois jours, le derrick construit par Fédor Pantéléiev a pris feu et flambé si bien qu'il a bouché le trou de forage. Oui, oui, parfaitement. Bref, c'était à recommencer.

Là, les prisonniers, les plus avisés d'entre eux, se sont mis à observer le Russe de plus près. Lui ne connaît que son travail. Toujours gai, il a l'air d'être chez lui et non dans un camp. Il rit, chante, et a même déniché quelque part un accordéon. Il obtient pour ses Tchèques aussi un régime de faveur. Et les voilà qui commencent à construire un nouveau derrick. Le travail avance activement, la nappe de pétrole va apparaître. Les Allemands sont ravis : ce n'est pas un homme, ce Pantéléiev, c'est un trésor ! Les prisonniers se tiennent cois, attendent ce qui va arriver. Soudain, une nouvelle : la crue d'automne a percé le barrage précisément là où l'on forait le puits ; elle a inondé le vallon, emporté le chantier ; le Russe et ses Tchèques ont échappé à grand-peine. Aux yeux des Allemands, le voilà, une fois de plus, un héros : ah, ah, quel malheur, comme c'est regrettable ! C'est que notre homme était bien malin sans doute ; il savait si bien y faire que, malgré toute leur méfiance et leur système d'espionnage, les fascistes n'y voyaient que du feu. Pour eux, c'était un homme posé, un ouvrier expérimenté. Ils lui avaient délivré un laissez-passer dans tous les baraquements afin qu'il pût choisir les ouvriers de son équipe. Oui, oui, c'est comme je vous le dis, les Allemands eux-mêmes lui avaient délivré un laissez-passer !

C'est alors que notre homme a développé son activité à fond. Quelques-uns des prisonniers avaient compris l'oiseau que c'était, et étaient allés à lui ; Pantéléiev de son côté, avait l'œil d'un tireur de précision. Il savait reconnaître un homme loyal, tâter un suspect, deviner et éviter un provocateur. Peu à peu il a formé une petite organisation. Où ? Dans les baraquements de prisonniers de guerre, derrière les barbelés où passait un courant électrique ! Et quelle organisation ! Il avait un homme de confiance dans chaque baraquement ! Comment s'expliquait-il avec eux ? Je ne saurais vous le dire, car on prétend qu'il ne connaissait que le russe. Mais les tracts étaient rédigés dans toutes les langues, des « tracts-passe-moi-ça » — après avoir lu, passe-le à un autre. Et il a commencé avec ses amis de captivité à préparer en secret un soulèvement. Oui, oui, un soulèvement.

Vous savez qu'il existe en chimie des matières dont il suffit de jeter un grain dans un tonneau plein d'une certaine solution pour qu'aussitôt une violente réaction se produise. Il faut croire que ce gars soviétique a été justement ce grain-là. On raconte que c'était un homme d'humeur joyeuse, l'air insouciant, toujours dansant, chantant ou plaisantant ; mais, avec ça, une intelligence d'homme d'Etat. Il avait compris qu'un soulèvement en Pologne, sans les Polonais, sans l'appui de la population, ne pourrait réussir. Il a sondé les ouvriers polonais. Mais eux aussi craignaient les agents provocateurs, et ne s'ouvraient pas au premier mot. Et puis, comment s'entendre quand ils étaient séparés par des barbelés où passait un courant électrique et surveillés par des sentinelles armées de mitraillettes, postées sur des miradors ?

Entre temps les prisonniers se rongeaient d'impatience. L'organisation clandestine, les tracts, les conversations avaient ranimé leurs espoirs, leur esprit, stimulé leur volonté. Leur dignité humaine s'est réveillée. Et puis leur vie était vraiment trop dure. Fédor Pantéléiev commençait à redouter une révolte spontanée de leur part, il craignait de les voir se jeter sur les mitraillettes et les barbelés. Dans cette appréhension, il s'est résolu à une dernière extrémité : tout gagner ou tout perdre.

Subitement, le voilà atteint d'une maladie extraordinaire. Il s'était dit : les Allemands me tiennent pour un homme très utile ; le camp ne possède pas d'hôpital ; tout le personnel médical est représenté par une espèce

d'aide-vétérinaire ; donc on me placera sûrement dans un hôpital polonais de la ville. Oui, oui ! Eh bien, c'est ce qui est arrivé : il avait deviné juste. On l'a placé dans un hôpital polonais. Il est vrai qu'une sentinelle montait la garde devant son lit, mais qu'est-ce qu'une sentinelle ?

On a demandé par la suite à Pantéléiev comment il avait appris qu'il existait au delà des barbelés une organisation de la résistance, et pourquoi il avait résolu de se mettre en contact avec elle ? Lui de répondre : « Les Polonais sont un peuple fier ; quand j'ai vu tout ce qu'on leur faisait subir j'ai pensé : une organisation doit exister, pas autrement ! » Il s'était dit encore : quand cette organisation apprendra qu'il y a un Russe, prisonnier de guerre, à l'hôpital, elle essaiera sûrement d'établir la liaison avec les prisonniers du camp, par son intermédiaire. Encore une fois tout s'est passé comme s'il l'avait lu dans les étoiles. A cet hôpital était affectée une femme-médecin, liée avec l'organisation de la résistance. Elle a parlé du prisonnier russe à Maryssia, son chef de groupe, et Maryssia à André. André, suivant la même chaîne, mais à rebours, a ordonné de sonder le Russe.

Or, voilà la maladie de Pantéléiev qui se prolonge. Nos deux conspirateurs s'observent réciproquement, se tâtent, se flairent à distance, et concluent : nous sommes du même panier. Dès lors, ils parlent plus ouvertement, oui, oui, et s'entendent pour déclencher une action commune le quinze juillet, dans la matinée, au moment où les prisonniers que l'on conduirait aux bains rencontreraient en route la colonne des ouvriers polonais se rendant au travail, escortés de leurs gardes-chiourmes.

Tout avait été réglé jusque dans les moindres détails : les armes se trouveraient à portée de la main, le télégraphe et le téléphone seraient mis hors d'usage, on conjuguerait les efforts pour bloquer le poste de police. Tout avait été prévu comme je vous le dis ! Et l'essentiel, c'est que, pendant les pourparlers, une prudence extrême était observée de part et d'autre ! Pantéléiev se faisait passer pour un agent de liaison d'un communiste tchèque de pure invention. Pantioukhine, tout à fait à l'écart, était absent, comme qui dirait, mais l'organisation clandestine donnait à plein. C'est qu'ils ont noué les fils de leurs organisations respectives, sans se douter qu'à leurs extrémités se trouvaient deux hommes soviétiques qui dirigeaient toute l'action.

Entre temps Pantéléiev s'était rétabli et avait été ramené au camp pour forer des puits et préparer le soulèvement. Pantioukhine, de son côté, soigné par ses amis polonais, commençait à se lever. L'os de sa jambe s'était ressoudé, on avait enlevé les éclisses ; il est vrai qu'il portait encore son bras en écharpe, mais déjà il pouvait marcher sans l'aide de béquilles, en se servant d'une simple canne. D'abord, il avait songé, aussitôt ses forces revenues, à se frayer un chemin au-devant de l'Armée soviétique. Mais, pendant sa maladie, lui et panna Maryssia s'étaient pris d'amour l'un pour l'autre. N'allez pas croire que ce fût une intrigue passagère, une amourette quelconque, non ; c'était un grand et bel amour que leur lutte commune avait fait naître. Elle avait décidé de le suivre. Elle savait qu'une Armée polonaise avait été formée chez nous et voulait, selon sa propre expression, « rejoindre les troupes ». Ils ne partirent pas, et voici pourquoi : Pantéléiev avait mis en train une trop grande œuvre ici ; il sentait bien qu'il n'avait pas le droit de l'abandonner sans l'avoir menée à bonne fin. Oui, oui. En effet, il avait alerté les gens, créé une organisation clandestine, et tout cela s'en irait au diable ? Et il est resté dans la forêt, dans sa petite hutte au pied d'une roche, inconnu, invisible et continuant à tout diriger en tapinois par l'intermédiaire de panna Maryssia.

Il y avait autre chose encore : le vieux pan Kazimir, le père de panna Maryssia, ainsi que plusieurs ouvriers et ingénieurs polonais, avaient été arrêtés, soupçonnés d'appartenir à l'organisation de la résistance. Déjà ils étaient menacés des « cheminées de Birkenau ». C'étaient de braves gens, jouissant d'une grande autorité, et l'organisation toute entière exigeait, par l'intermédiaire des chefs de groupe, qu'on fit tout pour les délivrer. Pantioukhine, lui aussi, commençait à redouter une révolte soudaine du réseau clandestin, qui ferait tout échouer.

Enfin, le quinze juillet est arrivé. Tout avait été réglé comme du papier à musique. Pareils à des ouvriers qui percent un tunnel, ils avançaient les uns au-devant des autres à travers les rochers, sans se voir ; et ils avaient si bien calculé qu'ils se sont rejoints exactement au moment voulu. C'est là qu'est apparue la force d'organisation des hommes, force la plus puissante au monde, et propre surtout aux hommes soviétiques.

Quand les colonnes se sont rencontrées au jour fixé, elles ont attaqué les gardiens soudainement et avec un ensemble parfait. Les uns faisaient pleuvoir sur les surveillants des pavés dissimulés dans du linge, les autres — des grenades. Ils ont tué douze Allemands, et n'ont eu à déplorer qu'un seul blessé. C'était justement panna Maryssia. Les gardiens avaient réussi à la blesser, parce qu'ayant aperçu parmi eux l'Allemand qui avait fustigé son père, elle avait oublié toutes les instructions, toute maîtrise, et s'était jetée sur lui. Bref, un blessé contre douze ! Oui, oui, telle était la proportion... Les colonnes se sont jointes aussitôt ; les insurgés se sont élancés jusqu'à l'entrepôt de bois où les armes avaient été cachées, s'en sont emparé ; ils ont cerné les bureaux, délivré les détenus, incendié les maisons des policiers et les casernes vides d'où les soldats s'étaient enfuis sans avoir pu téléphoner aux villages voisins pour demander des renforts ; ils ont mis le feu aux réservoirs de pétrole, à la raffinerie ; après quoi ils se sont retirés dans les montagnes, emportant des vivres et des munitions.

Un fait curieux s'est passé pendant le soulèvement. Les Tchèques de l'équipe de Pantéléiev, tous des gars d'attaque, qu'on aurait dit choisis exprès, se sont arrangés pour capturer le chef de toutes les mines, un Allemand. Ils l'ont jeté sur le banc de la machine à fustiger, et l'ont mise en marche. Il faut croire qu'ils connaissaient mal le système : ils n'ont pas su la mettre au point pour le nombre de coups à donner ; toujours est-il qu'elle a tourné jusqu'à ce que ses tiges d'acier eussent transformé herr le chef en bifteck. Oui, oui, en bifteck saignant.

Mais ceci n'est qu'un détail. L'important est que toute l'opération avait été si bien menée que les renforts allemands dépêchés par les garnisons avoisinantes, n'ont plus trouvé personne, pas trace d'insurgés : ils avaient gagné la montagne. Il ne restait aux troupes punitives qu'à éteindre les dépôts en flammes et à déblayer la voie ferrée obstruée par les décombres des trains de munitions que les insurgés avaient fait sauter.

C'est dans la montagne qu'André Pantioukhine et Fédor Pantéléiev se sont rencontrés pour la première fois. Panna Maryssia m'a raconté que lorsqu'ils ont su qu'ils étaient des compatriotes baptisés de noms catholiques par la population et que, pour observer les règles de la clandestinité, ils s'étaient mutuellement donné le change, ils se sont longtemps tenu les côtes, en se roulant sur l'herbe d'une clairière. Dès lors une solide amitié s'est établie entre eux. Pendant plus d'un an, jusqu'à l'arrivée de l'Armée soviétique, ils ont habilement opéré, ici, dans ces montagnes, à la tête de leur détachement international dont le komsomol Fédor Pantéléiev était le chef et le communiste André Pantioukhine le commissaire politique, ou, comme il s'intitulait modestement à la manière du pays, le chef de l'enseignement.

Voulez-vous savoir comment cette histoire a fini, si toutefois on peut appeler cela une fin ? Ecoutez.

Quand nos troupes ont atteint les contreforts des Carpathes, des combats acharnés se sont engagés au col de Dukla. Ils duraient depuis plusieurs jours. Une de nos brigades de cavalerie est tombée dans une forte embuscade ennemie. La situation était grave. Les cavaliers qui avaient mis pied à terre, se battaient à mort. Soudain une fusillade retentit dans le dos des Allemands. Le général et le chef d'état-major échangent des regards stupéfaits. D'où peut bien arriver ce secours, que le plan de bataille n'a pas prévu ? Le feu devient de plus en plus nourri.

Tout à coup un « hourra » formidable éclate au delà de la vallée. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est donc que nos troupes ont pris les Allemands à revers ? Et le général de commander à ses artilleurs : « Feu de rafale sur l'ennemi ! » Et à ses cavaliers : « En selle ! En avant ! » Les Allemands, serrés dans un étau, ont été exterminés jusqu'au dernier. La bataille finie, des hommes armés, en civil, sortent de la forêt. Ils se présentent au général selon toutes les règles : « Lieutenant André Pantioukhine ! » « Adjudant Fédor Pantéléiev ! » Nous nous mettons, disent-ils à la disposition du commandement de l'Armée soviétique avec tout notre détachement international : 250 fusils, 20 mitrailleuses et dix mortiers modèle butin de guerre.

Et voilà tout. Oui, oui, c'est bien tout. Le reste est sans intérêt.

L'ingénieur bondit de son siège, se versa du vin et leva son verre :

— A l'homme qu'on ne peut ni briser, ni humilier, ni plier ! A l'homme soviétique !

Il but d'un trait et sourit de toutes ses rides ; comme autant de joyeux rayons elles entouraient ses yeux ronds qui ne cillaient pas, des yeux d'épervier.

— Y a-t-il des questions ?

— Et la partie romanesque ? Comment s'est terminée l'histoire d'André et de panna Maryssia ?

— J'étais sûr que vous alliez me le demander. Eh bien, précisons. Elle ne s'est pas terminée, elle continue. Oui, oui, c'est bien ça, elle continue. Tout cela n'est pas si simple. Ils se sont révélés des gens très différents. Education différente, opinions différentes, différente manière de concevoir la vie. Ce fameux pan Andrzi Tioukhine s'est acquis dans le pays la réputation d'un héros entre les héros, digne d'honneur, de gloire, et... de repos. En tous cas telle était l'opinion de panna Maryssia, brave jeune fille, intrépide, qui a beaucoup appris dans la clandestinité, mais qui ne peut se défaire des préjugés qu'on lui a inculqués dès son enfance. André, lui, est un simple gars soviétique, qui, naturellement, ne se considère pas du tout comme un héros extraordinaire : il a fait la guerre comme il a pu. Le commandement ayant appris ses mésaventures et ses exploits, lui a offert une permission, mais André n'a pas voulu entendre parler de repos. A peine sorti de l'encerclement par ce coup de théâtre que vous savez, il a demandé à repartir pour le front, non plus en qualité de pilote, mais de parachutiste, dans une unité de débarquement, puisqu'il est devenu un partisan expérimenté. On a donné suite à sa demande. Il aime cette jeune fille, mais il est resté inébranlable dans sa résolution.

Ils se sont quittés froidement, avec hostilité presque. Mais aussi c'est un garçon vraiment inflexible : il n'a voulu écouter aucun argument féminin. Pas même en apparence. D'abord, Maryssia ne l'a pas compris ; elle ne pouvait pas concevoir qu'un homme qui a mérité un repos bien gagné, auquel on a proposé une permission, puisse si facilement se séparer de la jeune fille aimée, et brûle d'aller se battre. Elle s'est vexée, s'est fâchée même. L'amour-propre, que voulez-vous ! Mais, par la suite, elle a fini par le comprendre. Oui, oui. Un jour elle est

venue me trouver, j'étais déjà leur locataire. « Je veux être digne de pan Andrzi. Pan ingénieur, me dit-elle, je veux me battre comme lui jusqu'à ce que ma patrie soit délivrée ! » Et, le croirez-vous ? Elle s'est rendue à Lublin, s'est mise en contact avec l'état-major de l'Armée polonaise, et a offert ses services pour partir à bord d'un avion, en qualité de sans-filiste, chez les partisans qui opèrent au delà de la Vistule. Et voilà : elle se prépare, elle étudie les armes, les codes, l'alphabet Morse.

L'ingénieur se tut un moment, les yeux tournés vers la fenêtre, le regard perdu au loin. Dehors, le rideau de brouillard gris était si épais, qu'on ne voyait pas même la nuit.

— Et voilà toute l'histoire de ces deux soldats soviétiques que les gens d'ici appellent jusqu'à présent, par considération, Pan Tioukhine et Pan Téléiev.

UN « PAYS »

Ce jour-la des affaires m'avaient retenu au *véitelstvo* des partisans, ainsi que s'appelait poétiquement en slovaque l'état-major des insurgés, installé à la mairie, bâtiment du style gothique hongrois. Il faisait déjà nuit, lorsque je regagnai mon hôtel. Les petites rues obscures, étroites et propres de Banska Bystrica, — ville d'eaux infiniment pittoresque, transformée par les événements militaires en capitale de l'insurrection slovaque, — étaient à cette heure absolument désertes. Avec l'obscurité s'étaient apaisés le bruit des hommes, le vrombissement des motocyclettes, l'agitation des voitures d'état-major, tout ce va-et-vient, cette bousculade romantique et nerveuse qui prêtait à la ville le rude aspect d'un bivouac. Seules les rares exclamations, trop bruyantes, des patrouilles d'insurgés, et le chant suave et traînant des violons et des accordéons que les glaces camouflées des restaurants et des cafés laissaient filtrer en même temps que de maigres rais de lumière, troublaient le calme de la ville qui paraissait maintenant profondément pacifique.

Le croissant de la lune, éclatant, étranger, qui s'était levé derrière les crêtes onduleuses des montagnes en pentes douces, couvertes de forêts, enveloppait les toits pointus d'une humide brume transparente, d'une lumière froide, impassible. Un vent humide, saturé des grasses senteurs automnales de la montagne, soufflait par rafales, hurlait dans les rues tortueuses, comme dans le tuyau d'un samovar. Il jonchait les chaussées en briques de l'or déchiré des feuilles d'érables, arrachait les châtaignes trop mûres ; celles-ci tombaient avec un bruit sec sur les trottoirs dallés, de sorte que vous aviez tout le temps l'impression que quelqu'un vous jetait des pierres dans le dos.

Par cette claire et inquiétante nuit d'automne, tout semblait souligner que je me trouvais sur un sol étranger, dans une ville étrangère, détaché non seulement de ma terre natale mais aussi de l'armée de mon pays, de mes compatriotes, des hommes qui m'étaient familiers. Dans la journée, cela ne se sentait presque pas. Cet îlot d'insurgés, cerné par des unités allemandes, menait une vie militaire très intense. Le sympathique et vaillant peuple slovaque, inspiré par les succès de l'Armée soviétique qui menait l'offensive, s'était soulevé contre l'envahisseur et luttait avec acharnement contre les troupes allemandes qui l'assaillaient de toutes parts.

Cette atmosphère de lutte à outrance, pleine d'abnégation, ressemblait à celle où nous avons vécu pendant les années de guerre. Mais, la nuit, lorsque tout s'apaisait, et que la capitale de l'insurrection était plongée dans un sommeil tranquille, confiant sa sécurité aux patrouilles de partisans qui, leurs fusils ornés de branches de tilleul, bavardaient, insouciantes, avec des jeunes filles dans les ruelles obscures, — un sentiment de solitude, de nostalgie de la Patrie, des êtres qui vous sont chers, vous envahissait, absorbait toutes vos pensées.

A la vue de l'uniforme de l'Armée soviétique, les partisans s'écartaient brusquement de leurs jeunes interlocutrices et, souriant à pleine bouche, ils présentaient les armes d'un geste artiste. Les rares passants soulevaient respectueusement leurs chapeaux et souhaitaient bonne nuit. D'aucuns scandaient gaiement : « Nazdar Roudoï Armade ! » (« Vive l'Armée rouge ! ») Et quatre petits paysans trapus, descendus de leurs montagnes probablement pour se présenter au poste de recrutement volontaire, avec leurs pittoresques chapeaux et blouses brodées et leurs cannes-hachettes à la main, rencontrant un officier soviétique, s'étaient arrêtés ; les mains posées sur les épaules les uns des autres, ils lançaient indéfiniment, en guise de salut :

— Sta-line, Sta-line, Sta-line !

Ce nom si cher, répété sans fin, résonna longtemps encore dans la nuit fraîche, par les rues de la petite ville assoupie.

Soudain quelqu'un m'interpella, pas très haut, en pure langue russe :

— Camarade major !

Je tressaillis, ravi d'entendre ma langue maternelle. J'étais ravi mais ne me retournai pas. Qui cela pouvait être ? Un émigré blanc ne se serait pas adressé à moi de cette manière. Il n'y avait dans la ville que quelques officiers soviétiques dont je connaissais bien les voix. Alors, qui était-ce ?

Les pas, derrière moi, étaient nettement martelés. Donc c'était un militaire.

Répondre ? Non ? La capitale de l'insurrection, insouciant la nuit, devait certainement grouiller d'espions allemands. Ce pouvait être une provocation. Non, il fallait attendre, ne pas me retourner, ne pas répondre, arriver jusqu'à un endroit fréquenté. J'accélérai le pas. L'inconnu ne se laissait pas distancer, mais ne me gagnait pas de vitesse non plus.

— Camarade major, une minute. — Cela avait été dit sur un ton de prière instante, où l'on sentait de l'espoir et aussi du chagrin.

Non, un espion aurait parlé autrement.

Je m'arrêtai. J'avais devant moi un homme de taille moyenne, solidement charpenté, en uniforme de sergent-chef de l'Armée soviétique. Seulement, au lieu de notre étoile rouge, son calot portait deux rubans cousus en diagonale — un rouge et un rayé, aux couleurs du drapeau tchécoslovaque.

Son armement était des plus pittoresques. Une mitraillette allemande pendait à son cou, à la manière d'un saxophone ; sur sa hanche se balançait un lourd revolver dans un étui rigide ; à son ceinturon, qui sanglait élégamment sa vareuse, étaient accrochées des grenades italiennes, des « samovars ». Le manche d'un poignard sortait de la tige de sa botte bien cirée.

Nos partisans s'armaient ainsi parfois. Mais que venait faire ici un partisan soviétique, en plein centre des Carpathes, loin de sa terre natale ?

— Vous permettez, camarade major ? Constantin Gorelkine, sergent-chef de l'Armée rouge, et aujourd'hui, comme vous voyez, — avec un sourire bon enfant il enveloppa d'un geste sa collection d'armes, — aujourd'hui, partisan tchécoslovaque...

De sa main, assez petite mais très forte, il serra vigoureusement la mienne.

— Pardonnez-moi de vous avoir interpellé ici, dans la rue. Voilà deux ans et demi que j'ai quitté le pays, je m'ennuie terriblement des nôtres. Aujourd'hui, je vous ai vu au *vélitelstvo*, j'ai vu notre uniforme. Mon cœur a bondi. J'ai failli vous aborder là-bas. C'est à grand-peine que je me suis abstenu, croyez-en ma parole.

Il se tut un moment, manifestement troublé.

— Et tout de même, je n'ai pas pu y tenir. Je vous ai guetté, je vous ai rejoint. Peut-être n'est-ce pas à faire ? Dites-le, je m'éloignerai.

A présent j'avais compris que ce devait être un des hommes soviétiques que la guerre, la mobilisation ou la captivité, avait jetés dans de lointains pays étrangers où ils continuaient la lutte. Nos amis slovaques parlaient avec reconnaissance de plusieurs détachements de partisans formés de prisonniers de guerre soviétiques, qui les aidaient puissamment, luttaient à outrance, avec savoir et fermeté.

La physionomie ouverte, sympathique de cet homme, son pur et rapide parler qui dénotait un originaire de la région de Kalinine d'où je suis moi-même, témoignaient que, sans le moindre doute possible, j'avais affaire à un compatriote. Mais, en terre étrangère, et, avec cela, dans une région d'insurgés, la prudence est la Loi de la vie. Je lui demandai donc, d'un ton froid à dessein, qui il était, où il avait vécu, et ce qu'il faisait avant la guerre, comment il se trouvait dans ce pays et ce qu'il voulait de moi.

Sans hésiter une seconde il me répondit :

— Avant l'Armée, je vivais à Kalinine ; j'étais aide-contremaître à la filature « Prolétarka ». J'habitais dans la cour de la fabrique, dans la caserne 70, au deuxième, dans un *glagoltchik*.

— Comment les ouvriers appelaient-ils votre caserne ? lui demandai-je, en contenant avec peine ma joie, parce qu'il me semblait bien avoir rencontré là, dans cette ville étrangère, non seulement un compatriote, mais même un « pays ». Il avait dit : « dans un *glagoltchik* ». C'est ainsi que les textiles de Kalinine — et eux seuls — appellent les petits corridors latéraux de leurs maisons communes. Un espion, même de la meilleure école, n'aurait jamais pu apprendre et retenir cette expression spécifique.

— On appelait notre caserne « Paris », répondit-il avec une certaine surprise.

— Qui était Gorokhov ? Vous devez connaître Nikolaï Gorokhov.

— C'était le directeur de l'école professionnelle *Plékhanov*. J'y ai fait mon apprentissage, dit-il tout bas cette fois.

— J'ai ma carte du Parti, voyez.

Maintenant je pouvais, sans me cacher, sans me gêner, rire à gorge déployée. Nul doute possible, il était bien ce qu'il se disait. La « Prolétarka » était la fabrique dont la cour m'avait vu grandir, où je connaissais chaque coin. Sur la carte du Parti, carte très étrange dont il ne restait plus que la première page collée dans une petite couverture de cuir dur, le même visage me regardait, mois arrondi, très jeune. Jusqu'à la signature du secrétaire du Comité de rayon qui m'était familière. Voilà dans quelles circonstances incroyables on peut, en pleine guerre, rencontrer un « pays ».

Nous nous étreignîmes dans cette rue étrangère, déserte, deux originaires de Kalinine, deux hommes soviétiques, apportés ici par des vents militaires différents. Il me proposa de souper ensemble. Sans perdre de temps nous entrâmes dans un petit restaurant : « Au Bélior d'or ». Je ne sais quel sixième sens de journaliste me soufflait que ce jeune gars de la « Prolétarka » avait dû connaître une destinée étonnante. Et lui qui, après toutes ses pérégrinations avait rencontré un homme arrivé de là-bas, et, au surplus, un « pays », écoutait d'une oreille avide les sons de la langue maternelle et brûlait du désir de « décharger son âme ».

A la vue de deux militaires en uniforme de l'Armée soviétique, les consommateurs du petit restaurant, stylisé dans le goût d'une auberge de village, partisans basanés en civil, avec leurs fusils appuyés contre les tables, avec des rubans tricolores sur leurs chapeaux, insurgés en uniformes élégants, qui récemment encore étaient si mal vus, mais, maintenant, avaient regagné l'amour du peuple, et les jeunes filles assises avec eux, habillées en costumes militaires et en costumes nationaux, — bondirent de leurs sièges ; longuement ils portèrent notre santé, en scandant les mots : « Armée rouge ! », « Rouda Armada ! ». Puis les musiciens de l'orchestre, abandonnant leur estrade, entourèrent le renforcement où nous nous étions blottis et attaquèrent la « Katioucha » ; à leur suite, tous les consommateurs, écorchant impitoyablement les paroles, entonnèrent en russe notre chanson.

— Vous voyez l'accueil qu'on nous fait ! dis-je, quand je pus enfin m'asseoir à notre petite table.

— Vous pensez qu'ils sont les seuls ? Que ce n'est qu'ici ? C'est partout comme ça, dans tous les pays. L'Armée rouge est maintenant un mot universel. Partout on le comprend, sans traduction. C'est comme une baguette magique. Il nous a partout nourris, protégés, cachés, sauvés des poursuites.

— Vous avez été encore dans d'autres pays ?

Il siffla et eut un geste de la main comme si je lui avais demandé une chose qui allait de soi.

— Voilà plus de deux ans que je roule de par le monde. Si vous saviez comme j'en ai assez ! Parfois une telle tristesse me prend que j'ai envie de me jeter dans un gouffre, la tête la première. Pourtant il y a des braves gens. Et de beaux pays, mais est-ce qu'on peut les comparer avec notre pays à nous, avec notre pays soviétique ?

Il vida d'un trait son bock de bière d'un litre, me demanda si je n'avais pas de cigarettes soviétiques, exprima son regret en apprenant que je n'en avais pas, et, soulevant soudain sur son front ses épais cheveux châtain foncé, il me montra des cicatrices bleuâtres, en forme de rayons.

— Vous voyez... C'est au mois d'août quarante et un que j'ai été blessé devant Smolensk. J'ai eu le crâne éraflé mais, par bonheur, la cervelle n'a pas été atteinte. Seulement, j'ai perdu pas mal de sang. J'étais tombé sans connaissance, et lorsque je suis revenu à moi, à mon poste d'observation, — j'étais observateur d'artillerie, — les nôtres n'étaient plus là. Tout autour, c'étaient les Allemands. Hände hoch ! Ils m'ont pris, pauvre bougre que j'étais. Les grands blessés, ils les ont tous achevés sur place. Mais moi, ils m'ont emmené. Je pouvais marcher. On a formé un convoi et on nous a chassés vers l'ouest. Pedibus. Et c'est depuis ce jour-là que j'erre de par le monde. Vous ne disposez pas de votre temps ? Vous avez bien une petite heure, hein ? C'est que j'ai bien envie de raconter à quelqu'un de chez nous ce que j'ai vécu, ce que j'ai vu. Vous voulez bien m'écouter ? Hé, camarade, deux bocks !

Et c'est là, dans ce petit cabaret, aux sons d'un orchestre qui jouait de jolis airs, traînants, mélodieux mais étrangers, que Gorelkine me raconta son histoire, l'histoire étonnante d'un soldat soviétique, fait prisonnier, emmené bien loin de sa Patrie, et qui, même là, à des milliers de kilomètres de son armée, ne s'était pas avoué vaincu, n'avait pas déposé les armes, n'avait pas cessé de se battre.

J'omettrai de son récit certains détails, aujourd'hui notoires, sur les traitements que les fascistes infligeaient aux prisonniers de guerre ; sur la façon dont les convois à pied fondaient en cours de route vers l'ouest, perdant des centaines, des milliers, des dizaines de milliers d'hommes malades, blessés, épuisés, affaiblis, que les soldats d'escorte achevaient d'un coup de feu ou d'un coup de crosse ; je ne parlerai pas des atrocités des camps de concentration où l'on faisait tout pour transformer l'homme en une brute, en une bête de somme affamée, sans pensée, sans volonté, prête à faire, sans protester, n'importe quelle besogne. Je n'exposerai que le canevas de son récit ; sinon, ce ne serait plus un récit mais un roman fleuve.

Gorelkine avait réussi à survivre, à surmonter toutes les épreuves de la captivité et à conserver son énergie et sa volonté.

A Biélostok, dans le camp d'étape, on tria les prisonniers. Le groupe, dont faisait partie Gorelkine, fut embarqué dans un wagon à marchandises que l'on achemina vers le sud, par la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie. Parmi les prisonniers, il y avait dans le wagon un ancien professeur de géographie ; il parlait assez bien l'allemand. Le soldat d'escorte, un Autrichien âgé qui avait pris part à la guerre de quatorze et qui, en secret, haïssait Hitler, lui révéla qu'on emmenait les prisonniers en Grèce, à Salonique, sur les chantiers du port que les Allemands fortifiaient, pour les besoins de la guerre.

Le lugubre convoi avec des mitrailleuses sur les plates-formes des freins, avec un wagon-plat occupé par une escorte armée, traversait lentement l'Europe. Il était bien gardé. Aux stations, des mitrailleurs le cernaient. S'évader clans ces conditions, c'était périr d'une mort certaine. Et cependant, à chaque grand arrêt, des prisonniers cherchaient à prendre la fuite. Ils sautaient des wagons tout droit sur les canons des mitraillettes, au-devant d'une mort certaine. Il n'est guère probable qu'aucun d'eux crût sérieusement pouvoir s'enfuir. L'évasion était devenue une forme de suicide. Les hommes, à bout de forces, préféraient la mort à la captivité.

Gorelkine et ses amis, avec lesquels il s'était lié de près dans le wagon, — Vassil Kopyto, mineur du bassin du Donetz, Sémion Agafonov, monteur électricien d'une centrale de Riazan, et Vladimir Tkatchenko, instituteur de Moscou, ne recherchaient pas la mort. Ils voulaient vivre et lutter. Ils rêvaient de s'évader, mais de s'évader adroitement, pour rester en vie et rejoindre l'armée.

Ce fut Vassil Kopyto, homme d'une gaieté intarissable et d'une prodigieuse force physique, qui dressa le plan d'évasion. Celui-ci était fort simple. Par une pluvieuse et boueuse nuit d'automne, lorsque le train, faisant grincer ses roues et crier ses freins aux tournants, rampait dans les montagnes de Grèce, les amis arrachèrent plusieurs ais au plancher du wagon. Puis, se suspendant par les mains, ils descendirent l'un après l'autre dans cette trappe : lorsque les bouts de leurs chaussures touchaient la terre, ils lâchaient le wagon et tombaient, la face en avant. Celui qui se jetait sur la voie devait instantanément s'allonger et, réprimant la douleur des contusions, attendre que le train fût passé au-dessus de lui, en grondant. La pluie tombait, incessante, s'échappant du brouillard collé aux crêtes grises, dénudées. Les ténèbres étaient si opaques qu'on ne voyait pas les doigts de la main. Sur les sept hommes qui s'étaient évadés ainsi, trois furent écrasés sous les roues.

Mais la vie en captivité, le travail servile, valaient-ils quelque chose ?

Lorsque le grondement du train se fut apaisé dans les défilés, Gorelkine, Kopyto, Agafonov et Tkatchenko, qui en étaient quittes pour des contusions, déposèrent les restes de leurs camarades morts dans les buissons et, par le premier sentier de montagne venu, se dirigèrent vers le nord. D'abord ils décidèrent de marcher en droite ligne de la Grèce à travers l'Albanie, comptant franchir les régions occupées par les Italiens et gagner la Yougoslavie : la nouvelle de sa lutte héroïque avait réussi à pénétrer même à travers les fils de fer barbelés des camps de concentration.

De quoi se nourrissaient-ils ? Comment arrivaient-ils à s'expliquer en cette terre étrangère, dans la lointaine Grèce ?

Un large sourire s'épanouit sur la face bronzée de Gorelkine, et deux rangées de dents blanches, magnifiques, illuminèrent ce visage bronzé jusqu'à en être presque noir, le rendirent plus jeune, plus fin, plus intellectuel.

— Je vous l'ai bien dit, camarade major. Notre mot de passe était l'Armée rouge. Croyez-moi si vous le voulez, mais je vous assure qu'à présent on comprend partout ce mot-là. Parfois on arrivait dans un village, on heurtait à la porte de la première maison et on attendait. Un bonhomme bourru sort sur le perron ; il ne veut rien entendre, il fait de grands gestes, l'air de dire : allez-vous-en et plus vite que ça... Italiano, Italiano ! Cela signifiait : il y en a beaucoup qui sont comme vous, à traîner par les routes, et à cause de vous, les Italiens peuvent me pendre haut et court. Alors, moi, je me pointe un doigt dans la poitrine : « Armée rouge ! Soviets ! » Aussitôt, changement à vue. Il regarde autour de lui, nous entraîne dans le vestibule, nous fait manger, nous donne des vivres pour la route ; quelquefois même, quand le calme règne dans le village, quand il n'y a pas d'occupants, il nous garde pour la nuit. Et il en était partout ainsi. C'est comme ça qu'on avançait, petit à petit.

Alors qu'ils étaient encore dans le wagon, ils étaient convenus de marcher tout droit à travers les Balkans, l'Europe centrale, la Pologne, l'Ukraine, jusqu'à l'Armée soviétique. Ils comptaient faire ce chemin en six mois.

Mais ce trajet des quatre soldats soviétiques rentrant chez eux, se révéla beaucoup plus long et plus difficile.

En Albanie, en suivant les sentiers de montagne dans les régions peu peuplées, ils avaient presque atteint les bords du lac de Scutari qu'ils aperçurent à l'horizon du haut d'un col, sous l'aspect d'un immense miroir étincelant, habillé de la fumée de légers nuages. C'est alors qu'ils croisèrent sur la route un grand convoi de bestiaux.

Comme ils le surent plus tard, les Italiens chassaient ce bétail, confisqué aux pâtres des montagnes, pour l'embarquer dans le port de Durazzo et l'expédier en Allemagne. Derrière les bœufs albanais gris aux cornes torsées, derrière les petites vaches maigres, aux flancs écorchés et poudreux, meuglant plaintivement de faim et de fatigue, des foules de femmes noires couraient, pieds nus. Les femmes pleuraient, se lamentaient et ne lâchaient pas les troupeaux. Les soldats italiens, de grands escogriffes noirs en culottes courtes et calots à glands, cinglaient mollement les femmes avec les mêmes fouets dont ils se servaient pour chasser les bêtes. Ces soldats d'escorte n'étaient pas très nombreux. Mais, comme ils se sentaient en sécurité, ils cheminaient, en fumant derrière le troupeau et s'approchaient fréquemment d'une voiture qui portait une grande barrique de vin, couverte d'un tapis.

C'est alors que se produisit l'événement qui changea et allongea de beaucoup l'itinéraire des quatre soldats soviétiques. D'abord, tapis dans les buissons bordant la route, ils avaient voulu attendre que les troupeaux eussent passé. Mais, indignés des traitements que les Italiens infligeaient à ces paysannes albanaises maigres, décharnées, pieds nus, et s'étant déjà procuré des armes, ils attaquèrent les soldats d'escorte. Ils en abattirent trois sur place. Les autres s'enfuirent dans la montagne, sans même essayer de faire le coup de feu.

Après quoi Kopyto qui, comme il le disait lui-même, tenait le rôle de « commissaire aux affaires étrangères » et assurait le contact avec la population indigène, adressa un discours aux femmes. En pur russe, il leur déclara qu'elles pouvaient reprendre leurs bêtes que les vaillantes troupes avaient arrachées aux mains du fascisme. Mais les femmes, terrifiées par la fusillade, ne comprenaient pas même au juste ce qui s'était passé ; silencieuses, elles restaient couchées dans l'herbe grise de poussière, en se couvrant la tête de leurs mains. Voyant qu'il ne se faisait pas entendre Kopyto prit un bâton et se mit à chasser les bêtes de la route, dans l'idée que celles-ci retrouveraient elles-mêmes le chemin de la maison. Les bœufs et les vaches s'enfuirent de tous côtés et, ayant compris ce qu'on attendait d'eux, rebroussèrent chemin, en broutant l'herbe paresseusement.

Soudain apparurent sur la route des hommes de haute taille, d'aspect vigoureux, en costumes pittoresques, armés de vieux fusils à baguette. C'étaient des partisans albanais qui cherchaient à rattraper le troupeau. Voyant que l'opération avait été faite pour eux, ils se mirent à serrer les mains des vaillants étrangers ; lorsqu'au moyen du mot universel « Armée rouge » ils eurent appris à qui ils avaient affaire, ils furent très touchés et emmenèrent leurs amis chez eux, dans la montagne, dans les chaumières-fortresses de pierre où ce peuple pauvre, laborieux et intrépide, vivait parmi les rochers.

En Albanie qui, dans les listes des puissances de l'axe, figurait depuis longtemps comme un pays conquis, une lutte acharnée, incessante se déroulait. Sans le vouloir, les quatre soldats soviétiques furent entraînés dans cette lutte et ayant interrompu leur voyage vers la Patrie, ils aidèrent les pâtres des montagnes à organiser leurs détachements volants en unités de troupes. Peu à peu ils commencèrent — cela se fit tout seul — à diriger les raids contre les transports italiens ; ils participèrent à l'organisation de la grève de la faim des dockers du port de Durazzo et à la fameuse attaque contre Tirana.

Ils ignoraient la langue du pays. Mais à la guerre on ne juge pas les hommes d'après leurs paroles. Peu de temps après ils comptaient déjà dans ce petit pays des amis en grand nombre. Eux-mêmes s'étaient pris d'affection pour ces hommes francs, d'une bravoure folle, mal organisés. Ils furent entraînés dans leur lutte. Mais la radio apportait l'écho des grandes batailles qui se déroulaient chez eux : la Patrie les appelait impérieusement. Un beau jour ils dirent résolument adieu aux partisans albanais. Leurs nouveaux amis les munirent de tout ce qui pouvait leur être nécessaire dans ce voyage difficile, et les accompagnèrent jusqu'à la frontière de la Grèce.

Cette fois, après de longues discussions, il fut décidé qu'on gagnerait la Bulgarie. En allongeant leur chemin géographiquement, les fugitifs rêvaient d'en abrégé sensiblement la durée. Voici quel était leur calcul à présent : gagner la Bulgarie, se livrer aux postes frontières, être internés et puis, par le truchement du consulat, exiger leur rapatriement. Rêves naïfs ! Gorelkine lui-même ne put cacher un sourire moqueur en les évoquant. L'Europe, captive d'Hitler, bouillonnait et grondait comme un fleuve enchaîné par les glaces, qui au printemps, cherche à briser ses entraves. En Bulgarie, que nos amis se représentaient comme un pays pacifique, très éloigné de tous les fronts, la lutte se déroulait, plus acharnée même qu'en Albanie. Et de nouveau l'énergie des quatre soldats soviétiques ne leur permit pas de passer outre.

En cours de route ils se heurtèrent à un détachement de partisans qui assiégeaient la garnison fasciste d'une petite gare. Ils aidèrent les partisans à défaire les fascistes. Leur expérience militaire fut très utile aux camarades bulgares ; et l'amour traditionnel que le peuple bulgare porte au peuple russe eut tôt fait d'assigner aux soldats soviétiques une place en vue parmi les partisans.

Bientôt Constantin Gorelkine dirigea une *tchéta* de partisans, un groupe nombreux, portant le nom de Khristo Botev. Ses trois amis se battaient dans son unité et avaient mérité l'estime des partisans et de la population. Tout l'été et presque tout l'hiver ce groupe, devenu par la suite un détachement, se battit avec succès dans les montagnes de Planina. La renommée des quatre vaillants Russes se répandit bien loin par les collines et les vallées de Bulgarie. La *tchéta* Khristo Botev inquiétait fort les Allemands. La jeunesse bulgare, mobilisée pour servir dans l'armée fasciste, prenait la fuite et rejoignait ce détachement. Enfin, le commandement bulgare, sur l'injonction de l'ambassadeur d'Allemagne à Sofia, lança dans la montagne des troupes régulières avec mission de liquider le fameux détachement de partisans communistes.

Ces unités, exécutant le plan des instructeurs allemands, occupèrent les cols, cernèrent le détachement dans la montagne et, le prenant dans un étau, le refoquèrent dans la zone des neiges. Plan diabolique. A présent, les partisans ne pouvaient aller nulle part sans laisser de traces. D'après leur piste sur la neige, les unités punitives les poursuivaient, resserrant toujours le cercle, fermant les passages de montagne, établissant des barrages de feu devant les forêts et les gorges.

Détaché des villages, des bases de ravitaillement, épuisé par des combats incessants avec un adversaire plusieurs fois supérieur par le nombre et les armes, — le détachement Khristo Botev se défendait furieusement, mais fondait sans cesse dans cette lutte inégale. La faim commença, le scorbut ; les partisans enflaient de la maladie des montagnes ; leurs dents branlaient dans les gencives, et tombaient. Beaucoup étaient blessés, beaucoup épuisés, ne pouvaient plus avancer. Pendant les marches, il fallait porter ou luger sur des traîneaux environ un

tiers des hommes. Ceux qui restaient en arrière, faisaient le coup de feu ; ceux qui essayaient de se cacher dans les forêts rencontrées sur le chemin du détachement, — les fascistes du lieu les capturaient et les faisaient mourir dans de terribles tortures. Ils les transportaient, cloués vivants sur des brancards de bois, ils les convoyaient par les villages de montagnes, les exposaient dans les marchés, devant les églises et dans les autres lieux de rassemblement du peuple, aux fins d'intimidation. Les têtes des partisans exécutés restaient des semaines entières fichées sur des perches. Les jeunes filles partisans que les fascistes réussissaient à prendre vivantes, étaient soumises au supplice du pal.

Constantin Gorelkin savait ce qui attendait chacun des hommes qui restaient en arrière : il n'y avait de merci pour personne. Avec ses amis, — les communistes bulgares, ouvriers des manufactures de tabac, — il maintenait dans le détachement la cohésion, la discipline, la combativité. Poursuivi par les unités fascistes comme un fauve traqué par des chiens, le détachement s'avancait en combattant vers le nord-ouest. Sur la proposition de Gorelkin l'état-major résolut de percer vers la Yougoslavie, pour opérer la jonction avec l'Armée populaire.

Ce fut une traversée vraiment inouïe. Vers la fin du voyage le typhus de la faim se déclara dans le détachement. Les malades, en proie au délire, pas rasés, avec des visages enflammés, des pupilles qui luisaient sauvagement au fond des orbites, avançaient en chancelant, soutenus sous les bras par leurs camarades qui portaient leurs armes. Mais qu'un coup de feu éclatât on que retentît la parole du chef, et ces hommes, qui, une minute plus tôt, divaguaient, rêvaient de nourriture, de leur famille, de la chaleur de l'été, revenaient à eux, reprenaient leurs armes et repoussaient l'attaque ennemie.

Et ils accomplirent l'impossible. Exténués, presque désarmés, ces hommes dont la moitié tenaient à peine sur leurs jambes, parvinrent jusqu'aux montagnes de Macédoine. Ils voyaient déjà la frontière de la Yougoslavie. Gorelkin rassembla toutes les forces combattives du détachement, les passa en revue, fit un discours dont le sens se ramenait au vieux mot d'ordre des militants communistes : mieux vaut mourir en combattant que vivre à genoux. Il disposa les forces, plaça les communistes à la pointe des groupes d'attaque et réserva les postes les plus périlleux à ses amis.

Au matin, sous le couvert de la brume, le détachement fit un bond désespéré. Il dévala du haut des montagnes dans la plaine ; par une attaque de front il perça l'encerclement, et lorsque le soleil éclaira les cimes d'un gris de plomb, il avait déjà dépassé la frontière de la Bulgarie et se trouvait dans la Macédoine yougoslave. Le plus étonnant dans cette percée, c'est que ces quelque cent hommes définitivement épuisés, marchant à peine, enflés par la faim, torturés par le typhus et la maladie des montagnes, avaient emporté avec eux tous leurs blessés, toutes leurs armes.

Et c'est là, sur les premiers kilomètres de terre yougoslave, que les survivants du détachement et les quatre soldats russes faillirent trouver leur perte.

La nuit, pendant la halte, le détachement fut cerné par les gardes frontières italiens. Pendant ce raid, les hommes, malades et mortellement fatigués, n'avaient pas même eu le temps de se réveiller comme il faut. Tout le détachement fut désarmé et jeté dans une prison improvisée, installée dans l'immense bâtiment dévasté d'un élévateur à blé.

Dans le hall principal du silo où pénétraient des trains entiers, les hommes étaient si à l'étroit qu'ils ne pouvaient pas même s'étendre. C'est là que des paysans — Macédoniens, Serbes, Khorvates — attendaient leur sort ; on les soupçonnait d'être des partisans et d'avoir prêté main forte à l'armée populaire yougoslave.

Après s'être un peu reposés pendant une semaine et avoir repris quelques forces, les amis songèrent à organiser une évasion. Vassil Kopyto qui de nouveau s'était chargé des fonctions de « commissaire du peuple aux affaires étrangères », tâta peu à peu les Serbes détenus, et finit par leur proposer d'organiser en commun une évasion. Les Serbes l'avaient disposé en leur faveur par leur extérieur slave, par leur langue qui ressemblait tant au russe. Il en avait conclu qu'il serait plus facile de s'entendre précisément avec eux. Or il se trompait. Les paysans riaient volontiers à ses bons mots, lui offraient du tabac et même le régalerent un jour d'une vodka très forte, dont quelqu'un avait réussi à soustraire une bouteille à toutes les perquisitions. Mais, lorsque Kopyto, sondant le terrain, engageait la conversation sur les partisans yougoslaves ou commençait à raconter ses mésaventures en Bulgarie, aussitôt on eût dit que ses interlocuteurs se cadennaient, tiraient les verrous.

A toutes les questions touchant la politique, ils opposaient leur ignorance. Ils ne savaient rien des partisans, ils ne savaient pas, — à ce qu'ils prétendaient, — pourquoi les « Italiens » les avaient pris et les avaient jetés en prison.

Alors les amis, en commun avec leurs camarades bulgares, décidèrent d'organiser l'évasion eux-mêmes. C'était Kopyto, dont l'esprit inventif était inépuisable, qui, cette fois encore, avait dressé le plan. La nuit, il se saisit tout à coup le ventre à deux mains et, poussant des cris sauvages qui retentissaient dans l'immense local, il se roula par terre.

Le factionnaire italien, curieux comme tous ceux de son pays, ne comprenant pas de quoi il s'agissait, entra, une lanterne à la main. Vassil se roula sur le sol et hurlait avec un zèle inouï. De terribles convulsions secouaient son corps. Il criait d'une façon si invraisemblable et, en même temps, si naturelle, que ses amis eux-mêmes se sentaient inquiets. Peut-être lui était-il arrivé effectivement quelque chose ? Peut-être avait-il besoin d'une assistance médicale ?

Le gardien appela le second factionnaire du dehors, pour prendre conseil. Un moment, les deux hommes, tenant prêts leurs fusils, restèrent sur le seuil, à sonder du regard la pénombre d'où s'échappaient des hurlements toujours plus forts. Enfin, la curiosité l'emporta sur la prudence. Jouant des coudes parmi la foule des détenus, ils se dirigèrent vers le lieu de l'incident ; là, on les assomma à courts de pavés sur la tête. Ils s'écroulèrent, sans un cri.

Vassil Kopyto revêtit aussitôt un uniforme italien : ainsi déguisé il avait l'air d'un gamin dont les vêtements sont devenus trop petits. Mais cela ne le troubla pas. Il prit les clés qui étaient accrochées à la ceinture d'un des gardiens, sortit et, du dehors, ouvrit toutes les autres portes de l'élévateur. Attirés par le bruit, les factionnaires de la garde extérieure entrèrent dans la cour. Trop tard : la foule s'était déjà échappée de la prison, et ils furent étranglés.

Cet acte de bravoure fut pour les amis la meilleure recommandation. Les paysans peu communicatifs dont le « commissaire aux affaires étrangères » Kopyto, malgré tous ses efforts, n'avait pu tirer une parole, se révélèrent simplement des soldats prudents de l'Année populaire. Echappés de prison, ils emmenèrent les Russes et leurs camarades bulgares dans les montagnes de Macédoine. De là, par des sentiers de chèvre, frayés dans les gorges à flanc de montagne, à travers le lit des torrents, les rochers et les forêts, les neiges et les glaciers, ils les conduisirent en Bosnie, qui, à l'époque, était le centre de la lutte partisane. Là non plus personne ne retint les quatre soldats soviétiques. Les partisans promirent même de les équiper pour la route. Mais lorsque, de nouveau, ils se trouvèrent au cœur de la lutte, ils ne purent rester à l'écart. Ils se joignirent à un détachement où ils apportèrent leur expérience de partisans et leur savoir militaire.



De nouveau leur chemin vers la Patrie fut interrompu. De nouveau ils reprirent la vie du front, la vie du soldat en terre étrangère, dans des montagnes étrangères, sous un ciel étranger. Pendant près d'une année les amis combattirent dans une des divisions de l'Armée populaire de Yougoslavie, déjà nombreuse à l'époque, Vassil Kopyto, hâveur de son état, était réputé dans son régiment comme le meilleur mineur.

Personne ne savait mieux que lui poser une fougasse sur une voie ferrée ou passant sous le nez des sentinelles, se glisser jusqu'à un torrent de montagne et faire sauter le pont. Les Bosniens l'appelaient à leur manière : Basile. Le géant russe jouissait de l'affection générale, et les jeunes filles partisans s'oubliaient à le regarder.

Le deuxième fugitif Sémion Agafonov, ex-monteur d'une centrale électrique de Riazan, avait organisé un atelier ambulancier pour les réparations des armes prises à l'ennemi. Lorsque le détachement devait battre en retraite et que le rayon de l'action partisane se déplaçait, les partisans emportaient avec eux, à dos d'âne, ou, quelquefois, sur leur propre dos, cet atelier, toutes ses machines démontées, tout son outillage, toutes les pièces de rechange et les matériaux.

Constantin Gorelkine qui, avant la guerre, faisait son service dans l'Armée soviétique, était devenu le chef-adjoint du régiment de partisans. Dans les jours d'accalmie il apprenait aux pâtres des montagnes de Macédoine et aux laboureurs serbes, la science militaire moderne, l'art complexe de la guerre.

Dans l'intervalle des batailles, pendant les haltes dans la montagne, l'instituteur de Moscou Tkatchenko faisait aux officiers de la division un cours de marxisme-léninisme, des conférences sur l'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. Les combattants, épuisés par les marches incessantes et la guerre, consacraient à ces conférences leurs brèves et précieuses minutes de repos. Les auditeurs ne manquaient pas.

Dans le coude à coude avec les guerriers de l'Armée populaire, les quatre Paisses accomplissaient leur pénible et glorieux chemin ; à chaque nouvelle bataille augmentait l'estime qu'ils avaient gagnée auprès de leurs amis. Dans un furieux engagement de l'Armée du peuple avec l'ennemi qui voulait la cerner, Sémion Agafonov trouva la mort.

Quand il y avait combat, Agafonov laissait là son atelier et devenait mitrailleur. Pendant cette bataille, en compagnie de son serviteur, le Serbe Blajo Popovitch, il s'était fortifié sur ordre de Gorelkine aux abords d'un col et couvrait la retraite du détachement qui sortait de l'encerclement et débouchait dans la vallée. Agafonov s'était bien acquitté de cette mission et aurait pu partir avec son camarade. Mais, en reculant, les partisans emportaient avec eux leurs blessés. Cela ralentissait la marche de la colonne. Avec le feu de sa mitrailleuse Agafonov collait l'ennemi au sol et ne permettait pas aux tchetniks de poursuivre les partisans. Agafonov tira jusqu'au moment où des éclaireurs ennemis, le prenant à revers, se ruèrent sur lui et sur son compagnon d'armes. Alors il saisit une grenade et se fit sauter lui-même, son camarade, sa mitrailleuse et les ennemis qui les avaient attaqués. Les partisans qui étaient déjà descendus dans la vallée purent voir ce qui se passait sur la montagne.

Frappés de douleur, et bien qu'ils ne fussent qu'une petite poignée, ils contre-attaquèrent et reprirent les dépouilles des héros. Le jeune gars de Riazan fut solennellement enseveli aux côtés du Serbe de Voïévodina, au sommet d'une roche grise de Bosnie. Comme en décidèrent les assemblées rurales, chaque paysan des villages environnants apporta sur leur tombe une pierre, aussi grosse qu'il pouvait la soulever. Un grand tertre de pierres s'éleva sur la tombe des partisans. Sémion, prénom étranger dans les villages de Bosnie, fut inscrit dans un grand nombre de livres de prières de famille.

Mais si remplie de lutte intense que fût la vie des trois soldats russes restés vivants, ils étaient hantés par l'idée de rejoindre les leurs, de rejoindre l'Armée soviétique dont ils étaient séparés alors par quatre pays et plus de deux mille kilomètres. Il est vrai qu'en ces jours-là cette distance commençait à se réduire. L'Armée soviétique avait pris l'offensive et avançait à leur rencontre.

Au mois de décembre, après avoir reçu l'autorisation de l'état-major des partisans et avoir fait leurs adieux à leurs nombreux amis yougoslaves qui, par leur courage, leur ténacité, leur volonté irréductible de vaincre, leur franchise slave, rappelaient tant les hommes soviétiques, — les trois Russes se mirent en route pour un lointain voyage. En quittant la Yougoslavie, ils se donnèrent l'un à l'autre la parole solennelle de ne plus marcher qu'en avant, de ne plus se mêler de la lutte des autres peuples, de ne plus faire attention à quoi que ce fût. L'Armée soviétique progressait, et chacun d'eux appréhendait en son for intérieur qu'elle n'achevât la lutte sans eux.

Ils traversèrent sans aventures le nord-ouest de la Yougoslavie, traversèrent l'Autriche, un petit bout de la Hongrie et là, non loin de la frontière tchécoslovaque, comme ils passaient à gué, la nuit, une petite rivière, ils tombèrent sur une patrouille magyare. Au cours de la fusillade engagée Vassil Kopyto fut blessé à la jambe. Gorelkine l'emporta sur son dos dans la forêt. Près d'un mois ils vécurent là, se nourrissant de baies, de poisson qu'ils péchaient dans un ruisseau, de fruits qu'ils cueillaient la nuit sur les arbres bordant les routes, et d'épis de maïs encore verts, qui leur tenaient lieu de pain. Lorsque la blessure de Vassil fut guérie, ils passèrent la frontière tchécoslovaque.

De nouveau ils se trouvaient dans un pays slave où l'on comprenait aisément leur langue, où non seulement les paroles « Armée rouge », paroles magiques, devenues internationales, mais aussi leur citoyenneté soviétique, leur servaient de sauf-conduit et leur ouvraient les cœurs les plus secs et les plus avarés. Ils auraient rapidement traversé ce pays si, de nouveau, une circonstance imprévue ne les avait retenus en chemin.

Le petit village de montagne où ils passaient la nuit n'avait pas fourni les contingents qu'exigeait de lui le gouvernement Tisso, gouvernement slovaque de marionnettes. Les recrues ne s'étaient pas présentées aux postes de mobilisation. Les Slovaques ne voulaient pas se battre pour les Allemands. Une expédition punitive formée de gendarmes, anciens colons allemands, arriva au village, montée sur des camions. Les policiers faisaient irruption dans les maisonnettes paysannes, raffaient tout ce qui leur tombait sous la main et en bourraient leurs sacs. Ils arrêtaient tous les hommes, sans distinction, et les rabattaient dans un hangar. A cette époque les pantins fascistes de Bratislava, voyant l'avance de l'Armée soviétique, étaient nerveux. Ils voulaient faire figure de gouvernement à main ferme. A cette fin, on procéda au supplice sur la place de l'église : on roua de coups de bâton, publiquement, les hommes arrêtés.

Les paysans slovaques, comme tous les montagnards, sont un peuple ardent et fier, et qui a de l'amour-propre. Ils s'armèrent de pieux, de faux, de fourches, et de leurs crosses-hachettes de bergers, — maniées par des mains habiles c'est une arme terrible. C'est alors qu'ils furent puissamment aidés par l'expérience militaire des trois Russes qui passaient la nuit dans une des maisonnettes et s'étaient trouvés par hasard sur le lieu de la bataille. Les amis n'y tinrent pas ; ils violèrent leur parole, se mêlèrent au combat, puis, prenant le commandement, ils aidèrent les paysans à attaquer les gendarmes. Le détachement punitif fut à peu près entièrement exterminé. Les paysans précipitèrent les cadavres des bourreaux du haut des rochers dans un torrent. Craignant de nouvelles représailles, la moitié du village gagna la montagne. Mais une grande masse de gens ne peuvent rester en forêt à ne rien faire, dans l'attente d'une vengeance et d'une chasse à l'homme. Les trois Russes, estimant qu'ils n'avaient pas le droit d'abandonner au gré du sort ces sympathiques paysans slovaques, courageux et totalement dépourvus d'expérience, en formèrent un détachement de partisans, un de ces nombreux détachements qui œuvraient alors dans toute la partie boisée et montagneuse de la Tchécoslovaquie.

Et de nouveau les amis engagèrent la lutte, la lutte en terre étrangère, contre le même ennemi que leur armée combattait à des milliers de kilomètres de distance. Comme une boule de neige, détachée de la cime d'une montagne au moment de la fonte, roule et amasse des couches de neige fondue, puis augmentant toujours, devient une avalanche foudroyante, — de même leur détachement grandissait, se fortifiait, se déplaçait en combattant dans les régions montagneuses du pays. A cette époque une foule de gens erraient par l'Europe, évadés des bagnes, des camps de concentration, de la captivité. Gorelkin prenait les meilleurs d'entre eux dans son détachement qui, peu à peu, devenait international. Outre les Tchèques et les Slovaques, il comptait déjà des Français, des Belges, des Serbes, des Hollandais. Les déserteurs magyars et roumains, qui ne voulaient pas se battre pour le fascisme, venaient rejoindre le détachement. Celui-ci comptait même un nègre, Sid Brown, un grand gars débonnaire, chargé du ravitaillement.

Constantin Gorelkin introduisit dans le détachement une discipline rigoureuse, institua un tribunal de l'honneur partisan, qui punissait sévèrement ses violateurs. De sa propre main, en présence de tous ses hommes, il fusilla plusieurs amateurs de vie facile et du bien d'autrui, qui s'étaient insinués parmi les partisans. Aux heures que la guerre leur laissait libres, les hommes apprenaient le tir, faisaient l'exercice, creusaient des tranchées, étudiaient l'art du camouflage. On faisait même un travail politique : les paroles de Tkatchenko, qui parlait russe et allemand, parvenaient à ses auditeurs de langues différentes par l'intermédiaire de deux, voire de trois interprètes.

Bientôt le renom du détachement qui s'appelait « Détachement de l'Armée rouge », se répandit dans les montagnes à minerai où les Allemands essayaient alors d'organiser l'extraction du fer et du cuivre. Il attaquait les convois allemands, provoquait des explosions et désorganisait le travail dans les mines. Dans l'été de 1944 périt Vassil Kopyto, partisan tchécoslovaque et mineur du bassin du Donetz, soldat de l'Armée soviétique.

Les amis des partisans, — ceux-ci en comptaient dans toutes les mines, — informèrent l'état-major que les Allemands faisaient venir un nouvel outillage, une usine entière qu'ils avaient démontée quelque part en Belgique. C'était l'époque où le fascisme s'efforçait d'augmenter par tous les moyens la production de l'acier. Kopyto résolut de diriger lui-même le dynamitage du convoi. Il choisit un endroit dans la montagne, à un tournant de la voie ferrée, là où elle passait au-dessus du gouffre. Accompagné de deux Belges, particulièrement intéressés à cet acte de diversion, armé de puissantes fougasses que les mineurs communistes tchèques confectionnaient pour eux, Kopyto parvint au tournant du chemin de fer. Mais ce jour-là la voie était particulièrement bien gardée : des draisennes blindées y faisaient la navette. A l'endroit choisi pour l'explosion, une sentinelle montait la garde. L'acte de diversion pouvait échouer. Alors Kopyto, laissant les Belges de l'autre côté de la gorge, franchit celle-ci tout seul, avec un havre-sac au dos où se trouvaient les fougasses et, grim pant sur la roche presque à pic, il atteignit la voie.

Comme par un fait exprès le factionnaire allait et venait à quelques pas de là. Vassil ne pouvait arriver à trouver une minute pour poser sa fougasse sous les rails sans être aperçu. Déjà le train descendait la pente, grondant sur les rails qui vibraient, sonores. La gorge retentissait des sifflets inquiets de la locomotive : on entendait son souffle haletant et le grincement des roues. Soudain le poitrail aigu de la locomotive apparut au tournant.

A quoi pensait Kopyto en ces dernières secondes de sa vie ? On ne peut que le deviner. Sous les yeux de la sentinelle il franchit d'un bond la crête empierrée du talus et se rua en avant. Les partisans belges qu'il avait laissés de l'autre côté de la gorge, ne purent exactement distinguer ce qu'il faisait. Ils aperçurent simplement une grande silhouette humaine qui se précipitait au-devant de la locomotive. Puis un sourd grondement secoua la montagne. L'instant d'après ils virent la locomotive et les wagons qui, grinçant horriblement contre les roches, culbutaient lentement dans l'air et volaient au fond du précipice, comme un chapelet de saucisses déchiré.

Constantin Gorelkin et Vladimir Tkatchenko continuaient de se battre. Par moments leur détachement comptait plusieurs centaines d'hommes. Aussitôt qu'eut passé de bouche en bouche dans les montagnes, la nouvelle de l'insurrection slovaque, et que le poste des partisans eut capté un radiogramme de Banska Bystrica qui appelait le peuple aux armes, — le « Détachement de l'Armée rouge » effectua une longue et pénible marche à travers les montagnes, gagna la région de l'insurrection et, par une attaque soudaine, il enleva aux Allemands un important centre ferroviaire...

— De sorte qu'à présent nous nous battons dans ces parages. Et voilà toute mon histoire. Voilà pourquoi nous ne sommes pas encore rentrés au pays. Nous nous sommes de nouveau mêlés à la lutte en terre étrangère, nous avons enfreint notre propre parole, soupira Gorelkin. Et il se mit à boire la bière amère et transparente.

Tout à coup je me rappelai le régiment de partisans, de Gorelko, de ce fameux commandant dont on m'avait maintes fois parlé ici, ce détachement international semi-légitime, venu on ne savait d'où à la rescousse des insurgés.

— Permettez, ainsi, Gorelko...

— C'est moi. C'est bien moi, dit-il simplement, avec un sourire. C'est ainsi que l'on m'a baptisé là-bas, dans les montagnes à minerai. — De nouveau il soupira. — Si ça continue, je n'arriverai jamais jusqu'à chez moi. Aujourd'hui j'ai vu le lieutenant-colonel, — il nomma l'officier soviétique de liaison près le *vélitelstvo* des partisans, — je l'ai prié de m'autoriser à rejoindre les nôtres. Il ne me l'a pas permis. Il m'a dit : on a besoin de toi ici. C'est vrai que les gens d'ici sont bien sympathiques. Des braves, prêts à donner leur vie pour leurs montagnes. Mais ils ne sont pas encore habiles à faire la guerre. — Il acheva de vider son bock et sourit, rêveur, à quelque chose qui devait être bien loin de ses occupations actuelles, si mouvementées. — Alors, ça fait que vous aussi, vous êtes de Kalinine ?

Il m'interrogea sur la vie de la Patrie, sur l'Armée soviétique, sur notre ville, sur la Volga où tous les deux, étant enfants, nous avions pêché des goujons, sur Tvéretz, où, les jours de fête, nous allions prendre des bains de soleil sur les plages de sable.

Notre entretien se prolongea jusqu'à minuit passé. Emportés par nos souvenirs, nous n'avions pas remarqué que le café s'était vidé, que le garçon, après avoir rangé les dernières petites tables, avait appuyé contre elles les dossiers des chaises et, baillant poliment, attendait à l'écart, adossé au mur.

— Ainsi, ils ont incendié le palais Kazakov, où était le siège du Comité exécutif de la région ? Ah, les bandits ! Un si beau palais ! Mais vous dites qu'on est en train de le restaurer ? Pas possible ! Ah, nos braves « pays » ! C'est épatant ! Mais, les moulures ? Il m'est arrivé d'assister aux séances plénières du Soviet municipal ; je ne me lassais pas d'admirer les moulures. Comment ? On refait les moulures aussi ? D'après les dessins ? Et le théâtre ? Alors, vraiment, il n'en reste rien, mais ce qui s'appelle rien ? Quel dommage... Je nie rappelle comment nous tous, aux samedis communistes, on a traîné des briques pour le construire. Ils ne perdent rien pour attendre ! On leur fera se ressouvenir de notre théâtre !

Légalement grisé par la bière, il se balançait et frappait du poing sur la table.

Le temps s'écoulait. Le garçon, visiblement fatigué de rester debout, s'était installé dans un fauteuil et sommeillait, oublieux de toutes les règles de la politesse de restaurant. Je le désignai à mon interlocuteur et je voulus me lever.

— Et le pont sur la Volga ? On l'a fait sauter, lui aussi ? Quel pont c'était ! Une vraie dentelle. Et on l'a déjà reconstruit ? Dans la première année ? C'est épatant ! Ils en mettent un coup, les gars ! Moi qui ai erré de par le monde, j'ai pu observer la vie des gens. Eh bien, nulle part on ne sait travailler comme chez nous. C'est sérieux, ce que je vous dis là.

Il sourit. Les rides s'effacèrent sur son visage volontaire, fatigué, fortement hâlé par les vents étrangers. Et aussitôt il redevint ressemblant au jeune gars aux yeux clairs, à la face ronde, que j'avais vu sur la photo de sa carte du Parti.

— Mais où avez-vous pris notre nouvel uniforme, les épaulettes ?

— On me l'a fait ici, sur mesure. Avec cet uniforme il est plus facile de faire la guerre. On m'obéit mieux, et j'ai le cœur plus tranquille : c'est comme si je servais dans l'Armée rouge... Après tout, j'en ai le droit. Un grade, ça se donne pour toute la vie.

— Mais pourquoi vous, qui commandez un tel régiment, vous portez des épaulettes de sergent ?

— Je porte ce que le gouvernement m'a donné. Mais est-ce que ça ne fait pas bien ? Sergent-chef de l'Armée rouge Constantin Gorelkine ! Ça fait très bien !

LE SAPEUR-MINEUR NIKOLAÏ KHARITONOV

On mettait en marche la troisième turbine de l'hydro-centrale électrique sur la calme et large Daugava, qui roulait ses eaux libres entre des rivages herbeux et bas, à travers les champs et les forêts de la Lettonie. Pour la petite et jeune République soviétique l'achèvement de cette construction était une véritable fête populaire. Villes et villages y avaient envoyé leurs délégations. Les autorités de la République y étaient venues également. L'instant solennel approchait. Un ingénieur letton, grand et osseux, aux cheveux blonds, presque blancs, au visage de paysan intelligent et un peu rude, posa sa main sur le commutateur pour inclure dans le réseau le courant de la nouvelle turbine. Le silence se fit dans l'immense salle claire, coupé seulement par le chant intense des machines et le tic-tac régulier de l'horloge. A ce moment, mon regard fut frappé par un visage soucieux, qui me parut très familier.

Uni homme de taille moyenne, portant une vareuse militaire sans épaulettes, une culotte réglementaire et des bottes cirées avec soin, se tenait à l'écart des maîtres du lieu et de leurs hôtes, et essuyait de la main soit machinalement, soit pour dissimuler son émotion, la jaquette étincelante de la nouvelle machine.

Mais oui, j'avais vu quelque part ce visage sec, anguleux, laid mais pas ordinaire, sillonné de grosses rides profondes. Ce n'était pas tant la figure de cet homme qui m'était familière ; je reconnaissais surtout ses mains, petites mais larges et fortes, aux doigts courts et mobiles, des mains d'ouvrier, pleines d'assurance et d'adresse et qui, même en ce moment de triomphe suprême pour les constructeurs, semblaient chercher quelque chose sur la brillante gaine métallique.

— Où avais-je rencontré cet homme ?

Sa vareuse, soigneusement repassée, était ornée des rubans de plusieurs décorations, dont entre autres, deux ordres de la Gloire. Ainsi il avait fait la guerre comme simple soldat. Le ruban noir et vert émeraude pour la prise de Königsberg, indiquait qu'il s'était battu dans ces parages, donc sur le front de la Baltique, et avant cela, peut-être, sur le front de Kalinine. C'était probablement là-bas que je l'avais vu. Mais où ? Quand ? Plus de cinq ans s'étaient écoulés depuis.

Ses yeux gris et bridés où se lisaient la finesse et l'intelligence, étaient ombrés de sourcils blonds en broussailles. Ces yeux, leur regard perçant et inquiet, m'étaient également connus.

Je m'enquis à voix basse auprès d'un des constructeurs.

— Qui est-ce ?

L'autre se retourna, étonné :

— Comment, vous ne savez pas ? Mais c'est Nikolaï Kharitonov, un homme d'élite, un de nos meilleurs chefs d'équipe.

Nikolaï Kharitonov ! Aussitôt je revis le dur été de 1942. Les pluies torrentielles qui avaient immobilisé sur les routes tout le matériel de guerre. La pénible offensive sur Rjev. Les combats acharnés aux confins de la ville, dans la cité militaire, dans les massives maisons de brique que les Allemands avaient convertie en véritable citadelle. Je me souvins que nous appelions « colonel » quatre de ces maisons en forme de rectangles parallèles, sur un côté de la chaussée, parce que sur le plan, elles ressemblaient aux quatre rectangles que nos colonels portaient alors au collet, et nous avions dénommé pour la même raison « lieutenant-colonel » les trois maisons situées de l'autre côté de la route. Le « colonel » se trouvait alors aux mains des Allemands, et le « lieutenant-colonel » — chez nous. C'est là, sur cet espace restreint dans cette seule et unique rue, très courte, que des batailles sanglantes, acharnées se déroulaient.

On ne se battait pas seulement pour chaque maison, ou bloc de maisons, mais pour chaque pièce, pour chaque palier. Les communiqués que la division envoyait à l'état-major, indiquaient comme suit le bilan de la journée : « Après un combat acharné sur le secteur nord de la cité militaire, nous nous sommes emparés des logements deux et trois du premier bloc, premier rectangle du « colonel ».

C'est en ces journées mémorables que la renommée du sapeur-mineur Nikolaï Kharitonov se répandit sur tout le front de Kalinine.

Il accomplissait de véritables prodiges. La nuit, muni d'explosifs, chaussé de bottes de feutre pour ne pas faire de bruit en marchant, silencieux comme un fantôme, il sortait du « lieutenant-colonel », traversait la chaussée en direction du « colonel », posait tout aussi silencieusement et adroitement une puissante fougasse dans un coin de la maison grouillante d'Allemands, allumait le cordon et disparaissait, comme absorbé par la nuit. Au bout d'un certain temps, une explosion éclatait ; nos fantassins s'élançaient à l'assaut de l'immeuble, et avant que les nuages de fumée, de poussière et de plâtras se fussent dissipés, avant que les Allemands assourdis eussent retrouvé leur présence d'esprit, nous occupions quelques pièces ou un appartement entier.

C'est ainsi que Nikolai Kharitonov, frayant le chemin à l'infanterie avec ses fougasses, accomplissait de ses mains expertes ce que ni l'aviation, ni l'artillerie ne pouvaient faire sur ce secteur. C'est à cette époque que, dans la cave d'un des rectangles du « lieutenant-colonel », je vis pour la première fois cet homme au visage laid mais si intelligent, aux infatigables mains d'ouvrier.

Les sapeurs dormaient, brisés de fatigue, terrassés par le lourd sommeil des tranchées. De toutes parts, des ronflements montaient, discordants, remplissant la cave de bruits épais. L'air était si dense que la flamme de la veilleuse vacillait et fumait, prête à s'éteindre à tout moment.

Un soldat maigre, de petite taille, était assis tout près de la veilleuse et travaillait avec application un bout de bois, à l'aide d'un couteau bien aiguisé et qu'il avait sans doute fabriqué lui-même. Il accueillit avec une certaine méfiance ma proposition d'écrire un article à son sujet dans la *Pravda* et refusa poliment de parler de lui.

— Qu'est-ce qu'on peut écrire à propos de moi ? dit-il en maniant son couteau avec une habileté surprenante ; le bois, docile, se laissait faire, en craquant doucement comme si ce n'eût pas été du bois de sapin dur, lamelleux, mais un gros navet fraîchement arraché. Inutile de parler de moi. Notre besoin est besoin de taupe, silencieuse, souterraine. Faites plutôt un article sur notre tireur d'élite Solodkov ; il paraît qu'il a abattu trente-deux fascistes. C'est-à-dire qu'à lui tout seul il a fauché toute une section. Ça, oui. Ou bien l'éclaireur Bakharev. En voilà un qui se pose là, comme soldat. On écrit sur lui un tas de choses intéressantes dans notre journal de division. Tandis que moi, je n'ai peut-être pas usé deux cartouches, de toute la guerre. Alors...

Il cessa de manier son couteau ; d'un œil cligné, satisfait, il considéra le bout de bois qu'il travaillait et où l'on devinait déjà les contours allongés d'une cuiller. Il ne dit rien de lui cette fois-là. En revanche, ses camarades de compagnie m'en parlèrent volontiers et abondamment. Ces récits évoquèrent devant moi le portrait de Nikolai Kharitonov.

Ses mains trouvaient toujours à s'occuper. Assis devant le brasier où cuisait la bouillie de gruau, ou écoutant le caporal Kapoustine qui, le soir, faisait à haute voix la lecture du journal, Nikolai Kharitonov ne restait pas inactif. Tantôt il raccommoait sa capote à gros points de soldat, tantôt il repassait doucement le fil d'une hache sur un caillou lisse ramassé au bord de la route, ou bien il taillait simplement un morceau de bois à l'aide de son grand couteau pliant. Et, ma foi, la bouillie n'était pas encore cuite, le caporal Kapoustine n'était pas encore arrivé à l'article sur la situation internationale, que, déjà, Nikolai Kharitonov avait fabriqué soit une cuiller très commode, soit un fume-cigarettes, ou une pipe, ou un couvercle pour la veilleuse ou quelque autre objet fort utile dans la vie de tranchée.

On voyait beaucoup de ces objets en bois taillés par le sergent Nikolai Kharitonov, entre les mains des soldats de la compagnie des sapeurs, commandée alors par le capitaine Grouchine. Parmi ses camarades le sergent jouissait de la réputation d'un homme de sang-froid, expérimenté, habile de ses mains, prévoyant et intrépide. Le capitaine lui confiait les missions les plus compliquées ; Kharitonov s'en, acquittait avec intelligence, ponctuellement, et toujours avec succès.

C'était un silencieux. Il y avait des jours où ses camarades ne l'entendaient pas prononcer dix paroles ; pourtant on répétait sans cesse dans la compagnie : « Kharitonov a dit ceci, notre sergent a conseillé de faire cela. » Sa vie avait été aussi simple, modeste et bonne que lui-même. Fils d'un ouvrier-fumiste de Viatka, il avait suivi, encore enfant, son père dans les villages, l'aidant à construire des fours russes. Il aimait ce métier et atteignit à la perfection. Mais quand on commença à construire les premiers colosses industriels, il rendit ses outils à son père, lui fit ses adieux et s'embaucha aux chantiers du Dniéprostroï, dont l'envergure avait captivé son imagination.

Il fut d'abord brouetteur, puis terrassier, puis bétonnier ; à la fin des travaux de construction, il était déjà chef d'une équipe de poseurs d'armature. Comme on le tenait pour un homme habile et expérimenté, on lui offrit de travailler au service d'exploitation de la centrale électrique. Mais il refusa. Ce qui l'attirait, c'étaient les travaux de construction eux-mêmes. Avant la guerre, il avait pris part à la construction de grandes et de petites usines — toutes engendrées par le Dniéprostroï. Devenu un excellent ouvrier en bâtiment, il fut décoré de la médaille « Pour la vaillance au Travail ».

Aux premiers jours de la guerre Kharitonov travaillait à la construction d'ouvrages bétonnés aux abords du Dniepr. Et lorsque les chars allemands, ayant réussi à percer, débouchèrent de la steppe et atteignirent le grand fleuve, Kharitonov fut parmi ceux qu'on chargea de faire sauter le fameux barrage de l'hydrocentrale. Il vit les nuages sinistres de l'explosion jaillir vers le ciel bleu, et le Dniepr, naguère uni comme un miroir, se déchaîner, s'élançant impétueusement dans les brèches qui venaient d'être pratiquées ; il vit ses eaux balayer et engloutir tout ce qui avait été construit au prix de millions de journées de travail et de nuits blanches. Il vit, en cette matinée, des hommes courageux, à volonté de fer, sangloter sans se cacher, sans se détourner, en détruisant, pour qu'elle ne tombât pas aux mains de l'ennemi, la plus belle œuvre que leur intelligence et leurs bras eussent créée. Et, comme il l'avoua à ses camarades les plus intimes, c'est en ce jour affreux que ses cheveux de jais s'étaient éclairés d'un précoce sillon d'argent.

Le constructeur devint sapeur-mineur. Cet homme qui, enthousiaste, avait érigé pour le bien des hommes de grandioses édifices en briques et en béton, marchait dans les derniers rangs des troupes en repli, faisant sauter derrière elles ponts, châteaux d'eau et centrales électriques, détériorant et minant les routes.

Cette œuvre de destruction, horrible pour un homme du travail, le mineur Kharitonov l'exécutait avec une fureur silencieuse. Et à chaque nouvel ouvrage qu'il faisait sauter, son cœur devenait plus lourd, s'emplissant de haine pour ceux qui l'obligeaient à détruire ce que l'intelligence et les mains des hommes avaient créé, l'obligeaient, lui, le constructeur parvenu au sommet de la gloire du travail, à être le destructeur de ce que lui-même avait bâti.

Il se peut, en effet, que Kharitonov n'ait pas usé deux cartouches pendant toute la guerre ; mais le préjudice apporté à l'ennemi par la haine inextinguible qui animait cet homme renfermé et taciturne, aurait pu être comparé à l'action d'une batterie.

Son arme principale à la guerre était sa présence d'esprit, sa ruse, son habileté et son sang-froid. Ses amis m'ont raconté que le premier hiver il avait été envoyé avec son groupe de sapeurs aux arrières ennemis pour miner la route que suivaient les renforts allemands, dépêchés vers le théâtre de la guerre. Par une nuit de tourmente, les sapeurs étaient partis. Pendant plusieurs kilomètres ils avaient rampé sur la neige, dans le lit d'un ruisseau, traînant sur des sangles des plateaux de tolite. Les Allemands qui appréhendaient une percée, avaient posé des mines sur la route, en échiquier, et marqué pour eux-mêmes les endroits minés par de petits écriteaux-jalons.

Les sapeurs atteignirent cette route. La neige, soudée par le gel, tintait. Elle était si lisse, si dure, si bien tassée, qu'elle étincelait et que la moindre égratignure, sans parler d'une mine posée récemment, aurait été visible aussitôt. Comment faire ? Pendant que ses camarades réfléchissaient, perplexes, Nikolai Kharitonov retroussa les manches de sa blouse de camouflage, et gagna la route sans bruit, grâce à ses bottes de feutre. Puis, également en échiquier, mais à rebours, il changea de place les écriteaux allemands, en bouchant soigneusement les trous des piquets.



A l'aube, assis dans, l'abri d'un avant-poste devant une tasse de thé bien chaud, car Kharitonov ne buvait jamais d'alcool, même à la guerre, il souriait en entendant retentir du côté des Allemands de sourdes explosions. Un convoi ennemi s'était empêtré dans ses propres pièges et les camions sautaient sur les mines.

Une autre fois, dans la nuit qui précéda l'assaut de la ville de Kalinine, que les unités de l'Armée soviétique cernaient déjà de trois côtés, Kharitonov fut chargé de franchir les barbelés qui protégeaient les retranchements

permanents ennemis. Le capitaine le prévint que le secteur qui conduisait à ces barbelés était fortement miné, selon une nouvelle méthode qu'on n'avait pas encore pu découvrir, et que plusieurs sapeurs du bataillon voisin avaient péri en tombant dans des pièges incompréhensibles.

Kharitonov se munit de cisailles et rampa sur les traces d'un des sapeurs tués. Il atteignit le barbelé, et, avant de commencer sa besogne, il examina minutieusement l'endroit où son camarade avait trouvé la mort. Des taches noires de fumée apparaissaient nettement juste sous le barbelé — c'était donc là qu'il fallait chercher le secret. Kharitonov rampa le long du barbelé ; tout à coup, près d'un piquet, il remarqua des fils ténus, transparents, à peine perceptibles, poudrés de neige, qui partaient des barbelés et disparaissaient sous terre. Le mineur rampa jusqu'à un de ces fils, nettoya tout autour la neige avec précaution, puis la fit fondre avec son haleine, sans effleurer le fil.

Il savait que ce fil était fixé à la mort. Il le touchait presque de ses lèvres. Quand un petit entonnoir se fut formé dans la neige, il vit se dessiner au fond les contours d'un cylindre métallique. La ruse de l'ennemi était déjouée. La moindre oscillation du barbelé était transmise par ces fils à une amorce extra-sensible, et la mine, d'une puissance énorme, tout en tuant le mineur imprudent et balayant les traces qui auraient pu faire découvrir le secret, signalait aux premières, lignes que quelqu'un se trouvait devant les ouvrages fortifiés.

Quand il eut compris de quoi il retournait, Kharitonov ôta sa pelisse de mouton, et, avec la pleine conscience qu'il pouvait trouver la mort à chaque instant, il se mit au travail avec prudence.

Dans une tranchée avancée, le capitaine Grouchine, montre en main, comptait les secondes qui traînaient lentement et scrutait avec angoisse les ténèbres où le soldat avait disparu. L'heure fixée pour le retour de Kharitonov était passée depuis longtemps. Mais, d'autre part, on n'avait pas entendu d'explosion. Donc il était vivant. Et le capitaine, frissonnant de froid, continuait à regarder sa montre. Enfin, un peu avant l'aube, quand la brume glacée commença à se dissiper et qu'un jour gris pointa, il entendit une respiration haletante et le crissement de la neige.

Franchissant le parapet de neige, Kharitonov roula dans la tranchée. Il était couvert d'égratignures, exténué, souriant en biais de ses lèvres bleuies, gelées. Claquant des dents, sous le froid, il tira de sa poche un cylindre métallique qui rappelait une boîte à café.

— La voilà. Il faut la montrer aux gars. J'en ai coupé vingt-huit comme ça, sur les barbelés. Il est malin, ce truc ; il suffit d'effleurer le barbelé, ça y est, bonsoir !... Il lança négligemment dans la neige la mine désamorcée, devenue inoffensive, puis, se mettant au garde à vous, il fit son rapport : — Les passages sont pratiqués, ils sont marqués par de petites branches de pins, camarade capitaine.

Plus tard, à un moment de loisir, Kharitonov examina longuement la mine qu'il avait rapportée. Il en étudia le mécanisme, la démontra complètement, et fit voir à ses camarades le secret peu compliqué, en somme, de cette nouveauté allemande. Il leur apprit à découvrir les fils, il leur expliqua comment il fallait les tirer vers le bas pour affaiblir leur tension et « ne pas déranger la mine » qu'on pouvait désamorcer alors, sans danger, avec un simple couteau.

Les aptitudes de Kharitonov furent surtout utiles pendant l'offensive du printemps, sur les routes dégelées et les fondrières de la région de Kalinine. Les Allemands, battant en retraite et voulant soustraire leurs troupes au feu de l'avant-garde de l'Armée soviétique attaquante, avaient mis en œuvre toute leur technique des mines. Ils semaient des « surprises » sur les routes, les sentiers, les seuils des isbas, les portes des abris, les camions et pièces d'artillerie abandonnés, les vivres dans les dépôts, et même sur les croix des tombes, et même sur les cadavres de leurs soldats.

Kharitonov, à la tête d'un groupe de sapeurs-éclaireurs, précédait un des bataillons de l'offensive, fouillant les routes, avec des détecteurs de mines, avec des sondes, examinant de son œil perçant chaque objet qui traînait sur le chemin.

Silencieux, concentré, il indiquait sans mot dire à ses camarades une caisse de boîtes de lait condensé, attachée avec une ficelle d'apparence inoffensive, mais qui conduisait « droit à la mort », des bottes de soldat neuves traînant sur le seuil d'un abri et dont l'une d'elles cachait une mine à amorce sensible. Un jour même il leur montra dans une ville qu'ils venaient de prendre, un petit volume de Pouchkine, entr'ouvert, traînant dans la boue, et dont le dos de la couverture était ingénieusement rattaché à une fougasse enterrée.

— Hein, les salauds, ce qu'ils ont mis sur notre chemin ! Ils savent que nous aimons les livres. Mais ils ont compté sans nous ; on est renseigné, dit-il.

Sous les yeux de ses camarades qui s'étaient reculés précipitamment, il trancha avec une lame de rasoir le fil qui réunissait le livre à l'amorce, essuya avec précaution de sa manche la boue collée aux pages, glissa le volume dans le sac de son masque à gaz, puis, sans se presser, se mit en devoir d'extraire la mine enterrée.

C'est devant Rjev que Nikolaï Kharitonov accomplit l'exploit qui le rendit glorieux non seulement dans son régiment, mais dans toute la division.

Un char lourd, cherchant un gué pour franchir une petite rivière, heurta de sa chenille une puissante mine à disque antichar, posée dans la neige. Les régulateurs l'immobilisèrent mais trop tard. Toutefois, par un hasard heureux, la mine qui se trouvait engagée entre les crampons de la chenille mais pas assez fortement pressée, n'explosa pas. Le moindre mouvement du char ou du corps de la mine pouvait provoquer une catastrophe. Quant à extraire de dessous les chenilles la mine enfoncée dans la terre gelée et la neige tassée, paraissait chose impossible.

Et c'est cela que Nikolaï Kharitonov proposa d'accomplir, de son propre mouvement. Il ordonna à tout le monde de s'écarter du tank, le plus loin possible, et se mit au travail. Il se coucha à plat ventre, ôta ses moufles, et se mit à ratisser de ses ongles, avec précaution, la neige durcie sous les chenilles. Ses doigts, sensibles et prudents comme les pattes d'un chat, glissaient avec agilité autour de la mine. Devinant près de sa peau le froid du métal, il ne l'effleurait pas. Quand la neige, trop dure, résistait, il l'amollissait avec son haleine, penché sur la mine. Il enlevait doucement une pincée de neige, puis une autre, puis une troisième. Il continuait à la réchauffer avec son souffle. En une heure il ne réussit à rejeter par ce moyen que quelques poignées de neige et de terre.

C'était par une de ces journées printanières de froid vif, comme il y en a tout à coup au mois de mars dans la partie forestière de la région de Kalinine. Le vent du nord soufflait, violent. Agitant les cimes des pins, il chassait une neige fine et piquante dans les champs à moitié dénudés, tachés de plaques noires ; puis, d'une rafale, il la précipitait sur la pente du rivage jusqu'au bord du cours d'eau où Kharitonov travaillait sous le char.

L'équipage, les mineurs et leur chef, assis à l'écart devant un brasier, n'en pouvaient plus d'angoisse, appréhendant la fatale explosion qui pouvait se produire à chaque instant. Ils étaient transis jusqu'aux os. L'effroi les tenaillait à la pensée de leur camarade exposé au vent, à la tourmente, joue contre joue avec la mort.

— Hé, Kharitonov ! lui criait-on. Le commandant t'ordonne de venir te chauffer. Amène-toi par ici ! Une voix criait, en réponse : — Impossible, je n'ai pas le temps. Effectivement, Kharitonov ne sentait pas le froid. Il avait retiré et étendu sous lui sa capote, il avait dégrafé son ceinturon. Il avait chaud quand même, il était en nage. Sa vareuse, trempée de sueur, couverte de givre, lui collait à la peau. Son cœur battait comme s'il eût soulevé un fardeau énorme ; il haletait, des cercles vogaient devant ses yeux.

Or il était simplement couché sur le ventre à gratter doucement la neige avec ses ongles. Ses doigts engourdis par le froid, lui faisaient atrocement mal. Quand ses mains devenaient complètement gourdes, il les fourrait dans sa chemise ouverte et les réchauffait sous ses aisselles, puis recommençait son travail minutieux et obstiné, pour dégager la mine de la neige où elle était enfoncée. Il travailla ainsi jusqu'au crépuscule. Vers la nuit le froid se fit plus mordant, le ciel sombre se couvrit d'étoiles : creuser devenait de plus en plus difficile.

Ses camarades ne purent y tenir davantage ; rompant le pacte ils lui apportèrent une gamelle de soupe brûlante, un bidon d'alcool et un morceau de pain, dégelé avec sollicitude au-dessus du brasier et qui sentait la fumée.

Mais il ne mangea pas. Il en était incapable. Le morceau s'arrêtait dans sa gorge. Toutes ses forces, toute son attention étaient concentrées sur ce disque rouge maudit que déjà il avait mis à découvert, et qui reposait dans son trou sur de petits piliers de terre gelée. Il ne sentait ni la faim, ni le froid, ni la fatigue. Il avala une gorgée d'alcool, sans même en sentir le goût, l'accompagna d'une bouchée de pain, et chassa avec colère tout le monde loin du char.

Il attendit que ses camarades se fussent éloignés, après quoi il se recoucha sur sa capote, se pencha sur la mine.

Il travailla ainsi pendant quatorze heures. La tourmente s'était apaisée, des nuages voilaient le ciel, les étoiles avaient disparu ; la forêt se mit à bruire longuement, avec bonhomie, dans une sonore agitation printanière. Les soldats assis autour du brasier, virent un homme titubant, sa capote jetée sur les épaules, gravir lentement la pente.

Kharitonov portait par la poignée la mine à disque désamorcée ; il la lança près du brasier et dit d'une voix rauque aux tankistes :

— Allez-y, vous pouvez mettre en marche !

Il tomba sans connaissance dans les bras de ses camarades.

Que d'histoires passionnantes me racontèrent à son sujet ses camarades sapeurs, assis autour d'une veilleuse, dans la cave d'une des maisons du « lieutenant-colonel », devant Rjev. Lui-même, pendant tous ces récits, continuait à manier son couteau, entièrement absorbé par son travail. Quand la cuiller qu'il sculptait fut terminée, il la frotta avec un éclat de verre, la polit avec le pan de sa capote, la regarda d'un œil satisfait, et me la tendit :

— Prenez-la, en souvenir. Ça vous servira... Tout ce qu'on vous a raconté là est vrai, c'est arrivé. Chacun fait la guerre à sa façon. Mais ça ne vaut pas la peine d'écrire là-dessus... Pour ce qui est de moi, j'en ai assez de dynamiter, de détruire. Je me languis d'un bon travail, les mains me démangent. Croyez-moi si vous voulez, chaque nuit je rêve : tantôt, c'est un mur en briques que je construis, tantôt du béton que je coule, tantôt une charpente que je pose. Ah ! pourvu qu'on en finisse bientôt avec tout ce fascisme, qu'on l'envoie à tous les diables ! Alors on pourra se mettre au travail, au vrai...

... Et aujourd'hui, je le revoyais dans cette vaste salle inondée de soleil, retentissante du chant filé des turbines. Troublé, soucieux, l'esprit tendu, il prêtait l'oreille au bruit régulier de la nouvelle machine, comme une mère au premier cri de son enfant, et le regard de ses yeux gris, émus, abrités sous la broussaille de ses sourcils châtain clair, reflétait un grand, un véritable bonheur.

Au moment où entonna sa chanson la dernière des trois turbines qu'on venait d'installer dans cette hydrocentrale relevée des cendres, cet homme prenait sa revanche pour ces cinq années de durs travaux de destruction, pour les horribles minutes qu'il avait vécues en faisant sauter le barrage du Dniepr, pour les heures d'angoisse qu'il avait passées, couché sous le char, près de la mine, pour le dynamitage des magnifiques immeubles dénommés dans le jargon de la guerre : rectangles du « colonel ».

Et combien l'avenir réservait encore de besogne à son esprit curieux, toujours en éveil, à ses mains nerveuses et habiles, ignorant la fatigue, et qui, pendant cinq années, avaient eu la nostalgie d'un labeur véritable !

LES NÔTRES

Les tankistes soviétiques, achevant à une allure impétueuse la manœuvre d'encerclement de la Haute Silésie, avaient percé jusqu'à l'Oder. Les engins lourds et rapides grondant et tanguant pesamment, s'enveloppant à chaque virage de nuages de fumée bleue, filaient à toute allure sur l'autostrade, en un flot grinçant et continu. Les fantassins des unités motorisées, vêtus de courtes pelisses raidies par le gel, étaient assis sur le blindage, se protégeant le visage avec leurs mouffles contre le vent mordant ; leurs pieds chaussés de bottes de feutre imprégnées d'huile, étaient appuyés sur les poutres et les volées fixées au blindage. Leur main droite reposait solidement sur la crosse de leur mitrailleuse et leurs yeux larmoyants de froid, inquiets et vigilants, scrutaient les environs.

Mais le paysage mamelonné, coupé en deux par l'autostrade asphaltée, était absolument désert, d'un vide insolite, sinistre. De chaque côté de la route se succédaient, monotones, les bandes grises des champs à moitié dégelés, et puis ressaisis par le gel. Ça et là, des boqueteaux dénudés se rapprochaient de l'autostrade pour, aussitôt, reculer brusquement vers la ligne d'horizon. A distance, tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche, des villages surgissaient à tout moment, avec leurs maisons de briques aux toits pointus, avec les aiguilles de leurs églises, uniformes au point qu'on était las de les regarder et qu'on avait peu à peu l'impression que quelqu'un déplaçait sans cesse une seule et même maquette.

Au milieu du grincement et du grondement de ses chenilles, du hurlement de ses moteurs à chaque montée, le torrent d'acier ininterrompu s'écoulait, rapide, vers l'ouest. On voyait défiler des tanks encore couverts de leur peinture de camouflage d'hiver, des autos blindées en forme de fer à repasser, couleur écailles de brochet, de lourds camions blindés transportant de l'infanterie et des canons antiaériens à tir rapide, de grandes auto-citernes pansues, qui se balançaient lourdement et faisaient des plongeurs en marchant, des fourgons automobiles couverts de bâches, avec de l'infanterie et des munitions. Lorsque notre voiture tous terrains, qui roulait au milieu de ce torrent, atteignait la crête d'une colline, on avait de là-haut l'impression que sur la route rampait, faisant étinceler ses écailles grises, un serpent d'acier interminable dont la tête et la queue disparaissaient au delà de la ligne d'horizon.

Ce jour-là, à l'aube, non loin de l'ancienne frontière polonaise, le front allemand avait été enfoncé, et les unités de tanks s'étaient ruées par la brèche, débordant les flancs ennemis, et laissant quelque part derrière elles l'adversaire en retraite. Le brouillard gelé suspendu sur les champs, ne permettait pas de scruter les alentours. Le vent qui nous soufflait au visage nous lançait par poignées une neige fine et piquante, nous obligeant à nous enfoncer plus profondément dans nos sièges, et à nous baisser pour nous abriter derrière le pare-brise.

Soudain notre chauffeur, fatigué de suivre interminablement la colonne de tanks sur la route large et unie, et qui chantonait tout le temps pour ne pas s'endormir au volant, sursauta et se mit à frotter le pare-brise avec sa moufle.

— Oh, qu'est-ce que c'est que ça ? D'où viennent-elles ?

A cet endroit la route gravissait une colline en pente douce. Tout au haut de la crête on voyait une foule de femmes. Agitant les bras, elles criaient quelque chose aux tankistes. Mais les engins continuaient leur marche, passaient outre.

— Ce sont les nôtres ! Parole d'honneur, elles sont de chez nous ! s'exclama le chauffeur. Elles veulent probablement qu'on les prenne dans les voitures. Sont-elles bêtes ! Qui donc les prendra ?

A présent on voyait que les femmes n'acclamaient pas simplement nos tanks. Elles criaient quelque chose aux hommes des chars, les suppliaient en serrant leurs mains contre leur poitrine, et en agitant leurs fichus. Mais les fusiliers-mitrailleurs assis sur le blindage, faisaient de grands bras et montraient la route, l'air de dire : rien à faire, on n'a pas le temps, il faut marcher. Et les femmes se précipitaient avec un espoir renouvelé, vers l'engin suivant.

Toutes étaient vêtues de combinaisons identiques en treillis, la tête couverte de loques, et, comme nous en eûmes l'impression de loin, toutes étaient également maigres et vieilles. Le froid était mordant, le vent balayait la neige au ras du sol. Lorsque notre voiture atteignit la crête, plusieurs femmes s'échappèrent de la foule et, se tenant par les mains, elles nous barrèrent la route. Sur leurs visages rose brique, tannés par le vent, on lisait une résolution désespérée :

— Arrêtez ! Au moins vous, arrêtez ! Nous ne vous laisserons pas passer ! cria l'une d'elles d'une voix chantante, en ukrainien. De sous son fichu étincelaient d'immenses yeux noirs.

— Nous sommes des vôtres, des vôtres ! criait-on de la foule.

Une femme élançée, tête nue, aux cheveux de flamme flottant au vent, répétait avec insistance un seul et même mot :

— Camarades, camarades, camarades...

Le chauffeur fit sortir notre voiture de la colonne, l'arrêta au bord de la route, et le flot des tanks avec leurs fantassins transis et joyeux, cahotés sur le blindage, passa outre.

Les femmes entourèrent notre voiture. Leurs visages amaigris, aux traits accusés, aux pommettes saillantes, aux yeux rougis par les larmes et le vent, brûlaient d'une joie folle, délirante. Plusieurs femmes sanglotaient. Toutes étaient si émues, qu'il était difficile de leur faire expliquer qui elles étaient, pourquoi elles se trouvaient là et ce qu'elles demandaient.

Par prudence le fusilier-mitrailleur âgé qui nous accompagnait sauta à bas du siège arrière et se posta près de la voiture, histoire de se dégourdir les jambes. Aussitôt les femmes se précipitèrent vers lui : elles touchaient, caressaient sa courtoise pelisse en peau de mouton raidie, son vieux bonnet à oreillettes, roussi à la fumée des brasiers, sa mitrailleuse dont la culasse était soigneusement enveloppée d'un chiffon : on eût dit que les femmes n'arrivaient pas à se convaincre que ce n'était pas un rêve, qu'elles avaient bien devant elles un soldat de l'Armée rouge, en pelisse, en bottes de feutre, qu'il était là, sur l'autostade allemande, près de l'Oder, de ce fleuve étranger. Soudain la petite brune aux immenses yeux noirs qui, la première, avait si résolument barré la route à notre voiture, saisit la grande main musclée du soldat aux doigts jaunis par le tabac et la porta à ses lèvres.

— Il y a si longtemps, si longtemps, que nous vous attendons !...

Le soldat, troublé, se renfrogna ; ses joues pas rasées s'empourprèrent. D'un geste brusque, il retira sa main.

— En voilà des manières ! Est-ce que je suis un pope, par hasard ? Ce sont les Allemands qui vous ont appris ça...

A ces mots la femme changea brusquement d'attitude. Un instant plus tôt, grelottante, misérable dans sa vieille combinaison, elle s'était redressée, la tête fièrement levée, et, avec une lueur d'indignation dans ses yeux noirs, elle répondit :

— Hé, va donc, nigaud !... Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que c'est ta main à toi que j'ai baisée ? J'ai baisé la main à l'Armée rouge, parce qu'elle nous a libérées, parce qu'elle est venue ici. Et toi...

Tournée vers nous, elle se présenta d'un ton sérieux, avec un léger accent ukrainien :

— Katérina Kouklenko... Secrétaire du Comité secret des citoyens soviétiques mobilisés de force dans le domaine de « Sophienburg »... A qui devons-nous remettre les dépôts de grain, le frigorifique avec la viande, et les prisonniers de guerre que nous tenons sous clé ?

Ce matin encore cette région était l'arrière profond des Allemands. La bataille se livrait à quarante kilomètres à l'Est. Et, tout à coup, cette déclaration faite d'un ton calme, venant d'une foule troublée, abasourdie par son bonheur inattendu.

— Prenez encore ceci, continua celle qui s'était nommée Katérina Kouklenko, — Mila, donne voir le papier.

La femme élançée, celle qui avait répété sans fin, sur tous les tons, comme pour le savourer, le mot « camarades », tira de son sein un papier et me le tendit. Et bien qu'il me fallût le lire en plein vent, sur l'autostade allemande, au bruit tantôt assourdi, tantôt violent comme un hurlement, des tanks qui passaient à côté de nous, — ce document peu banal, soigneusement recopié d'une écriture calligraphiée, s'est gravé dans ma mémoire au point que même maintenant, après deux ans écoulés, je reproduis sans peine le texte, presque mot à mot :

« Au commandement de l'Armée rouge, de la part du Comité secret des citoyens soviétiques mobilisés de force, travaillant dans le domaine de Klara Richtenau « Sophienburg », kreis Steinau.

Prière d'accepter de notre part pour notre vaillante Armée rouge qui nous a délivrées de l'esclavage fasciste : Farine blanche — 25 tonnes, pommes de terre — 100 tonnes, raves séchées — 1 tonne, porcs frigorifiés — 31 pièces, prisonniers de guerre, anciens soldats du Volkssturm, que nous avons capturés et maintenons sous bonne garde — 6 pièces.

Nous demandons encore, vu que nous désirons faire expier aux fascistes maudits nos larmes amères et la mort de nos compagnes, à être enrôlées dans l'Armée rouge au nombre de cent personnes. Nous vous prions de donner suite à notre requête.

Kouklenko Ekatérina, secrétaire du Comité secret.

Sérébritskaïa Lioudmila, commissaire du Comité. »

Tout cela était si extraordinaire, l'aspect de ces femmes contrastait si violemment avec le ton calme, sérieux de ce document, et ce qui s'était passé ici, en territoire allemand, à une distance respectable de la ligne du front, devait être si insolite et si intéressant, que nous résolûmes de risquer l'aventure, de nous détacher de la colonne et d'abandonner l'autostrade. Le chauffeur proposa à Kouklenko de monter dans la voiture. Elle refusa.

— Nous avons là deux scorbutiques ; elles tiennent à peine sur leurs jambes. Nous les avons portées jusqu'ici. Embarquez-les, dit-elle. Puis, d'un ton qui montrait qu'elle avait l'habitude de commander, elle lança : Tante Pacha, Anna Nikiforovna, montez en voiture avec les officiers.

Elle-même, légère, sauta sur le radiateur plat, s'y installa de biais et, ramenant ses jambes, soigneusement enveloppées de chiffons fixés avec des cordelettes, elle indiqua la route.

Celles qui avaient pris place dans notre voiture étaient dans un tel état qu'elles ne pouvaient même pas parler de façon cohérente. La plus âgée, aux jambes grosses comme des poutres, au visage boursoufflé, œdémateux, — tante Pacha — ne faisait que soupirer et pleurer doucement, en se barbouillant les joues de ses larmes, avec ses poings. La seconde, plus jeune, celle qu'on appelait Anna Nikiforovna, jetait de tous côtés des regards effrayés, scrutant les collines gelées, désertes, et demandait à tout moment :

— Ils ne vont pas revenir ? Non, dites la vérité, ils ne vont pas revenir ?

Et lorsque de derrière une colline apparurent les arbres d'un vieux parc et les toits de tuile pointus du château qui le dominait, Anna Nikiforovna se mit à trembler si fort qu'on entendit claquer ses dents. Elle se voûta, se recroquevilla, se laissa glisser de son siège, comme si, d'instinct, elle eût craint d'être remarquée en notre compagnie.

— Qu'est-ce que t'as à te recroqueviller, la mère ? Fini, à présent, le fasciste, kaput ! Hitler est fichu pour toujours et sans espoir de retour, lui dit le mitrailleur pour la tranquilliser. Et il lui montra Kouklenko, solidement installée de biais sur le capot. Le vent lui fouettait le visage; il avait arraché la loque sombre qui lui couvrait la tête et dénoué ses nattes qui, longues et épaisses, dansaient sur ses épaules. Nous vîmes alors que c'était une toute jeune fille. Offrant son visage à la brise, elle était toute tendue en avant et souriait comme si, chaudement vêtue, rassasiée et bien portante, elle eût couru sur des skis.

— Regarde, la mère, imite-la ! En voilà une qui ignore la peur et ne craint pas le froid. Un aigle que cette fille-là, dit le mitrailleur, en regardant Kouklenko avec admiration.

La femme eut un pâle sourire :

— Oh, mais c'est Katia. Il n'y en a pas deux comme elle... On l'a battue, on l'a même traquée avec des chiens...

Devant la grille du parc se tenait une grande femme âgée, en pelisse réglementaire allemande, un fusil de chasse entre les mains. Dans la cour du château, devant la porte bardée de fer d'une vieille remise en brique, une autre femme faisait les cent pas : elle était vêtue d'une élégante pelisse de loutre, avec, aux pieds, des bottes de chasseur ; la tête enveloppée d'un fichu à la russe. Elle portait en bandoulière une mitrailleuse allemande. Au-dessus des toits pointus du château aux tuiles moussues, un drapeau rouge fixé à la flèche de la tour, flottait au vent.

— Ah, ces femmes ! Vous parlez d'une organisation ! On dirait qu'elles montent la garde à un poste de commandement, s'étonna le mitrailleur. — Et elles ont hissé le drapeau, avec ça ! Quand est-ce que vous en avez eu le temps ?

— Hier, répondit Anna Nikiforovna, tremblant toujours. Oh ! hier matin, à l'aube, quand vos canons ont commencé à tonner, ce qui s'est passé ici !... J'ai pensé mourir de frayeur...

Une demi-heure plus tard, installés dans une des pièces de l'immense château, glacé et rébarbatif comme une cave, nous écoutions l'histoire de ces femmes et des événements qui s'étaient passés ici la veille, lorsque avait commencé, à quarante-huit kilomètres de distance, notre préparation d'artillerie.

Ces femmes étaient différentes et différents étaient les chemins qui les avaient amenées ici.

Katia Kouklenko n'avait pas connu la Russie d'avant la Révolution ; elle n'avait même qu'une vague idée de la campagne d'avant la collectivisation. Sa vie consciente avait commencé à l'époque des kolkhoz. Du temps qu'elle allait encore à l'école, elle aidait sa mère, chef d'équipe renommé dans toute la région de Kiev, à rentrer les betteraves sucrières des secteurs à rendement élevé. Alors qu'elle était en septième, elle organisa ses camarades de classe en une équipe qui, pour le rendement, dépassa celle de sa mère. Avec Maria Demtchenko, Katia reçut une médaille à l'Exposition agricole de l'U.R.S.S. Les journaux parlaient d'elle. On l'emmena à Kiev pour lui faire raconter à la radio son expérience agricole. Le facteur apportait tous les jours dans sa maisonnette des liasses de lettres portant les cachets de toutes les villes et régions du pays. Des gens qu'elle ne connaissait pas du tout lui écrivaient. Les vieux lui exprimaient leur respect. Les jeunes désiraient entretenir une correspondance

avec la jeune fille devenue célèbre. Les paysans-expérimentateurs lui demandaient conseil. Katia, tout en travaillant comme chef d'équipe, préparait assidûment ses examens d'admission à l'Académie d'agriculture.

Mais voici que la guerre éclate ; la région est coupée, impossible de fuir. Les S.S. des Sonderkommando, armés de fusils et accompagnés de chiens, font la chasse aux jeunes comme à un précieux gibier. Katia, qui avait essayé d'échapper à la mobilisation, fut prise dans une de ces rafles. Rouée de coups, ligotée, elle fut jetée dans un camion. Sur son bras droit, au-dessus du coude, on la marqua à la pierre infernale d'un numéro surmonté d'un aigle allemand tenant dans ses griffes la croix gammée. Et cette jeune fille, née dans un pays où l'exploitation était devenue une notion purement historique, comme l'esclavage, cette adolescente dont les savants prenaient conseil, à qui les commissaires du peuple serraient la main avec respect, — les Allemands essayèrent d'en faire pas même une esclave, non, mais une bête de somme avec une marque sur la peau.

Au cours de ses longues pérégrinations à travers les camps de concentration Sérébritskaïa, jeune fille grande, élancée, aux cheveux roux, avait fait connaissance de Katia Kouklenko. Tout le long du voyage Sérébritskaïa était restée assise dans un coin du wagon, sans échanger une parole, le visage sombre, le menton enfoui dans ses genoux qu'elle entourait de ses bras. Elle écoutait et observait, et il eût été difficile de dire ce qui lui passait par la tête.

Lioudmila Sérébritskaïa était née à Minsk, dans la famille d'un honorable médecin. Très douée, mais un peu inconstante, la jeune fille s'était successivement prise de passion pour la culture physique, puis pour la poésie, ensuite pour le théâtre et, enfin, alors qu'elle faisait ses études à l'Institut polytechnique de Leningrad, elle s'était passionnée pour la philosophie et l'activité sociale ; elle devint bientôt secrétaire de l'organisation komsomole de sa faculté.

Quand la guerre éclata, Lioudmila était au chevet de son père malade. Elle n'eut pas la force d'abandonner le vieillard mourant, et resta dans Minsk occupé. Ne connaissant personne en ville, elle se mit avec ardeur à la recherche d'une organisation clandestine ou partisane. Mais, avant d'avoir réussi à se mettre en contact avec les militants clandestins, elle fut arrêtée et emmenée dans un convoi de captives. Les années qu'elle passa dans les camps de concentration ne purent briser sa volonté. Quelle que fût la situation, elle s'ingéniait à découvrir les personnes de valeur, en formait des cellules secrètes, organisait le sabotage des travaux, versait du sable dans les écrous des machines-outils, jetait des morceaux de caoutchouc dans les réservoirs à essence. Profitant de ce qu'elle connaissait l'allemand, elle s'introduisait dans les bureaux des camps, savait se faire passer pour une employée modèle et, en douce, subtilisait des formulaires de permission pour les évadés, fabriquait des faux papiers pour ceux qui rentraient au pays.

Elle s'était évadée des camps à trois reprises. Une fois elle réussit même à s'enfuir à pied depuis les bords de la Manche jusqu'à la Dvina. Mais à chaque fois on l'arrêtait, on la rouait de coups, on la torturait, et on la ramenait aux étapes. Elle ne se rendait pas. Assommée, à moitié morte, gisant sur la terre battue, inondée d'eau, d'une cellule du camp de répartition, surmontant sa douleur, elle réfléchissait aux causes de ses insuccès passés et dressait le plan de nouvelles évasions.

Après sa troisième tentative avortée, elle se trouvait dans un convoi d'esclaves qui s'acheminait lentement vers le sud, en Silésie ; assise dans un coin, elle avait aussitôt remarqué et distingué parmi les jeunes filles silencieuses, qui soupiraient, pleuraient, et qui, de chagrin, avaient cessé de se surveiller et se laissaient aller, — la vive petite Ukrainienne aux yeux noirs, vêtue proprement, avec d'épaisses nattes brunes entourant son front d'une couronne soigneusement tressée. Ce qui avait plu à Lioudmila, c'était la fermeté avec laquelle Katérina supportait son malheur, son empressement à aider ses compagnes, sa voix sonore, impertinente et désagréablement criarde, lorsque, debout à la porte du wagon, elle agonisait des pires injures les sentinelles, et mélodieuse et ample lorsqu'elle entonnait les chansons soviétiques que les autres reprenaient en chœur.

D'abord Lioudmila s'était fait sur Katérina une mauvaise opinion : elle pensait que c'était une gamine frivole, une mauvaise herbe, pas difficile, qui supporte aisément d'être transplantée sur le plus immonde terrain. Mais, un matin que Katia, de sa voix hardie, entreprenait les jeunes filles; leur reprochant de rester inertes, sans se laver, sans se peigner et de « répandre la contagion », Lioudmila l'observa de plus près.

— Sottes, sottes que vous êtes ! criait la jeune fille, dont les yeux noirs étincelaient d'indignation. Vous croyez bien faire en perdant figure humaine ? Ils ne demandent que ça, ces salauds de fascistes. Ils veulent nous faire oublier que nous sommes des êtres humains, ils veulent faire de nous des bêtes de somme. Mais ils ne nous ont pas regardées, ces maudits chiens ! Et, d'un geste furieux, elle montrait le poing par la fente de la porte par où l'on voyait se dérouler un paysage monotone, fastidieux, étranger. — J'ai lu quelque part que nos grands révolutionnaires, même lorsqu'ils étaient condamnés à mort, faisaient de la gymnastique dans leur prison, pour conserver leurs forces.

Et, en effet, probablement pour remonter ses compagnes, elle se mit à faire de la gymnastique dans le wagon ; elle la faisait avec ténacité, au bruit des roues qui heurtaient les rails ; et les jeunes filles la regardaient avec étonnement, voire avec une crainte respectueuse.

— Mais, ça vaut-il la peine de conserver nos forces ? Quand même il faudra travailler pour nos ennemis, lança Lioudmila, désireuse de sonder Katérina.

La jeune fille aux yeux noirs bondit.

— Moi ? Travailler pour ces crapules ? Pour ce rebut de l'humanité ?... Mon travail à moi leur fera pleurer des larmes de sang. — Et, approchant de Lioudmila son visage hâlé, lui soufflant à la face son haleine brûlante, elle murmura :

— Tu veux savoir pourquoi je veux conserver mes forces ? Mais, sans forces, est-ce que je pourrais m'évader ? Je n'aurai plus qu'à me laisser crever. Que nous perdions nos forces ? Mais c'est tout ce qui leur faut, aux fascistes !

— Chut, fit Lioudmila en lui fermant la bouche avec sa main.

— Qu'ils écoutent ! Ça m'est égal ! Je n'ai peur de personne.

— Tu as bien tort ! Tu ménages tes forces, mais tu oublies ta tête.

Les jeunes filles se regardèrent longuement, attentivement, puis sourirent, puis rirent aux éclats. Depuis lors elles furent liées par cette austère et solide amitié qui naît dans les jours de malheur entre les gens soumis à de rudes épreuves.

Le convoi arriva à Kreuzburg où se trouvait alors le marché d'esclaves de la Silésie ; les agents de Saukel, Brigadenführer des troupes S.S., rabattaient ici des esclaves de toute l'Europe. On fit sortir les jeunes filles des wagons et on les conduisit sous escorte dans un immense hangar vide situé hors de la ville. Là, on les aligna sur plusieurs rangs, en leur interdisant de s'asseoir. Des gens arrivèrent en foule qui parurent aux jeunes filles tous pareils : trapus, la face cramoisie, la tête carrée, une nuque de taureau, et tous vêtus de la même manière : culotte de golf, veste de chasseur et chapeau vert avec une plume de coq de bruyère. Les jeunes filles devinèrent que c'étaient des propriétaires terriens de Silésie, de la vallée de l'Oder. Parmi ces gens il y avait aussi des femmes massives, disgracieuses, avec de grands pieds.

En passant entre les rangs des captives, les femmes relevaient leurs jupes d'un air dégoûté, et se bouchaient le nez avec leur mouchoir. Un fonctionnaire coiffé d'une casquette à pont, accompagnait le groupe.

Les propriétaires fonciers examinaient les jeunes filles d'un œil de maître ; ils les faisaient tourner, tâtaient leurs muscles. Une femme maigre, méchante, au visage jaune, en culotte d'homme, un stick à la main, alla même jusqu'à fourrer ses doigts dans les bouches des captives, pour vérifier si elles avaient toutes leurs dents et si leurs [gencives n'étaient pas attaquées par le scorbut.

Les deux compagnes se tenaient côte à côte.

— Ils nous regardent comme des bêtes au marché... Ah, les salauds, ah, les rebus ! murmurait Katia.

Pâle, tremblant de tout son corps, elle respirait avec peine, se mordait les lèvres jusqu'au sang. Encore un instant, et elle aurait une attaque de nerfs, eût-on dit. Lioudmila caressa doucement la main glacée de son amie, qui pendait, inerte. Toute cette procédure lui était déjà familière. Oh, elle savait bien ce que c'était que le fascisme et les fascistes ! Elle les haïssait si violemment, qu'elle ne les considérait plus comme des êtres humains. Maintenant calme, froide comme une statue, elle levait fièrement la tête, regardant avec mépris la foule qui approchait.

Les hobereaux qui avaient fait leur choix, retroussaient sans se gêner les manches des jeunes filles, regardaient les numéros marqués sur leurs bras, et les dictaient au fonctionnaire. Celui-ci les inscrivait dans un carnet, et deux vieux soldats bancals du Volkssturm dont l'uniforme pendait sur leur corps décharné, emmenaient les esclaves choisies au bout du hangar et les plaçaient au pied du mur, à côté d'un écriteau portant le nom de famille du propriétaire foncier.

— Je n'y tiendrai pas. S'il me touche, je lui saute aux yeux, je lui envoie un coup de pied dans le bidon, murmura Katia. De ses lèvres mordues, des gouttes de sang coulaient sur son menton juvénile, arrondi, et puis s'imprimaient en petits cercles noirs sur le sol bétonné.

— Le contact d'une bête puante est répugnant, mais il ne peut outrager un être humain, répondit froidement Lioudmila.

— Voyez comme elles se tiennent ! Dirait-on pas : des princesses !... Ce sont sûrement des bolcheviques, dit en s'approchant des deux compagnes un gros homme à la face cramoisie, à l'arcade sourcilière fendue.

Lioudmila avait compris. Le gros homme l'examina de la tête aux pieds et renifla avec satisfaction. Comme il allongeait sa main courte, couverte de poils roux et de taches de son, pour tâter les muscles de la jeune fille, il croisa le regard de ses étroits yeux gris, et sa main se retira brusquement, malgré lui. Il disparut dans la foule en grommelant :

— Doucement, hein... Ici, c'est nous qui sommes les maîtres.

— Celles-là, je préfère m'en passer... Je ne voudrais pas rencontrer cette Lorelei bolchevique dans une forêt russe, fit un autre, d'un air entendu.

— Je prends ces deux-là. Leur mine florissante me plaît, lança d'une voix gutturale la femme en culotte, au visage jaune. — Peu m'importe la façon dont elles me regardent. Ce qui m'intéresse, ce sont leurs muscles. Dieu merci, j'ai les nerfs solides.

Ce disant, elle lança un regard de mépris sur les hommes qui avaient baissé les yeux.

Cependant, elle non plus ne s'approcha pas des jeunes filles ; elle ordonna aux soldats de relever et de consigner leurs numéros.

C'est ainsi que les deux compagnes s'étaient trouvées ensemble dans le grand domaine de « Sophienburg », appartenant au colonel Richard Richtenau. Le colonel se battait quelque part sur le front Est, et c'était sa femme Klara qui veillait à l'exploitation, cette dame au visage jaune, en culotte d'homme, un stick à la main, qui avait retenu les deux jeunes filles. En même temps qu'elles, Frau Richtenau avait choisi cinquante autres jeunes filles.

Leur vie à « Sophienburg » commença par ceci qu'on leur confisqua leurs vêtements et ce qui leur restait de leurs objets personnels. En échange, on leur donna des combinaisons, toutes pareilles, en treillis, et des sabots. Frau Richtenau distribua leurs effets à ses salariées agricoles allemandes, à l'occasion de la première fête qui se présenta. Ce geste visait deux buts : récompenser et distinguer les Allemandes, et enfoncer à jamais un coin entre elles et les esclaves de l'Est.

Les captives étaient logées dans une écurie désaffectée. Elles vivaient quatre par quatre dans chaque stalle où l'on avait construit des bat-flanc de planches, à deux étages. On leur délivra une brassée de paille par tête, en les avertissant qu'elles n'en recevraient une autre que dans six mois. On les nourrissait trois fois par jour : un morceau de pain de tourteaux et de son, et un demi-litre de lavasse de betteraves dont une bête n'aurait pas voulu. L'écurie n'était pas chauffée. Par les froids hivers de Silésie, les jeunes filles, rapprochaient leurs lits de planches et, pour ne pas geler, elles se couchaient deux par deux, se réchauffant ainsi mutuellement. A vrai dire, il y avait dans le château d'autres locaux vacants, plus appropriés, mais Klara Richtenau avait un système à elle pour traiter les esclaves. Elle entendait leur faire oublier qu'elles étaient des êtres humains et par la faim, le froid, les coups, tuer en elles la volonté.

Le dernier chaînon de ce système, étaient les punitions corporelles. Les jeunes filles prises en faute étaient traînées au garage et fouettées. Kurt, le chauffeur de Frau Richtenau remplissait, par cumul, les fonctions de bourreau : c'était un gars d'une taille énorme, mal bâti, avec de longs bras d'orang-outang. Il opérait sans aucune colère, avec un calme parfait, avec précision et ponctualité, comme il exécutait toutes les autres besognes dont on le chargeait. Ni les invectives, ni les larmes, ni les cris des victimes, ne faisaient changer l'expression impassible, pétrifiée, de sa longue face blême. Mais, parfois, pendant le supplice, Frau Richtenau, en costume d'homme, en chapeau, un stick à la main, faisait irruption dans le garage. Pendant quelque temps elle observait de loin comme le fouet retombait avec un sifflement, laissant sur le corps des traces qui s'empourpraient très vite ; puis, une lueur sauvage étincelait dans ses prunelles, les minces narines de son nez busqué frémissaient ; elle n'y tenait pas, arrachait le fouet des mains de Kurt et se mettait elle-même à frapper la victime. Elle savait y faire : du premier coup elle fendait la peau. Le sang et les cris l'excitaient ; un tic tordait sa face, de l'écume apparaissait aux commissures de ses lèvres, ses yeux erraient sauvagement. Parfois, s'oubliant de fureur, elle frappait jusqu'au moment où elle-même, à bout de forces, tombait dans les bras de son chauffeur.

Du reste, après que deux de ses victimes eurent succombé aux coups, et qu'une jeune fille, ne pouvant supporter ces outrages, se fut jetée dans l'Oder, les autorités du Kreis interdirent à la Frau ces orgies sanglantes dans le garage et la menacèrent de lui reprendre ses esclaves. Les bastonnades cessèrent, mais tout le régime d'existence de « Sophienburg » savamment calculé pour convertir les jeunes filles en silencieuses bêtes de somme — resta inchangé. Arrivées là, les deux amies devinèrent d'instinct le but visé par leur propriétaire et lui déclarèrent une guerre astucieuse, implacable. De son œil exercé, Lioudmila, qui s'y connaissait, eut tôt fait de distinguer les femmes les plus sûres, avec lesquelles on pouvait parler ouvertement. Au cours de son glorieux travail dans les champs de betteraves, Katia avait acquis de bonnes habitudes d'organisation, elle savait aborder les gens et leur en imposer, elle réussit à former un Comité secret. D'abord ce Comité s'était assigné pour but de soutenir les

captives, de les stimuler, de remonter leur moral. Les membres du Comité faisaient honte aux jeunes filles qui se négligeaient, les forçaient toutes à se laver, à veiller à leur tenue ; elles soignaient à tour de rôle celles qui tombaient malades, partageaient leurs portions avec les plus épuisées, et, pendant le travail, volaient pour elles des pommes de terre, du grain, de la farine. Les règles de la conspiration étaient strictement observées, mais toutes les captives sentaient constamment la main directrice du Comité qui les guidait, les soutenait, sa volonté, son aide. Aux moments difficiles, bien que redoutant un peu le Comité, elles recherchaient sa protection.

Ne se sentant plus seules, les captives commencèrent peu à peu à sortir de leur impassibilité, de leur apathie. Quand le principal fut fait, les deux amies agirent plus résolument. Dans leur lutte secrète contre Frau Richtenau, elles ne s'embarrassaient pas du choix des moyens. Bientôt des malheurs étranges, incompréhensibles à première vue, commencèrent à pleuvoir l'un après l'autre sur « Sophienburg ».

D'abord, par un jour de grand vent, ce fut une grange à foin qui prit feu et brûla entièrement, laissant le bétail sans fourrage. Puis, parmi les jeunes bestiaux une épidémie se déclara, que rien ne pouvait expliquer. Ensuite les porcs énormes, magnifiques, qui faisaient l'orgueil de Frau Klara et étaient destinés à ravitailler l'armée, furent atteints d'une maladie bizarre : ils cessaient de manger, maigrissaient et puis crevaient. Plus de la moitié du troupeau périt, jusqu'au jour où le vétérinaire mandé de Breslau, eut trouvé dans les intestins des bêtes crevées des soies rudes, coupées menu, et des débris de verre. La porcherie était comme le sanctuaire du domaine. Elle était confiée à des Allemandes. Celles-ci furent arrêtées, emmenées à la ville sous l'inculpation de sabotage. Mais de nouveaux malheurs continuèrent à ruiner cette exploitation modèle, naguère florissante.

Subitement, les tracteurs s'arrêtaient au bout de l'allée du parc, avant même d'être sortis dans les champs. On découvrait du sable dans leurs roulements à billes. Les chefs des élevateurs où Frau Klara livrait sa récolte, la menaçaient du tribunal pour leur avoir fourni du blé infesté de charançon. Lorsque commença la saison de la fabrication du sucre et que l'on eut ouvert les dépôts de betteraves, celles-ci qui, autrefois, avaient toujours parfaitement supporté l'hiver, avaient entièrement pourri et s'étaient transformées en une horrible bouillie nauséabonde. La voiture personnelle de Frau Richtenau, un cadeau de son mari, une « Opel-Kapitan » bleu d'azur que l'on recouvrait d'une housse spéciale dans la remise du château, commença, elle aussi, à faire des siennes. Tout à coup, elle s'arrêtait en pleine marche : la transmission était encrassée. Un jour il fallut même envoyer un tracteur pour la remorquer. Cela dura jusqu'au jour où Kurt, s'étant décidé à nettoyer le réservoir, découvrit tout au fond un morceau de caoutchouc.

Katia Kouklenko, la petite jeune fille aux yeux noirs, dont l'équipe, quelques années plus tôt, était renommée dans toute la région de Kiev pour son savoir-faire, sa prévoyance et son économie, révéla une imagination fertile, inépuisable dans ce genre d'inventions destructrices. Toute l'expérience qu'elle avait acquise en visant à protéger l'économie collective contre les adversités, elle l'utilisait maintenant à rebours, l'orientait vers la destruction. Le Comité secret comptant déjà vingt jeunes filles, qui exécutaient les travaux les plus divers dans la propriété, Katia pouvait, par leur intermédiaire, porter des coups infaillibles, et balayer les traces.

Frau Richtenau était désespérée. Il y avait de quoi. Son exploitation qui, récemment encore, était florissante, déclinait à vue d'œil. La propriétaire ne remplissait pas ses engagements touchant les fournitures à l'Etat, se voyait infliger des amendes pour avoir vendu des produits avariés aux firmes commerciales. Bien entendu, elle devinait d'où partaient les coups qui la frappaient, mais elle n'arrivait pas à pincer les coupables. La Frau changea d'attitude envers les esclaves russes ; elle interdit aux surveillants de les frapper pendant le travail, elle institua des journées de repos, améliora la nourriture ; de temps à autre elle se montrait parmi ses captives, essayait d'engager avec elles la conversation, leur donnait l'accolade. Peine perdue ! Toutes ces Russes étaient pareilles, toutes avaient le même visage, sombre, méprisant, menaçant. Ah, si elle avait eu de la main-d'œuvre, avec quel plaisir elle les aurait toutes expédiées dans un camp de concentration, toutes, jusqu'à la dernière ! On aurait su leur parler, là-bas ! Mais il y avait pénurie de main-d'œuvre, il fallait en prendre son parti et manœuvrer.

La Frau acheta dans un chenil d'Etat une douzaine d'énormes bergers allemands, spécialement dressés pour la chasse à l'homme. La nuit, on les lâchait ; ils hurlaient et se battaient dans la cour, prêts à déchirer quiconque aurait montré le nez dehors. Le chef de la garnison de Steinau, un ami de son mari, lui envoya six soldats du Volkssturm. Ils montaient une garde incessante la nuit, dans les pièces du château, à la grille d'entrée. Mais rien n'y faisait. Tard en automne, plusieurs meules de blé brûlèrent. Du reste, les meules flambaient également dans les propriétés voisines. Impossible d'établir qui les incendiait.

Frau Richtenau s'adressa à Dieu et à la Gestapo. Dieu fit la sourde oreille. La Gestapo dépêcha un fonctionnaire. Celui-ci, après un souper abondant, échauffé par le vin, dégrafa le col de sa tunique et écouta d'une oreille compatissante les plaintes de la propriétaire.

— Des incendies ? De l'épizootie ? Ce n'est pas nouveau, hélas, ce n'est pas nouveau. Le charançon s'est mis dans votre blé ? Ça s'est vu aussi. Oui, les affaires vont mal sur le front. Ces maudits Russes approchent de nos frontières. Non, non, pour l'instant abstenez-vous de toutes représailles... Il faut se montrer prudent, extrêmement

prudent avec ces captifs, surtout avec les Russes. Il n'y a pas à dire, on en a trop amené en Allemagne. Quand on garde chez soi des explosifs, hélas, le maître de céans lui-même doit marcher sur la pointe des pieds. Vous avez entendu les derniers communiqués ? Oui, oui, ils ont forcé la Vistule. Terrible époque ! Ah, ces Russes, on avait bien besoin de s'en embarrasser ! Et qu'est-ce que vous écrit du front de l'Est votre respectable époux ? Le front de l'Est ! C'est drôle de l'appeler ainsi, alors que le front est quelque part, tout près.

Le fonctionnaire partit le matin, accompagné d'une escorte. A présent les Allemands se déplaçaient sur leur propre terre sous bonne garde. La nuit suivante Frau Richtenau, sans éteindre la lumière, s'était couchée dans son immense lit froid. Elle écoutait les hurlements redoutables des chiens dans la cour, sous sa fenêtre, les pas réguliers des soldats qui résonnaient sous les voûtes du vieux manoir. Elle se trouvait prisonnière dans son propre château. Tout le temps elle revoyait les visages maigres de ses esclaves, leurs joues creuses, leurs fronts assombrés, sillonnés de rides précoces, et leurs yeux, étincelants au fond des orbites, terribles, menaçants. En ce moment, que font-elles ? Il lui semblait entendre leur murmure sinistre. A coup sûr, elles fomentent un crime... Ah, quelle terrible époque !

Si seulement elle avait pu se douter de ce que faisaient ces femmes aux heures où elle-même tremblait sur sa large couche, prêtant l'oreille aux austères bruits de la nuit d'hiver.

Dans la pénombre de l'écurie déserte, dont les murs luisaient, couverts de givre, les captives, se serrant les unes contre les autres pour se réchauffer, étaient assises sur leurs bat-flanc, étroitement disposées en cercle. Au centre se dressait la silhouette élancée de Lioudmila. D'une voix grave, bien timbrée, la jeune fille récitait du Maïakovski, son poète préféré, dont, depuis ses années d'école, elle savait par cœur des poèmes entiers.

La graisse fondait dans la petite veilleuse de carton, la mèche tremblait et crépitait. De grandes ombres s'agitaient sur les murs et le plafond de l'écurie, et les paroles puissantes, violentes, passionnées, retentissaient, tombaient sur l'assistance silencieuse, comme les sons d'une cloche. Et il semblait aux jeunes filles que ces paroles ne sortaient pas, avec les petits nuages de vapeur, des lèvres bleues de froid, gercées, de leur compagne, mais arrivaient de très loin, de là-bas, de leur terre natale. Puis, Anna Nikiforovna, ancienne bibliothécaire de Smolensk, prit la place de Lioudmila. Son visage était bouffi, couvert de taches de rousseur ; elle marchait à peine sur ses grosses jambes, que le scorbut avait enflées. On installait avec précaution la malade sur le siège d'un vieux traîneau, et cette femme pâle, œdématisée, à la bouche livide, effondrée, redisait de mémoire les récits de Tchekhov, de Tolstoï, de Gorki.

Il y avait plusieurs semaines qu'elle restait couchée sur son bat-flanc. Ni le cachot — un souterrain glacé — ni les menaces de Kurt, ne pouvaient l'obliger à se rendre au travail. Mais dès qu'elle commençait à raconter, elle se transportait par la pensée dans le monde lointain, si cher, où, récemment encore, entourée de livres, elle se donnait toute entière à son occupation favorite. Son visage pâle s'animait, ses yeux étincelaient sous ses paupières alourdies, sa voix faible, qu'on eût dit brisée, devenait plus forte, plus sonore, emplissait l'écurie humide et glacée. Et les jeunes filles, oubliant tout, se penchaient en avant, hypnotisées par les inflexions de sa voix.

Parfois il y avait information politique. Lioudmila disparaissait, puis, au bout d'un moment, elle revenait annoncer les dernières nouvelles : le communiqué du Bureau d'informations soviétique. Où se les procurait-elle ? Les jeunes filles l'ignoraient et ne cherchaient pas à le savoir. Elles craignaient un peu Lioudmila, son austérité, son humeur brusque, mais elles lui faisaient confiance et attendaient avec une impatience fébrile ses brefs communiqués.

Un jour Lioudmila, d'ordinaire si raisonnable et d'une si grande retenue, entra d'un bond par la fenêtre de l'écurie, surexcitée, radieuse, cheveux au vent. Des flocons de neige étincelaient dans ses boucles rousses, éparées sur ses épaules. Sans même sauter à bas de la fenêtre, sans étouffer sa voix, elle cria :

— Ils ont percé le front, les nôtres ont percé le front ! Ils marchent sur Czenstochow. C'est à moins de cent kilomètres d'ici. Ils seront bientôt là ! Tenez bon, les fillettes, ils seront bientôt là !

Et, appuyée contre la fenêtre toute couverte de givre, cette jeune fille si ferme, toujours maîtresse de ses sentiments, fondit en larmes.

Peu de temps après, sur tous les chemins menant vers l'ouest, en direction d'Oppeln, de Steinau, de Breslau, on vit déferler des torrents de réfugiés. Des patrouilles de S.S. armés de mitrailleuses les chassaient de la route, déblayant les grandes artères pour les troupes ; et les réfugiés cheminaient par les champs gelés, par les bois, enfonçant dans la boue neigeuse, abandonnant bicyclettes, voiturettes d'enfants pleines de baluchons, charrettes à bras chargées de hardes ; des parents perdaient leurs enfants dans cette bousculade. Ce torrent de panique folle, qui déferlait, irrésistible, vers l'ouest, disait avec plus d'éloquence que les communiqués ce qui se passait sur le front. Tous les travaux avaient été suspendus à « Sophienburg ». Les soldats du Volkssturm enfermaient pour la nuit les jeunes filles dans l'écurie et faisaient les cent pas devant la porte, armés de mitraillettes. Lorsqu'on

apportait la nourriture aux captives, deux soldats, mitraillettes braquées, restaient postés à côté des marmites jusqu'à ce que celles-ci fussent vidées. L'aspect des hommes du Volkssturm était pitoyable, apeuré. Ils tressaillaient à chaque bruit et souriaient, conciliants, de leurs vieilles bouches ridées, édentées, lorsque les jeunes filles se moquaient d'eux ouvertement. Sur l'ordre de Frau Richtenau, pour empêcher les captives de sortir de l'écurie, on leur confisqua et on cacha leurs sabots.

Les prisonnières s'étaient ranimées. Pour la première fois, sous les voûtes givrées de l'énorme écurie, des rires sonores retentirent. Le soir, par les fenêtres grillées, des chansons s'envolaient, les simples et tendres mélodies de la Patrie lointaine. Les captives chantaient parfois très tard dans la nuit, et personne n'osait les empêcher. Ces chansons pacifiques tenaient les habitants du château en éveil, les obligeaient à garder l'électricité allumée jusqu'à l'aube, dans toutes les pièces.

Un matin, l'écurie fut réveillée par une clameur sauvage. Une fillette, assise sur son lit, qui ne s'était pas encore débarbouillée, ni peignée, poussait des cris perçants. Les femmes, interdites, s'étaient massées autour d'elle. La fillette continuait à pousser des cris joyeux, en pointant son doigt vers l'Est. L'une des femmes lui ferma la bouche avec sa paume, alors toutes entendirent le roulement sourd d'une lointaine canonnade, à peine perceptible à cause de la rumeur confuse du parc.

— Ce sont les nôtres, murmura une voix.

De nouveau toutes se figèrent, prêtant l'oreille. Non, ce n'était pas une illusion de l'ouïe. La fillette n'avait pas rêvé la canonnade. L'artillerie grondait encore très loin, les éclatements étaient assourdis, rappelant le bruit des pommes de terre que l'on fait tomber dans un sous-sol par un pan de bois incliné. Et les femmes écoutaient ce tonnerre, comme si ce n'étaient pas des canons qui tiraient mais une voix familière, chère au cœur, qui les appelait de loin.

— Les voilà... Enfin !... Une main amie me fermera les yeux, dit tante Pacha qui se mourait du scorbut et du rhumatisme. Et elle se signa frénétiquement, les yeux tournés vers un coin de l'écurie, visqueux, couvert de givre. Les femmes l'entourèrent.

— Tu ne mourras pas, maintenant, les nôtres ne te laisseront pas mourir, ils te guériront.

Toutes les femmes pleuraient, s'embrassaient : c'était comme une crise d'hystérie collective. Katia et Lioudmila n'arrivaient pas à les calmer. Soudain, Katia lança : — Une chanson, fillettes, une chanson ! Et de sa voix grave — une voix de poitrine — elle entonna « Katioucha », la chanson favorite des captives, qui leur parlait d'amour, de la jeunesse, de la lointaine Patrie, de toutes ces grandes choses humaines dont elles étaient privées ici. Et toutes, tant qu'elles étaient, même tante Pacha, reprirent en chœur le refrain. Des sons rauques s'échappaient de la bouche enflée de tante Pacha, et des larmes troubles comme l'eau qui, au printemps, s'écoule des toits, rampaient sur ses joues bouffies, s'arrêtant dans ses rides profondes.

Pendant que les autres chantaient, Katia disparut par la fenêtre qui donnait sur le toit de la remise. Depuis que les chiens-loups rôdaient dans la cour, c'était le seul chemin qui permit aux membres du Comité de communiquer avec le monde extérieur. Katia courut sur le toit, sauta sur la pile de bois de chauffage, regarda autour d'elle, aspira avidement l'air glacé du matin, se laissa glisser sur le sol et, pareille à une ombre légère passant dans le brouillard gris, elle traversa encourant la cour extérieure et heurta doucement mais avec insistance, à une petite lucarne. A sa grande surprise, elle n'eut pas besoin de frapper longtemps. A l'intérieur, on ne dormait pas ; le vasistas s'ouvrit aussitôt.

— Fraulein Katia... Schnell, schnell, murmura une voix rauque.

Katia se glissa par la porte entre-bâillée. Dans ce réduit logeait Karl, ancien mécanicien à la ville de Hindenburg, actuellement monteur électricien, attaché au château, vieil antifasciste avec lequel les jeunes filles du Comité secret s'étaient liées d'amitié ; c'était là qu'elles recevaient les nouvelles de la Patrie. Karl possédait un petit poste de T.S.F. A onze heures il laissait entrer chez lui Katia ou Lioudmila, les aidait à capter Moscou ; puis, silencieux, il s'asseyait à l'écart et fumait une longue pipe, en s'enveloppant de nuages d'une fumée acre, nauséabonde. C'était un homme solitaire, taciturne. Leur amitié datait du jour où, plusieurs captives étant tombées malades du scorbut, il s'était approché en silence de Lioudmila, dans la cour, et lui avait donné furtivement un petit sac, en montrant du doigt ses dents. Le sac contenait des gousses d'ail. Cela s'était passé en automne. Depuis lors Katia et Lioudmila se glissaient à tour de rôle dans son réduit pour écouter la radio.

Jamais il ne leur parlait ; il fumait en silence. Parfois il leur procurait des médicaments pour les malades. Les jeunes filles l'appelaient « oncle Karl ». Il était toujours calme, invariablement. Or, maintenant, contre son ordinaire, cet homme énigmatique était ému. Il ne s'assit pas à fumer sa pipe dans son fauteuil d'osier ; il arrêta Katia sur le seuil et murmura :

— Les vôtres ont percé le front. Frau Klara a reçu de Steinau l'ordre d'incendier les dépôts de grains et de viande, et d'abattre le bétail.

Karl frotta nerveusement l'une contre l'autre ses mains osseuses, enflées par le rhumatisme... En sa qualité d'Allemand il lui était pénible de dire ce que les maîtres du Kreis avaient encore ordonné à Frau Klara ; il ajouta cependant que les captives devaient quitter l'écurie, sans tarder.



Katia comprit que quelque chose de terrible les menaçait. Elle avait confiance en oncle Karl. Il ne se serait pas inquiété sans raison. Aussitôt, un plan se forma dans sa tête. Pouvait-il leur rendre un dernier service : couper les fils téléphoniques qui reliaient le château à Steinau ? L'Allemand, toujours silencieux, acquiesça d'un signe de tête : il le ferait immédiatement. Katia rebroussa chemin à toutes jambes. A peine arrivée à la fenêtre de l'écurie, oubliant toute prudence, elle cria :

— Hé, les fillettes, les nôtres arrivent ! Vous m'entendez ? Armez-vous, prenez tout ce qui vous tombera sous la main ! Puis, craignant de voir se reproduire l'hystérie de tout à l'heure, elle bondit dans l'écurie et se mit en devoir d'arracher la barre de fer qui servait autrefois à maintenir dans leur stalle les chevaux rétifs.

Les femmes avaient compris. Elles s'égaillèrent dans l'écurie, brisant et fracassant tout ce qui pouvait être brisé et fracassé, s'armant de planches, de bâtons, de haches et de pioches.

Le fracas du bois, le tintement des vitres enfoncées les stimulait, encourageait les plus timorées. Avec ces armes de fortune, les femmes se ruèrent vers la porte. Les battants s'ouvrirent tout grands, et, bousculant les sentinelles, deux flots humains s'échappèrent simultanément dans la cour dallée du château. En un clin d'œil les factionnaires furent désarmés : du reste, ils n'avaient fait aucune tentative de résistance. Une partie des femmes, dirigées par Katia, qui brandissait une hache, s'élança vers le pavillon où logeaient les soldats du Volkssturm ; les autres femmes, guidées par Lioudmila, coururent droit au château.

Sous les coups furieux des barres de fer, la porte de chêne sculpté vola en éclats. Quelqu'un tira au travers sur la foule, mais le bruit des détonations fut noyé dans le vacarme et les cris ; seules deux femmes, tombées sur les dalles et baignant dans leur sang, furent pour les autres un avertissement : une embuscade les attendait derrière la porte. Le chauffeur Kurt et le valet de chambre de Richard Richtenaus, un vieillard valétudinaire qui tenait à peine sur ses jambes, armés de revolvers, essayèrent d'arrêter la foule dans le vestibule. Ils tombèrent aussitôt, le crâne fracassé.

Au moment où le bruit et les clameurs retentissaient dans la cour, Frau Richtenau, en costume de voyage masculin, se démenait par sa chambre à coucher, fourrant dans des valises de l'argent, des valeurs, des bijoux qu'elle avait retirés de son coffre-fort. Sa voiture l'attendait depuis l'aube dans le parc, devant le perron de derrière. Kurt et le vieux valet de chambre, ses serviteurs les plus fidèles, devaient incendier les dépôts de grains, le frigorifique avec la viande qui n'avait pas encore été livrée, et la vieille écurie en bois où les captives, déchaussées, étaient enfermées. Ainsi en avait ordonné le Kreisleiter de Steinau, en personne.

Mais, lorsque tout était déjà préparé, quelque chose se produisit dans la cour. Frau Klara se précipita vers la fenêtre, souleva le store d'obscurcissement et, aussitôt, se rejeta en arrière. Dans la froide brume du soir, de vagues silhouettes s'agitaient, en combinaisons de treillis. Frau Klara saisit le récepteur du téléphone : il gardait un silence sinistre. La Frau voulut s'échapper par le parc, la sortie était encore libre de ce côté-là. Elle savait conduire, sa voiture l'attendait. Mais pouvait-elle laisser tout cet argent, ces valeurs, ces bijoux de famille ?... Ah, en emporter au moins une petite quantité ! Et avec des gestes convulsifs elle bourrait de billets de banque les poches de sa culotte, elle en fourrait dans sa chemisette.

Des coups de feu retentissent en bas, dans le vestibule. C'est Kurt. Il leur barrera la route. Un fracas. Des cris, un piétinement dans l'escalier. Elles ont passé ? Mon Dieu ! Un ouragan de pas dans l'immensité glacée de la salle ancienne, dans le salon. Fuir, fuir au plus vite ! Un saut vers la porte. Trop tard : le chemin est coupé. Des coups violents ébranlent la porte. Avec quoi frappent-elles ? Un panneau vole en éclats, un bras maigre, musclé, passe par le trou et fait jouer la serrure.

— La voilà ! crie en russe une voix triomphante...

Une seconde la foule se fige sur le seuil. Frau Richtenau ne voit que des visages échauffés, des yeux brûlants de fureur. Elle tombe à genoux. Elle tend aux femmes des liasses de billets, elle jure de leur donner tout, tout ce qu'elle a ; elle implore son pardon, elle bredouille on ne sait quoi sur la grandeur de l'âme russe, sur la bonté du cœur russe...

Mais voilà que de la foule se détache une jeune fille svelte, élancée, dont les boucles de feu sont éparses sur la misérable combinaison de treillis. Dans sa main brille une bêche. Les narines de son nez fin, busqué, frémissent de colère. En un pur allemand, elle dit :

— Tais-toi, misérable ! Je te défends de proférer ces paroles !

Non, celles-ci ne feront pas grâce. Se souvenant tout à coup de son revolver, Frau Richtenau sort de sa poche un petit browning et, aussitôt, s'écroule sur le tapis, le crâne ouvert. Sa main se crispe sur l'acier bruni, l'autre froisse dans un spasme, une poignée de billets de banque. Lioudmila rejette sa bêche ensanglantée et de sa voix ordinaire, qui, aussitôt, dégrise toutes ses compagnes, elle dit :

— Cette chienne n'a que ce qu'elle mérite ! A présent, fillettes, du calme. Ne cassez rien, n'abîmez rien. — Elle enveloppe la foule du regard sévère de ses yeux étroits, gris d'acier, et ajoute à voix basse, mais de façon que toutes l'entendent, même celles qui se tiennent derrière, dans la pièce à côté : — Compris ?

Pendant ce temps Katia Kouklenko, à la tête de son groupe, fait sortir du pavillon les soldats du Volkssturm, prisonniers. Ils ont les mains liées, mais, en somme, c'est plutôt pour le bon ordre. En voyant courir la foule qui avait eu raison des sentinelles, les soldats du Volkssturm s'étaient d'abord barricadés avec des meubles dans le pavillon, et s'étaient préparés à la défense. Mais une des femmes leur avait crié en allemand que s'ils ne sortaient pas à l'instant même de leur tanière, on y mettrait le feu. Il y eut une minute de silence. Après quoi une serviette de toilette blanche fixée à un manche à balai, apparut au vasistas. Les soldats capitulèrent sans coup férir : on les désarma, on les conduisit solennellement dans la cave du château.

Lioudmila distribua aussitôt les armes aux jeunes filles du Comité, posta des sentinelles devant les portes du château, devant les dépôts, devant la grille. Katia Kouklenko s'occupa des questions administratives. Elle envoya des jeunes filles évaluer les réserves de grain, de viande et autres denrées. Elle dépêcha une équipe dans les cuisines du château pour préparer un magnifique repas, et distribua les chambres aux jeunes filles.

Après quoi on songea à la sécurité. Les plus hardies furent armées de mitraillettes prises à l'ennemi, de carabines et de fusils de chasse empruntés à la collection de Richtenau, Les autres reçurent de vieux fusils à pierre, des hallebardes, des faux et des haches. Quatre jeunes filles, parmi les plus dégourdies et les plus braves, furent dépêchées sur la route de Steinau. Au cas où elles verraient approcher une expédition punitive, elles donneraient le signal en allumant un bidon d'essence qu'elles avaient emporté. Les jeunes filles s'étaient préparées à la bataille, voire à un siège. La canonnade qui retentissait de plus en plus fort du côté de l'Est, les encourageait, entretenait leur assurance qu'elles pourraient tenir jusqu'à l'arrivée de l'Armée soviétique.

Le bidon d'essence ne devait pas s'allumer. Au petit jour les jeunes filles dépêchées sur la route, accoururent à toutes jambes. Elles traversèrent la cour en ouragan, avec ces cris :

— Les nôtres, les nôtres, les nôtres !

Aux questions qu'on leur posait, elles répétaient :

— Les nôtres ! Il y a des tanks sur la route... Des bonnets avec l'étoile rouge... En pelisses, en bottes de feutre... Les nôtres, bien vrai !

Alors toutes les femmes s'élançèrent vers l'autostrade. Même tante Pacha qui, depuis plusieurs semaines, ne se levait plus de sa paillasse, suivit la foule à pas lents. On la saisit, on l'emporta à travers le parc, à travers les champs couverts de neige, vers l'autostrade où se déroulait sans fin, en ondoyant sur les collines, le serpent d'acier des tanks qui avaient percé...

Voici, ma foi, toute l'histoire que nous apprîmes de la bouche des jeunes filles qui avaient pris part à ces événements. Nous étions assis dans le cabinet sombre et glacé, revêtu en chêne noir, du maître du château de « Sophienburg ». Dans l'immense cheminée ancienne, des charbons ardents rougeoyaient. Dehors, la tourmente faisait rage ; elle hurlait dans la cheminée, grattait avec de la neige sèche aux fenêtres ogivales, dont les vitraux de couleur, encadrés de plomb, représentaient des scènes de chasse au moyen âge. Une flamme blette dansait dans le foyer, au-dessus des charbons. La fumée qui sentait le soufre, reflua dans la pièce. Dans les salles voisines, plongées dans les ténèbres, le parquet ancien craquait. Une vieille horloge faisait entendre le tic tac lent et régulier de son balancier ; par intervalles, elle annonçait d'une voix rauque et fatiguée la marche du temps.

Toutes ces choses nous étaient étrangères, appartenaient à un monde sinistre, inconnu. Or dans cette pièce, garnie de meubles des siècles révolus, des femmes entraient, comme chez elles, sans faire aucunement attention à l'ambiance insolite. L'air préoccupé, elles faisaient leur rapport à une frêle jeune fille, aux immenses yeux noirs, profondément enfoncés dans leurs orbites, sur les questions les plus ordinaires : les pourceaux veulent manger ; où prendre de quoi leur faire une pâtée ? Il faut sécher le grain qu'elles-mêmes avaient humecté à dessein quinze jours plus tôt : si on ne le remue pas à la pelle, il sera perdu. Il faut relayer plus souvent les postes de jeunes filles : vers le soir le froid se fait plus vif. Elles rapportèrent également que dans les caves du château elles avaient découvert une énorme quantité de linge de lit, qui pourrait servir aux hôpitaux.

Puis un vieil Allemand voûté entra avec une longue pipe recourbée, pétrissant entre ses doigts noueux, aux phalanges enflées, un chapeau vert déteint. Il proposa à la jeune fille de mettre en marche le moteur et de donner l'électricité et l'eau pour que les radiateurs n'éclatent pas. C'était l'oncle Karl. Selon son habitude, bien allemande, il se tenait au garde à vous devant Katia et lui parlait comme si elle eût été la châtelaine. Une femme âgée, d'aspect maladif, apporta dans son tablier et vida sur la table un tas de cuillers et autre argenterie de table : cela servirait à une cantine militaire.

La petite jeune fille alerte, couronnée de nattes brunes, et dont les yeux très grands et très beaux exprimaient la fatigue, donnait des ordres brefs et impérieux, comme si elle eût depuis longtemps géré les biens de cet immense château, alors qu'en réalité, quelques heures plus tôt, elle était une captive, marquée d'un numéro au bras droit.

Son amie était assise dans un coin de la pièce. A la lumière d'une veilleuse de carton qui jetait des lueurs vives sur ses boucles d'or, elle inscrivait sur un registre les objets de valeur trouvés au château. Indifférente, elle comptait les pierreries et puis, d'un geste également indifférent, elle repoussait de côté les pendentifs, boucles d'oreille, bagues, colliers, médaillons qui traînaient là, devant elle, en vrac. Elle se préparait à livrer à l'Armée rouge tous ces bijoux, découverts par les femmes dans les cachettes de Frau Richtenau.

On entendait gronder et hurler, dans la cour, en agitant leurs chaînes dans leurs niches de fer, les chiens affamés, spécialement dressés pour la chasse à l'homme. Dans la vaste chambre à coucher, au pied du lit surmonté d'un baldaquin de bois sculpté et blasonné, au milieu des billets de banque et des feuilles multicolores de valeurs dispersés sur le tapis, serrant dans une main un browning, et dans l'autre une poignée de marks-papier, gisait le cadavre de Klara Richtenau, qui n'intéressait personne. Sur son visage verdâtre s'était figée une expression d'horreur et de rage impuissante.

A l'étage supérieur, devant les fenêtres obscures, couvertes des fougères étincelantes du givre, d'où la vue s'ouvrait sur la route, des femmes étaient massées ; grattant avec leur ongle la couche de glace, puis agrandissant de leur haleine le petit trou ainsi formé, elles sondaient les ténèbres où, au delà des sombres silhouettes de tilleuls centenaires, passaient en une file interminable, des pinceaux de lumière, blancs et tremblants, qui tantôt disparaissaient, tantôt dardaient vers le ciel des gerbes de rayons. C'étaient les divisions de tanks qui continuaient leur marche vers l'ouest, s'enfonçant dans la brèche pour encercler la Silésie. Reconduisant du regard les feux des voitures, les anciennes captives murmuraient, en savourant leurs propres paroles :

— Les nôtres ! Dire que ce sont les nôtres, fillettes ! C'est à en devenir folles ! Les nôtres !

SUR LE CHEMIN DE LA GUERRE

La canonnade se faisait entendre à droite et à gauche, et non à l'avant, comme cela arrive le plus souvent à la guerre. Le lieutenant Vladimir Pastoukhov, qui se tenait tout transi de froid au volant glacé, croyait longer un étroit corridor, entre deux murs sonores de détonations et d'explosions. Le puissant moteur du camion grondait sous la tension, fatigué de marcher en première vitesse. Les chaînes qui enveloppaient les roues tintaient convulsivement en rejetant autour d'elles la neige fondue. Le chauffeur, le caporal Likhodéev, ayant été blessé, avait prié le lieutenant de l'attacher avec des courroies au dossier du siège. Tantôt il fulminait d'une voix rauque, en grinçant des dents de douleur, contre le bon Dieu et les Allemands, le mauvais temps et la route maudite qui disparaissait sous les amas de neige, tantôt il perdait connaissance en laissant entendre des accents plaintifs, ou, d'une voix caressante et douce, inattendue chez cet homme de haute stature et plutôt rude appelait soudainement sa femme, Zina. Un vent glacé soufflait avec violence à travers les vitres cassées de la cabine mutilée. Likhodéev revenait à lui. Il regardait le cadran où l'aiguille oscillait entre cinq et dix kilomètres et recommençait à jurer.

Parfois, sur la plaine neigeuse et bleutée, rayée en tous sens de sillons tranchants qui scintillaient comme des cristaux de sel, on voyait tout à coup jaillir çà et là, avec un bruit assourdissant, des trombes de terre noire, et les nuages de l'explosion s'élevaient dans les airs tels des champignons gigantesques, puis se dispersaient lentement dans le ciel azuré et sans taches.

— Ils flairent notre colonne, les salauds, grommela Likhodéev entre ses dents. Voyez donc, mon lieutenant, si on garde la distance là-bas, car si jamais ils laissent choir quelque chose dans la caisse, sur les munitions, ce serait une catastrophe.

Sans ralentir, le lieutenant ouvrit la portière et jeta un coup d'œil en arrière. Non, ses hommes avaient de l'expérience et observaient strictement la distance. La colonne s'étendait en points noirs espacés sur la plaine blanche et allait se perdre à l'horizon, où le ciel bleu se confondait avec l'éblouissante nappe neigeuse, puis montait la pente douce de la colline pour disparaître enfin derrière elle. Le lieutenant ne s'occupait guère des explosions. Il était entièrement pris par le compteur dont l'aiguille marquait une vitesse presque nulle et par le bruit de la canonnade qui se faisait si dense qu'on en distinguait à peine les coups. Mais il semblait au lieutenant que le grondement des canons faiblissait et un violent désespoir l'envahissait alors, un de ces désespoirs auquel seule peut être en proie une âme ardente d'adolescent que les vicissitudes de la vie n'ont pas encore frôlée.

« Est-il possible que nous arrivions en retard ? » — se demandait-il. Involontairement sa main changeait la vitesse, son pied pressait la pédale à gaz et la voiture s'élançait en rugissant, puis s'arrêtait tout à coup en rejetant convulsivement la neige autour d'elle avec les chaînes des roues qui patinaient sur place.

— Qui va doucement va sûrement, grommela entre ses dents Likhodéev qui, de ses fortes mains couvertes d'écaillés brunes de sang coagulé, cherchait à s'emparer du volant.

Le lieutenant changeait la vitesse et la colonne reprenait sa marche avec une lenteur angoissante, comme à travers un horrible cauchemar, alors qu'on veut s'enfuir pour échapper à quelque malheur et que les jambes, refusant d'obéir, restent clouées au sol. Des amas de neige obstruaient la route devenue invisible, mais que des carcasses de voitures brisées et calcinées jalonnaient dans la plaine immaculée. Parfois, il est vrai, la colonne croisait des blessés sur son chemin. Seuls ou par groupes, ils s'en allaient à l'arrière par le sentier tortueux des piétons. Avec sa curiosité professionnelle, le chauffeur Likhodéev sortait sa tête de la cabine mutilée et demandait :

— Hé, frérot, quelles nouvelles ? Ça barde là-bas ? Les blessés répondaient différemment. Chacun croyait venir du secteur le plus important et le plus dangereux. Mais tous convenaient que l'Allemand cherchait à briser l'encerclement avec une fureur particulière et que jamais encore, depuis dix-huit jours que durait la bataille de Korsoun-Cnevchenkovskoïé, le combat n'avait été aussi acharné.

— Et des munitions, vous en avez ? lança Likhodéev à deux artilleurs blessés qui boitillaient sur la neige en se soutenant l'un l'autre.

— C'est plutôt maigre... On les ménage les obus, on les compte, répondit l'un d'eux à la tête bandée et, se retournant vers la voiture qui s'éloignait avec lenteur, cria : — Donnez donc à plein, qu'avez-vous à lambiner comme ça ? On vous attend là-bas...

Impuissant, Likhodéev accroché à ses courroies, s'affaissa. Le lieutenant poussa un soupir et s'agrippa au volant en proie à une terrible angoisse : se peut-il qu'il arrive trop tard ? Se peut-il qu'à cause d'eux, non pas à cause d'eux, mais à cause de lui précisément, les canons cessent de gronder, que les troupes allemandes forcent nos lignes et se rejoignent, que des milliers, des dizaines de milliers d'ennemis s'échappent alors de l'étau dans lequel ils avaient été pris grâce à l'art et à l'habileté des chefs militaires soviétiques ?

Le lieutenant Vladimir Pastoukhov jugeait qu'il n'avait pas de chance à la guerre. Cela provenait, selon lui, d'un penchant de jeunesse. A l'école, chacun de ses amis d'enfance avait eu sa passion. Sacha Soukhanov, son voisin de banc, un garçon de petite taille, mais souple et costaud, aimait le sport. Igor Morozov, enfant chétif, silencieux et toujours distrait, était un « mordu de la radio », comme disaient ses camarades. Et à partir de la sixième jusqu'à sa sortie de l'école, il avait passé tous ses loisirs à fabriquer des appareils de T.S.F. et de télévision les plus extraordinaires. Volodia Pastoukhov, fils d'un chauffeur au Comité régional du Parti, s'était passionné pour l'auto dès sa plus tendre enfance. Il passait toutes ses vacances avec son père au garage et au club régional des automobilistes à fouiller dans les moteurs pour en pénétrer le fonctionnement. A quinze ans il avait déjà un permis de conduire et connaissait à fond les moteurs de toutes les marques d'autos que l'on trouvait dans la ville. A l'école, ce trio d'inséparables, aux inclinations si diverses, était surnommé les trois mousquetaires. Tous trois aimaient en secret une camarade de classe, petite et mignonne, Nina Sokolova, que n'attiraient ni le sport, ni l'automobile, ni la radio, et que l'on voyait toujours au laboratoire de biologie de l'école, parmi les amphibiens, les reptiles et les rongeurs.

La diversité de leurs goûts ne les empêchait nullement d'être liés d'une étroite amitié, et lorsque par un dimanche calme et serein retentit tout à coup l'austère et vaillante parole radiodiffusée de Molotov, annonçant au peuple soviétique l'agression perfide de l'Allemagne hitlérienne contre le pays des Soviets, les trois mousquetaires et leur gentille petite dame se retrouvèrent tous, sans s'être entendus, au local enfumé et bondé de conscrits du Bureau de recrutement. Leur classe n'était pas appelée sous les armes, cependant chacun était venu avec une demande écrite à la hâte, en termes émouvants, et adressée au chef du Bureau. Membres des Jeunesses communistes, ils priaient qu'on les admît comme volontaires dans les rangs de l'Armée soviétique.

La salle était archi-comble. Débordés de travail, les agents militaires arrivaient à peine à examiner les ordres d'appel des mobilisés qui affluaient. Quant aux trois jeunes gens et à la jolie fille qui portait d'élégantes chaussures et une robe de fête aux couleurs vives, personne ne voulut leur parler. Furieux, ils rompirent vers le soir le cordon des scribes et, leur demande en mains, se précipitèrent tous les quatre dans le cabinet du chef. Ils déclarèrent vouloir servir ensemble dans une même unité. Brisé de fatigue, pâle et amaigri par cette journée, le commandant écouta distraitement leurs explications embrouillées, tout en détournant avec peine ses yeux de listes interminables. Il poussa un soupir et avec un sourire imperceptible sur ses lèvres grisâtres écrivit ces quelques mots sur leur demande : « Au Bureau formant les unités. » Et là nos amis durent se séparer. Le sportif Soukhanov fut incorporé dans un régiment d'infanterie et immédiatement envoyé dans une compagnie d'éclaireurs. Morozov fut dirigé sur les arrières pour s'entraîner aux descentes. La petite Nina alla suivre des cours d'infirmières. A sa grande stupéfaction, Volodia Pastoukhov fut affecté à la compagnie automobile d'une brigade de chars qui se formait aux environs de la ville. Il était furieux, dépité. Lorsqu'ils se séparèrent, ses amis le consolèrent de leur mieux. Ils promirent de s'écrire tous les mois.

Dès les premiers jours, Vladimir Pastoukhov se fit remarquer parmi les chauffeurs militaires pour ses connaissances techniques et sa discipline. On voulut le garder à l'atelier des réparations, mais c'eût été l'éloigner encore davantage du front. Il supplia son chef de lui donner un camion. Celui-ci avait foi en lui et le chargeait des missions les plus difficiles et les plus importantes. Peu à peu l'expérience s'accumulait. Une fois, près de Stalingrad, alors qu'il transportait des munitions pour les batteries antichars qui, embusquées dans les ravins, repoussaient les attaques des tanks allemands, Pastoukhov prit le commandement de la colonne, son chef venant d'être tué. Sous le feu de l'ennemi et à travers maints fossés, il l'amena saine et sauve jusqu'aux batteries mêmes, au moment où les artilleurs tiraient leurs derniers projectiles.

Pastoukhov fut élevé au grade de sous-lieutenant et nommé chef de la colonne automobile. Bientôt, sa colonne fut la meilleure d'entre toutes. Le nom du jeune lieutenant figurait souvent dans les rapports de l'état-major. Mais Pastoukhov trouvait le temps long, il pensait toujours à la « vraie guerre » et lorsque, à date promise, arrivaient des divers secteurs du front les lettres de ses amis, il devenait triste et se repliait sur lui-même.

Sacha Soukhanov, un garçon hardi et toujours gai, savourait dans ses lettres les exploits de son peloton d'éclaireurs, les incursions téméraires dans la zone ennemie, les captures de « langues », les actes de diversion exécutés en un tour de main. Morozov le silencieux s'était tu pendant six mois et tout à coup lui avait servi tout un journal où il lui racontait, avec force détails, comment, dans le sud, il avait pénétré avec son poste émetteur sur les arrières de l'ennemi et de là corrigé le tir de nos batteries côtières, puis comment ses ondes contribuèrent plus tard à faciliter aux partisans une longue et difficile marche dans les montagnes. Nina, de sa belle écriture d'écolière, parlait de l'héroïsme de ses amies qui ramassaient les blessés sous le feu de l'ennemi. Pour ne point affliger l'amour-propre de son camarade, elle ne parlait pas d'elle. Mais le lieutenant sentait que l'héroïsme était devenu pour elle une chose ordinaire, un fait coutumier, quotidien. Et plus la séparation se prolongeait, plus la distance qui les retenait loin l'un de l'autre sur l'immense ligne du front se faisait grande, plus cette âme tendre et délicate lui devenait proche et chère.

Que pouvait-il répondre à ses amis qui se trouvaient sur les secteurs les plus dangereux, où la bataille faisait rage ? Qu'il faisait sagement parvenir les biscottes et les obus à leurs destinataires ? Que les chauffeurs de la colonne l'aimaient et lui obéissaient ? Qu'à la dernière inspection, ses voitures avaient été trouvées en parfait état et que sa colonne était celle qui dans l'armée savait le mieux économiser l'essence ?

Il lui semblait qu'à la lecture de choses si prosaïques et, comme il le croyait, si peu liées à la guerre, Nina fronçerait avec dédain son petit nez retroussé, et que tout absorbée par son œuvre héroïque et sublime elle dirait en se moquant : « Allons, camionneur, il y a bien de quoi se vanter ! » Dominé par ces idées, il répondait par des lettres brèves et laconiques comme des rapports. Ses amis le grondaient pour ce ton sec en insinuant que sa colonne d'autocars devait avoir fait de lui un bureaucrate fini. Dans sa dernière lettre, Nina philosophait amèrement. Elle écrivait que le séjour à l'arrière gâtait les caractères et changeait à un tel point les hommes qu'ils oubliaient même leurs amis d'enfance.

Oh ! Avec quelle ardeur le lieutenant eût dissipé les doutes de la chère petite s'il avait pu lui parler ! Il eût trouvé les mots pour lui dire que chaque minute de répit était à elle, que lorsqu'il s'endormait quelque part sur la route il pensait à elle et qu'alors même le banc froid de sa cabine lui semblait doux et tiède, que dans le danger son image exquise apparaissait devant lui et qu'aux moments les plus durs il devenait un homme intrépide, plein de sang-froid.

Il lui eût parlé de son ami, le caporal Likhodéev, de ses chauffeurs, hommes hardis, courageux, liés d'une étroite amitié et prêts à le suivre au bout du monde. Mais ce qui lui eût été si facile à raconter de vive voix, il n'arrivait pas à l'écrire dans une lettre. Et craignant de faire rire les jeunes filles de la censure et la destinataire elle-même pas son style emphatique, il déchirait furieusement ses longues lettres et se contentait d'envoyer une réponse brève et sèche sur un méchant petit bout de papier, semblable à un rapport sur quelque livraison.

Un jour arriva cependant où le lieutenant Pastoukhov crut enfin qu'il aurait quoi écrire à sa Nina chérie et aux amis qui se trouvaient si loin. Les unités de l'Armée soviétique qui déployaient au delà du Dniepr leur offensive du printemps, avaient encerclé à Korsoun-Chevtchenkovskoïé tout un groupement ennemi. Poursuivant leur avance par un temps qui rendait les routes d'Ukraine impraticables en cette saison, elles serraient de plus en plus les Allemands dans l'étau. Près de Stalingrad déjà, le lieutenant Pastoukhov avait vu des montagnes de matériel abandonné, des masses de cadavres d'ennemis qui gisaient dans les ravins, les chemins creux et les champs, aux alentours des villages et à la lisière des bois. Il y en avait autant sur cette terre noire et grasse d'Ukraine déjà dépouillée de neige et toute gonflée des eaux printanières.

Toutes les armes prirent part à cette remarquable opération dans une action coordonnée. Pendant quinze jours et quinze nuits d'affilée, la colonne automobile du lieutenant Pastoukhov, la meilleure du groupe mobile motorisé, transporta des munitions, sans relâche, sans faire halte, ni pour les réparations ni pour le sommeil. Vers la fin du quinzième jour, l'état-major lui permit enfin de se reposer. Après s'être rassasiés, les chauffeurs, que la fatigue avait brisés, s'endormirent sur les bancs mêmes de leur cabine. Quant au lieutenant, le sommeil eut raison de lui à l'entrepôt où il avait déchargé les munitions. Il s'endormit, assis sur des copeaux d'emballage. Son fidèle ami Likhodéev n'eut garde de le réveiller ; il lui mit son havresac sous la tête et le couvrit d'une bâche.

Le lieutenant dormait. Il rêvait à Nina. Il la voyait telle qu'elle était sur la photographie qu'elle lui avait récemment envoyée : en uniforme militaire avec épaulettes qui lui allait fort bien. Elle riait et l'appelait avec persistance, le tirait obstinément par l'épaule et par la main.

Il devait la suivre, il le savait. De tout son être il cherchait à se déplacer, mais, comme cela arrive souvent dans les rêves, il avait beau faire, il ne pouvait se détacher du sol. Nina s'était fâchée ; elle l'avait saisi et attiré de ses deux mains. La force qui l'avait tenu rivé à la terre s'était affaiblie. Avec un cri de joie il s'était élancé vers Nina, et avait ouvert les yeux. ... La lumière aveuglante d'une lampe de poche le frappait au visage. Au delà de cette lumière, quelque part dans l'obscurité, se faisait entendre la voix rauque, bien connue, du chef du ravitaillement.

— A la bonne heure, quand vous dormez, c'est pour de bon !... Vite, secouez tous ces copeaux et filez chez le général... Une mission de toute importance vous attend.

Encore sous le charme du rêve et sentant son cœur battre délicieusement à coups redoublés, le lieutenant courait dans la fange qui collait aux pieds, derrière la sombre silhouette du chef du ravitaillement qui braquait la lumière perçante de sa lampe sur la boue noire et gluante du sentier. Ils s'arrêtèrent devant une maisonnette aux murs blanchis devant laquelle se tenait un factionnaire aux bottes crotteuses qui se mit au garde à vous.

Le planton qui sommeillait dans l'entrée sur un tonneau renversé d'où s'exhalait encore une forte odeur de tomates salées, les conduisit aussitôt dans une pièce éclairée par la lumière blanche d'une petite lampe à accumulateur et qu'arpentait, les bras croisés dans le dos et en faisant craquer ses bottes élégantes, le commandant de formation motorisée. C'était un général tout jeune, mais déjà grisonnant, que de grosses lunettes rondes faisaient ressembler à un civil.

— Vous avez été long à venir, dit le général d'une voix un peu rauque, en rajustant d'un geste rapide ses lunettes. La colonne est-elle prête ? Avez-vous fait le plein d'essence ?

— Oui, mon général, scanda le lieutenant. Et il allait ajouter que ses hommes se reposaient après avoir travaillé jour et nuit pendant deux semaines. Mais le général continua :

— Lieutenant Pastoukhov, je vous transmets un ordre du commandant du front. Partez sur-le-champ dans le rayon de Chpola. Prenez au centre de ravitaillement des munitions pour les chars et les mortiers de la Garde. Et que demain, à... — le général jeta un coup d'œil à sa montre, puis leva les yeux sur le visage, tout rouge d'émotion, du jeune lieutenant et ajouta en martelant chaque mot : — que demain elles soient ici à deux heures zéro zéro.

Un jour, des chars allemands avaient débouché sur nos arrières et attaqué inopinément l'état-major du corps d'armée. Le lieutenant Pastoukhov avait été témoin du sang-froid extraordinaire avec lequel ce général, à tête de savant, avait su poster ses hommes en cette situation critique et refouler l'ennemi. Cette fois-ci il était visiblement agité et ne cherchait même pas à le cacher. Lorsque le lieutenant eut répondu à l'ordre reçu, le général le poussa vers une carte étendue, telle une nappe, sur la table.

— Vous comprenez, lieutenant Pastoukhov, de vous peut-être dépend aujourd'hui dans une certaine mesure le sort de cette remarquable opération stalinienne.

Sur la carte, non loin de la grosse veine bleue du Dniepr, on voyait, tracé au crayon bleu, un petit ovale de forme irrégulière englobant tout juste quelques villages. Une bande étroite qui, sur la carte, n'avait pas plus de deux centimètres et sur laquelle figuraient, tout près l'un de l'autre, les numéros de nos unités, séparait cet ovale de l'armée allemande. Vers cette bande pointaient de deux côtés — du centre du groupement cerné et de l'extérieur, allant à sa rencontre—de grosses flèches bleues. Le général montra de son crayon le centre de l'étroite bande de terre qui se trouvait entre le groupement cerné et le gros des troupes allemandes. C'était ce point, précisément, que visaient les flèches scélérates.

— Vous et moi, nous sommes ici, comprenez-vous ? On a intercepté un ordre de Hitler où il somme les troupes investies de briser à tout prix l'encerclement. Du sud se fraie un passage vers elles, vous entendez ? — le général fit un signe du coude dans la direction de la canonnade dont les coups sourds et précipités faisaient résonner les vitres et agitaient l'eau de la carafe où se reflétait la froide lumière de la lampe — vers elles se fraie un passage la première armée de chars et d'autos blindées du général Hube. Ils veulent enfoncer l'encerclement de deux côtés. Le commandant du front, lui-même, vient de sortir d'ici — et le général nomma respectueusement un des capitaines soviétiques les plus intrépides et les plus clairvoyants. Il nous a transmis l'ordre du G.Q.G. : ne point laisser s'échapper un seul Allemand. C'est clair ?

— Oui, mon général, répondit à voix basse Pastoukhov qui sentait son cœur battre tumultueusement au contact des grands secrets de la guerre. Il croyait même que le général devait l'entendre, tant il battait fort, et il mit insensiblement sa main sur sa poitrine.

— Nous serons à même d'exécuter cet ordre si l'on nous apporte des obus en temps voulu. Vous avez saisi ? On les descendra en parachute. Mais c'est à vous de faire l'essentiel. Jamais les Allemands ne sortiront de l'état si votre fameuse colonne automobile nous apporte à travers toutes les difficultés et l'incroyable boue des rouies les munitions nécessaires. Compris ?... Vous me ferez part, à moi-même, des résultats.

« Bien, mon général », articula le lieutenant qui, après avoir fait claquer ses talons, sortit précipitamment de la chaumière sans même attendre la permission du général. Enfin, on lui confiait une mission importante, une vraie ! Il rayonnait et bientôt sa joie fit le tour de la colonne. Les hommes que l'on arrachait avec peine à leur cabine, sautaient à terre et aussitôt secouaient leur lourd sommeil, comme les oiseaux secouent leurs ailes mouillées avant de prendre leur essor. Dix minutes après on entendait les moteurs gronder et les chaînes des roues éclaboussaient autour d'elles une boue épaisse. Phares éteints, la colonne sortait du village et prenait la direction indiquée.

Tout bourdonnait, tout chantait dans l'âme du lieutenant. C'était comme la continuation de son beau rêve. Il savait que ses voitures ne le trahiraient point. Il avait confiance en ses hommes.

Et en effet, malgré l'effroyable boue qui paralysait toute circulation sur les routes et obligeait les Allemands à abandonner des dizaines et des centaines de voitures, la colonne du lieutenant Pastoukhov arriva au centre du ravitaillement plus vite même qu'elle ne le comptait. Les chauffeurs firent la chaîne pour aider au chargement. Ils travaillaient avec tant d'enthousiasme que les lourdes caisses d'acier volaient par-dessus les rebords des camions comme des caisses de thé en contreplaqué. Même les gardes-magasins, toujours lambins et imposants, même les dédaigneux scribes militaires, occupés à enregistrer les livraisons, furent entraînés et se mirent eux aussi à la tâche.

Une heure plus tard, la colonne prenait le chemin du retour. Le lieutenant Pastoukhov exultait. Peut-être aurait-il la chance de passer les endroits où la route est particulièrement labourée avant l'aube, avant que la boue, quelque peu séchée par les gelées de la nuit, ne se fonde à nouveau. Il se voyait déjà rapportant au général qu'il était de retour avec les munitions, avant l'heure fixée même... Le général le remercierait, lui et ses hommes. Au repos il irait se réfugier dans quelque coin de la chaumière pour écrire une longue lettre, pleine d'enthousiasme, à Nina. Il rêvait à cette lettre depuis trois ans de vie militaire agitée. Les phrases déjà prêtes bourdonnaient dans ses oreilles. Maintenant il pourrait écrire à ses amis que transporter des munitions n'est pas moins important et, diable, pas moins dangereux que partir en reconnaissance ou frapper des radiogrammes sur les arrières de l'ennemi...

Mais là arriva une chose à laquelle le lieutenant, alors tout à ses pensées joyeuses, ne s'était nullement attendu.

Une violente tempête de neige se déchaîna soudain, une de ces tempêtes comme il en souffle parfois au mois de février dans les régions du Dniepr. Le ciel semblait s'effondrer. Une brume mouvante à reflets blanchâtres enveloppa les camions. De larges rideaux de neige s'agitèrent devant les phares dont les feux ternissaient. Il neigeait si fort qu'à travers le pare-brise on distinguait à peine le bord blanchi du radiateur que l'on eût dit couvert d'une moelleuse fourrure de lapin.

— Il ne nous reste plus qu'à prendre un bain de soleil, dit Likhodéev en faisant stopper sa voiture qui semblait s'être butée à une muraille blanche compacte et mouvante.

— En route ! s'écria furieusement Pastoukhov en cherchant à se mettre au volant.

— Impossible. Si nous tombons dans quelque entonnoir, même un tracteur ne pourra nous dégager, car ils sont profonds, ici, répondit le chauffeur avec un calme imperturbable.

Le lieutenant sentit tout son sang se figer dans les veines. Il passa la courroie d'une grosse lampe à accumulateur par-dessus ses épaules et sauta à terre, au milieu de la tourmente. Quoi ? Allaient-ils rester en panne ? Par un temps pareil les avions non plus ne pourront pas les ravitailler ! Les batteries là-bas vont rester sans munitions et les chars allemands rompront l'encerclement !

Le lieutenant se mit à sonder l'ornière sous la neige humide et cotonneuse. Il avançait, plié en deux, éclairant le chemin avec sa lampe de poche. Parfois, pour plus de sûreté, il cherchait la route de ses mains. Likhodéev reprit la marche, guidé par la faible lueur de la lampe du lieutenant dans la brume blanchâtre. Et toute la colonne de suivre le premier camion dont les empreintes humides et noircies ressortaient nettement sur la neige fraîchement tombée. La tempête faisait rage. Elle sifflait, se démenait, s'abattait avec toujours plus de fureur sur les champs et soulevait d'immenses nappes de neige qu'elle jetait sous les pieds, puis traînait au travers de la steppe en hurlant. Elle faisait trébucher le lieutenant, le poussant au dos, lui piquait le visage avec ses aiguilles de glace. Mais, courbé vers le sol, brisant de son corps les vagues du vent, Pastoukhov avançait. Il avançait lentement, il est vrai, mais n'en continuait pas moins de montrer le chemin aux voitures à travers le sifflement des tourbillons de neige.

Puis, après une dernière bourrasque particulièrement véhémement, la tempête cessa soudain, tout aussi vite qu'elle avait commencé. De nouveau, des deux côtés du corridor, la canonnade se fit entendre. On apercevait les fulgurations des bombes qui explosaient non loin de là. Le ciel se couvrit d'étoiles pareilles aux éclats des fusées. La lune avait fait son apparition et jetait autour d'elle une lumière froide de magnésium.

Le paysage était tout autre. On eût dit que quelqu'un avait changé le décor pendant la tempête. A la place de la large route qui sillonnait les champs, des terres noires saturées d'eau, scintillant d'un éclat terne sous la lune, s'étendait à perte de vue une plaine blanche et déserte, aux reflets bleuâtres. La route avait disparu. Mais tout comme les caravanes trouvaient leur chemin dans le désert grâce aux squelettes d'hommes et de bêtes sortant du sable, cette route du front se devinait par les carcasses noircies et calcinées du matériel de guerre allemand émergeant de la neige. Ne sentant plus ses jambes, le lieutenant s'affaissa dans la cabine du camion de tête. Il étouffait, trempé de sueur comme s'il venait de prendre un bain chaud tout habillé. Dès qu'il eut repris son souffle, il s'enquit auprès de Likhodéev de la distance parcourue pendant la tempête. Elle lui semblait grande.

— Oui, nous avons fait cinq ou six kilomètres, répondit Likhodéev, toujours aussi calme. Habile à manoeuvrer le volant, il passait au milieu de monceaux de ferraille, et seul son flair de chauffeur lui permettait de deviner l'ornière sous la neige. La canonnade se faisait de plus en plus intense. La colonne avançait lentement, se frayant avec peine un passage à travers les amas de neige qui barraient le chemin. Tantôt à droite, tantôt à gauche ou en avant, on voyait s'élever dans le ciel des tramées lumineuses couleur pourpre. Le lieutenant comprenait. Mais il ne songeait point au danger. Le jour commençait à poindre ; il calculait mentalement la distance qui restait à parcourir, la divisait par la vitesse moyenne des voitures et se demandait s'ils arriveraient à temps. Soudain une explosion retentit près de lui, le camion se pencha sur le côté, les vitres se brisèrent et Likhodéev, lâchant le volant, glissa de son siège en poussant un gémissement. Le lieutenant était si absorbé par ses calculs que sur le coup il ne comprit pas ce qui venait d'arriver.

Les camions stoppèrent. De la bruine verdâtre de cette belle matinée d'hiver on vit aussitôt surgir tous les chauffeurs. Ils accouraient. Examinant la cabine à travers les vitres cassées, ils s'informèrent de ce qui s'était passé, donnèrent des conseils au lieutenant qui pansait avec adresse son compagnon blessé.

— Renvoyez-les à leurs voitures... Partons, partons, murmura entre ses dents Likhodév que le lieutenant avait remis sur son siège. Le moteur marche ?... Vous allez conduire vous-même ?

Pastoukhov, qui ressentait un violent mal de tête et un bourdonnement dans les oreilles après l'explosion, prit place au volant, donna le signal et la colonne s'ébranla. Se frayant un chemin à travers la plaine blanchie, où, çà et là, on voyait jaillir des trombes de terre noire et monter des nuages d'épaisse fumée fauve qui ressemblaient à d'énormes champignons et restaient suspendus dans l'air calme et froid, les camions avançaient résolument.

Déjà l'on entendait les explosions à travers le vrombissement des moteurs. Sur la route on croisait toujours davantage de blessés. Encore dix kilomètres et l'on serait arrivé. Le lieutenant sentait de nouveau son cœur palpiter de joie. Mais un ravin, profond et sinueux, coupait la route. Le pont qu'ils avaient traversé la veille s'était rompu et pendait lamentablement, telle une dentelle déchiquetée, au-dessus de l'eau trouble et bouillonnante d'un ruisseau peu profond, mais rapide. A droite les chars passaient à gué. Le lieutenant tourna vers le gué. Il s'élança dans le marécage qui longeait le ruisseau, cahotant sur les pierres et coupant l'eau avec ses roues, traversa le lit, mais soudain, sur l'autre rive, la voiture freina. Le lieutenant comprit qu'il était pris dans la boue et qu'il n'en sortirait plus. Saisi d'effroi, il tenta de pousser par à-coups. Patinant sur place, les roues s'enfonçaient toujours davantage. C'était la voiture de tête et elle barrait le chemin aux autres. Les chauffeurs accoururent, entourèrent le camion de tous côtés et essayèrent de le pousser avec leurs épaules, puis de le soulever avec leurs bras pour le faire démarrer. Le moteur vrombissait, hurlait, les chaînes grinçaient, la boue clappait. Le camion faisait des efforts convulsifs pour prendre son élan, mais en vain ; il s'enlisait toujours davantage.

— Rien à faire, faudra décharger, murmura Likhodév qui reprenait de nouveau connaissance.

Décharger ? Cela demanderait une heure, pas moins. Le soleil était déjà bien haut. Et il y avait encore un bon bout de chemin à faire. Les aiguilles de la montre tournaient implacablement. Le lieutenant Pastoukhov ressentit tout à coup une fatigue extrême. Il aurait donné sans hésiter une année de sa vie pour chaque minute gagnée. Décharger ? Impossible. On était déjà en retard... oui, en retard. On n'avait pas exécuté l'ordre...

Il sauta hors de la cabine. La voiture était, comme disent les chauffeurs, bel et bien couchée sur la panse. Harassés, désespérés, les soldats se tenaient près du camion. Les bras leur tombaient. Ils étaient trempés et couverts de boue des pieds à la tête. Tout leur espoir était en Pastoukhov. Qu'allait-il faire ?

Soudain, comme sur un ordre, ils levèrent tous la tête et tendirent l'oreille. De l'autre côté du ravin, le grondement d'un moteur se faisait entendre. Les vingt-deux hommes avaient les yeux tournés dans la direction du bruit. L'espoir renaissait. Les plus jeunes grimpèrent sur le talus. Arrivés en haut, ils s'écrièrent solennellement :

— Un char, un char !

Oui, seul un char, avec son puissant moteur et ses chenilles larges et tenaces, pouvait les tirer d'affaire. Le char approchait. Déjà on l'entendait rugir au tournant. Bientôt il se montra, camouflé de chaux, sur le talus. Prudemment, tel un fauve lourd et fort, grondant et reniflant, il dévala la pente et arriva au gué. Dans la tourelle on voyait, jusqu'à sa ceinture, un homme de forte stature qui portait un bonnet à oreillettes et une ample pelisse en peau de mouton.

Il avait un visage dur et austère, des lèvres fines, des yeux gris, vifs et perçants. Les chauffeurs entourèrent aussitôt le char.

— Ami, aide-nous à sortir de là... Nous avons une mission de combat à remplir..., entendait-on de tous côtés.

Mais le tireur aux yeux d'acier, un homme d'un certain âge déjà, les écoutait distraitement. Il jetait des regards impatients sur le terrain et, visiblement, se demandait comment il pourrait le mieux contourner le camion enlisé qui lui barrait le chemin.

— Ami, donne-nous un coup de main, sois humain, voyons... Je te donnerai ma ration de tabac de toute une semaine... Du tabac très fort, du tabac « arrache l'œil »... On nous a donné pour la route un bidon de tord-boyaux auquel nous n'avons pas touché, faute de temps. On te donne tout pourvu que tu nous retires de là.

L'ombre d'un sourire apparut sur le visage énergique du vieux tireur ; elle passa sur ses lèvres serrées et éclaira les coins de ses yeux. Cependant il fit « non » de la tête. Mais déjà les chauffeurs avaient remarqué que ce visage austère s'était subitement adouci et devinaient que sous des dehors rudes et sévères se cachait une âme simple, bonne et profondément humaine. Et les voix reprirent avec un nouvel entrain :

— Viens nous dépêtrer, frerot, qu'est-ce que ça te coûte ?... C'est pas la première fois que tu passes sur les routes du front, pour sûr... T'es un soldat, quoi, et tu sais bien que dans le malheur faut s'entraider... Nous amenons des munitions, oui, des munitions pour le secteur où ça barde.

Le lieutenant Pastoukhov sauta sur le char et prit le tireur par l'épaule :

— Viens, camarade, viens-nous en aide. Tu entends, nos canons commencent à se taire... Si on ne leur apporte pas de munitions, l'Allemand percera... Le commandant du front — et, tout ému, les yeux brillants, le lieutenant prononça gravement le nom d'un capitaine célèbre, aimé des soldats — nous a lui-même ordonné d'être de retour à 2 heures zéro zéro.

— Nous n'avons pas le temps. Nous avons une mission à l'Etat-major du front, répondit enfin le tireur, puis il se baissa et lança un ordre à l'intérieur du char. Tout à coup Pastoukhov crut se souvenir de ce militaire. Il l'avait déjà vu quelque part. Cette figure rude et ces joues aux plis énergiques, ce regard pénétrant et ces petits yeux gris lui étaient familiers. Mais le temps pressait, ce n'était pas le moment de chercher. Le char s'ébranla en rugissant. Il s'efforçait de contourner par à-coups le camion enlisé.

— N'avez-vous pas honte ? s'écria le lieutenant d'une voix où perçaient des larmes.

Le dernier espoir d'apporter les munitions à temps s'écroulait. Que faire ? Le lieutenant sauta à terre, courut en avant et, barrant le chemin au tank, cria de toutes ses forces en lançant un regard haineux à l'homme qui se trouvait dans la tourelle :

— Non, tu ne passeras pas ! Tant que tu n'auras pas retiré notre camion tu n'avanceras pas. Tu entends ? Et soudain il se jeta sous lest chenilles mêmes du char, dans la neige sale, mouillée et piétinée par les bottes. Aussitôt, comme s'ils obéissaient à un ordre, tous les hommes de la colonne s'étendirent à côté de leur chef, formant de leurs corps un obstacle vivant qui barrait au monstre d'acier le passage à gué. Le char rugit de colère et s'arrêta, tout perplexe, devant ce faible mur, pas très haut, certes, mais infranchissable. L'homme dans la tourelle regardait en bas en fronçant les sourcils. Il était clair que les soldats couchés dans la boue se laisseraient plutôt écraser que de permettre au char de passer. Un sourire avare, mais cordial se dessina sur les lèvres du tireur. Il se pencha, donna un ordre à l'équipage, puis sortit de la tourelle et sauta dans la neige. Battant la semelle et se dégourdissant, il contempla avec un regard affectueux et un intérêt non déguisé les chauffeurs qui se relevaient et secouaient en grommelant la neige de leurs pelisses. Et de nouveau il semblait au lieutenant qu'il connaissait cet homme au visage austère et énergique de soldat. Mais déjà les chauffeurs attachaient la remorque aux crochets du char. Le travail battait son plein.

L'homme de haute taille, en courte pelisse, allait et venait sur la rive et suivait d'un œil impatient les évolutions du char qui retirait du bourbier les camions l'un après l'autre. Mais son regard, loin d'exprimer le dépit, s'arrêtait avec un plaisir particulier sur le jeune lieutenant dont la lèvre supérieure, non rasée encore, était recouverte d'un léger duvet noir, et dont le vif incarnat des joues rayonnait comme chez une jeune fille sur son visage amaigri. Par la trappe de derrière sortit un lieutenant-colonel de courte taille, blond, très élégant. Clignant les yeux au soleil, il regarda avec étonnement ce qui se passait près du gué. A ce moment un sourd grondement déchira l'air au-dessus des têtes, la terre trembla et un puissant geyser jaillit du ruisseau, éclaboussant tous les hommes de son eau trouble. Le lieutenant-colonel s'élança vers Pastoukhov :

— Vous êtes fou !... Laissez passer le char, souffla-t-il avec colère au lieutenant qui se tenait au garde-à-vous devant lui. D'un œil circonspect, il montra celui que Pastoukhov et les chauffeurs avaient pris pour un homme de l'équipage. — C'est le commandant du front. Il a dû prendre un char pour rejoindre en hâte son poste de commandement, car toutes les autos se sont enlisées dans la boue. Le commandant du front ! Et le lieutenant se rappela alors qu'il avait vu ce visage si connu maintes fois dans les journaux. C'était ce fameux général dont il venait d'alléguer l'ordre en discutant avec lui si mal à propos. Et ce commandant qui exécutait ici même le plan génial de Staline, plan qui consistait à envelopper un groupement adverse considérable, le lieutenant Pastoukhov l'avait retenu et forcé de descendre du char, l'avait menacé en invoquant son propre nom et exposé au feu de l'ennemi ! Qu'advierait-il maintenant ? Tant pis, advienne que pourra ! Le char retirait le dernier camion. Qu'il se fâche, l'élégant lieutenant-colonel ! Que cela finisse par l'arrestation, le bataillon disciplinaire ou toute autre punition, qu'importe ! L'ordre sera exécuté et les munitions arriveront à temps, c'est l'essentiel. Après avoir rajusté les plis de sa capote et son calot, le lieutenant Pastoukhov s'approcha hardiment et bravement du commandant, se mil au garde-à-vous et lui dit :

— Mon général, le lieutenant Pastoukhov, chef de la colonne automobile, vous fait son rapport... Je m'excuse de ne pas vous avoir reconnu. Je vous ai retenu et je suis prêt à subir une peine.

Le général tourna brusquement sur ses talons. Il était difficile de lire sur son visage grave et austère ce qu'il pensait. Mais dans ses yeux étroits, gris et perçants, le lieutenant surprit des étincelles gaies et attendries.

— A quelle unité appartenez-vous ? demanda le commandant à voix basse.

Le lieutenant Pastoukhov sentit tout à coup une douce chaleur l'envahir. Transporté de joie, il nomma son unité d'une voix sonore, en articulant chaque syllabe.

— Dites à votre général qu'il est servi par de bons soldats et de bons officiers. Dites-lui que le commandant du front vous a personnellement remercié, vous et vos hommes, pour votre service exemplaire. Et s'adressant au beau lieutenant-colonel, il lui lança : — Inscrivez le nom du lieutenant et rapportez aussitôt arrivé...

Après avoir fortement serré la main du lieutenant Pastoukhov dans la sienne, sèche et musclée, le commandant sauta sur le char aussi lestement qu'un jeune homme et l'engin se mit en marche. Le lieutenant courut au camion de tête, grimpa dans sa cabine et embrassa Likhodéev qui, pâle et abattu, lui souriait tendrement.

La voiture repartit en suivant les traces du char. Et bien que de nouvelles trombes de terre surgissaient tantôt à droite, tantôt à gauche, que Likhodéev frottât convulsivement ses dents les unes contre les autres et perdît de nouveau connaissance et qu'enfin l'aiguille du cadran n'allât pas au delà du chiffre quinze, le lieutenant était désormais sûr qu'il arriverait à temps et que pas un Fritz ne sortirait de l'encercllement de Korsoun-Chevtchenkovskoïe ; il était sûr que la bataille sur le Dniepr serait gagnée, qu'à la lecture de sa lettre Nina ne se moquerait pas de lui et qu'un jour peut-être elle lui donnerait son cœur, à lui, « camionneur » de la guerre, le plus modeste et le plus fidèle des trois mousquetaires.

UN RÊVE RÉALISÉ

A la fin de décembre 1941 je reçus au front un télégramme du bureau de ma rédaction. On me priait de décrire la façon dont une des sections en marche avait fêté le Nouvel An. Cela ne me paraissait pas très difficile. Bien que la première offensive d'hiver de l'Armée soviétique battît alors son plein, la ligne du front, après la prise de Kalinine, n'avait pas encore eu le temps de se reculer bien loin.

Par une claire nuit étoilée, au milieu de l'éblouissement de la neige, nous roulions sur les chemins familiers de la forêt que les roues des batteries en marche avaient tassés et patines de verglas. Au bout d'une heure et demie nous atteignîmes la première ligne. Rien de particulier ne la signalait alors ; on la devinait plutôt d'après la lueur plus proche des incendies, le tacotement des mitraillettes et le scintillement incessant des fusées bleuâtres allemandes.

Tout était en mouvement. La neige gelée, dure comme de la porcelaine, crissait sous les pieds des fantassins. Les camions grondaient aux montées, faisant tinter leurs chaînes antidérapantes. Les tracteurs haletaient, remorquant des canons énormes ; les chevaux fourbus, couverts de givre, soufflant et s'ébrouant, traînaient des pièces d'artillerie. On entendait les cris rauques des conducteurs : « Hue, hue, donc ! » Le gel faisait craquer les poteaux et geindre les fils arrachés, roulés en tires-bouchons. Dans ce tohu-bohu de l'offensive qui se déployait impétueusement, il me fut impossible de découvrir un des états-majors de base ceux-ci changeant constamment de place.

Les étroits chemins de la forêt étaient entièrement encombrés par les trains d'équipage des régiments en marche. Par endroits les embouteillages s'étendaient sur plusieurs kilomètres. Notre voiture étant en panne à la queue d'un embouteillage pareil, nous gagnâmes à pied le village situé en bordure de la route. A proprement parler, ce n'était pas un village, mais un immense brasier qui achevait de se consumer et autour duquel se pressaient des chauffeurs transis, des tringlons et des fantassins. Nous entrâmes dans une spacieuse isba, la seule restée debout et qui, selon toute apparence, avait abrité une crèche kolkhozienne. C'est là que nous résolûmes de passer le Nouvel An.

Cette isba, comme le château du conte de fées, regorgeait de monde, de militaires, en l'occurrence. On était à l'étroit au point qu'il était impossible de s'étendre sur le plancher, ni même de s'asseoir. Les gens entrés là pour se réchauffer tout en fumant une cigarette, restaient debout, comme un mur, serrés les uns contre les autres. Le vestibule, lui aussi, était bondé. De puissants ronflements s'en échappaient, des ronflements de géants. Le dessus du four à pain et le bat-flanc suspendu attenant, étaient occupés par des skieurs sibériens, des gars plus vigoureux les uns que les autres, comme si on les eût assortis. Au milieu des lourds nuages bleus de fumée de gros tabac, leurs blouses blanches de camouflage les faisaient ressembler à des fantômes. Leurs skis étaient plantés devant l'isba et le factionnaire qui montait la garde autour, nous expliqua que cette nuit le bataillon monterait à l'attaque pour harceler l'ennemi.

La bataille imminente qu'ils allaient livrer, ne troublait pas, mais plutôt excitait ces soldats qui maintes fois avaient vu le feu. Ils étaient assis sur l'énorme four, les jambes croisées à la taille, avec, au milieu d'eux, une place libre. C'est là qu'ils avaient disposé leurs victuailles.

Le four était si vaste qu'ils hissèrent dessus un fantassin blessé qui venait d'entrer : son bras, dont l'os était brisé, était fixé par une bande de gaze à une éclisse. Puis les Sibériens, après avoir transféré un des leurs sur le bat-flanc, hissèrent encore sur le four une femme avec un nourrisson qui, comme le petit d'un kangourou, apparaissait dans l'entrebâillement de sa pelisse en peau de mouton toute rapiécée. D'en bas nous les vîmes qui l'installaient avec sollicitude près du mur, au milieu des rires et des bons mots. Avec quels yeux tristes et attendris les soldats considéraient l'enfant endormi, sa petite frimousse qui reprenait des couleurs.

— Vous nous ferez bien l'honneur, camarade commandant, excusez-moi, mais, sous votre pelisse, je ne vois pas votre grade, — gronda, hospitalière, la voix enrouée d'un des joyeux fantômes blancs, en s'adressant visiblement à moi. — Aujourd'hui nous sommes riches. Nous fêtons le Nouvel An avec ce que Dieu nous envoie, comme on dit.

Par les temps d'alors, qui étaient difficiles, les Sibériens se révélèrent effectivement très riches. Sur deux serviettes de toilette bien propres étaient posés trois bidons en aluminium, un monticule de lard jauni coupé en gros morceaux, du saucisson dont la graisse étincelait, et qui était gelé au point qu'on ne pouvait pas le couper mais seulement le hacher, et de petits gâteaux bruns, tout à fait desséchés et moisis il est vrai, mais exhalant une bonne odeur de seigle fermenté.

— Un colis qu'on a reçu. Nos « pays » ne nous ont pas oubliés pour la fête, expliqua un des skieurs, un adjudant aux moustaches blondes, retroussées, minces comme des queues de souris. — Mangez, ne vous gênez pas, on nous a envoyé ça de tout cœur, du fond de l'âme, comme on dit. Tenez, il y a même une lettre. Ça vous intéresse, peut-être ? Elle vous fera paraître meilleure la bectance.

Du mince faisceau lumineux d'une lampe sourde, il éclaira un feuillet de papier tout froissé, tout grasseyé ; lu et relu à satiété, il avait dû passer par bien des mains.

— « Nos chers combattants ! Bonne année et bonne santé ! De tout notre cœur nous vous souhaitons de remporter dans l'année nouvelle des victoires historiques, d'une importance mondiale, sur le fascisme maudit. Nous vous envoyons un modeste cadeau. Mangez et buvez, et songez aux jeunes filles que vous ne connaissez pas... Nous aussi nous faisons actuellement pour la victoire tout ce que nous pouvons, mais quoi ? — C'est un secret ! Cela ne fait rien, puisque vous le voyez vous-mêmes, au front... Pour terminer, nous vous saluons bien bas. Les ouvrières stakhanovistes, que vous ne connaissez pas, mais qui vous aiment bien sincèrement, Artel « Huit mars », ville de Kirov. »

L'adjudant avait lu ces lignes avec beaucoup d'expression ; le texte lui était visiblement très familier car il avait à peine regardé le papier. Puis, il replia la lettre, la glissa dans un portefeuille qu'il mit dans sa poche et consulta sa montre.

— Voilà les dernières minutes de cette année, que le diable l'emporte ! Alors, vous êtes prêts ?

Il vérifia la « table » du Nouvel An.

Les skieurs de la section avaient décidé de manger le contenu du colis, tous ensemble, dans cette nuit du Nouvel An, avant l'attaque. Quant aux objets que renfermait le colis et qu'il était impossible de partager — une blague à tabac brodée et des mouffles de laine — on les tira au sort. Résultat : la blague échut à un jeune gars qui, de sa vie, n'avait touché au tabac, et les mouffles — à un combattant qui, en même temps, que son équipement d'hiver, venait d'en recevoir une excellente paire fourrée. Mais, ni l'un ni l'autre ne voulaient à aucun prix se dessaisir de ces objets qui leur étaient parfaitement inutiles, et cela donnait lieu à toutes sortes de plaisanteries, en ces dernières minutes de l'année. L'adjudant, relevant légèrement la manche de sa vareuse ouatée, suivait la marche lente de l'aiguille. La canonnade, toute proche, faisait trembler la maison, mais tous entendaient le tictac de la montre.

— Ça y est ! Le vieux a fait son temps. Vive le Nouvel An ! dit-il enfin de sa voix enrouée.

On dévissa les bidons, on se les passa de main en main ; chacun buvait à tour de rôle « deux moyennes gorgées », comme convenu.

La première santé, selon la coutume des hommes soviétiques, fut portée au camarade Staline ; on lui souhaita une santé florissante dans l'année nouvelle et une longue vie. Puis on but à la victoire ; ensuite au succès de la bataille imminente, à la santé de celles qui avaient envoyé le colis et, en général, à la santé des femmes qui, en cette minute, songeaient aux combattants du front.

Après chaque toast, les bidons faisaient le tour. On régala le blessé et la femme qui se révéla l'unique habitante de ce village. Quelques heures plus tôt elle était revenue des environs de Kalinine dans son pays natal, et avait trouvé à la place de sa maison des tisons qui achevaient de se consumer.

L'assemblée se faisait plus bruyante. Les cols des vareuses ouatées et des pelisses s'étaient ouverts, la sueur perlait sur les fronts, les yeux des soldats étincelaient ; les langues se délièrent et racontèrent ce que ces hommes avaient caché au fond de l'âme dans ces dures journées de marche offensive, quand ils montaient à l'assaut, ce qu'ils pensaient en s'endormant dans la neige autour des brasiers, mais que, d'ordinaire, ils gardaient pour eux-mêmes.

— Ecoutez, les gars, voilà ce que je veux vous dire. Mais, écoutez donc, diables que vous êtes ! Fermez-la !... Il y a une semaine, je suis arrivé pour la première fois sur notre terre qui a été aux mains des fascistes. Eh bien, croyez-moi si vous le voulez, j'en ai perdu le sommeil, dit l'adjudant, qui était le chef du groupe. — Je ne connais plus le repos, les gars, non, là, vrai ! Je ferme les yeux, et qu'est-ce que je vois ? Tout flambe alentour. J'entends des incendies qui crépitent au froid. Je les entends, comme si j'y étais. Je rabats les oreillettes de mon bonnet, je me l'enfonce sur les yeux, parce qu'enfin il faut dormir, ménager ses forces... Pas moyen... Je vois des commères, pardon excuse, des femmes, tenez, comme celle-là, des gosses morts dans la neige... Non, minute, minute, écoutez, laissez-moi parler... Et je suis là à me demander : comment que ça se fait ? Pourquoi ? Pour quelle raison le fasciste commet toutes ces atrocités sur notre terre ? Pourquoi brûle-t-il les isbas ? Est-ce que nos isbas le gênent pour faire la guerre ? Comme si c'étaient les femmes, les vieux et les enfants qui lui infligeaient des défaites, à c't'heure ! Alors, pourquoi les assassine-t-il, ce chien de fasciste, hein ? Pourquoi ? Voilà à quoi je pense, les gars...

Des voix grondèrent, sortant des ténèbres enfumées :

— Voilà notre adjudant lancé... C'te question : un fasciste, ça n'est pas fasciste pour rien.

— C'est une réponse, ça ? Un fasciste, tout le monde sait ce que c'est.

— Faut croire que ces salauds de fascistes savent qu'aussi longtemps qu'une isba à nous demeure debout, aussi longtemps qu'une femme à nous pourra enfanter, ils ne seront pas les maîtres du monde.

— Voilà pourquoi ils sont déchaînés. Ils savent bien que la force n'est pas de leur côté. Ils ont trouvé à qui parler, ils sentent venir leur mort, ça explique tout.

— C'est bien la peine de palabrer. Faut les battre. Tu ferais mieux, adjudant, de nous passer le bidon, histoire de boire un petit coup pour la victoire, Ça, ça serait une affaire. Parce que, pour le reste, c'est clair.

A présent, la voix rauque et brisée de l'adjudant emplissait l'isba ; descendue aux notes les plus basses, elle couvrait tous les autres bruits. L'adjudant se redressa sur ses genoux, ses yeux fixaient un point dans les ténèbres enfumées ; ils exprimaient une telle haine qu'on aurait pu croire qu'il voyait là-bas Hitler et ses sbires qui, conscients de leur impuissance, battaient en retraite en s'efforçant de transformer notre sol en une zone désertique.

Les skieurs essayèrent de calmer leur chef. Avec une force qu'il eût été difficile de soupçonner chez ce petit homme malingre, il les repoussa tous avec colère.

— Arrière, ne me gênez pas ! On monte à l'attaque, n'est-ce pas ? Peut-être qu'on me tuera aujourd'hui. Alors, laissez-moi vider mon cœur avant d'y aller. Je vous le demande : est-ce que c'est la guerre, ça ? Non, ce n'est pas la guerre. Faire sauter les villes, incendier les isbas, jeter dans, la neige, sans un morceau de pain, au milieu d'un champ nu, des femmes comme celle-là, avec leurs nourrissons, — il montra du doigt la femme ; elle donnait le sein à son enfant qui, endormi paisiblement, faisait claquer ses lèvres. Est-ce que c'est ainsi qu'on fait la guerre ?... Ah, si je les tenais, je leur trancherais la gorge avec mes dents.

Selon toute apparence, ce gars, qui, une minute plus tôt, semblait si simple et si ordinaire, avait exprimé justement ce à quoi pensaient sans cesse et dont ne savaient pas et n'aimaient pas parler les soldats qui remplissaient l'isba.

Du plancher, des ténèbres épaisses et chaudes, de la porte, où l'on ne voyait pas, où l'on devinait plutôt d'après leur respiration pénible des hommes pressés en foule, venait une rumeur d'approbation :

— C'est vrai, ce que tu dis là !

— Vas-y, la Sibérie, t'as raison, c'est bien ça !

— Et voilà encore ce que je me dis, les gars : si je n'étais pas communiste, si je n'avais pas ma carte du Parti dans la poche, ma parole, je ne ferais pas de prisonniers, non, je n'en ferais pas !

— Ta carte du Parti ! Et les sans-parti, alors ? On est tous des Soviétiques, dis donc ! Un prisonnier n'a rien à y voir : il a déposé les armes. Les Sibériens ont raison. Il faudrait arriver jusqu'à leurs chefs.

— On y arrivera !

— Il y a encore loin à marcher.

En réponse l'adjudant gronda d'un ton décidé, du haut du four :

On y arrivera ! Pourvu que ces salauds n'aillent pas se cacher dans les fentes. Mais on retournera tout Berlin, on les trouvera, et alors...

On entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait en bas et, en même temps qu'un nuage de vapeur et une bouffée d'air frais sentant la neige, une exclamation s'engouffra dans l'isba :

Ohé, y a-t-il quelqu'un du septième de skieurs ? faudrait voir à s'aligner. Ordre du major !

L'adjudant arrêta son discours à demi mot. Les skieurs se préparèrent à partir: ils, serraient leurs ceinturons, nouaient les cordons de leurs blouses de camouflage. A la lueur d'une lampe sourde, ils ramassèrent avec soin les restes du festin du Nouvel An, les enveloppèrent dans la serviette de toilette qu'ils avaient reçue en cadeau et laissèrent le tout à la femme.

— Régale-toi, la mère ! Nous, on n'en a plus besoin. Le propriétaire de la blague à tabac la tendit au blessé :

— T'en as besoin plus que moi, tu fumes...

Après quoi l'adjudant rassembla les lettres que ses hommes avaient écrites, y compris la réponse collective aux jeunes filles de Kirov qui avaient envoyé les cadeaux du Nouvel An, me les remit et me pria de les jeter à la boîte de la poste de campagne. Les skieurs portaient pour un raid profond sur les arrières de l'ennemi. Savait-on ce qui pouvait arriver ?

Près de la sortie l'adjudant faisait glisser le pinceau lumineux de sa lampe de poche sur les visages de ses hommes, qui, jouant des coudes, s'arrachaient péniblement de la foule épaisse dont l'isba était bondée. Tous les visages avaient une expression sérieuse, préoccupée, celle des jours ordinaires. Les soldats ajustaient sur leur poitrine les mitraillettes, enlevaient les chiffons dont les culasses étaient soigneusement enveloppées, enfonçaient les capuchons sur leurs sourcils.

Comme il passait à côté de moi, l'adjudant me demanda :

— Comment pensez-vous, camarade commandant, est-ce qu'on réussira un jour à les pincer, ces hitlériens, à les pincer et à... — il grinça des dents et n'acheva pas.

Je trouvai dans l'obscurité sa grande main rugueuse et je la serrai en silence.

— Ah, si on pouvait les pincer ! fit-il avec un soupir. Sur ces mots, il disparut dans un nuage de vapeur froide, qui, de nouveau, s'était engouffré par la porte de la cour où, déjà, les skis faisaient entendre un grincement strident et où retentissaient les ordres.

Longtemps encore l'isba bondée à craquer fut en rumeur. Les uns partaient, d'autres arrivaient. Les nouveaux venus s'enquéraient du sujet de la discussion, et tous étaient d'accord pour reconnaître que le Sibérien avait bien dit, qu'il avait fait, un souhait équitable au moment d'aller se battre...

Depuis, il nous fallut beaucoup marcher, beaucoup rouler, beaucoup voler sur les talons de l'ennemi, dans le dédale des interminables routes du front. Toutes finirent par se rejoindre à Berlin. Mais où que passât ce chemin de combat, sur la pierraille et les tisons des villages incendiés de la région de Kalinine, sur les majestueuses ruines de Stalingrad, sur la terre d'Orel, toute grêlée par les éclatements et envahie par les herbes folles, à travers l'Ukraine pillée, dévastée, sur la Volga, le Dniepr, le Dniestr, le Prut, la Vistule, l'Oder, l'Elbe et sur la Spree, — partout j'eus l'occasion d'entendre exprimer le rêve de justice fait par les hommes soviétiques et dont l'adjudant avait parlé d'une façon si expressive dans la nuit du Nouvel An.

Plus le front s'éloignait de notre sol natal, et plus fréquemment, plus impérieusement se faisait entendre la revendication d'un juste châtement.

L'Armée soviétique, dans un grandiose combat singulier, avait brisé l'échiné au fasciste ; elle avait franchi en combattant des milliers de kilomètres, elle avait planté le drapeau de la victoire sur la carcasse du Reichstag. Ceci fait, nous nous mîmes à la recherche des chefs fascistes dans les décombres fumants de Berlin, dans les caves de Dresde bombardé, parmi les tisons de Leipzig, les ruines de Königsberg. Nous les cherchions par toute l'Allemagne. Nous les avons cherchés et nous les avons trouvés. Le rêve s'était réalisé !... Ils étaient assis au banc des accusés, dans la vieille ville de Nuremberg. Les ampoules oblongues et blêmes qui encadraient le plafond, déversaient une vive lumière diurne sur les uniformes et les robes des juges occupant une estrade décorée des quatre drapeaux des puissances victorieuses, sur les coiffures fantaisistes des sténographes, sur la malachite et le sombre chêne sculpté des murs, sur les casques blancs, en forme de marmite, des soldats d'escorte américains, sur les blocs ouverts, les stylos, les crayons, aux bancs de la presse.

Dans un box quadrangulaire, derrière la noire muraille des avocats, étaient assis ceux que tous les honnêtes gens du globe haïssaient comme des ennemis personnels. Ils étaient assis, très ordinaires, très banals d'aspect, dans leurs vêtements fripés, avec leurs physionomies vulgaires, plates, fripées elles aussi. Il semblait même étrange de songer que c'étaient ces mêmes hommes qui s'étaient imaginés les maîtres du monde, qui avaient inondé de sang la moitié du globe et avaient fait périr dans d'atroces tortures des millions et des millions d'hommes.

Tout en écoutant jour après jour l'histoire de leurs crimes, ils mâchaient les collations qu'ils n'avaient pas eu le temps de terminer pendant la suspension d'audience, ils s'étiraient d'un air las, causaient entre eux, lisaient par-dessus l'épaule des avocats les derniers journaux, prenaient des notes dans un cahier, puis, avec un soin tout allemand, effaçaient à l'aide d'une gomme ce qu'ils n'avaient pas bien écrit, passaient des billets à leurs avocats, échangeaient entre eux les casques d'écoute. Sur le banc d'infamie ils s'étaient installés comme chez eux. Nous nous étonnions tous : quelle basse vilénie ! Ils niaient tout. Acculés au mur par les pièces à conviction, ils finissaient par avouer, sans rougir : oui, c'est ça, mais j'ai oublié... Quelle nullité !

Il devenait fastidieux d'écouter les interminables témoignages judiciaires. La millionième partie de ce qu'ils avaient perpétré aurait suffi grandement pour envoyer chacun d'eux à la potence. Les juges eux-mêmes avaient de la peine à étouffer leurs bâillements. Les bancs de la presse commençaient à se vider. Alors se produisit un événement qui s'engouffra en tourbillon dans l'ennui monotone des audiences qui duraient depuis de longs mois. A la tribune de chêne monta l'accusateur soviétique- C'était un homme ordinaire, en uniforme du ministère de la Justice. Ouvrant un dossier, il prononça d'une voix un peu sourde :

— Au nom de l'Union des Républiques socialistes soviétiques, au nom du peuple soviétique tout entier...

Ce fut comme un généreux tonnerre printanier qui éclate sur une steppe desséchée, ce fut comme un coup de vent humide et revigorant qui s'engouffra dans la salle et chassa l'ennui courtois qui se lisait sur tous les visages. Les juges dressèrent l'oreille ; le vieux de Fabre en robe noire, appuya sa poitrine contre son Bureau, tendit tout son corps en avant et, portant à son oreille sa main en cornet, il se figea. Il voulait écouter non seulement la traduction qu'il entendait dans son casque d'écoute, mais aussi la voix russe elle-même de l'accusateur. Les avocats en robes de moine, s'agitaient, les nerfs tendus, comme une compagnie dans une tranchée, avant l'attaque décisive. Sur les bancs de la presse, on s'écrasait. Les crayons, les stylos couraient sur le papier. Un correspondant américain, un énorme escogriffe qui, dans son uniforme militaire, avait l'air d'un poupon invraisemblablement gros, introduit de force dans un costume trop petit pour lui, — arriva du bar en courant et s'immobilisa sur le seuil, un sandwich à la bouche, un bloc-notes entre les mains.

— Au nom de l'Union des Républiques socialistes soviétiques !

Cela avait été dit très simplement, sans pathos judiciaire, pas très haut, d'une voix ferme. Mais cette phrase avait frappé les accusés. D'instinct ils s'agitèrent sur leurs bancs, se rejetèrent en arrière, se tassèrent dans le coin le plus reculé, comme des moutons pendant l'orage.

Göering, vêtu d'un uniforme bleuâtre en peau de daim, très ample, qui pendait sur lui comme sur un portemanteau, tressaillit, pâlit et se redressa, comme s'il avait reçu un coup. Une grimace involontaire tordit sa large bouche de grenouille. Hess tendit encore plus haut sa petite tête immobile de vipère. Il voulait visiblement arborer un sourire ironique, mais il ne réussit qu'à esquisser un rictus qui accrut encore sa ressemblance avec une tête de mort, déjà touchée par la putréfaction. Keitel, au contraire, rentra sa tête dans les épaules : son cou rouge et ridé de soldat se couvrit de plis, comme celui d'une tortue, et ces plis flasques retombèrent sur le col de sa tunique. Son voisin, Ribbentrop, qui avait perdu tout son lustre au cours du procès, serra avec un air de souffrance ses lèvres livides et, épuisé, ferma les yeux, prêt à s'évanouir. Les joues en côtelettes de Rosenberg s'allongèrent sur sa glabre face d'acteur. Le lieutenant de Hitler « à l'Est », bredouilla quelque chose à part lui, et fit craquer nerveusement ses phalanges ; Hans Frank, le bourreau de la Pologne, juriste lui-même, qui, depuis longtemps déjà, s'était probablement rendu un verdict de mort et s'y était fait, enveloppa d'un regard cynique toute cette bande qui n'avait pas su cacher sa peur animale, et éclata d'un mauvais rire.

— Au nom de l'Union des Républiques socialistes soviétiques !

Ces paroles qui avaient produit dans la salle l'impression d'une décharge électrique semblaient avoir été prononcées non point par cet homme d'aspect robuste, aux cheveux blonds, en uniforme du ministère de la Justice, mais par le peuple soviétique qui, invisible, l'avait suivi à la tribune.

Et j'eus l'impression que, dans cette salle, éclairée par une lumière solaire artificielle, à la tribune du procureur, derrière l'accusateur soviétique se tenaient les hommes que je connaissais, que j'avais rencontrés à différents moments et en différents points de l'immense ligne du front : le grand-père Matvéï Kouzmine, kolkhozien de Vélikié-Louki ; et Mikhaïl Sinitski, le petit soldat de la garde qui s'était enfui de l'école militaire pour continuer à se battre ; et le vigneron moldave Iourko Tarakoul, qui avait su transformer une simple maison, à un carrefour de rues, en une citadelle inexpugnable ; et Ouliana Bélogroud, la paysanne ukrainienne qui avait sacrifié sa famille, ses enfants, sa maison, pour sauver le drapeau d'un régiment de tanks ; et le vieil éclaireur, le père Tchérednikov, et le sapeur Nikolaï Kharitonov qui faisait sauter de main de maître ponts et barrages, voies ferrées et maisons, en se languissant furieusement de son travail pacifique. Parmi ceux qui, invisibles, se tenaient derrière le procureur soviétique, il y avait encore mon « pays », Constantin Gorelkin, ancien ouvrier filateur de Kalinine et partisan tchécoslovaque, et la jeune éclaireuse si frêle, au surnom poétique de « Bouleau », qui avait su sacrifier pour la Patrie ce qu'elle avait de plus cher, et Isidore Fominykh, le pontonnier de Stalingrad, qui, pendant ses brèves heures de repos sur le front, se perfectionnait pour devenir un tireur de précision, et Malik Gabdoulline, le savant kazakh qui, de son vivant, était devenu le héros d'une épopée populaire ; et l'intrépide Marie Chevtchouk, l'héroïne, la benjamine d'une division d'infanterie cosaque, et beaucoup, beaucoup d'autres hommes et femmes soviétiques, mes concitoyens, modestes héros de cette guerre, qui, par leur habileté au combat, leur ténacité, leur cohésion invincible, leur amour infini de la Patrie, avaient brisé les forces du fascisme.

Et je me rappelai nettement, comme si nous nous fussions vus la veille, l'adjudant sibérien avec qui nous nous étions rencontrés à l'aube de notre première offensive. Son rêve s'était réalisé, ce rêve qu'il avait exprimé avec tant de passion dans la nuit du Nouvel An, une heure avant de monter à l'attaque. Invisibles dans la salle solennelle, les simples hommes soviétiques, petits et grands, réclamaient au nom de leur peuple la mort du fascisme.

Nos rêves et nos plans se sont toujours réalisés. Ce rêve-ci, également. Le procureur soviétique accusait le fascisme au nom de l'Union des Républiques socialistes soviétiques.

L'ARBRE DE NOËL

L'événement que je veux raconter pour terminer ces récits vécus de la Grande Guerre nationale, se produisit dans cette même ville de Nuremberg.

Environ quatre cents correspondants de la presse et de la radio de tous les pays du monde étaient arrivés à Nuremberg pour assister au procès. Les autorités américaines avaient réservé au «press camp», c'est-à-dire au «camp de la presse», l'énorme, le monstrueux palais sans goût du «roi des crayons» Johann Faber, un des rares édifices de la ville restés debout après les bombardements alliés. C'était probablement le camp le plus bruyant du globe. On y travaillait, on y parlait et discutait beaucoup dans toutes les langues et dans tous les dialectes du monde, bien souvent sans se comprendre, au sens propre comme au sens figuré.

Et voici qu'un jour, à la fin de décembre, dans l'immense et froid salon de marbre du «press camp», apparut un grand arbre de Noël simplement orné, selon la coutume américaine, des brillants frisons de «cheveux d'ange». Ce palais morne et glacé que, dans notre for intérieur, nous avions pris en grippe, se remplit d'une senteur pénétrante de résine et d'aiguilles de sapin qui nous émeut depuis notre enfance. Du coup cet arbre dérangerait l'existence déjà réglée, très bruyante et très agitée, de l'habitable de la presse mondiale. Il nous rappela le lointain passé, la maison paternelle, la Patrie dont on se languit si violemment quand on est à l'étranger.

Ce soir-là un silence inaccoutumé régnait dans la pièce attenante au salon, la «work-room», la chambre de travail, où, les jours ordinaires, retentissaient du matin au soir comme dans un atelier de tissage, la mitraille intense et régulière de dizaines de machines à écrire. Les téléphones internationaux se taisaient. Les grooms de service en bas, dans le hall, en casquettes et uniformes des deux agences mondiales télégraphiques concurrentes, qui, habituellement, avaient à peine le temps d'expédier des liasses de télégrammes dans tous les pays du monde, étaient assis, tous les deux, sur le trône doré d'un quelconque Kurfürst ruiné, et que le roi des crayons avait acheté par vanité, et jouaient avec passion aux osselets qu'ils jetaient sur les genoux d'une Vénus de marbre. En revanche, on était à l'étroit dans le bar, obscurci par la fumée, et dans l'immense salle à manger où un orchestre nègre, frénétique, jouait sans arrêt et où la presse mondiale de toutes les nationalités, exécutait crânement, entre les petites tables, diverses danses, très compliquées. D'abord tout marcha comme sur des roulettes. Plusieurs officiers et généraux anglais et américains étaient venus à l'arbre de Noël de la presse. La délégation soviétique était installée comme toujours dans le coin sud de la salle, à ses petites tables traditionnelles. Plusieurs Américains, et Anglais vinrent s'attabler avec nous : à l'époque, dans le «press camp», on considérait comme un honneur de passer la soirée en compagnie des hommes soviétiques, dans le «coin russe» comme on l'appelait.

Les hautes fenêtres sur lesquelles le roi des crayons, désirant passionnément imiter les aristocrates, avait fait peindre des sujets empruntés aux temps de la chevalerie, tremblaient dans leurs châssis en ogive. On entendait le frottement de centaines de semelles. Du haut des galeries une neige multicolore de confetti se déversait, voletait dans les cheveux, tombait dans les coupes ; les boucles des serpents s'enroulaient autour, des jambes des danseurs, des boulettes d'ouate multicolores volaient d'une table à l'autre. Tout cela était passablement ennuyeux et de mauvais goût. La seule chose intéressante et vraiment remarquable à cette soirée de Noël, était l'orchestre nègre. Frénétique, il jouait sans relâche.

Les musiciens au visage noir, — en uniformes de soldats de l'armée américaine, dont les nombreux rectangles d'or sur les manches témoignaient que, dans cette guerre, ils avaient accompli un long et vaillant chemin, et les petits rubans multicolores de décorations et de médailles, au-dessus de leurs pochettes, attestaient qu'ils s'étaient bien battus, — soufflaient de toutes leurs forces dans leurs trompettes, petites, grosses, énormes, frappaient sur des tambours de modèles inconnus, tapaient à tour de bras sur les touches d'un piano à queue dont le couvercle était ouvert, sur un jeu de carapaces de tortues, sur le plancher et sur leurs pupitres, manœuvrant adroitement toutes sortes de sifflets, de girouettes, de petits balais métalliques, qui rendaient les sons les plus inouïs. Et tout cela se faisait avec une ardeur si inspirée, avec tant de crânerie, de charme et de simplicité, avec des yeux si étincelants, qu'il était évident que cette musique et la bousculade de la fête, leur procuraient un plaisir non moins grand qu'aux danseurs et aux auditeurs.

Le chef d'orchestre surtout était magnifique. Très beau, svelte comme un roseau, avec un fin visage d'intellectuel, il dirigeait son orchestre et s'ingéniait à jouer lui-même à tour de rôle, de tous les instruments. Il chantonnait sans cesse d'une voix mélodieuse, tapait du pied en cadence, rayonnant de gaieté, s'abandonnant tout entier à la turbulente mélodie populaire.

— O'key !... Very good... Comment dites-vous ? Karacho, dit notre voisin de table, en faisant claquer ses lèvres. C'était un des radio-commentateurs les plus connus d'Amérique, un homme énorme, d'aspect débonnaire, dont les mains et le cou débordaient comme de la pâte de son uniforme militaire. Il apprenait le russe et ne laissait jamais passer l'occasion de «briller» devant nous. — Oh ! Maestro ? Niet ? Meister ? Da ? Jeune garçon noir — luxus... Niet ? Loutchi meister... Da ? En russe, c'est bien ça ?

Et heureux d'avoir réussi à s'expliquer si brillamment en russe, il cligna de l'œil à toute la tablée, éclata d'un rire sonore et se versa encore du whisky.

L'orchestre jouait d'une façon si entraînante que, n'y tenant plus, le juge Jackson, chef de l'accusation américaine, quitta sa place et se mit à danser avec sa secrétaire, une dame âgée, très sérieuse, en lunettes d'écaillé. Et un général, yankee typique, avec des mèches de cheveux blancs et des joues roses de poupon, empoigna une chaise en guise de dame et, sous les rires et les sifflements approbateurs de toute l'assistance, montra comment l'on danse le fox-trot dans les différents Etats d'Amérique.

La chaleur, le whisky et la musique avaient complètement grisé notre voisin de table, le connaisseur de la langue russe. Battant la mesure de son pied chaussé d'un énorme brodequin de soldat, suant à grosses gouttes, il bredouillait d'une façon touchante :

— Messieurs les Russes... Il boit, le camarade russe ! Aïe, moi être votre bon vieux frère, — il pointait dans sa poitrine son doigt gros comme une saucisse, puis il le pointait en direction du procureur qui dansait, du général qui tournait avec sa chaise, — la démocratie américaine est, comment dites-vous, luxus. Niet ? Meilleure démocratie. Liberté, svoboda, ha-ha ! O'key ! Oho ! Nous admirions l'orchestre nègre. Les musiciens, parfaits exécutants professionnels, avaient su conserver une merveilleuse spontanéité dans l'exécution. Ce trait les apparentait à notre génie créateur populaire, rendait leur talent particulièrement attrayant pour nous. Soudain l'orchestre se tut, et ce fut comme si on avait débranché le courant électrique qui animait les artistes. Respirant péniblement, comme des chevaux fourbus, ils essuyaient de leurs larges paumes la sueur qui inondait leurs visages. Les journalistes soviétiques, plusieurs à la fois, eurent l'idée de les remercier en camarades pour leur jeu plein de talent. Nous nous approchâmes de l'estrade où ils étaient installés et nous serrâmes leurs grandes mains violettes, très chaudes.

Il se produisit alors quelque chose d'étrange. Dans la salle bruyante un silence tendu se fit soudain. Tous nous regardaient sans mot dire : les Américains, l'air sombre, ne dissimulaient pas leur surprise et leur mécontentement. Les Anglais nous regardaient froidement, d'un œil interrogateur, dans une attitude expectative. Les Français, d'un œil de sympathie ironique, l'air de dire : nous savons que ce sont là des bêtises, des préjugés, mais est-il nécessaire de violer les habitudes de nos hôtes, si ridicules que soient ces coutumes ? Par contre, un journaliste tchèque, grand et chauve, qui avait séjourné dans une prison fasciste en compagnie de Julius Fucik, et avait à grand'peine échappé au nœud coulant qui l'attendait, nous applaudit de loin, adossé à une colonne. Deux correspondants yougoslaves, avec des étoiles de partisans sur leurs complets neufs, se joignirent à nous, et un petit Bulgare brun, écrivain et musicien réputé dans son pays, bondit sur l'estrade et embrassa les musiciens de l'orchestre.

Si vous aviez vu les nègres en cette minute ! Sur leurs faces larges, ouvertes, débonnaires, brillait un bonheur enfantin. Souriant de leurs bouches aux dents éblouissantes, ils nous serraient les mains à nous coller les doigts et à faire craquer nos phalanges. Non, décidément, c'étaient de braves garçons !

Dans la salle le silence se faisait de plus en plus tendu. Ah, c'est comme ça ? Eh bien tant pis ! Nous invitâmes plusieurs musiciens nègres à venir dans notre « coin russe ». Ils n'avaient pas encore eu le temps d'arriver jusqu'à nos tables, que les Américains assis avec nous, se levèrent et s'éloignèrent démonstrativement. Le gros radio-commentateur dont la face charnue, quelques instants plus tôt, s'épanouissait dans un large sourire, lança aux nègres un coup d'oeil féroce, et jouant des coudes, sortit précipitamment de la salle. Au bout d'un instant il réapparut, accompagné du chef du « press camp », le major Deen, et d'un officier de l'état-major de l'armée, à la vue duquel nos hôtes nègres se dressèrent d'un bond, leur face devenue grise. Le major nous fit un sourire charmant et s'excusa d'avoir à troubler notre compagnie ; puis bourru, il lança aux artistes : « Filez ! »

Ils partirent, intimidés, désemparés, comme des enfants pris en faute, et seul le beau chef d'orchestre acheva sa coupe avec dignité, prit congé de nous et s'éloigna d'un pas lent et fier, soulignant par toute son attitude qu'il se soumettait à la force brutale. Il passa entre deux rangées de regards ironiques, surpris, hostiles — très droit, souple et svelte, dans son uniforme de l'armée américaine.

L'orchestre recommença à jouer. Les couples se remirent à glisser dans la salle ; une pluie de confetti s'abattit des galeries, les vrilles multicolores des serpentins papillonnaient, se déployant dans l'air. Tout était comme auparavant. Et pourtant nous sentions un ennui terrible, un dégoût, une tristesse comme cela arrive lorsque, pendant l'entr'acte, vous entrez dans les coulisses d'un ballet féerique et vous voyez l'envers en toile grossière des buissons de rosés, la calvitie du danseur suant sous sa perruque et, sur le cou de l'étoile, les rides de vieillesse que les cosmétiques ne peuvent plus maquiller. Ici, c'était bien pis. Je sortis dans le salon de marbre où était dressé le sapin de Noël et là j'aperçus Serguéï Krouchinski, un vieux camarade du front. Journaliste infatigable, il se tenait debout, tout seul, devant l'arbre de Noël, avec, à la main, sa machine à écrire portative.

Il venait d'achever de taper dans le silence de la chambre de travail déserte, une correspondance pour son journal, et s'appropriait à l'expédier au télégraphe.

— Savez-vous à quoi je songeais à l'instant ? me demanda-t-il avec un sourire cordial et rêveur. — Je me suis rappelé...

— Notre arbre de Noël des correspondants de presse à Novo-Bridino ?

Il fit « oui » de la tête. En cette même minute, j'y songeais, moi aussi, et je me rappelai vivement cet événement, qui avait laissé pour toujours dans mon âme un chaud souvenir.

On était à la fin de 1942, année pénible et orageuse. Alexandre Alexandrovitch Fadeïev, arrivé chez nous, sur le front, avec une carte de correspondant de la *Pravda*, le représentant de la *Krasnaïa Zvezda* et moi-même, rentrions de Vélikié-Louki où s'achevait alors la dernière phase des rudes batailles que nos troupes livraient depuis plusieurs jours pour s'emparer de la ville. Nous avions fait ce jour-là plus de cent kilomètres sur les routes militaires défoncées ; il y avait du verglas et la tourmente faisait rage.

Les correspondants du front de Kalinine habitaient le petit village de Novo-Bridino. Ils logeaient tous ensemble dans le bâtiment de l'ancienne école primaire que, je ne sais pour quelle raison, nous appelions pour rire « Maison Blanche ». Cette maison n'était pas du tout blanche ; les années et les intempéries l'avaient rendue grise. Elle était très vieille et délabrée. Les correspondants de presse s'entassaient dans une énorme classe glacée, divisée par des paravents de fortune et des armoires. Nous partagions ce local avec une institutrice malade, chargée de nombreux enfants, et plusieurs familles kolkhoziennes, dont les Allemands avaient brûlé les isbas au moment de leur retraite. Seuls les correspondants qui vivaient là depuis longtemps, avaient des couchettes en bois. Nos hôtes qui, soit dit en passant, étaient venus au nombre d'une dizaine par terre et par air pour assister à la prise de Vélikié-Louki, dormaient sur le plancher, sur du foin. Mais nous vivions tous en bon accord et en bonne amitié, justifiant pleinement l'expression russe : à l'étroit mais entre amis.

Lorsque notre fidèle petite voiture « Emotchka » à toute épreuve, après avoir percé de son radiateur le dernier tas de neige eut amarré au perron de la « Maison Blanche », et qu'au milieu d'un tourbillon de vapeur nous nous engouffrâmes dans la pièce, le crépuscule d'hiver s'épaississait déjà. Nos confrères journalistes, en vareuses ouatées, en bottes de feutre, en pelisses courtes jetées sur les épaules, les mains, glissées dans les manches, se serraient autour d'un petit poêle de campagne chauffé au point que des étincelles s'allumaient et s'éteignaient sur ses flancs cramoisis. La première chose qui nous frappa dans notre logis, ce fut un silence triste, épais, tout à fait inaccoutumé, que seuls troublaient le ronflement du poêle, le craquement du tuyau surchauffé et le bruit sec de la neige qui fouettait les carreaux. Sur les visages, il y avait comme une expression d'absence. Personne ne nous demanda comment s'était passé notre voyage, ce qu'il y avait de nouveau à Louki. Sans rien dire, on nous fit place auprès du feu ; nous mettant au diapason de l'humeur générale, nous tendîmes silencieusement vers la flamme nos mains engourdis de froid. Aussitôt, nos pensées s'envolèrent, quittant les rudes batailles, et cette maison ensevelie sous la neige, pour se rendre là où vivaient nos familles, dans l'évacuation, dans ce lointain inconnu sans intimité. Et nous songions : que deviennent les nôtres ? Comment poussent les petits, sans nous ? Combien de nouvelles rides les soucis ont-ils creusées sur le visage de la femme ? Les mamans ont-elles réussi à se procurer ne fût-ce qu'un sapin minuscule ?

La flamme qui baissait, s'agitait dans le poêle, grondant et sifflant. Le vent hurlait dans le tuyau. De tristes pensées roulaient lentement dans nos têtes. Les visages taciturnes des camarades tantôt apparaissaient, tantôt disparaissaient dans la pénombre grise du crépuscule toujours plus dense ; une acre fumée de tabac montait, invisible, vers le plafond. Et, quelque part dans notre dos, nous devinions plutôt que nous ne pouvions voir, les petits habitants de notre maison, fantastiquement déguenillés, d'ordinaire si bruyants et criards, mais aujourd'hui, calmes et reniflants : le plus jeune, un gamin au visage rond, au petit nez retroussé, avec des yeux gris de plomb, nous l'avions surnommé Vania numéro un ; un autre, qui lui ressemblait étonnamment, Vania numéro deux, se distinguait de son homonyme simplement par ses proportions plus réduites ; un solide bambin de quatre ans dont la force et le caractère inflexible lui avaient valu le surnom de Ermak Timoféïévitch, sa petite sœur, une demoiselle espiègle de trois ans, aux cheveux blonds, qui portait un surnom très compliqué — Silione Portiankine, et beaucoup d'autres mioches de petit et moyen calibre. La présence silencieuse de ces petits bonshommes accentuait encore notre nostalgie du foyer.

Le fourneau achevait de brûler. Ses feuilles de tôle surchauffées bleuirent, puis s'éteignirent tout à fait. Des ténèbres enfumées envahirent la pièce. C'est alors que quelqu'un, je ne me rappelle plus qui, rompant le silence, proposa, rêveur :

— Dites donc, vieux frères, et si on organisait un arbre de Noël ?

Cette proposition décida du sort de la soirée. Instantanément, tous se secouèrent, s'animèrent, s'agitèrent, parlèrent tous à la fois comme aux réunions villageoises d'antan. On alluma une grande veilleuse faite avec une douille d'obus aplatie et d'impétueux préparatifs commencèrent.

Sur mandat du doyen du corps des correspondants, le photoreporter Sérioja Korchounov et moi, armés d'une hache et d'une lampe de poche, nous partîmes chercher un sapin dans la forêt qui bruissait tout contre notre perron. Pendant que nous nous frayions un chemin à travers les énormes tas de neige inclinés qui étincelaient, fantastiques, dans le mince pinceau de lumière de notre lampe, pendant que dans les ténèbres glacées de la forêt majestueuse nous cherchions un arbre convenable, une agitation tapageuse régnait dans la « Maison Blanche ».

Sur la table commune on apportait tout ce qu'on avait comme victuailles. Nos chauffeurs, sous la direction d'un kolkhozien boiteux, très adroit de ses mains, Egor Vassiliévitch, dressaient dans le vestibule une immense table. Alexandre Fadeïev, qui s'était offert à diriger la « section des décorateurs » du futur arbre de Noël, révéla soudain dans ce domaine un rare esprit inventif. Il ordonna aux officiers de sortir de leurs valises et de leurs sacs les lames de rasoirs, les bouchons de flacons d'eau de Cologne, les boutons de cuivre de réserve, et même les cartouches de pistolet en trop, bref, tout ce qui pouvait briller et scintiller.

Assis sur une couchette, les jambes croisées à la taille, il triait sévèrement les trésors qu'on lui apportait, après quoi les correspondants fixaient des bouts de fil aux objets choisis. Les propositions pleuvaient de tous les côtés. Des cigarettes ! On pouvait les planter au bout des branches, en guise de bougies. Des paquets individuels ! Ils renfermaient de la ouate ; on n'avait qu'à la saupoudrer d'hyposulfite — les photoreporters en avaient des quantités — et l'on obtiendrait de la neige étincelante.

Nous passâmes une heure et demie à ramper sur les tas de neige, à chercher dans les ténèbres un arbre qui fit notre affaire. Lorsque, enfin, à bout de forces, baignant de sueur dans nos pelisses gelées, raidies, et nos bottes de feutre pleines de neige, nous fîmes irruption dans la maison, les préparatifs battaient leur plein.

La mise en commun des ressources fournit une quantité notable de modestes victuailles et de sucreries. On les répartit dans de petits sacs confectionnés par nous-mêmes. Dans la cuisine les chauffeurs ouvraient les boîtes de conserves de brochet, nettoyaient de maigres tanches, découpaient à l'aide d'un rabot de fins copeaux de gros radis — notre plat de prédilection à l'époque.

Mais c'était surtout la section des décorateurs qui faisait merveille. Devant Fadeïev s'élevait déjà toute une montagne de brimborions étincelants, qu'il triait très sévèrement, ne prenant que ce qu'il y avait de mieux. Lorsque l'arbre fut planté dans un gros billot de bois, mis en place et décoré, nous-mêmes fûmes pris d'enthousiasme. En vérité, il était magnifique, orné de cartouches, enveloppé de guirlandes bouclées de bandes télégraphiques, avec ses branches couvertes de flocons d'ouate où scintillait l'hyposulfite.

Tout le corps de correspondants était absorbé par ce joyeux travail. Quant aux bambins que nous avons fait sortir à l'avance dans l'autre moitié de la maison, l'haleine en suspens, ils observaient par la fente de la porte nos préparatifs. Et nous tous étions infiniment heureux de voir leurs frimousses enthousiastes et solennelles, soigneusement débarbouillées à l'occasion de la fête. Enfin, la porte s'ouvrit toute grande. Les enfants déferlèrent dans le « salon ». Et l'arbre de Noël des correspondants accueillit cette marmaille, qui, récemment encore, sous les Allemands, tremblait dans les abris, dans les tranchées creusées au milieu des potagers, qui ne savait plus parler haut ni sourire, cet arbre de Noël les accueillit par sa magique senteur et le doux scintillement de sa modeste parure.

De sous l'arbre un ours sortit au-devant des enfants en grognant et se balançant lourdement. A vrai dire, il n'était pas très ressemblant, notre ours de fortune, avec sa pelisse retournée, ses bottes d'aviateur, sa fourrure, un bonnet de poil brun sur la tête. Mais, de l'avis général de nos petits invités, il ressemblait énormément à leur grand ami, Apap Amamytch, comme ils appelaient le correspondant du Bureau d'informations soviétique. Cependant il s'acquitta à merveille de ses obligations. Il hurlait avec zèle, marchait à quatre pattes, dansait dans la ronde enfantine, et même il promena sur son dos les plus petits.

En compagnie de tous ces bambins et, croyez-moi, avec un enthousiasme non moins grand que le leur, dansèrent ce jour-là autour du sapin, des écrivains célèbres, des journalistes réputés, des correspondants aux grands noms et leurs fidèles chauffeurs. On chanta, on dansa des rondes, on fit les fous, et il serait difficile de dire à qui cet arbre dont les branches gardaient encore des glaçons non fondus, apporta en cette nuit plus de joie : à nos petits hôtes pour qui il symbolisait le retour, après la terrible captivité allemande, dans le monde soviétique si cher, — ou bien à nous autres, officiers.

Au plus fort de la fête, je sortis dehors pour respirer l'air frais. Le vent était tombé, la tempête s'était apaisée ; le ciel tout couvert d'étoiles, était extraordinairement pur, comme si la tourmente l'eût poli. Et de même que les étoiles, les tas de neige pointus, fraîchement amoncelés devant notre perron, scintillaient d'une lumière vive.

— La lutte sera longue ! dit quelqu'un en tirant sur sa cigarette, dans l'ombre du vestibule.

A l'époque, le front passait quelque part aux environs de Gjatsk, et nous nous trouvions en ces jours-là à la pointe de l'offensive : on montait à l'assaut de Vélikié-Louki. Après un silence une autre voix demanda, rêveuse :

— Je voudrais bien savoir quand et où nous danserons autour du premier sapin de la paix ?

Le sort voulut que nous vîmes le premier sapin pacifique dans le salon de marbre du « press camp », à Nuremberg, ville allemande détruite, ville morte, à des milliers de kilomètres de Novo-Bridino, petit village de la région de Kalinine. Et bien qu'un orchestre nègre grondât à côté de nous, bien que le parquet tremblât sous les pieds des couples de toutes les nationalités du monde, bien que sur les rayons du bar on vît étinceler sous les feux électriques d'innombrables liqueurs, gin, whisky et cognac, bien que les barmen en uniformes de l'armée américaine battissent sans se lasser, les cocktails les plus fantaisistes, — le petit arbre de Noël de Novo-Bridino, qui avait brusquement fait irruption dans notre rude vie de soldat, nous était cent fois plus cher que ce festin étranger, glacé, au milieu de cette fête qui nous était également étrangère.

Et plus cher encore, comme une grande récompense pour notre long et pénible chemin du front, nous apparut en pensée le premier Jour de l'An pacifique qui nous attendait à Moscou, au sein de nos familles, cette fête où nous allions nous rendre de Nuremberg à l'autre bout du monde, soit dit sans exagération.

Moscou, le 25 mai 1947.